6
8-a
26

XVI 13. 25. A.

V.S. ~~XXII N 1~~

DE L'ELOQUENCE,

ET

DES ORATEURS

ANCIENS ET MODERNES;

Par M. FERRI.

E ſummis Scriptoribus præcepta exemplaque petantur.

BACON. de Augm. Scien.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez J. G. MÉRIGOT le jeune, Libraire, ſur le Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée, n° 38.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

On a beaucoup écrit ſur le plus noble des talens, celui de ſubjuguer les paſſions des hommes; mais nous ne connoiſſons point d'ouvrage vraiment élémentaire, & qu'on puiſſe mettre entre les mains des jeunes gens. La plupart des rhéteurs qui ont développé les principes d'*Ariſtote*, de *Cicéron* & de *Quintilien*, ſemblent n'avoir travaillé que pour les hommes faits, & leurs traités manquent ſouvent de préciſion, d'ordre & de clarté. Parmi ceux qui ont eu en vue l'utilité de la jeuneſſe, il n'en eſt aucun qui ne rebute par l'aridité des préceptes, qui ſoit court ſans être incomplet, ou qui diſe tout ſans rien épuiſer.

En donnant au Public un nouveau Cours d'éloquence, propre à ſervir à l'inſtruction de la jeuneſſe, nous ne lui offrons pas les idées d'un ſeul homme. Perſuadé que tout livre élémentaire ne doit être que la col-

point ſuivre les diviſions reçues, &c. & il s'eſt efforcé d'avoir le ſeul mérite réel auquel on puiſſe prétendre, en traitant de l'éloquence après tant de grands maîtres, celui d'expoſer avec ordre & avec clarté les préceptes les plus utiles. Comme l'élocution eſt la partie la plus intéreſſante de la rhétorique, & preſque la ſeule dont on puiſſe donner des regles directes, détaillées & poſitives, il l'a traitée avec plus d'étendue que les autres : pluſieurs articles de cette partie lui ont paru offrir des développemens nouveaux.

La troiſième partie renferme, ſous le titre de *Qualités générales du diſcours & de l'écrivain*, des réflexions ſur les penſées, ſur les *concetti*, ſur les bienſéances, ſur l'imitation, ſur l'eſprit, le génie, le goût, &c. Il nous ſemble qu'on a trop négligé ces différentes matieres dans la plupart des rhétoriques. S'il eſt utile d'avoir des regles pour juger des qualités du ſtyle & du plan d'un diſcours, il ne l'eſt pas moins d'en avoir pour juger des penſées. Comment pourra-

t-on apprécier avec exactitude le mérite, le caractere des différens orateurs, ſi on n'attache pas des idées juſtes & claires à ces mots ſi ſouvent répétés, eſprit, imagination, génie, &c.? L'Auteur, dans ces différens articles, s'eſt borné ſouvent à préſenter l'eſprit des grands écrivains; mais il en eſt pluſieurs qui lui appartiennent entierement: tel eſt celui des *concetti*, où il combat un injuſte préjugé que l'on conſerve depuis long-temps contre la littérature Italienne.

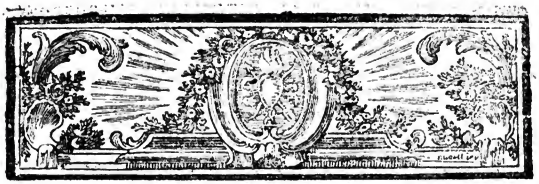
La quatrieme partie, la plus conſidérable & la plus utile de ce nouveau cours, contient les *Notices raiſonnées des Orateurs anciens & modernes*, avec des fragmens choiſis: elle offre une hiſtoire critique de l'éloquence, & l'art oratoire réduit en exemples. *Des jugemens exacts ſur les beautés & les défauts des Auteurs*, dit *Rollin*, *des exemples choiſis avec diſcernement*, *conviennent plus aux jeunes gens*, *& ſont plus propres à leur former le goût*, *que la multitude des préceptes*. On n'avoit

encore tracé en aucune langue un tableau auſſi vaſte & auſſi complet de l'hiſtoire de l'éloquence. Il eſt cependant poſſible qu'on ait oublié de placer dans cette nombreuſe galerie des écrivains dignes d'y figurer; mais c'eſt le ſort des ouvrages de cette nature, de n'avoir pas, dès la premiere édition, ce degré de perfection dont ils ſont ſuſceptibles, & que l'Auteur lui-même auroit pu leur donner.

Comme il n'eſt pas poſſible dans un traité élémentaire de parler avec étendue des regles particulieres à chaque eſpece d'éloquence, l'Auteur a donné, dans la derniere partie de ſon Ouvrage, les *Notices critiques des plus célebres Rhéteurs anciens & modernes.* Les jeunes littérateurs, jaloux d'acquérir une connoiſſance plus approfondie de l'art oratoire, pourront remonter aux ſources qu'il indique, & où il a lui-même puiſé.

L'Auteur de cet Ouvrage s'eſt propoſé de faire ſur le même plan un cours com-

plet d'études. Il pourroit même publier inceſſamment un Traité ſur l'*Hiſtoire* & ſur les *Hiſtoriens anciens & modernes;* mais c'eſt l'accueil que le Public fera à ce premier eſſai, qui l'avertira de continuer ou d'abandonner un travail dans lequel il n'a pour objet que d'être utile.



DE L'ÉLOQUENCE

EN GÉNÉRAL.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

PREMIERE PARTIE.

Définition de l'Eloquence.

L'ÉLOQUENCE eſt le talent de faire paſſer avec rapidité, & d'imprimer avec force dans l'ame des autres le ſentiment profond dont on eſt pénétré. Cette définition paroît d'autant plus juſte, qu'elle s'applique à l'éloquence du ſilence & du geſte, & à cette éloquence adroite & tranquille qui ſe borne à convaincre ſans émouvoir.

Nous appelons l'éloquence un talent, & non pas un art, parce que tout art s'acquiert par l'étude & par l'exercice, & que l'éloquence eſt un don de la nature. Les regles ne ſont deſtinées qu'à être le frein du génie qui s'égare, & non le flambeau du génie qui prend l'eſſor : leur

unique uſage eſt d'empêcher que les traits vraiment éloquens ne ſoient défigurés par d'autres, fruits de la négligence & du mauvais goût.

L'éloquence eſt née avant les regles de la rhétorique, comme les langues ſe ſont formées avant la grammaire. La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts, dans les grandes paſſions. Quiconque eſt vivement ému, voit les choſes d'un autre œil que les autres hommes. Tout eſt pour lui objet de comparaiſon & de métaphore : ſans qu'il y prenne garde, il anime tout, & fait paſſer dans ceux qui l'écoutent une partie de ſon enthouſiaſme.

La nature enſeigne à prendre d'abord un air, un ton modeſte avec ceux dont on a beſoin. L'envie naturelle de captiver ſes juges, le recueillement de l'ame fortement frappée qui ſe prépare à déployer les ſentimens qui la preſſent, ſont les premiers maîtres de l'art.

C'eſt cette même nature qui inſpire quelquefois des débuts vifs & animés ; une forte paſſion, un danger preſſant appellent tout d'un coup l'imagination : ainſi un Capitaine des premiers Califes voyant fuir les Muſulmans, s'écria : « Où courez-» vous ? Ce n'eſt pas là que ſont les ennemis : » on vous a dit que le Calife eſt tué ; eh ! qu'im-» porte qu'il ſoit au nombre des vivans ou des » morts : Dieu eſt vivant & vous regarde, mar-» chez. »

La nature fait donc l'éloquence ; & ſi on a dit que les *poëtes naiſſent*, & *que les orateurs ſe forment*, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les loix, le génie des juges & la méthode du tems.

Des Genres d'Eloquence.

Si l'orateur dans ſes diſcours ſe bornoit à prouver ce qui eſt en queſtion, ſa marche toujours ſimple, uniforme, différeroit peu de celle du philoſophe. Content de propoſer des vérités, d'enchaîner des raiſonnemens & de former des démonſtrations ; il s'en tiendroit à la conviction de l'eſprit ; mais comme il doit perſuader, c'eſt-à-dire, parler au cœur, il a beſoin tantôt d'adreſſe, & tantôt de force : il a des préventions à diſſiper, des obſtacles à ſurmonter, des impreſſions à faire naître ; & conſéquemment il doit faire paſſer dans l'ame des auditeurs les ſentimens dont il eſt lui-même affecté ; enfin pour mieux *prouver* & pour *toucher* plus vivement, il doit *plaire*, mais avec réſerve, avec diſcrétion. De ces trois devoirs naiſſent trois genres ou caracteres d'éloquence ; *le genre ſimple*, *le genre ſublime*, *& le genre tempéré.*

Du Genre ſimple.

Le genre ſimple peint la nature ſans art, & rend les choſes exactement telles qu'elles ſont. Il

eſt particulierement affecté à la *narration* & à la *preuve* : plus une preuve eſt claire, plus elle eſt convaincante ; plus un récit eſt ſimple, plus il nous intéreſſe.

Le genre ſimple eſt un genre d'éloquence, qui ſe borne à perſuader & à toucher par des expreſſions, des peintures & des paſſions naïves. Il s'exprime par la propriété, la juſteſſe & la clarté des termes pris dans leur ſens naturel. Il peint par des images plutôt agréables & douces, que fortes & véhémentes ; les grands traits, les teintes chargées ne ſont point de ſon reſſort.

Il ſeroit difficile de citer un diſcours entier dans le genre ſimple, & peut-être n'y en a-t-il pas ; car les orateurs ont coutume d'entremêler les trois genres, de paſſer de l'un à l'autre, & de les ſoutenir l'un par l'autre, ſelon l'exigence des ſujets. Il eſt beaucoup plus ordinaire d'en rencontrer des morceaux d'une juſte étendue, & même des ouvrages entiers dans les poëtes. *Phedre* & *la Fontaine* ſont dans le genre ſimple : on en trouve des morceaux admirables dans *Térence*, dans pluſieurs épîtres & ſatyres d'*Horace* ; mais c'eſt ſur-tout dans les Lettres de *Cicéron* & dans celles de *Madame de Sévigné* qu'il en faut chercher, parce que le caractere propre du genre épiſtolaire eſt la ſimplicité. Nous rapporterons une lettre de *Pline*, auſſi ſimple qu'ingénieuſe.

« Que fait-on à Come, cette ville délicieuſe,

» que nous aimons tant l'un & l'autre ? Cette
» belle maiſon que vous avez dans le fauxbourg
» eſt-elle toujours auſſi riante ? Ce cabinet de ver-
» dure qui me plaît tant, n'a-t il rien perdu de
» ſes agrémens ? Vos plants conſervent-ils la fraî-
» cheur de leur ombrage ? Le canal a-t-il toujours
» ſa bordure auſſi verte, & ſes eaux auſſi pures ?
» Ne m'apprendrez-vous rien de ce baſſin qui
» ſemble fait exprès pour les recevoir ? Quelles
» nouvelles de cette longue allée, dont le terrein
» eſt ferme ſans être rude ? Le ſoleil tous les jours
» rend-il ſes viſites fréquentes & régulieres à notre
» bain délicieux ? En quel état ſont ces ſalles où
» vous tenez table ouverte, & celles qui ne ſont
» deſtinées qu'à vos amis particuliers ? Vos appar-
» temens de jour & de nuit, ces lieux charmans,
» vous poſſedent-ils tour-à-tour ? ou le ſoin de
» faire valoir vos revenus vous met-il à l'ordi-
» naire dans un mouvement continuel ? Vous êtes
» le plus heureux des hommes, ſi vous jouiſſez
» de tant de biens ; mais vous n'êtes qu'un homme
» vulgaire ſi vous n'en jouiſſez pas. Que ne ren-
» voyez-vous ces baſſes occupations à des gens
» qui en ſoient plus dignes que vous ? Et qu'at-
» tendez-vous pour vous donner tout entier à l'é-
» tude des belles-lettres dans ce paiſible ſéjour ?
» C'eſt la ſeule occupation, c'eſt la ſeule oiſiveté
» honnête pour vous. Rapportez-là votre tra-
» vail, votre repos, vos veilles mêmes. Eſſayez

» d'amaſſer une ſorte de bien que le tems ne puiſſe
» vous ôter : tous les autres, dans la ſuite des ſie-
» cles, changeront mille & mille fois de maître ;
» mais les ouvrages de votre eſprit ne ceſſeront
» jamais d'être à vous. Je ſais à qui je parle ; je
» connois la grandeur de votre courage, l'étendue
» de votre génie : tâchez ſeulement d'avoir meil-
» leure opinion de vous ; faites-vous juſtice, &
» les autres vous la feront. »

Du Genre ſublime.

Le ſublime eſt à la véritable éloquence ce que l'enthouſiaſme eſt à la bonne poéſie. Quand il ne s'agit que de peindre ſimplement les objets ou de narrer, le poëte n'a pas beſoin de ſe livrer à ſa veine ; mais eſt-il queſtion d'échauffer le lecteur & de le tranſporter ? il faut alors que le poëte s'anime lui-même, & qu'il cherche tout ce que ſon art a de plus vif. Ainſi doit en uſer l'orateur, proportion gardée, quand, après avoir inſtruit ſuffiſamment ſes auditeurs, il ſent qu'il convient de les intéreſſer fortement à ſon ſujet ; mais auſſi comme l'enthouſiaſme en poéſie a ſa place aſſignée par le bon ſens, & fixée par la nature du ſujet, de même dans *l'éloquence*, le *ſublime* doit être placé ſagement, ne pas régner ſans choix du bout d'une piece à l'autre, ni l'occuper excluſivement au *genre ſimple* & au *genre tempéré*.

Le *genre ſublime* ſera facile à reconnoître :

1°. Par la grandeur des idées.

2°. Par la nobleſſe de l'expreſſion.

3°. Par la véhémence des ſentimens.

La grandeur des idées ſuppoſe celle des objets, puiſqu'elles n'en ſont que les images : plus les objets ſeront grands, & plus on aura droit d'attendre du peintre des couleurs nobles & magnifiques. Les couleurs, dans la main de l'orateur, ſont les expreſſions dont il ne faut pas confondre la grandeur avec l'affectation d'énoncer les plus petites choſes d'une maniere giganteſque. Ce ne ſont pas toujours les grands mots qui expriment les plus grandes choſes. Cette enflure extérieure ne cache ſouvent que du vide. Enfin les mouvemens vifs & animés qui tirent l'ame de ſon aſſiette ordinaire, qui l'échauffent ou qui la tranſportent, ſont encore une marque du genre ſublime. Le ſimple & le vrai l'éclairent, le beau lui plaît, le gracieux l'amuſe, le ſublime la ravit hors d'elle-même.

Le genre ſublime eſt donc celui où l'orateur parle convenablement pour émouvoir les paſſions, en aſſortiſſant la grandeur & la nobleſſe des expreſſions à celle des idées & des ſentimens. Le morceau ſuivant de *J. J. Rouſſeau* réunit tous ces caracteres.

« O Fabricius ! qu'eût penſé votre grande ame, ſi, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous

» euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome
» ſauvée par votre bras, & que votre nom reſ-
» pectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes con-
» quêtes ? Dieux ! euſſiez-vous dit : Que ſont de-
» venus ces toits de chaume & ces foyers ruſ-
» tiques qu'habitoient jadis la modération & la
» vertu ? Quelle ſplendeur funeſte a ſuccédé à
» la ſimplicité Romaine ? Quel eſt ce langage
» étranger ? Quelles ſont ces mœurs efféminées ?
» Que ſignifient ces ſtatues, ces tableaux, ces
» édifices ? Inſenſés, qu'avez-vous fait ? Vous,
» les maîtres des Nations, vous vous êtes rendus
» les eſclaves des hommes frivoles que vous avez
» vaincus ! Ce ſont des rhéteurs qui vous gou-
» vernent ! C'eſt pour enrichir des architectes,
» des peintres, des ſtatuaires & des hiſtrions,
» que vous avez arroſé de votre ſang la Grece
» & l'Aſie ! Les dépouilles de Carthage ſont la
» proie d'un joueur de flûte ! Romains, hâtez-
» vous de renverſer ces amphithéâtres, briſez
» ces marbres, brûlez ces tableaux, chaſſez ces
» eſclaves qui vous ſubjuguent, & dont les fu-
» neſtes arts vous corrompent ; que d'autres
» mains s'illuſtrent par de vains talens : le ſeul
» talent digne de Rome eſt celui de conquérir le
» monde, d'y faire régner la vertu. Quand *Cyneas*
» prit notre ſénat pour une aſſemblée de Rois,
» il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni
» par une élégance recherchée. Il n'y entendit

» point cette éloquence frivole, l'étude & le
» charme des hommes futiles. Que vit donc
» *Cyneas* de ſi majeſtueux ? O citoyens ! il vit
» un ſpectacle que ne donneront jamais vos ri-
» cheſſes ni tous vos arts, le plus beau ſpectacle
» qui ait paru ſous le ciel, l'aſſemblée de deux
» cents hommes vertueux, dignes de commander
» à Rome & de gouverner la terre. »

Du Genre tempéré.

Le genre *tempéré* ou *fleuri* eſt celui qui tient le milieu entre le genre *ſimple* & le genre *ſublime*. Moins véhément & moins rapide que le ſecond, il eſt plus abondant & plus orné que le premier. Plus occupé à flatter l'oreille que les deux autres, à le conſidérer ſeul il ſeroit peu perſuaſif ; mais quand il entre en ſociété avec eux, il contribue merveilleuſement à la perſuaſion, parce que ſon but eſt de plaire à l'imagination par les figures, les images, le brillant des penſées, & à l'oreille par l'harmonie du nombre & de la cadence. Dans les autres genres, l'art imite de plus près la nature & prend plus de ſoin à ſe cacher ; dans celui-ci il déguiſe moins ſa marche ; il étale ſes richeſſes avec une ſorte d'oſtentation.

On doit conſidérer le genre *tempéré* comme deſtiné principalement, mais non pas uniquement à plaire ; puiſque l'orateur ne doit plaire

que pour mieux inſtruire & toucher. La fin de chaque genre d'éloquence doit être relative à la fin de l'éloquence en général : s'il n'en étoit ainſi, l'art de parler ſeroit un art beaucoup plus frivole que la poéſie ; car, quoique celle-ci faſſe profeſſion ouverte de plaire, elle n'atteint pas la perfection, ſi elle ne réunit l'utile à l'agréable.

Le genre tempéré admet tous les ornemens du ſtyle ; mais il faut qu'un juſte diſcernement en regle le choix & la diſtribution. Un diſcours, quelqu'élégant qu'il ſoit, déplaît à la longue, ſi tout y brille également & ſans variété. On doit y ſemer les fleurs avec retenue comme des traits lumineux qu'on ne doit point réunir en maſſe, mais placer de diſtance en diſtance pour éclairer & non pas pour éblouir. Ce qui ne doit être embelli que juſqu'à une certaine meſure, dit *Fontenelle*, eſt ſouvent ce qui coûte le plus à embellir. Un faiſceau de fleurs demande moins d'art & de goût qu'un ſimple bouquet.

Les panégyriques, les oraiſons funebres, les diſcours, les éloges académiques, ſont dans le genre tempéré.

La deſcription du Temple de l'Amour par Voltaire, eſt dans ce genre.

« Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
» Lieux où finit l'Europe & commence l'Aſie,

» S'éleve un vieux palais reſpecté par les tems :
» La nature en poſa les premiers fondemens ;
» Et l'art ornant depuis ſa ſimple architecture,
» Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la nature.
» Là, tous les champs voiſins, peuplés de myrthes verts,
» N'ont jamais reſſenti l'outrage des hivers :
» Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
» Et les fruits de *Pomone* & les préſens de *Flore* ;
» Et la terre n'attend, pour donner ſes moiſſons,
» Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.
» L'homme y ſemble goûter dans une paix profonde,
» Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
» De ſa main bienfaiſante accordoit aux humains ;
» Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
» Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
» Les biens de l'âge d'or, hors la ſeule innocence.
» On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
» Dont la molle harmonie inſpire les langueurs ;
» Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
» Qui célebrent leur honte & vantent leurs foibleſſes.
» Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
» De leur aimable maître implorer les faveurs,
» Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
» Dans ſon temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
» La flatteuſe eſpérance, au front toujours ſerein,
» A l'autel de l'amour les conduit par la main :
» Près du temple ſacré, les Graces demi-nues
» Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
» La molle oiſiveté, ſur un lit de gazons,
» Satisfaite & tranquille écoute leurs chanſons :
» On voit à ſes côtés le myſtere en ſilence,
» Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
» Les plaiſirs amoureux & les tendres deſirs,
» Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.

» De ce temple fameux, telle eſt l'aimable entrée;
» Mais lorſqu'en s'avançant ſous la voûte ſacrée,
» On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
» Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux?
» Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre;
» Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre.
» Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
» Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
» La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
» Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide:
» La haine & le courroux, répandant leur venin,
» Marchent devant ſes pas un poignard à la main:
» La malice les voit; & d'un ſouris perfide
» Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
» Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
» Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux baignés de pleurs. »

Si l'Orateur doit ſe fixer à un Genre d'Eloquence.

L'orateur parfait, ſelon *Cicéron*, n'eſt pas celui qui réuſſit éminemment dans quelqu'un des trois genres d'éloquence; mais celui qui les embraſſe tous trois, & qui ſait donner à chaque ſujet la nuance & le degré *de ſimplicité*, *de force* & *d'agrément* qui lui convient. C'eſt peut-être manquer tous les genres d'éloquence, que de s'attacher à un ſeul par prédilection, & de vouloir qu'il regne excluſivement dans tout un diſcours. Il ſeroit inſenſé, dit *Quintilien*, de déterminer le genre d'éloquence que l'orateur doit ſuivre préférablement. Il n'en eſt aucun qui n'ait ſon uſage

dans un ſujet d'une certaine étendue. L'habileté de l'orateur conſiſte à les employer à propos, à les varier & à les tempérer l'un par l'autre, afin d'éviter, tant dans le ſtyle que dans le fond des choſes, cette uniformité qui fatigue l'auditeur, énerve le diſcours, & met obſtacle à la perſuaſion.

Des différentes eſpeces d'Eloquence.

La multiplicité des ſujets ſur leſquels l'orateur peut exercer ſes talens, le nombre & la diverſité des circonſtances où la perſuaſion a lieu, conſtituent les différentes eſpeces d'éloquence. Les hommes chargés des parties du gouvernement & d'en mouvoir les reſſorts, dans quelque conſtitution d'Etat que ce ſoit, obligés de délibérer & de parler ſur des matieres importantes, où avec leurs concitoyens, ou avec les étrangers, ont des avis à ouvrir, des ſentimens à propoſer & à faire prévaloir, des repréſentations à faire, des dépêches à expédier, des conférences à ſoutenir, enfin des mémoires, des conventions, des traités à dreſſer : l'éloquence qui s'étend à toutes ces parties, s'appelle *éloquence politique.*

On peut appeler *éloquence militaire* celle qui eſt néceſſaire à tout Prince, Chef de guerre, Officier général & particulier, chargé du commandement, par conſéquent d'exciter ou de ſou-

tenir la valeur des troupes, & de rendre compte à ſes ſupérieurs de ſa conduite & de celle des autres.

L'éloquence qui ſe borne à la diſcuſſion des cauſes civiles ou criminelles entre les particuliers; à pourſuivre le crime, à défendre l'innocence, à démaſquer l'injuſtice & la mauvaiſe foi, eſt connue ſous le titre d'*éloquence du Barreau.*

La religion a auſſi ſon éloquence propre, qui conſiſte à éclairer les hommes, en leur expliquant les dogmes de leur croyance, & à les rendre meilleurs, en les détournant du vice, & en les portant à la vertu. L'*éloquence de la chaire* eſt conſacrée à remplir ces deux objets.

Enfin il eſt une éloquence d'uſage dans les compagnies ſavantes, pour les diſcours qu'on y prononce, ou les mémoires qu'on y lit ſur les matieres qui ſont l'objet des travaux de ces Corps célebres, & c'eſt l'*éloquence académique.* Nos réflexions ſur chacune de ces eſpeces d'éloquence ſe borneront à en examiner le caractere, & à juſtifier par des exemples les principes que nous avancerons.

De l'Eloquence politique.

Nous n'examinerons pas quelle part l'éloquence peut avoir dans les Etats deſpotiques : on ſait que cette ſorte de gouvernement introduit ou fomente

la barbarie; qu'il étouffe le génie, & que les talens riſquent trop de s'y produire. Nous nous bornerons à juger quelle ſorte d'éloquence convient mieux aux républiques & aux monarchies.

Dans tout Etat où les affaires ſe décident à la pluralité des ſuffrages, & dans lequel les réſolutions dépendent de la multitude ou du moins d'un certain nombre de perſonnes qu'on ne peut raiſonnablement ſuppoſer toutes animées d'un même eſprit, il n'eſt pas probable que la ſimple expoſition d'un ſujet entraîne tous les particuliers dans un même ſentiment : ce que vous enviſagez comme utile à la patrie, un autre, par prévention, par paſſion, par intérêt, le regarde comme dangereux, au moins comme inutile. Quelque force que puiſſe avoir la vérité, quand elle eſt préſentée ſans fard, il ne ſuffit cependant pas, dans des circonſtances auſſi inévitables, de l'expoſer ſimplement pour faire impreſſion ſur les eſprits; il faut encore de la véhémence pour ſurmonter les obſtacles, de la dextérité pour diſſiper les préventions, un art d'émouvoir & de gagner la multitude, une force de perſuaſion pour déterminer les ſuffrages des principaux membres de l'Etat, qui donnent, pour ainſi dire, le mouvement à tous les autres. Dans ces occaſions, le *genre ſimple* ſert à inſtruire l'aſſemblée : le *genre tempéré* peut être d'uſage pour

préparer les eſprits ; mais tout le ſuccès dépend du *genre ſublime.*

Il faut être vif, impétueux dans les diſcours qu'on prononce, quoiqu'il ſuffiſe d'être fort & convaincant dans les mémoires que l'on propoſe par écrit pour le bien public. C'eſt alors qu'a lieu cette ſage maxime d'*Ariſtote*, que les diſcours faits pour être écrits demandent plus d'exactitude, & que ceux qui doivent être prononcés exigent plus de véhémence, plus d'action ; auſſi, ajoute-t-il, que les diſcours deſtinés à être prononcés devant la multitude, doivent reſſembler aux peintures de perſpective qui ſont faites pour être vues de loin : elles veulent des traits extrêmement marqués & des teintes fortes ; des traits trop fins & trop délicats échapperoient aux yeux. Ceci regarde principalement les Etats purement démocratiques ; mais il a lieu auſſi dans l'*ariſtocratie* & le *gouvernement mixte.*

L'éloquence politique a un caractere différent dans les Etats monarchiques. Les Miniſtres admis au Conſeil des Rois, pour délibérer ſur les matieres d'Etat ; s'attachent à faire des rapports exacts, à propoſer nettement leur avis, à l'appuyer de raiſons ſolides, à détruire habilement les préventions, & à répandre ſur tous leurs diſcours ce ton de bienſéance qui eſt l'ame de la véritable éloquence. Dans les déclarations que

les

les Souverains répandent en certaines occaſions, & dans les mémoires que les négociateurs préſentent, au nom de leur Souverain, aux Puiſſances auprès deſquelles ils réſident, il doit régner un caractere de modération, un tour d'expreſſion ſimple & ſans ambiguité, en un mot, un ton de nobleſſe & de dignité convenable à la majeſté du trône. L'art de parler & d'écrire avec force eſt néceſſaire aux négociateurs : de quoi leur ſerviroient les meilleures raiſons ſans le talent de les faire valoir ? L'eſprit d'intrigue & de ſoupleſſe n'eſt que la moindre partie d'un politique. La prudence même conſommée, mais dépourvue du don de perſuader, pourroit échouer en mille occaſions contre une pénétration moindre, ſoutenue de l'éloquence d'un *d'Avaux* ou d'un *Polignac*.

Démoſthene, *Cicéron* & les hiſtoriens Grecs & Latins nous offrent des modeles d'éloquence politique. Pluſieurs diſcours prononcés dans les deux chambres du Parlement d'Angleterre ſont comparables à ce que les anciens nous ont laiſſé de plus beau en ce genre. Nous rapporterons ici pour exemple les repréſentations que pluſieurs provinces de Hollande réunies firent en 1722 à celle de Gueldres, pour la détourner de la réſolution qu'elle avoit priſe d'élire un *Stathouder*.

« NOUS ne pouvons, diſoient ces généreux

» républicains, dissimuler à vos Nobles Puissances
» le chagrin que nous a causé la résolution que
» vous avez prise de vous faire gouverner par
» un *Stathouder*. Quoiqu'instruits & convaincus
» de l'indépendance de vos démarches, nous
» nous sommes crus autorisés par les liens de
» l'union commune, à vous offrir quelques ré-
» flexions; puissent-elles ne pas trouver de pré-
» jugé à combattre, ou en triompher! L'his-
» toire du Stathoudérat est l'histoire de nos mal-
» heurs. Si les prospérités de la république ont
» aigri ou armé des voisins jaloux; si des guerres
» sanglantes ont interrompu ou ruiné notre
» commerce; si d'humiliantes défaites ont laissé
» à découvert nos frontieres; si des inimitiés
» & des cabales ont divisé nos esprits & refroidi
» nos cœurs; si les horreurs des discordes civiles
» ont déchiré nos entrailles, n'en doutez point,
» Nobles Puissances, c'est l'ouvrage du Stathou-
» dérat. Nous respirions à peine, à peine com-
» mencions-nous à ranimer l'Etat languissant,
» & déja vos projets nous annoncent de nou-
» veaux & sans doute de plus grands malheurs.
» Ebranlées jusqu'aux fondemens par les entre-
» prises de cinq tyrans, nos provinces résiste-
» ront-elles à d'autres atteintes? Pensez-y bien,
» Nobles Puissances: en élisant un sixieme Sta-
» thouder, vous allez porter le dernier coup à
» la république. Par le souvenir des vertus qui

» donnerent naiſſance aux provinces unies, par » l'amour que vous devez à la patrie, par notre » bonheur & par le vôtre, nous vous en con- » jurons; il eſt encore tems, finiſſez nos alarmes; » que nos ſoldats n'aient pas inutilement prodi- » gué leur ſang; que nos vieillards ne rougiſſent » pas d'avoir vécu quelques jours de trop; que » nos enfans ne puiſſent pas nous reprocher de » les avoir livrés à la ſervitude. Laiſſons à nos » deſcendans la liberté que nous avons reçue » de nos peres; vivons & mourons libres. Soyons » Hollandois, ſoyons du ſang des *Barneveld*, » des *de Witt*, des *Tromp*, des *Ruiter*, & de » tant d'autres ames généreuſes qui auroient » préféré à un honteux eſclavage une mort glo- » rieuſe. Nobles Puiſſances, abjurez le Stathou- » dérat, tout vous y invite; faites ce ſacrifice » à vos alliés, à vos amis; faites-le à votre » sûreté & à votre gloire. »

De l'Eloquence militaire.

Toute éloquence militaire ſe réduit à parler de vive voix en certaines circonſtances pour encourager les troupes, & à écrire d'une maniere convenable ſur les différentes opérations ou parties de la guerre.

La fable & l'hiſtoire tant ſacrée que profane dépoſent en faveur de cette coutume qu'avoient les

Généraux chez preſque tous les peuples, d'exciter le courage de leurs ſoldats par des diſcours vifs & convenables aux conjonctures. L'uſage de haranguer les ſoldats eſt rare parmi les modernes, à cauſe de la différence des troupes & des armes. Si la ſimplicité, ſelon *Quintilien*, doit faire le principal caractere de l'éloquence militaire (*ſimpliciora militares decent*), nous regardons comme de véritables harangues certains traits courts & vifs prononcés à propos par des Chefs de guerre; on en trouve pluſieurs exemples dans l'hiſtoire moderne. Les diſcours militaires de Henri IV ſont célebres : tout le monde ſait celui qu'il tint à ſon eſcadron à la bataille d'Ivri : « Mes compagnons, dit-il, ſi » vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours » auſſi la vôtre. Je veux vaincre ou mourir avec » vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie : » ſi la chaleur du combat vous les fait quitter, » penſez auſſi-tôt au ralliement, c'eſt le gain de » la bataille; & ſi vous perdez vos enſeignes, » cornettes ou guidons, ne perdez point de vue » mon panache blanc, vous le trouverez tou- » jours au chemin de l'honneur & de la vic- » toire. »

Si cette éloquence de vive voix eſt rarement praticable, il en eſt une autre abſolument indiſpenſable aux hommes de guerre, celle qui doit régner dans leurs écrits relatifs aux opéra-

rations de l'art militaire. Il ne s'agit point ici d'une vaine oſtentation de paroles, ou d'un ſtyle ſimplement exact. Un Général n'eſt pas toujours borné à rendre compte des événemens au Souverain ou au Miniſtre. Il a tous les jours occaſion de les inſtruire de ſes vues, de ſes deſſeins. Les plans concertés dans le cabinet du Prince, peuvent être à tout moment dérangés par des événemens ou des obſtacles imprévus. Il faut alors propoſer de nouveaux arrangemens à la Cour, les faire adopter, & par conſéquent les appuyer de raiſons fortes & perſuaſives, ſur-tout en cas de partage d'opinions. Tantôt il faut ſe concilier avec d'autres Généraux, & être avec eux dans une correſpondance continuelle, ménager des alliés, négocier avec des puiſſances neutres, & donner à propos & avec le ton convenable des ordres par écrit à des Officiers généraux. Ceux-ci ſe trouvent proportionnellement chargés de ſemblables détails, & ainſi en rétrogradant juſqu'au dernier ſubalterne chargé de la défenſe d'un poſte, de la conduite d'un détachement, &c. On ſent que toutes ces opérations demandent un jugement net, une élocution préciſe, un tact sûr pour ſaiſir le vrai, mais encore davantage de la perſuaſion pour le faire goûter aux autres ou prévaloir : en cette matiere, les moindres attentions ſont eſſentielles, & les plus légeres négli-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

gences ou des vues mal propoſées, ſont ſouvent funeſtes à toute une armée & à l'Etat.

De l'Eloquence du Barreau.

L'éloquence du barreau embraſſe toutes les queſtions de droit & de fait qui peuvent être diſcutées devant les tribunaux de juſtice. Chez les anciens elle étoit cultivée par la jeune nobleſſe, & généralement par tous ceux qui avoient de l'ambition, parce qu'elle conduiſoit aux premieres dignités de l'Etat. Parmi nous l'éloquence du barreau n'eſt cultivée que par les juges & les avocats, & elle ſe réduit *aux plaidoyers*, *aux mémoires imprimés*, *aux conſultations*, *aux rapports de procès*, *aux mercuriales & aux requiſitoires*. Ces trois derniers genres de compoſition regardent perſonnellement les magiſtrats; les autres ſont le partage des avocats.

Les *plaidoyers* ſont ou en *demandant* ou en *défendant*. Dans la demande, après un court exorde, il s'agit d'établir la queſtion de droit, ſi l'affaire eſt de cette nature; ou de conteſter le fait, ſi c'eſt ſur un fait que roule la conteſtation, ou que la déciſion du procès dépende d'un fait. Suit la diviſion des moyens, s'il y en a pluſieurs, leur expoſition, & enfin les concluſions auxquelles s'en tient le *demandeur*. Dans la défenſe, même

méthode de procéder, mais dans un ſens contraire : on conteſte le droit ; on nie, ou l'on infirme le fait ; on allegue des moyens pour l'avantage de ſa cauſe, & l'on conclut contradictoirement aux prétentions de la partie adverſe. Il eſt inutile d'obſerver que dans l'un & l'autre cas il faut tirer ſes preuves du fond même du ſujet ; ne point s'écarter de l'état de la queſtion ; ne rien dire d'étranger à ſa cauſe, & ne point ſe permettre la plaiſanterie & la ſatyre. Mais quel genre d'éloquence doit dominer dans les plaidoyers ? Celui qu'exigera la bienſéance ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt des matieres qui par elles-mêmes ne demanderont que de la netteté, de l'ordre & de la ſimplicité ; d'autres, grandes, intéreſſantes, exigeront de la véhémence & des mouvemens, mais pour lors rien d'orné ni de fleuri ; d'autres comporteront ces mêmes fleurs & ces graces qui ſeroient déplacées ailleurs ; enfin la même cauſe ſera quelquefois ſuſceptible de ſimplicité, d'ornemens & de paſſions, parce qu'il y faudra inſtruire, toucher & plaire.

La réplique, qui eſt comme une ſuite de plaidoierie, demande auſſi beaucoup de juſteſſe dans les raiſonnemens, du feu dans les réponſes, & quelquefois de l'élégance & de l'enjouement. On peut donc conclure que le plaidoyer admet tous les genres d'éloquence, mais que l'art conſiſte à les placer avec décence : *Caput artis decere.*

Quand l'éloquence du barreau a commencé à se perfectionner parmi nous, on a regardé comme des modeles les plaidoyers de *Patru* & de *le Maître ;* mais ces ouvrages commencent à vieillir pour l'expreſſion, & à pluſieurs égards les plaidoyers d'*Errard*, *Gillet*, *Cochin*, *Mannori*, *&c.* ſont préférables.

On doit mettre au rang des plaidoyers les diſcours des Avocats généraux ou des Gens du Roi, lorſqu'ils donnent leurs concluſions, leur but étant de recueillir les raiſons de l'une & l'autre partie, de les comparer, de les balancer, & de ſe déterminer en faveur des plus convaincantes. Dans l'examen & la comparaiſon des moyens, ils doivent garder une exacte impartialité, ne ſe permettre aucune paſſion, ne ſe propoſer d'en exciter aucune, à moins qu'il ne s'agiſſe d'une injuſtice criante ou d'un crime atroce : hors de-là leur miniſtere leur interdit l'art d'incliner les juges par des motifs étrangers à la cauſe. Une méthode lumineuſe, une ſimplicité noble ſont ce qui convient à cette eſpece d'éloquence.

Les *Conſultations manuſcrites* & les *Mémoires imprimés* ſont comme les fondemens des plaidoyers. Les conſultations contiennent en raccourci & comme en germe les principaux moyens qui ſeront développés dans une cauſe, & par conſéquent elles ne ſauroient être rédigées d'une

maniere trop claire, trop préciſe, trop dégagée de toute équivoque & de toute ambiguité. C'eſt donc au genre ſimple qu'il faut rapporter cette partie de l'éloquence du barreau.

Les *Mémoires* qu'on a coutume de diſtribuer pour inſtruire les juges & pour intéreſſer le public, ſur-tout dans les affaires importantes & les cauſes célebres, tiennent en quelque ſorte le milieu entre les conſultations & les plaidoyers. Les moyens y ſont propoſés avec plus d'étendue que dans une conſultation, un peu moins développés que dans un plaidoyer; cependant un mémoire demande peut-être encore plus d'art qu'un plaidoyer, parce que n'étant point ſoutenu de l'éloquence extérieure de l'Avocat, & deſtiné lui-même à ſoutenir une lecture faite de ſang-froid, il veut être plus limé, plus inſinuant qu'un diſcours fait pour être prononcé de vive voix. Là, les négligences ſont tolérées; on les attribue à la véhémence de l'action : ici, tout doit être exact, meſuré, châtié, juſqu'au ſtyle dont le mérite a plus d'empire qu'on ne penſe ſur le commun des lecteurs. Il paroît donc évident qu'un mémoire ſur une matiere intéreſſante doit réunir les trois genres d'éloquence. Les mémoires de M. *Elie de Beaumont*, & de M. *Loiſeau de Mauleon*, pour la malheureuſe famille des *Calas*; celui de M. *Servan*, Avocat général du Parlement de Grenoble, en faveur

d'une femme proteſtante, peuvent ſervir de modeles.

Le *rapport* & l'examen des procès par écrit eſt d'uſage dans toutes les compagnies. La maniere de rapporter n'eſt pas la même dans toutes les juriſdictions; mais le ſtyle doit être par-tout le même, & joindre quelques agrémens à une extrême clarté. Le Rapporteur eſt un juge chargé d'inſtruire d'une affaire les autres juges ſes confreres, qui doivent en décider avec lui; ce qu'il ne peut faire qu'en leur expoſant avec autant de méthode que de ſolidité l'origine, les ſuites, le fond, les circonſtances, les moyens pour & contre la cauſe, l'ordre & les incidens de la procédure, &c. On ſent quelle préciſion, quel arrangement, quelle netteté demande une pareille expoſition. Les agrémens qu'on peut y répandre, mais avec réſerve, doivent naître de la matiere même. Le genre tempéré pourra donc avoir quelque lieu dans cette partie de l'éloquence du Barreau; mais la principale place ſera toujours aſſignée au genre ſimple.

On appelle *mercuriales* les diſcours que prononcent quelquefois les Avocats généraux à la rentrée des Parlemens. Ces diſcours doivent rouler ſur des objets utiles, comme ſur certains abus de la procédure, ſur les devoirs des magiſtrats, &c. Les trois genres d'éloquence y peuvent avoir lieu. Les diſcours de *Dagueſſeau* &

de M. de *Servan* ſont des modeles parfaits en ce genre.

Les *requiſitoires* ſont des diſcours dans leſquels les Avocats généraux inſtruiſent les Parlemens de quelques abus. Nous en avons d'excellens, tels ſont ceux de MM. *de Montclar, de la Chalotais* & *Séguier.*

De l'Eloquence de la Chaire.

L'éloquence de la Chaire eſt le talent de perſuader, en parlant des matieres de religion d'une maniere *grave*, *ornée*, *proportionnée* à l'intelligence des auditeurs. Dès qu'elle ſera *grave*, elle aura toute la bienſéance & la majeſté convenables à l'importance des ſujets qu'elle traite. *Proportionnée* à l'intelligence des auditeurs, elle ne laiſſera rien à deſirer pour leur inſtruction, & ne craindra point de s'avilir en deſcendant juſqu'à eux : *ornée*, mais avec la retenue qui convient à la religion, elle invitera les auditeurs, par l'attrait d'un plaiſir innocent, à mieux goûter la vérité ; enfin, ſi elle ſait tirer parti de leurs *diſpoſitions*, les remuer à propos pour leur faire pratiquer le bien & fuir le mal, n'aura-t-elle pas rempli ſon principal objet, qui eſt d'incliner ou de vaincre la volonté ? *S. Auguſtin* n'avoit point d'autre idée, quand appliquant à l'éloquence chrétienne ce que *Cicéron* avoit

dit de l'orateur en général, il ajoute que la prédication a trois fins; que la vérité ſoit connue, qu'elle ſoit écoutée avec plaiſir, & qu'elle touche les cœurs.

Quoique ce ſoit là en général les trois principaux devoirs de l'orateur chrétien, & que, pour arriver à ſon but, il doive employer les trois genres d'éloquence, toutes les matieres qui ſont du reſſort de la chaire ne ſont cependant pas également ſuſceptibles de tous les genres. *Les Homélies ou Prônes, les Sermons de myſteres & de morale, les Panégyriques & les Oraiſons funebres, les Conférences & les Mandemens* ont des caracteres qui les diſtinguent, & que nous allons expoſer en peu de mots.

Homélie ſignifie *diſcours familier*: on appelle ainſi les inſtructions que les Evêques faiſoient aux fideles dans les premiers ſiecles de l'Egliſe. *S. Chryſoſtôme, S. Grégoire de Nazianze* & pluſieurs autres Peres nous ont laiſſé des modeles en ce genre.

Aux Homélies des Evêques ont ſuccédé les *inſtructions* ou *prônes* des Paſteurs chargés d'enſeigner les peuples. Ces ſortes de diſcours demandent un ſtyle extrêmement clair pour inſtruire, & cependant fort & nerveux pour toucher. On peut même donner quelque choſe à l'agrément, dans les villes où l'auditoire eſt plus éclairé ou plus poli que dans les campagnes; mais ici l'on doit tout ſacrifier à la clarté, &

parler ſi intelligiblement, qu'on ne puiſſe pas ne point être entendu. La force & la véhémence n'y ſont pas moins néceſſaires qu'ailleurs. Plus les gens de la campagne ſont groſſiers, plus on a beſoin de mouvemens forts pour les émouvoir. On grave plus aiſément ſur une pierre tendre & polie, que ſur un caillou brut & compact. On eſtime beaucoup les *Prônes* de *Joly* & de la *Chétardie*, & les *Homélies* de *Montmorel* & de *Lambert*.

Les *Sermons* de *myſteres* & de *morale* ſont des diſcours méthodiques ſur les vérités qu'on doit *croire* ou *pratiquer*. En inſtruiſant les auditeurs ſur le dogme, il faut les ramener à eux-mêmes, & les intéreſſer par une peinture de leurs mœurs, pour leur faire tirer de la connoiſſance du myſtere le fruit convenable. L'orateur doit d'abord s'attacher à donner à un myſtere tout l'éclairciſſement dont il eſt ſuſceptible, puis à y joindre une morale toute fondée ſur le myſtere même. Il doit trouver entre l'un & l'autre un rapport qui les aſſortiſſe ſi bien enſemble, que le myſtere ſerve de preuve à la morale, & que la morale ſoit la plus juſte conſéquence du myſtere. Il faut donner à ces ſujets toute la grandeur & la dignité de l'éloquence chrétienne, ſans courir après les ornemens de l'art, & les expoſer avec toute la profondeur & la ſolidité de la

théologie, ſans rien contracter de ce qu'elle paroît avoir d'obſcur.

Les *Sermons* de *morale* ſont d'un autre genre, en ce que le *dogme* n'y entre qu'incidemment, & que le but principal eſt la perfection ou la correction des mœurs. Des déclamations vagues & générales n'aboutiroient à rien : des applications trop particulariſées de principes généraux reſtreindroient l'utilité de ces diſcours dans des bornes trop étroites. Il y faut donc des traits forts, marqués, qui puiſſent s'appliquer, ſinon à tout l'auditoire, du moins au plus grand nombre des auditeurs. C'eſt la pratique d'une vertu ou la fuite d'un vice que l'orateur ſe propoſe ordinairement de montrer. Ici ce ſont des préjugés à vaincre, là des prétextes à réfuter, des illuſions à diſſiper. Ce n'eſt pas par ce que le vice a de ridicule qu'on doit le combattre dans la chaire, mais par ce qu'il a d'odieux, de funeſte à la ſociété, de contraire à la religion. Il ne faudroit que de la fineſſe pour le tourner en ridicule ; il faut de la véhémence & de la gravité pour en montrer la noirceur & les dangers.

Dans les *Sermons*, tous les genres d'éloquence ont lieu, & ſur-tout le genre véhément. *Bourdaloue* & *Maſſillon* ſont les modeles les plus parfaits de l'éloquence de la chaire ; mais outre ces deux grands prédicateurs, il y en a pluſieurs autres

dont on fait grand cas ; tels ſont *Larue*, *Cheminais*, *Laſiteau*, *Neuville*, *M. l'Abbé Poule*, *&c.*

Le *Panégyrique* réunit deux objets, d'honorer les Saints par l'éloge de leurs vertus, & de nous édifier en nous portant à l'imitation de ces mêmes vertus. C'eſt du juſte mélange des éloges & de la morale, que réſulte la premiere perfection du *panégyrique*. Pour y faire régner une unité de ſujet à laquelle doit répondre l'unité de la morale, on réduit la plupart des grandes actions d'un Saint à deux ou trois vertus principales, ou à une ſeule qui ſemble avoir animé toutes les autres. Les orateurs novices, qui manquent de fond, croient avoir fait quelque choſe d'excellent, lorſque, ſuivant exactement les traces du Saint, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, ils ſont parvenus à faire le récit de ſa vie. Ils ignorent qu'il ne ſuffit pas de narrer, & qu'en narrant il ne faut ni tout peindre, ni toujours peindre ; que les réflexions & les ſentimens ſont comme des ombres qui ſervent à donner de la force aux tableaux. Quoique les *panégyriques* admettent plus de graces & de fleurs dans le ſtyle que le diſcours moral, la ſévérité de la chaire interdit toujours une certaine éloquence trop brillante & de pure oſtentation. Les *panégyriques* de *Flechier* peuvent ſervir de modeles : quoique très-brillans, ils renferment une morale

ſaine, & reſpirent par-tout l'édification & la piété.

Il ſemble au premier coup d'œil que l'éloquence ne préſente rien de plus facile qu'une *Oraiſon funebre*. On permet à l'orateur, & même on lui ordonne de déployer toutes les richeſſes de ſon art; mais il n'eſt pas aiſé de faire naître des fleurs dans un terrein ſec & aride. A quelques héros près, dont la vie eſt auſſi riche en événemens qu'en vertus, les autres obligent l'orateur à recourir à des moyens qui décelent ſon indigence. Souvent compoſer une oraiſon funebre, c'eſt tracer une éclatante & riche broderie ſur une toile extrêmement claire. C'eſt donc alors que l'éloquence doit paroître avec tous ſes agrémens & tous ſes charmes. Un éloge eſt une couronne, & par conſéquent il faut l'orner de fleurs; mais quand l'art ſe montre trop à découvert, il eſt à craindre que l'orateur ne dérobe, en ſe l'attirant à lui-même, une partie de l'admiration qu'on doit toute entiere à ſon ſujet.

Il ſeroit indigne de la ſainteté de la chaire chrétienne, que l'*oraiſon funebre* ſe bornât à des fins purement humaines; auſſi n'expoſe-t-elle la puiſſance des Rois, la gloire des conquérans, les titres, les dignités, que pour en montrer le danger, l'illuſion & la vanité, ou pour faire voir qu'elles ont été ſanctifiées par la religion.

Tel

Tel eſt le but de *Boſſuet* & de *Flechier*, qui ont excellé dans ce genre.

Les *Conférences eccléſiaſtiques* ſont des diſcours qu'on tient à une aſſemblée d'Eccléſiaſtiques. Le genre d'éloquence qui doit régner dans ces diſcours, eſt d'un goût différent de celui des ſermons, faits pour un auditoire compoſé de perſonnes de toutes conditions. La véhémence & la force conviennent à ceux-ci; mais le ton des *conférences eccleſiaſtiques* doit être plus doux, plus uni. Les diſcours, les meilleurs en ce genre, ſont ceux de *Godeau*, & les *conférences* & *diſcours ſynodaux* de *Maſſillon*.

Les *Mandemens* ſont des inſtructions paſtorales que les Evêques adreſſent à leurs diocéſains ſur des matieres de doctrine, ou ſur quelqu'événement intéreſſant, comme une calamité publique, une victoire pour laquelle on ordonne des prieres d'actions de graces, &c. Ces ſortes d'ouvrages peuvent être rapportés partie au genre tempéré, partie au genre ſublime; puiſqu'à l'occaſion de ces événemens, & relativement aux circonſtances, il s'agit d'exciter dans le cœur des peuples des ſentimens de reconnoiſſance & de compoſition, &c. *Flechier* & *Maſſillon* nous ont laiſſé des modeles en ce genre. Le dernier, en ordonnant dans ſon dioceſe des prieres en action de graces pour la victoire remportée à *Parme* ſur les Impériaux, en 1734, s'exprime ainſi:

« Quels trophées pourrions-nous élever ſur » un champ de bataille couvert des corps en- » taſſés, & des membres épars de tant de » milliers de Chrétiens ? Tranſportons-nous- » y en eſprit, mes freres ; & de ce lieu ſouillé » de tant de ruiſſeaux de ſang, & ſi lugubre » même pour nous, malgré notre victoire ; » de ce lieu, dont nous ne ſommes demeu- » rés les maîtres que pour y lire & méditer » à loiſir l'inſtabilité des choſes humaines & les » malheurs inévitables des guerres, préſentons » au Dieu de la paix ce ſpectacle ſi capable d'é- » mouvoir ſes entrailles paternelles ; faiſons » monter juſqu'à lui la voix du ſang répandu ; » & que cette voix, loin de ſolliciter comme » autrefois ſa vengeance, la calme & la déſarme. » Arrachons de ſes mains, par nos ſupplica- » tions, le glaive que ſa juſtice fait de nouveau » briller ſur nos têtes : promettons-lui des mœurs » plus ſaintes, & il nous accordera des jours » plus tranquilles. Faiſons ceſſer les crimes qui » l'irritent, & il ſuſpendra les fléaux qui nous » affligent.... Allons donc, mes chers freres, » nous raſſembler aux pieds de ſes autels, plus » touchés des horreurs de la guerre, que de la » gloire de nos ſuccès. Ne demandons pas à un » Dieu qui n'eſt deſcendu ſur la terre que pour y » éteindre dans ſon ſang toutes les inimitiés, & » réconcilier l'univers ; ne lui demandons pas

» que ſon glaive acheve d'exterminer les na-
» tions armées contre nous : ces prieres de ſang
» retomberoient ſur nos têtes. Demandons-lui
» cette paix, que les Rois, que les victoires,
» que le monde ne ſauroit donner, & qui ne
» peut être l'ouvrage que de ſes miſéricordes
» infinies ».

De l'Eloquence Académique.

L'*éloquence académique* s'étend aux *remercîmens*, *aux diſcours de réception* dans les Corps où ils ſont d'uſage, *aux harangues ou complimens* à des Puiſſances, *aux mémoires* que donnent *les Académiciens* ſur les ſciences & les beaux-arts : & enfin aux *éloges hiſtoriques des Membres des académies*.

Dans les *diſcours* de *réception*, le récipiendaire rend à la mémoire de ſon prédéceſſeur les hommages qui lui ſont dus. Il traite en même tems quelque ſujet de littérature ou de morale intéreſſant pour le Public : c'eſt *Voltaire* qui le premier en a donné l'exemple. Avant lui, ces diſcours ne contenoient que de fades éloges de *Richelieu* & de *Louis XIV*.

Les *harangues* ou complimens de félicitation, de remercîment, de condoléance, &c. que des Corps tels que le Clergé, la Nobleſſe, les Cours ſouveraines, les Académies, &c. font aux Princes,

ſont, auſſi bien que les diſcours dont nous venons de parler, dans le genre brillant & fleuri, parce que l'éloge en fait ordinairement le fond. L'élégance, la délicateſſe & la briéveté doivent diſtinguer ces ſortes d'ouvrages. On remarquera ces qualités dans les deux pieces ſuivantes. *Fontenelle*, alors Directeur de l'Académie Françoiſe, fit le compliment ſuivant à *Louis XV* ſur ſon ſacre :

SIRE,

« Au milieu des acclamations de tout le royaume, qui répete avec tant de tranſport celles » que *Votre Majeſté* a entendues à *Rheims*, » l'Académie françoiſe eſt trop heureuſe & trop » honorée de pouvoir faire entendre ſa voix » juſqu'au pied du trône. La naiſſance, Sire, » vous a donné à la France pour Roi, & la » religion veut que nous tenions auſſi de ſa main » un ſi grand bienfait. Ce que l'une a établi » par un droit inviolable, l'autre vient de le con» firmer par une auguſte cérémonie. Nous oſons » dire cependant que nous l'avions prévenue ; » votre perſonne étoit déja ſacrée par le reſpect » & par l'amour. C'eſt en elle que ſe renfer» ment toutes nos eſpérances ; & ce que nous » découvrons de jour en jour dans Votre Ma» jeſté, nous promet que nous allons voir re-

» vivre en même tems les deux plus grands » d'entre nos Monarques ; *Louis* à qui vous ſuc- » cédez, & *Charlemagne* dont on vous a mis la » couronne ſur la tête. »

En 1719, le Czar Pierre ayant fait ſavoir à l'Académie des Sciences de Paris qu'il deſiroit être au nombre de ſes honoraires, cette compagnie chargea *Fontenelle*, alors ſon Secrétaire perpétuel, d'en écrire à ce Prince ; ce qu'il fit en ces termes :

SIRE,

« L'honneur que Votre Majeſté fait à l'Acadé- » mie royale des ſciences de vouloir bien que » ſon auguſte nom ſoit mis à la tête de ſa liſte, » eſt infiniment au-deſſus des idées les plus am- » bitieuſes qu'elle pût concevoir, & de toutes » les actions de graces que je ſuis chargé de » vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous » eſt preſque permis de compter parmi les nô- » tres, marquera éternellement l'époque de la » plus heureuſe révolution qui puiſſe arriver à » un empire, celle de l'établiſſement des ſciences » & des arts dans les vaſtes pays de la domi- » nation de Votre Majeſté. La victoire que vous » remportez, Sire, ſur la barbarie qui y régnoit, » ſera la plus éclatante & la plus ſinguliere de » toutes vos victoires. Vous vous êtes fait, ainſi

» que d'autres héros, de nouveaux ſujets par
» les armes; mais de ceux que la naiſſance vous
» avoit ſoumis, vous vous en êtes fait, par les
» connoiſſances qu'ils tiennent de vous, des
» ſujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heu-
» reux, plus dignes de vous obéir : vous les avez
» conquis aux ſciences; & cette eſpece de con-
» quête, auſſi utile pour eux que glorieuſe pour
» vous, vous étoit réſervée. Si l'exécution de ce
» grand deſſein, conçu par Votre Majeſté, s'at-
» tire les applaudiſſemens de toute la terre,
» avec quels tranſports de joie l'Académie doit-
» elle y mêler les ſiens, & par l'intérêt des
» ſciences qui l'occupent, & par celui de votre
» gloire dont elle peut ſe flatter déſormais qu'il
» rejaillira quelque choſe ſur elle ! » Je ſuis, &c.

Les *mémoires* ſur les ſciences ſont peu ſuſceptibles d'ornemens. Il doit y régner beaucoup de clarté & de préciſion, & une méthode qui ramene au ſujet tout ce qui peut l'éclaircir, & qui en écarte avec le même ſoin tout ce qui eſt étranger. Des mémoires ſur des matieres d'érudition, de littérature & de critique, comportent plus de fleurs & d'agrémens. La ſéchereſſe même des ſujets, une certaine dureté, preſque toujours inſéparable des recherches laborieuſes, demande qu'on les adouciſſe, qu'on les tempere par une élégance & une aménité qui donnent un nouveau prix à la raiſon & au ſavoir. Ces qua-

lités regnent dans la plupart des pieces qui compoſent les recueils de l'Académie des ſciences & de celle des inſcriptions.

C'eſt encore à l'élégante ſimplicité qu'on doit rapporter le genre d'éloquence qui doit dominer dans les éloges des académiciens. Ces éloges, dit M. de *Condorcet*, ont l'avantage d'offrir une lecture agréable, facile & inſtructive, de permettre les détails ſans interdire ni les réflexions, ni les peintures, ni les diſcuſſions philoſophiques, & de montrer les hommes tels qu'ils ſont avec leurs fautes & leurs foibleſſes. Ils n'exigent pas le même talent pour l'éloquence que les éloges oratoires; mais ils exigent une connoiſſance plus parfaite des objets dont l'homme dont on écrit l'hiſtoire a tiré ſa gloire.

Fontenelle peut être regardé comme le premier Auteur de ce genre, & il a eu pour imitateurs MM. de *Mairan*, d'*Alembert* & de *Condorcet*.

Nous aurions pu encore diſtinguer, ſous le titre d'*éloquence philoſophique*, celle qui eſt appliquée au développement des vérités de la morale & de la philoſophie; mais pluſieurs rhéteurs l'ont confondue avec l'éloquence académique, & nous avons cru ne devoir pas multiplier davantage ces diviſions arbitraires. Il ne faut pas oublier que l'éloquence eſt une, quelle que ſoit la multiplicité des ſujets ſur leſquels l'orateur peut exercer ſes talens.

Fin de la premiere Partie.

DE LA RHÉTORIQUE.

SECONDE PARTIE.

Définition de la Rhétorique.

De tous les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, il n'en eſt preſque aucun qui n'en ait donné une définition particuliere. Sans nous arrêter à diſcuter ces différentes définitions, nous dirons que la rhétorique eſt *l'art de bien écrire ou de bien parler pour perſuader.* Comme nous ne parlons & n'écrivons que pour faire entrer ceux qui nous écoutent ou nous liſent dans nos idées & dans nos ſentimens, rien de ſi important que de ſavoir perſuader : c'eſt de quoi il s'agit dans le commerce du monde ; auſſi eſt-ce donner à l'éloquence, qui eſt la fin de la rhétorique, des bornes trop étroites, que de la renfermer dans le Barreau, dans les Académies & dans les chaires de nos temples : elle n'eſt pas moins néceſſaire dans les autres états de la vie. Ainſi l'art de parler s'étend à toutes choſes, & il eſt très-utile d'en connoître les regles, qui ne ſont que des obſer-

vations qu'on a faites ſur les ouvrages des plus célebres orateurs.

Des parties de la Rhétorique.

L'eſprit humain procede avec ordre dans ſes opérations. D'abord il conçoit les choſes, enſuite il les arrange & met entr'elles la gradation néceſſaire pour les manifeſter ſans nuages; enfin il les expoſe & les exprime avec clarté, avec agrément, avec force. Les rhéteurs ont appelé ces trois opérations de l'eſprit, *invention*, *diſpoſition*, *élocution*. Les regles qu'ils ont données ſur ces trois objets forment les trois parties de la rhétorique. Quelques-uns y en ont ajouté une quatrieme, *la prononciation ou l'action de l'orateur*.

PREMIERE PARTIE.

De l'Invention oratoire.

L'invention oratoire conſiſte à trouver dans chaque ſujet les moyens les plus propres à perſuader.

Des moyens de perſuaſion, les uns dépendent de l'art; les autres en ſont indépendans. Les premiers ſont ceux que l'orateur peut tirer de ſon propre fonds: les ſeconds ſont ceux qui n'ont pas beſoin de ſes recherches. Il doit profiter des uns & inventer les autres: on appelle encore ceux-ci *moyens artificiels*, & ceux-là *moyens naturels*. Les uns réſultent des mœurs de l'orateur,

les autres de la disposition des auditeurs, & d'autres enfin des démonstrations réelles ou apparentes, contenues dans le discours. On appelle *moyens naturels* les preuves qui ne sont point de l'invention de l'orateur ; telles sont *les loix*, *les témoins*, *les conventions*, *&c.* Pour rendre plus sensible ce que nous avons à dire sur les moyens de persuader, nous allons parler des *genres de rhétorique.*

DES GENRES DE RHÉTORIQUE.

Du Genre délibératif.

Il y a trois especes de *discours oratoires*, ou comme les appelle *Quintilien*, trois genres de causes (*causarum genera*), que l'on nomme en termes de rhétorique, *le genre délibératif*, *le genre judiciaire* & *le genre démonstratif.*

Le *genre délibératif* est celui où l'on se propose de prouver l'importance ou la nécessité d'une chose sur les matieres politiques : il consiste à conseiller ou à dissuader. Ceux qui parlent dans les délibérations, soit publiques, soit particulieres, se proposent toujours l'un ou l'autre de ces deux objets. C'est à ce genre que se rapporte l'éloquence politique : il a lieu dans les républiques, dans les gouvernemens mixtes, dans les conseils des princes, dans les négocia-

tions, dans les assemblées des états des provinces, &c.

Il seroit inutile de parler des différens sujets qui peuvent fournir à ce genre. Il suffit de dire que si l'orateur veut porter les auditeurs à une entreprise, il doit prouver que la chose sur laquelle on délibere, est ou honnête, ou utile, ou nécessaire, ou juste, ou possible, ou même qu'elle renferme toutes ces qualités. Pour y réussir, il faut examiner quelle fin on se propose, & voir par quel moyen on peut y arriver; car on peut se méprendre & dans la fin & dans les moyens.

On doit considérer si la chose dont il s'agit est utile par rapport aux tems, aux lieux, aux personnes. En effet, une chose peut convenir dans un certain tems, mais non au tems présent; peut réussir par un tel moyen, & manquer par tout autre; peut être avantageuse dans une province, & dangereuse dans une autre. A l'égard des personnes, l'orateur doit varier ses motifs selon l'âge, le sexe, la dignité, les mœurs & les caracteres de ses auditeurs.

L'usage des passions entre aussi dans le genre délibératif, tantôt pour les exciter, & tantôt pour les réprimer dans l'ame de ceux qu'on veut porter à une résolution, ou qu'on se propose d'en détourner.

Si jamais la citation des exemples est nécessaire, c'est particulierement dans ce genre. Rien

ne détermine plus les hommes à faire une choſe, que de leur montrer que d'autres l'ont exécutée avant eux & avec ſuccès.

Cicéron a tracé le caractere du ſtyle qui convient à ce genre. L'orateur, dit-il, doit parler d'une maniere ſimple, mais avec dignité, & employer plutôt des penſées ſolides que des expreſſions fleuries : (*Tota oratio ſimplex & gravis, & ſententiis debet eſſe ornatior quàm verbis.*) Qu'on entende *Démoſthenes* lorſqu'il donne ſon avis au peuple d'Athenes, qui délibere s'il déclarera la guerre à *Philippe.* Cet orateur eſt riche, il eſt pompeux ; mais il ne l'eſt que par la force de ſon bon ſens.

Du Genre judiciaire.

Le *genre judiciaire* appartient à *l'éloquence du Barreau.* Il ſe propoſe pour but l'accuſation & la défenſe ; il ſuppoſe donc une injure faite ou reçue : or, pour bien établir ce point, il y a trois choſes à conſidérer ; 1°. quels ſont les motifs qui engagent les hommes à faire du mal ; 2°. en quelles diſpoſitions ils ſont quand ils nuiſent aux autres ; 3°. & quelles perſonnes ils attaquent.

On trouve dans pluſieurs rhétoriques des réflexions ſur ce qui conſtitue la juſtice ou l'injuſtice d'une action, & ſur les motifs par leſquels on peut relever ou diminuer la grandeur d'un crime, d'une injuſtice. Nous nous conten-

terons d'obſerver qu'aucune conſidération n'autoriſe l'orateur à altérer ou déguiſer la vérité des faits. Il doit être le protecteur ou l'ami de la vérité, ſur-tout dans le genre judiciaire, où il ne s'agit de rien moins que de la fortune ou de la vie des parties.

Le *genre judiciaire* ſe retrouve par-tout. Les diſputes qui s'élevent tous les jours dans la ſociété, entraînent des eſpeces de plaidoyers pour & contre, que l'amour-propre & l'envie de briller, toujours ſupérieur à l'éducation, font trop ſouvent dégénérer en querelles odieuſes & ridicules, par l'aigreur, l'emportement & la confuſion qui s'y mêlent.

Du Genre démonſtratif.

Le *genre démonſtratif* a pour objet l'honnête ou le honteux, la vertu ou le vice, puiſque ſa fin principale eſt la louange ou le blâme. C'eſt ſur-tout dans ce genre que l'orateur peut ſe rendre recommandable par ſes mœurs. Les jugemens qu'il porte des vices & des vertus, influent beaucoup ſur l'opinion que conçoivent de lui ſes auditeurs. Il doit avoir la flatterie & la ſatyre en horreur; & pour éviter ce double écueil, il doit ſavoir diſcerner ce qui eſt louable de ce qui ne l'eſt pas.

Parmi les ſources de la louange & de l'invec-

tive, il en eſt où la juſtice & la raiſon nous défendent de puiſer. On peut, en louant un homme recommandable, rappeler la gloire & les vertus de ſes aïeux ; mais il eſt ridicule d'en tirer pour lui un éloge. L'on peut & l'on doit démaſquer l'artifice & la ſcélérateſſe des méchans, lorſqu'on eſt chargé, par état, de défendre contre eux la foibleſſe & l'innocence ; mais c'eſt eux-mêmes, & non leurs ancêtres, qu'on eſt en droit d'attaquer ; & il eſt abſurde & barbare de reprocher aux enfans les malheurs, les vices ou les crimes des peres. Le reproche d'une naiſſance obſcure ne prouve que la baſſeſſe de celui qui le fait ; en un mot, pour louer ou pour blâmer juſtement quelqu'un, il faut le prendre en lui-même, & le dépouiller de tout ce qui n'eſt pas lui.

Les panégyriques, les oraiſons funebres, les complimens, les éloges académiques, les invectives, ſont du *genre démonſtratif*. Il comporte toutes les richeſſes & toute la magnificence de l'art oratoire.

Des Moyens de Persuasion.

Des moyens naturels de perſuaſion.

On appelle ainſi les preuves qui ne ſont point de l'invention de l'orateur : il y en a qui ſont

plus particulierement affectées au genre judiciaire. Les rhéteurs en comptent cinq : *les loix*, *les témoins*, *les conventions*, *les ſermens*, *les tortures*.

Les *loix* ſont ou *contraires* ou *favorables* à l'orateur. 1°. Si elles ſont *contraires*, il faut, pour les infirmer, avoir recours à la loi naturelle, comme plus conforme à la juſtice, plus invariable, plus infaillible que les loix écrites. Si l'on ne peut éluder l'autorité de la loi, il faut examiner ſi elle n'implique pas contradiction avec elle-même ou avec une autre loi; 2°. ſi la loi écrite nous favoriſe, il faut faire voir qu'elle eſt conforme à l'équité naturelle.

L'orateur qui ne peut produire des *témoins*, ou qui les a contre lui, doit montrer que les armes de la raiſon ſuffiſent pour le rendre victorieux, & qu'elles ne ſauroient être ſuſpectes comme les preuves qu'on tire de témoins ſuſceptibles de ſéduction ou de corruption. La preuve qui ſe tire des *conventions* conſiſte à les infirmer ou à les confirmer; à les rendre dignes ou indignes de foi, ſelon qu'elles ſont pour ou contre nous.

Le *ſerment* eſt admis quelquefois dans nos tribunaux. Il eſt aiſé à l'orateur de faire voir combien cette preuve eſt équivoque.

On peut en dire autant des *tortures*, preuve auſſi cruelle qu'abſurde.

Les moyens naturels de perſuaſion, qui ont

lieu dans le genre démonſtratif & dans le genre délibératif, ce ſont les preuves & les autorités qu'on peut puiſer dans *l'Ecriture Sainte*, *les Conciles*, *les Peres de l'Egliſe*, *l'Hiſtoire eccléſiaſtique*, *l'Hiſtoire profane*, *les Philoſophes célebres*, *&c.* L'autorité, quand on ne traite pas des matieres de religion, doit ſervir à nous appuyer & non pas à nous conduire; autrement elle entreprendroit ſur les droits de la raiſon. Celle ci eſt un flambeau allumé par la nature, & deſtiné à nous éclairer; l'autre n'eſt tout au plus qu'un bâton fait de la main des hommes, & bon pour nous ſoutenir en cas de foibleſſe, dans le chemin que la raiſon nous montre.

Il eſt bon de citer, mais avec réſerve & avec juſteſſe. Rien n'eſt plus ridicule que d'entaſſer des paſſages & des autorités à tout propos: tout ce qu'on prouve par-là, c'eſt que les autres ont penſé, ſans faire voir qu'on penſe ſoi-même.

DES MOYENS ARTIFICIELS DE PERSUASION.

Des Paſſions.

Il y a trois moyens de perſuaſion qui dépendent de l'art de l'orateur: ce ſont *les paſſions*, *les mœurs* & *les argumens*; on peut y joindre auſſi les *lieux oratoires*.

On a défini les *paſſions*, en tant qu'elles ſont relatives à l'éloquence, des ſentimens de l'ame, accompagnés

accompagnés de douleur ou de plaiſir, & qui apportent un tel changement dans l'eſprit, qu'il juge tout autrement des objets qu'il ne faiſoit auparavant.

Les paſſions en général ſont des mouvemens de l'ame qui peuvent être en nous le principe de pluſieurs vices, ou la ſource de pluſieurs vertus, ſelon que nous les portons vers des objets bons ou mauvais. Il n'y a donc rien de blâmable à les exciter ni à les ſuivre, quand leur objet eſt louable, & qu'il n'y a rien de répréhenſible dans la maniere avec laquelle elles ſe portent vers cet objet. Elles deviennent même excellentes, lorſqu'on nous fait eſpérer ce qui doit être l'objet de nos eſpérances, craindre les maux que nous devons redouter, haïr les actions que la raiſon condamne, & embraſſer celles qu'elle preſcrit.

Le moyen général & le plus infaillible d'exciter les paſſions dans l'ame des auditeurs, c'eſt d'en être pénétré ſoi-même; je dis de l'être, & non pas ſeulement de le paroître : car, ſi l'imitation d'une paſſion dans un acteur nous tranſporte & nous arrache des larmes, que ſera-ce que l'expreſſion d'une paſſion naturelle? Voulez-vous, dit *Horace*, me tirer des larmes, commencez à en verſer vous-même? *Si vis me flere, dolendum eſt primùm ipſi tibi.* Selon *Quintilien*, c'eſt le cœur, c'eſt-à-dire, le ſentiment ſeul qui

nous rend ſolidement éloquens. *Pectus eſt quod diſertos facit.*

Imaginer vivement & peindre avec force, voilà l'enthouſiaſme propre à l'orateur, par lequel il prouve qu'il ſent lui-même ce qu'il veut faire ſentir aux autres. C'eſt cet enthouſiaſme qui fait emprunter aux Poëtes dramatiques le langage des paſſions avec tant d'énergie, qu'ils nous intéreſſent à des infortunes imaginaires, & ſeulement vraiſemblables. Combien ne doit-il pas être plus aiſé à l'orateur d'exciter les paſſions dans les actions réelles?

Des Mœurs.

Les *mœurs* peuvent être conſidérées ſous deux rapports différens, ou dans la perſonne de l'orateur, ou dans celle des auditeurs.

Les mœurs de l'orateur ſervent à perſuader quand le diſcours porte un caractere de bonne-foi & de probité: je dis le diſcours & non pas la perſonne; car, quoique *Caton* ait défini l'orateur, un homme de bien verſé dans l'art de parler, *vir bonus dicendi peritus*, c'eſt pourtant mal-à-propos que quelques rhéteurs font de la probité un précepte de rhétorique: cette partie regarde la morale. La rhétorique ne forme pas la perſonne, mais le diſcours qui peut par lui-même paroître digne de croyance, indépen-

damment de la perſonne. Il eſt néanmoins utile d'obſerver que la vertu ſolide & réelle fraye merveilleuſement le chemin à la perſuaſion : trois qualités dans l'orateur produiſent ſur-tout cet effet ; la prudence, la probité, la bienveillance. Les mœurs dans l'orateur conſiſtent donc à faire paroître des inclinations bonnes & louables qui lui rendent favorables ſes auditeurs.

L'art preſcrit à l'orateur de connoître les mœurs de ceux à qui il parle, afin de proportionner ſon diſcours à leur intelligence, à leurs ſentimens, de remuer les paſſions qui leur ſont familieres ; car on ne parle point à la Cour comme à la ville, à la ville comme à la campagne, ni à des militaires comme à des magiſtrats, à une troupe de jeunes gens comme à une aſſemblée d'hommes faits. Il eſt donc néceſſaire, pour perſuader, d'approfondir les différens caracteres des auditeurs, qui varient ſuivant les paſſions, les âges & les conditions.

Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus longs détails ſur les mœurs & les paſſions : cette matiere appartient à la morale.

Des Argumens.

On entend en rhétorique par *argumens*, les raiſons probables contenues dans chaque ſujet, pour en montrer la vérité ou la vraiſemblance.

Les argumens que la rhétorique emploie le plus communément pour développer les preuves, ſont de deux eſpeces ; des *enthymémes* ou des *exemples*. L'*enthyméme* eſt plus propre à convaincre, & l'*exemple* à toucher : l'un parle à l'eſprit, l'autre ſemble aller plus directement au cœur.

L'*enthyméme* eſt un argument compoſé de deux propoſitions ſoit ſimples, ſoit complexes, dont l'une eſt déduite de l'autre. La propoſition déduite ſe nomme *conſéquent*, celle d'où l'on déduit, l'autre s'appelle *antécédent* ; & la connexion ou liaiſon qui ſe trouve entre ces propoſitions, ſe nomme *conſéquence*. Par exemple, *Alexandre étoit homme, donc il étoit mortel.* Cet argument n'eſt qu'un *ſyllogiſme* tronqué, qui deviendroit parfait, en y joignant cette propoſition générale : *tout homme eſt mortel.*

L'*exemple* eſt un argument, où d'une choſe particuliere on en conclut une autre particuliere, comme lorſqu'on dit : « Marius, après s'être » emparé de Rome, enveloppa, dans une proſ- » cription ſanglante, les partiſans de Sylla. Les » amis de Marius devoient donc appréhender » que Sylla n'uſât de repréſailles, ſi jamais il » venoit à ſe rendre maître de Rome. »

Les orateurs emploient indifféremment l'*enthyméme* ou l'*exemple* ; mais il y a des cas où il faut procéder dans ces ſortes d'argumens, du connu à l'inconnu, du plus connu au moins

connu. La méthode la plus ordinaire de conſtruire des preuves, c'eſt de deſcendre du général au particulier, & de remonter à des notions évidentes qu'on nomme *principes*. Ces principes poſés, on en fait l'application à la choſe qu'on veut prouver.

Parmi les preuves, il s'en trouve de fortes & de convaincantes; d'autres ſont foibles & légeres. On doit étendre les premieres, & il faut raſſembler les autres : leur nombre tiendra lieu de forces.

Rien n'eſt plus dangereux que de finir par des preuves minces & foibles, après avoir commencé par des raiſons convaincantes. L'orateur ne doit donc pas prodiguer d'abord ſes avantages : il faut qu'il les ménage, qu'il les réſerve pour le tems où il s'agit d'entraîner l'auditeur déja ébranlé par les premieres preuves : ſemblable à un Général qui forme ſon corps de réſerve de ſes meilleures troupes, pour enfoncer & mettre en déroute l'ennemi qu'il a affoibli ou fatigué avec le reſte de l'armée.

Il y a encore deux défauts conſidérables à éviter en maniant la preuve : le premier eſt de prouver les choſes claires, & que perſonne ne conteſte. Il ſuffit de les énoncer ou de les ſuppoſer, ſans les ſurcharger de raiſons inutiles; le ſecond eſt de s'arrêter trop long-tems ſur une preuve, & d'affecter de l'épuiſer. Non-ſeulement

on s'expoſe à des redites & on fatigue l'auditeur, mais il ſemble encore qu'on ſe défie de ſa cauſe, par la précaution exceſſive qu'on a de prouver.

« Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant :
» L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.

BOILEAU.

Des lieux oratoires.

On entend par *lieux oratoires* certains chefs généraux auxquels on peut rapporter les preuves que l'on emploie dans diverſes matieres d'éloquence. Ce ſont comme autant de ſources où l'on puiſe des argumens propres à toutes ſortes de ſujets. Il en eſt des *lieux oratoires* comme des figures de rhétorique. Il ſeroit abſurde de penſer que les grands orateurs qui les emploient fréquemment, les aient placés de deſſein prémédité dans leurs ouvrages : c'eſt le fond même de leur ſujet qui les leur a fait naître. Les préceptes de la rhétorique ſervent à les faire diſcerner, & apprennent à juger de leur mérite.

Les rhéteurs diviſent les *lieux oratoires* en *extérieurs* & *intérieurs*. Les premiers ne ſont autre choſe que les preuves naturelles, telles que les *loix*, les *témoins*, &c. dont nous avons parlé. Les ſeconds répondent aux preuves *artificielles*, parce qu'il dépend de l'art de l'orateur de les

trouver dans ſon ſujet, & d'en faire, pour ainſi dire, éclorre des argumens.

Les principaux *lieux oratoires* (car nous nous garderons bien de les détailler tous), ſont *la définition, l'énumération des parties, la ſimilitude, la difference ou la diſſimilitude, les circonſtances, les cauſes, &c.*

De la Définition.

La *définition*, conſidérée comme *lieu oratoire*, conſiſte à développer, d'une maniere étendue & ornée, la nature d'une choſe, ſoit en apportant ſon genre & ſa différence, ſoit en déduiſant ſa cauſe & ſes effets. *Flechier* définit ainſi une armée :

« Qu'eſt-ce qu'une armée? C'eſt un corps » animé d'une infinité de paſſions différentes, » qu'un homme habile fait mouvoir pour la dé- » fenſe de la patrie : c'eſt une troupe d'hommes » armés qui ſuivent aveuglément les ordres d'un » chef dont ils ne ſavent pas les intentions; c'eſt » une multitude d'ames pour la plupart viles & » mercenaires, qui, ſans ſonger à leur propre » réputation, travaillent à celle des Rois & des » conquérans; c'eſt un aſſemblage confus de » libertins qu'il faut aſſujettir à l'obéiſſance, de » lâches qu'il faut mener au combat, de témé-

» raires qu'il faut retenir, d'impatiens qu'il faut
» accoutumer à la conſtance. »

Nous rapporterons encore la définition de la Cour par *Lafontaine*, & celle de l'hiſtoire par *Rouſſeau le Poëte* :

Définition de la Cour.

« Je définis la Cour, un pays où les gens,
» Triſtes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
» Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
» Tâchent au moins de le paroître :
» Peuple Caméléon, peuple ſinge du maître. »

LAFONTAINE.

Définition de l'Hiſtoire.

« C'eſt un théâtre, un ſpectacle nouveau,
» Où tous les morts, ſortant de leur tombeau,
» Viennent encor ſur une ſcene illuſtre
» Se préſenter à nous dans leur vrai luſtre,
» Et du Public dépouillé d'intérêt,
» Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
» Là, retraçant leurs foibleſſes paſſées,
» Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées,
» A chaque état ils reviennent dicter
» Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
» Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
» Doit pratiquer, voir, entendre, connoître ;
» Et leur exemple, en diverſes façons,
» Donnant à tous les plus nobles leçons,

» Rois, Magiſtrats, Légiſlateurs ſuprêmes,
» Princes, guerriers, ſimples citoyens mêmes,
» Dans ce ſincere & fidele miroir
» Peuvent apprendre & lire leur devoir. »

ROUSSEAU le Poëte.

On voit par ces exemples, qu'en général la poéſie & l'éloquence décrivent plus qu'elles ne définiſſent.

De l'Enumération des parties.

L'*énumération* conſiſte à raſſembler & à former un tout frappant de pluſieurs objets épars, dont l'imagination s'occuperoit à peine, ſi elle ne les voyoit réunis dans un ſeul tableau. Elle conſiſte auſſi à diviſer un tout en ſes parties, & elle eſt d'un grand uſage dans l'expoſition du ſujet & dans la récapitulation. *Fénelon* fait une belle énumération des monſtres qui environnent le trône du dieu des enfers.

« Aux pieds de ce trône étoit la mort pâle » & dévorante, avec ſa faulx tranchante qu'elle » aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les » noirs ſoucis, les cruelles défiances, les ven- » geances toutes dégouttantes de ſang & couvertes » de plaies; les haines injuſtes, l'avarice qui ſe » ronge elle-même, le déſeſpoir qui ſe déchire » de ſes propres mains, l'ambition forcenée qui

» renverſe tout, la trahiſon qui veut ſe repaître » de ſang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle » fait ; l'envie qui verſe ſon venin mortel autour » d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſ- » ſance où elle eſt de nuire ; l'impiété qui ſe » creuſe elle-même un abîme ſans fond, où » elle ſe précipite ſans eſpérance ; les ſpectres » hideux, les fantômes qui repréſentent les » morts pour épouvanter les vivans ; les ſonges » affreux, les inſomnies auſſi cruelles que les » triſtes ſonges. Toutes ces images funebres envi- » ronnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le » palais où il habite. »

On peut comparer à ce paſſage de *Fénelon* les beaux vers de *Voltaire* que nous allons rapporter.

« Là gît la ſombre envie à l'œil timide & louche,
» Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche :
» Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans ;
» Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
» Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
» Auprès d'elle eſt l'orgueil qui ſe plaît & s'admire ;
» La foibleſſe, au teint pâle, aux regards abattus,
» Tyran qui cede au crime & détruit les vertus ;
» L'ambition ſanglante, inquiete, égarée,
» De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée ;
» La tendre hypocriſie, aux yeux pleins de douceur,
» Le ciel eſt dans ſes yeux, l'enfer eſt dans ſon cœur ;
» Le faux zele étalant ſes barbares maximes,
» Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes. »

De la Similitude & de la Différence.

La *ſimilitude* conſiſte à rendre une choſe ſenſible par la convenance qu'elle a avec une autre. Les rhéteurs la diſtinguent de la comparaiſon, en lui donnant une ſignification plus étendue. *Boſſuet*, dans l'oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre, fait cette *ſimilitude* admirable.

« Comme une colonne, dont la maſſe ſolide » paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, » lorſque ce grand édifice qu'elle ſoutenoit fond » ſur elle ſans l'abattre; ainſi la Reine ſe montre » le ferme ſoutien de l'Etat, lorſqu'après en avoir » long-tems porté le faix, elle n'eſt pas même » courbée ſous ſa chûte. »

La *différence* ou *diſſimilitude* n'eſt autre choſe qu'une certaine contrariété qui ſe rencontre entre deux objets comparés, ſoit que l'on compare enſemble deux objets actuellement différens, ſoit que l'on compare l'état préſent d'un ſeul objet avec ſon état paſſé.

Satan parle ainſi à *Belzébuth* dans le Paradis perdu de *Milton* :

« Es-tu ce Chérubin qui protégeoit les autres » à l'ombre de ſes ailes ? Es tu cet Ange dont » l'éclat éblouiſſoit les cieux ? Mais, que tu lui » reſſembles peu ! N'agueres une ligue mutuelle, » une union de penſées & de deſſeins, la même

» eſpérance & les mêmes périls, t'ont joint avec
» moi dans une entrepriſe glorieuſe. Hélas ! le
» malheur nous unit aujourd'hui ! Tu vois dans
» quel abîme & de quelle hauteur nous ſommes
» tombés. La foudre a rompu nos légions :
» cruelles armes, dont la force nous étoit in-
» connue ! »

Dans la tragédie de la mort de *Céſar*, *Brutus* déplore ainſi la décadence de la liberté Romaine :

» Quelle baſſeſſe, ô Ciel ! & quelle ignominie !
» Voilà donc les ſoutiens de ma triſte patrie !
» Voilà vos ſucceſſeurs, *Horace*, *Decius*,
» Et toi, vengeur des loix, toi, mon ſang, toi, *Brutus* :
» Quels reſtes ; juſtes dieux, de la grandeur Romaine !
» Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne :
» Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
» Et je cherche ici Rome & ne la trouve plus ! »

Des Circonſtances.

Les *circonſtances* ſont d'un grand uſage dans l'art oratoire ; elles expoſent le véritable état des choſes : ce ſont-elles qui diſtinguent, qui caractériſent, qui rendent mépriſables ou héroïques, vertueuſes ou criminelles les actions des hommes.

Dans la premiere tragédie de *Crebillon*, *Idoménée*, pour excuſer l'indiſcrétion de ſon vœu, fait une vive peinture des dangers qui le lui avoient arraché :

» Une effroyable nuit, ſur les eaux répandue,
» Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue ;
» La mort ſeule y parut... Le vaſte ſein des mers
» Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers :
» Par des vents oppoſés les vagues ramaſſées,
» De l'abîme profond juſques au Ciel pouſſées,
» Dans les airs embraſés agitoient mes vaiſſeaux,
» Auſſi près d'y périr qu'à fondre ſous les eaux.
» D'un déluge de feu, l'onde comme alluméc,
» Sembloit rouler ſur nous une mer enflammée ;
» Et Neptune en courroux, à tant de malheureux,
« N'offroit pour tout ſalut que des rochers affreux.
» Que te dirai-je enfin ?... Dans ce péril extrême,
» Je tremblai, *Sophroniſme*, & tremblai pour moi-même.
» Pour appaiſer les dieux, je priai... je promis....,
» Non, je ne promis rien : dieux cruels ! j'en frémis.
» *Neptune*, l'inſtrument d'une indigne foibleſſe,
» S'empara de mon cœur & dicta la promeſſe :
» S'il n'en eût inſpiré le barbare deſſein,
» Non, je n'aurois jamais promis de ſang humain. »

Des Cauſes & Effets.

Quand on veut louer ou blâmer une action, conſeiller de faire quelque choſe ou en détourner, on conſidere ſon principe & tout ce qu'elle doit produire. Quoi de plus grand que l'action des *Horaces*, ſi on en regarde le principe ? C'eſt un entier dévouement au ſalut de la patrie, qui les fait courir au danger. L'effet qui en réſulte n'eſt pas moins beau ; c'eſt la gloire & la conſervation de la patrie. Voici comment *Flechier* fait ſentir la

perte qu'a faite la France en perdant *Turenne* :

« *Turenne* meurt : tout ſe confond, la victoire » ſe laſſe, la fortune chancelle, la paix s'éloigne. » Les bonnes intentions des alliés ſe ralentiſſent : » le courage des troupes eſt abattu par la dou- » leur.... Tout le camp demeure immobile ; les » bleſſés penſent à la perte qu'ils ont faite, & non » aux bleſſures qu'ils ont reçues ; les peres mou- » rans envoient leurs fils pleurer ſur le Général » mort ; l'armée en deuil eſt occupée à lui rendre » les honneurs funebres ; & la renommée, qui » ſe plaît à répandre dans l'univers les événemens » extraordinaires, va remplir toute l'Europe du » récit glorieux de la vie de ce Prince & des » triſtes regrets de ſa mort. »

SECONDE PARTIE DE LA RHÉTORIQUE.

De la Diſpoſition oratoire.

Ce n'eſt point aſſez d'avoir, par le ſecours de l'invention, trouvé des raiſons ſolides & convaincantes : la force & la beauté du diſcours conſiſtent moins dans les raiſons que dans un certain arrangement juſte & naturel de toutes les parties qui le compoſent. Il en eſt d'un diſcours comme d'un ouvrage d'architecture ; les raiſons, les argumens en ſont les matériaux. Il ne ſuffit pas de les aſſembler, il faut les placer & les mettre en œuvre. C'eſt l'élégante conſtruction des matériaux qui forme le bel édifice ; c'eſt la

diſpoſition bien ménagée de toutes les parties de l'oraiſon, qui forme le beau diſcours. La *diſpoſition oratoire* conſiſte donc dans la juſte diſtribution des parties d'un ſujet en leur propre lieu. On diſtingue cinq parties principales dans un diſcours : *l'exorde*, *la propoſition & la diviſion*, *la narration*, *la confirmation*, qui renferme *la réfutation*; enfin *la péroraiſon* ou *concluſion*.

Cette diviſion n'eſt point arbitraire. L'ordre naturel demande que l'orateur commence à gagner la bienveillance & l'attention de ſes auditeurs par un exorde qui leur donne une idée avantageuſe de ſon ſujet & de ſa perſonne; qu'il expoſe ce ſujet d'une maniere claire, ornée & intéreſſante; qu'il confirme, par de ſolides preuves, tout ce qu'il a avancé; qu'il réfute tous les argumens qu'on peut lui oppoſer; qu'il accumule ſur la fin les figures les plus pathétiques, ſi ſon but eſt de toucher; ou qu'il raſſemble avec vivacité tous ſes moyens dans une courte récapitulation, ſi ſon objet eſt de convaincre.

De l'Exorde.

L'*exorde* eſt deſtiné à préparer l'eſprit des auditeurs aux choſes dont on va leur parler, & à ſe les rendre favorables : on s'attire leur bienveillance, & on fixe leur attention en leur donnant de ſoi même une idée avantageuſe, & en

leur annonçant, mais ſans oſtentation, qu'on va les entretenir de choſes grandes & intéreſſantes.

L'exorde en général doit être ſimple & modeſte : c'eſt en prenant d'abord un ton ſoumis & reſpectueux que l'orateur peut s'inſinuer par degrés dans les eſprits, & s'en rendre enſuite le maître. Les hommes s'intéreſſent pour la timide foibleſſe qui ſemble implorer leur appui, & reconnoître en eux une ſupériorité qui les flatte. Un orateur qui ſe préſente d'un air modeſte & timide, eſt donc plus favorablement écouté que celui qui ſe préſente d'un air aſſuré & triomphant.

Après la mort d'*Achille*, *Ajax* prétendit que les armes de ce héros lui étoient dues. *Ulyſſe* entra en concurrence avec lui. L'un & l'autre expoſe ſes prétentions en préſence des Princes confédérés.

« Grands dieux ! s'écrie *Ajax*, c'eſt à la vue » de la flotte que nous plaidons, & c'eſt un » *Ulyſſe* qu'on oſe mettre en parallele avec moi ? » Mais ce lâche a-t-il pu tenir devant Hector, » lorſque ce fier Troyen portoit le feu dans nos » vaiſſeaux ? C'eſt moi qui arrêtai ce terrible » ennemi & qui le repouſſai ; c'eſt à moi qu'on » doit la conſervation de la flotte. »

Ce bruſque emportement convient fort au caractere violent & furieux d'un ſoldat farouche tel qu'Ajax ; mais il étoit bien peu propre à lui rendre

rendre ſes juges favorables. L'éloquent *Ulyſſe* prend d'abord le ton le plus modéré. Il fait paroître un reſpect infini pour ſes juges, & un dévouement entier à la cauſe commune.

« Illuſtres Grecs, dit-il, ſi vos vœux & les » miens euſſent été exaucés, ces armes ne ſe- » roient point la matiere d'une ſi triſte conteſ- » tation : vous les poſſéderiez encore, cher » *Achille*, & nous jouirions du bonheur de vous » poſſéder ; mais, puiſqu'un ſort fatal nous en- » leve ce héros (pourſuit-il, en faiſant ſemblant » d'eſſuyer ſes larmes), qui peut, à plus juſte » titre, prétendre aux armes du grand *Achille*, » que celui qui a procuré aux Grecs cet invincible » guerrier ? »

La comparaiſon de ces deux exemples fait connoître en quoi conſiſte l'artifice de l'exorde ; mais cette modération, ces mouvemens ſi doux & ſi adroitement concertés, ne conviennent pas à toutes ſortes de ſujets. Il eſt des conjonctures où un mouvement éclatant & impétueux produit un très-bon effet. Il y a deux ſortes d'exordes, le *bruſque* ou *ex abrupto*, & le *tempéré*. Le bruſque eſt fait pour les paſſions véhémentes & pour les grands événemens. L'orateur, agité de penſées tumultueuſes, éclate tout-à-coup & ſaiſit ſes auditeurs par un enthouſiaſme violent & imprévu : on ne pourroit citer un plus bel exemple de

l'exorde brusque, que celui de la premiere Catilinaire de *Cicéron.*

« Jusqu'à quand, *Catilina*, abuseras-tu de » notre patience ? Jusqu'à quand ton audace » effrénée bravera-t-elle notre juste ressentiment ? » Quoi ! ni la garde qui veille à la sûreté pu- » blique, ni la crainte du peuple, ni ton arrêt » déja prononcé dans le cœur des gens de bien, » ni le respect dû à ce lieu sacré, ni l'aspect » de ses augustes sénateurs n'ont pu ébranler ton » insolente audace ? Ne vois-tu pas que tes » complots perfides sont dévoilés, que la con- » juration est découverte ; qu'aucun de nous » n'ignore ce que tu as fait cette nuit & la » nuit précédente ; à quelle coupable assemblée » tu as présidé, quelles résolutions plus cou- » pables encore y ont été prises ? O temps ! ô » mœurs ! Le Sénat le sait, le Consul le voit, » & ce traitre respire ! Que dis-je ! il respire ; » il met dans le Sénat un pied téméraire ; il » prend part aux délibérations de ce corps vé- » nérable ; il jette sur chacun de nous des re- » gards sanguinaires ; il marque de l'œil la place » où il veut enfoncer le poignard ! »

Dans la tragédie *d'Alzire*, *Zamore* souffle ainsi l'esprit de la vengeance dans le cœur des Américains.

« Amis, de qui l'audace aux mortels peu commune

» Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune,
» Illuſtres compagnons de mon funeſte ſort,
» N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
» Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la patrie,
» Sans ôter à Guſman ſa déteſtable vie,
» Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur,
» Sans venger mon pays qu'a perdu ſa fureur ?
» Dieux impuiſſans ! Dieux vains de nos vaſtes contrées ;
» A des dieux ennemis vous les avez livrées !
» Et ſix cents Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups
» Mon pays & mon trône, & vos temples & vous. »

L'exorde bruſque ne doit être employé qu'avec beaucoup de réſerve. Il eſt à craindre que la ſuite du diſcours ne réponde pas à un mouvement ſi violent. L'exorde tempéré eſt d'un uſage beaucoup plus commun : en voici des exemples. *Boſſuet* commence ainſi l'oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre :

« Celui qui regne dans les cieux, & de qui » relevent tous les empires, à qui ſeul appar- » tient la gloire, la majeſté & l'indépendance, » eſt auſſi le ſeul qui ſe glorifie de faire la loi » aux Rois, & de leur donner, quand il lui » plaît, de grandes & de terribles leçons : ſoit » qu'il élève les trônes, ſoit qu'il les abaiſſe ; » ſoit qu'il communique ſa puiſſance aux Princes, » ſoit qu'il la retire à lui-même, & ne leur laiſſe » que leur propre foibleſſe, il leur apprend

» leur devoir d'une maniere ſouveraine & digne » de lui. »

Combien cet exorde eſt impoſant dans ſa noble tranquillité !

Brutus parle ainſi aux Sénateurs aſſemblés :

« Deſtructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour rois
» Que les dieux de *Numa*, vos vertus & vos loix ;
» Enfin notre ennemi commence à nous connoître.
» Ce ſuperbe Toſcan, qui ne parloit qu'en maître,
» *Porſenna*, de *Tarquin* ce formidable appui,
» Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
» Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
» Reſpecte le Sénat, & craint un peuple libre. »

Ce début reſpire la fierté Romaine, ſans avoir la bruſque vivacité que nous avons remarquée dans l'exorde de *Cicéron* contre *Catilina*.

De la Propoſition & de la Diviſion.

Ces deux parties du diſcours oratoire ſe touchent de ſi près, que nous n'avons pas cru devoir les ſéparer. La *propoſition* n'eſt en effet que la queſtion énoncée, & la *diviſion*, que la queſtion développée ou diſtribuée en ſes parties.

Ces deux parties du diſcours, quoique courtes, n'en ſont pas moins eſſentielles : c'eſt d'elles principalement que dépendent l'ordre & la juſteſſe,

qui doivent régner dans une piece d'éloquence. Banniſſez-les d'un diſcours, vous n'aurez qu'un tiſſu de phraſes unies bout à bout : négligez-les, on ſuivra difficilement le fil de vos idées.

L'*éloquence de la chaire* a une diſpoſition qui lui eſt particuliérement affectée. Elle conſiſte à propoſer un ſujet après l'exorde, & à le partager en divers points, & conſéquemment à diviſer un diſcours en deux ou trois parties principales qu'on expoſe à l'auditeur, & qu'on prouve ſéparément avec une certaine étendue. Chacune de ces parties ſe ſubdiviſe en d'autres qu'on prouve de même, & dont on montre la liaiſon par des tranſitions.

Pluſieurs Ecrivains célebres blâment ces diviſions qui interrompent l'action de l'orateur, & d'un ſeul diſcours en font deux ou trois, qui ne ſont unis que par une liaiſon arbitraire. Ils oppoſent à cette marche didactique l'ordre preſcrit par *Cicéron*, d'établir des principes, de poſer des faits, de ſoutenir ſes preuves les unes par les autres ; en ſorte que le diſcours aille toujours croiſſant, & que l'auditeur ſente de plus en plus le poids de la vérité. Quelque plauſibles que ſoient ces raiſons, il faut convenir que ſi la méthode affectée à la chaire paroît plus peſante que celle de *Cicéron*, elle eſt dans le fond plus lumineuſe, plus exacte, moins ſujette aux écarts & à la confuſion.

Dans l'éloquence du barreau, les diviſions ne ſont pas ſymétriſées comme dans l'éloquence de la chaire. Il nous ſemble qu'on fait bien de ſuivre auſſi la méthode des anciens dans les éloges académiques.

De la Narration oratoire.

En général, il ſemble qu'il eſt naturel d'inſtruire l'auditeur, ſi-tôt qu'on a préparé ſon eſprit, & que la narration doit ſuivre immédiatement l'exorde. C'eſt-là en effet l'ordre le plus commun dans le genre judiciaire, où, après un court exorde, l'orateur paſſe à l'expoſé du fait; mais il eſt permis, & ſouvent néceſſaire, de s'écarter de cette regle, ſur-tout dans le genre démonſtratif. Un panégyrique, par exemple, roule ſur pluſieurs faits ſouvent très-différens dans leurs principes & dans leurs circonſtances. Les raſſembler tous dans un ſeul récit, ce ſeroit y jeter la confuſion, & expoſer l'auditeur à démêler difficilement ce qu'on lui veut apprendre. Il eſt plus à propos de narrer en particulier chaque action éclatante, & d'y joindre les réflexions convenables.

La *narration oratoire* exige ſur-tout trois qualités : *la ſimplicité*, *la brièveté* & *la vraiſemblance*. Nous ajouterons qu'il eſt des cas où les narrations doivent être animées.

On auroit mauvaiſe grace, dit *Quintilien*, de raconter froidement le malheur d'un homme qui vient d'être aſſaſſiné. L'orateur, en narrant, ne doit point s'interdire les mouvemens qui peuvent contribuer à l'avantage de ſa cauſe; car, quoique la paſſion une fois émue, puiſſe ſe ralentir, ſes impreſſions peuvent auſſi ſe ſoutenir & même s'augmenter. Les oraiſons de *Cicéron* en offrent pluſieurs exemples. *Verrès* avoit exprès choiſi, pour faire mourir *Gavius*, citoyen Romain, un endroit d'où cet infortuné pouvoit découvrir l'Italie.

« Il l'avoit choiſi, dit l'orateur, afin que cet » homme, qui réclamoit ſon privilége de ci- » toyen Romain, pût, du haut du gibet, fixer » ſes regards ſur ſa chere patrie & ſur ſa propre » maiſon; afin que ce malheureux, expirant » dans un ſupplice auſſi infâme que cruel, eût » encore la douleur de reconnoître que la ſeule » diſtance d'un bras de mer étroit, renverſoit » toutes les prérogatives de la liberté, & les » confondoit avec les ignominies de la ſervitude; » afin que l'Italie vît mourir un de ſes enfans » par le plus grand & le dernier des ſupplices... » Un pareil rafinement de barbarie, ſi je m'en » plaignois aux rochers & aux déſerts, ne ſeroit- » il pas capable de les attendrir, tout muets & » tout inanimés qu'ils ſont? »

Le récit oratoire, ſur-tout dans le genre

judiciaire, ne demande pas l'exactitude hiſtorique ; il ſe contente de la vraiſemblance. L'orateur a ſoin de placer, dans les lieux les plus apparens, les circonſtances les plus favorables, de les mettre toutes dans leur beau jour, & de n'en laiſſer perdre aucune partie. On laiſſe au contraire dans l'obſcurité celles qui ſont défavorables ; on ne les préſente qu'en paſſant, & par le côté le moins déſavantageux.

Le récit que *Cicéron* fait du meurtre de *Claudius*, dans ſon plaidoyer pour *Milon*, eſt plein d'adreſſe.

« Environ ſur les quatre heures du ſoir, ils ſe » rencontrent, dit-il, tout proche de la maiſon » de campagne de *Claudius* ; d'abord, d'un lieu » élevé, on décoche, ſur la voiture de *Milon*, » une grêle de traits. Le cocher eſt tué. *Milon* » ſe débarraſſe de ſon manteau, ſe jette hors » du carroſſe, & ſe défend avec vigueur. Une » partie des gens de *Claudius* court au carroſſe, » l'épée à la main, pour prendre *Milon* à dos ; » le reſte, le croyant déja mort, va fondre « ſur les eſclaves qui le ſuivent de loin : ceux-ci » furent en partie maſſacrés ; d'autres voyant » qu'on combattoit autour du carroſſe, & qu'on » les empêchoit de ſecourir leur maître, en- » tendant même *Claudius* qui criait ; *Milon* » *eſt mort*, ils firent, à l'inſu de leur maître,

» ſans ſon ordre, & ſans qu'il fût préſent à » l'action ; ils firent ce que chacun de nous » voudroit que ſes eſclaves euſſent fait en pareille » rencontre. »

Boſſuet nous offre de beaux exemples du récit oratoire dans le genre démonſtratif ; en voici un tiré de l'oraiſon funebre du grand Condé :

« A l'heure marquée, il fallut réveiller d'un » profond ſommeil cet autre Alexandre. Le » voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, » ou à la mort : auſſi-tôt qu'il eut porté de rang » en rang l'ardeur dont il étoit animé, on » le vit preſque en même temps pouſſer l'aile » droite des ennemis, ſoutenir la nôtre ébranlée, » rallier les François à demi-vaincus, mettre en » fuite l'Eſpagnol victorieux, porter par-tout la » terreur, & étonner de ſes regards étincelans » ceux qui échappoient à ſes coups. Reſtoit cette » redoutable infanterie de l'armée d'Eſpagne, » dont les gros bataillons ſerrés, ſemblables à » autant de tours, mais à des tours qui ſauroient » réparer leurs breches, demeuroient inébran- » lables au milieu de tout le reſte en déroute, » & lançoient des feux de toutes parts ; mais » enfin il faut céder. C'eſt en vain qu'à travers » les bois, avec ſa cavalerie toute fraîche, *Bek* » précipite ſa marche, pour tomber ſur nos ſol- » dats épuiſés. Le Prince l'a prévenu : les ba-

» taillons enfoncés demandent quartier ; mais » la victoire va devenir plus terrible pour le Duc » *d'Enguien* que le combat. Pendant qu'avec un » air assuré il s'avance pour recevoir la parole » de ces braves gens , ceux-ci , toujours en » garde , craignent la surprise de quelques nou- » velles attaques. Leur effroyable décharge met » les nôtres en furie : on ne voit plus que car- » nage ; le sang enivre le soldat ; mais le grand » Prince , qui ne put voir égorger ces lions » comme de timides brebis , calma les courages » émus , & ajouta au plaisir de vaincre celui » de pardonner. »

De la Réfutation & de la Confirmation.

La *réfutation* est liée à la *confirmation* par un enchaînement nécessaire : on ne peut bien prouver une these sans détruire les objections qui s'élevent contre elle.

La réfutation demande beaucoup d'art , parce qu'il est plus difficile de guérir une blessure que de la faire. On doit commencer par résoudre les plus fortes difficultés de l'adversaire , pour dissiper plus promptement les préventions qu'il auroit pu faire naître , & terminer la réplique par la résolution des objections les plus foibles.

La *confirmation* consiste à établir par de bonnes raisons le point qu'on veut démontrer. L'arran-

gement des preuves peut être différent, ſelon l'exigence des matieres que l'on traite, & du genre dans lequel on écrit. Il n'y a preſque point de regle univerſellement adoptée à cet égard : on peut ſeulement dire en général, qu'il ſeroit à ſouhaiter que le diſcours allât toujours croiſſant : *Semper augeatur, & creſcat oratio.* L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la diſpoſition des argumens, c'eſt de les placer de ſorte qu'ils ſervent de degrés à l'auditeur pour arriver à la vérité, & qu'ils faſſent entre eux comme une chaîne qui arrête celui que l'on veut aſſujettir à la vérité.

C'eſt dans la confirmation que l'orateur déploie toutes ſes forces. Preuves ſolides, penſées frappantes, expreſſions nerveuſes, tout eſt mis en œuvre pour allumer ou éteindre le feu des paſſions.

Rien n'eſt plus touchant ni plus pathétique que le diſcours de *Mentor* à *Télémaque*, pour lui perſuader d'abandonner l'île de *Calypſo*, ſi funeſte à ſa vertu.

« Que j'ai pitié de vous, diſoit ce ſage vieil-
» lard à *Télémaque!* Votre paſſion eſt ſi furieuſe,
» que vous ne la ſentez pas : vous croyez être
» tranquille, & vous demandez la mort. Vous
» oſez dire que vous n'êtes point vaincu par
» l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à

» la nymphe que vous aimez : vous ne voyez,
» vous n'entendez qu'elle ; vous êtes aveugle &
» ſourd à tout le reſte. Un homme que la fievre
» rend frénétique, dit : je ne ſuis point malade.
» O aveugle *Télémaque !* vous étiez près de re-
» noncer à *Pénélope* qui vous attend, à *Ulyſſe*
» que vous verrez, à *Ithaque* où vous devez
» régner, à la gloire, à la haute deſtinée que
» les dieux vous ont promiſe par tant de mer-
» veilles qu'ils ont faites en votre faveur ; vous
» renonceriez à tous ces biens pour vivre dés-
» honoré auprès d'*Eucharis !* Direz-vous encore
» que l'amour ne vous attache point à elle ?
» Qu'eſt-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi
» avez-vous parlé devant la déeſſe avec tant de
» tranſport ? Je ne vous accuſe point de mau-
» vaiſe foi ; mais je déplore votre aveuglement.
» Fuyez, *Telémaque*, fuyez : on ne peut vaincre
» l'amour qu'en le fuyant. Contre un tel en-
» nemi, le vrai courage conſiſte à fuir & à
» craindre. Vous n'avez pas oublié les ſoins que
» vous m'avez coûté pendant votre enfance, &
» les périls dont vous êtes ſorti par mes con-
» ſeils ; ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous
» abandonne. Si vous ſaviez combien j'ai ſouf-
» fert pendant que je n'ai oſé vous parler. La
» mere qui vous mit au monde ſouffrit moins
» pendant les douleurs de l'enfantement. Je me
» ſuis tû, j'ai dévoré ma peine, j'ai étouffé mes

« ſoupirs, pour voir ſi vous reviendriez à moi.
» O mon fils, mon cher fils, ſoulagez mon
» cœur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que
» mes entrailles ! Rendez-moi *Télémaque* que
» j'ai perdu ! Rendez-vous à vous-même ! Si la
» ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis &
» je vis heureux ; mais ſi l'amour vous entraîne
» malgré la ſageſſe, *Mentor* ne peut plus vivre. »

Luſignan, dans le pathétique diſcours qu'il fait à *Zaïre*, pour l'engager à rentrer dans le ſein de la religion qu'elle a abandonnée, ne s'arrête point à lui prouver l'excellence du Chriſtianiſme ; mais il l'émeut, il la touche, il l'attendrit par des images vives & frappantes auxquelles elle ne peut réſiſter.

« Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
» Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines;
» C'eſt le ſang de vingt Rois tous chrétiens comme moi;
» C'eſt le ſang des héros, défenſeurs de ma loi ;
» C'eſt le ſang des martyrs.... O fille encor trop chere!
» Connois-tu ton deſtin ! ſais-tu quelle eſt ta mère ?
» Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
» Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
» Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
» Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
» Tes freres, ces martyrs égorgés à mes yeux,
» T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des cieux.
» Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
» Pour toi, pour tes péchés eſt mort en ces lieux mêmes,
» En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois;

» En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
» Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres,
» Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
» Tourne les yeux, ſa tombe eſt près de ce palais:
» C'eſt ici la montagne où, lavant nos forfaits,
» Il voulut expirer ſous les coups de l'impie:
» C'eſt-là que de la tombe il rappela ſa vie.
» Tu ne ſaurois marcher dans cet auguſte lieu,
» Tu n'y peux faire un pas ſans y trouver ton Dieu,
» Et tu n'y peux reſter ſans renier ton pere,
» Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
» Je te vois dans mes bras & pleurer & frémir:
» Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir.
» Je vois la vérité dans ton cœur deſcendue,
» Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
» Et je reprends ma gloire & ma félicité,
» En dérobant mon ſang à l'infidélité.

De la Péroraiſon.

La *péroraiſon* eſt la concluſion ou la derniere partie du diſcours, dans laquelle l'orateur réſume les principaux chefs qu'il a traités avec étendue, & tâche d'émouvoir les paſſions des auditeurs. 1°. La méthode, & plus encore le bon ſens, dicte qu'il eſt pour lors néceſſaire de raſſembler ſous les yeux de l'auditeur, l'objet que l'on traite & les principaux moyens qu'on a développés pour l'établir. Cette récapitulation ne doit pas être une répétition ſeche de ce qu'on a déja dit, mais un précis exact énoncé en termes

différens, orné & varié de figures dans un ſtyle convenable.

2°. La *péroraiſon* eſt deſtinée à exciter les paſſions, non qu'on doive négliger les mouvemens dans les autres parties du diſcours, mais parce que celle-ci leur eſt particulierement affectée. La fin du diſcours eſt le moment critique qui précede celui dans lequel l'auditeur & le juge vont approuver ou blâmer, abſoudre ou condamner. L'orateur doit donc raſſembler dans un cercle étroit tout ce que l'éloquence a de tours ſéduiſans & de mouvemens pathétiques. *Cicéron* excelloit dans cette partie de l'art oratoire : la péroraiſon de ſon diſcours pour *Milon* eſt un chef-d'œuvre auquel on ne peut rien comparer.

Dans le Paradis perdu de *Milton*, Satan termine ainſi le diſcours, où il anime à la vengeance les compagnons de ſa révolte.

« Eh quoi ! pour avoir perdu le champ de ba-
» taille, tout eſt-il perdu ? Une volonté inflexible
» nous reſte encore, un deſir ardent de ven-
» geance, une haine immortelle & un courage
» indomptable. Sommes-nous donc vaincus ?
» Non : malgré ſa colere, malgré toute ſa puiſ-
» ſance, il n'aura point la gloire de m'avoir forcé
» à fléchir un genou ſuppliant pour lui demander
» grace. Je ne reconnoîtrai jamais pour ſouverain

» celui dont ce bras a pu faire chanceler l'em-
» pire : ce ſeroit une baſſeſſe, une ignominie,
» un affront plus ſanglant encore que notre dé-
» faite. Faut-il qu'un revers nous ôte tout cou-
» rage ? Cherchons notre conſolation dans les
» arrêts du deſtin. Notre ſubſtance eſt immor-
» telle ; nos armes ſont toujours les mêmes ; nos
» lumieres ſont augmentées. Nous pouvons donc,
» avec plus d'eſpoir de ſuccès, par force ou par
» ruſe, faire une guerre éternelle à notre grand
» ennemi qui maintenant triomphe, & qui,
» charmé de régner ſeul, exerce dans les cieux
» toute ſa tyrannie. »

Nous rapporterons encore la péroraiſon du diſcours de *Clytemneſtre*, furieuſe du deſſein que ſon mari avoit conçu, quoique malgré lui, d'immoler ſa fille *Iphigénie.*

Eſt-ce donc être pere ! Ah ! toute ma raiſon
Cede à la cruauté de cette trahiſon.
Un Prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle,
Déchirera ſon ſein ; &, d'un œil curieux,
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule & déſeſpérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont ſous ſes pas on les avoit ſemés.
Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice :
Ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher ;

De

De mes bras tout ſanglans il faudra l'arracher.
Auſſi barbare époux qu'impitoyable pere,
Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa mere :
Et vous, rentrez, ma fille ; & du moins à mes loix,
Obéiſſez encor pour la derniere fois.

TROISIEME PARTIE.

De l'Elocution oratoire.

L'*Elocution* eſt cette partie de la rhétorique qui traite de la diction & du ſtyle de l'orateur. *Diction* & *Style* ne ſont pas deux mots ſynonymes : le dernier a une acception beaucoup plus étendue que le premier. *Diction* ne ſe dit proprement que des qualités générales & grammaticales du diſcours ; & ces qualités ſont au nombre de deux : la *correction* & la *clarté* ; elles ſont indiſpenſables dans quelqu'ouvrage que ce puiſſe être. L'étude de la langue & l'habitude d'écrire, les donnent preſqu'infailliblement, quand on cherche à les acquérir. *Style* ſe dit au contraire des qualités du diſcours plus particulieres, plus difficiles & plus rares, qui marquent le talent ou le génie de celui qui écrit ou qui parle : tels ſont la *propriété des termes*, la *facilité*, la *préciſion*, l'*élegance*, l'*harmonie*, &c.

L'*élocution* eſt la partie la plus intéreſſante

de la rhétorique, & preſque la ſeule dont on puiſſe donner des préceptes directs, détaillés & poſitifs. Nous ne prétendons pas pour cela que la vraie éloquence ait beſoin des regles de l'élocution; mais l'éloquence qui conſiſte proprement dans des traits vifs & rapides, ne peut régner que par intervalles dans un diſcours de quelque étendue : il faut ſans doute & à l'orateur & à l'auditeur des endroits de repos; mais dans ces endroits, l'auditeur doit reſpirer & non s'endormir; & c'eſt aux charmes tranquilles de l'élocution à le tenir dans cette ſituation douce & agréable. Ainſi les regles de l'élocution ne ſont néceſſaires que pour les morceaux qui ne ſont pas proprement éloquens, & où la nature a beſoin de l'art. L'homme de génie ne doit craindre de tomber dans un ſtyle foible & négligé, que lorſqu'il n'eſt point ſoutenu par ſa matiere : c'eſt alors qu'il doit ſonger à l'élocution & s'en occuper. Dès qu'il aura de grandes choſes à dire, ſon élocution ſera telle qu'elle doit être ſans qu'il y penſe.

Nous allons parler des différentes qualités du ſtyle.

Des Phraſes & des Périodes.

Les premiers fondemens de toute eſpece de ſtyle, ſont les *phraſes* & les *périodes*. Perſonne n'ignore que l'on appelle *phraſe* tout aſſemblage

de mots fait pour rendre un ſens ; & que pluſieurs ſens réunis pour en former un ſeul, ſont la phraſe que l'on nomme *période*. La période change de forme ſuivant le nombre de ſes *membres* & de ſes *inciſes*. On nomme *membre de la période* chaque phraſe qui renferme un ſens partiel, & qui a une certaine étendue. On appelle *inciſe* ou *ſection*, (*ſegmen*, *inciſum*) les parties de la période, qui n'ont point aſſez d'étendue pour former un ſens, & qui ſont les parties des *membres*. Des exemples rendront plus ſenſible ce que nous venons de dire des *membres* & des *inciſes*.

Période. *Premier Membre.*

« Si fermer les yeux aux preuves éclatantes » du Chriſtianiſme, eſt une extravagance monſ- » trueuſe. » Voilà un membre complet, & qui renferme un ſens marqué : il faut cependant, ſi l'on veut former un ſens parfait, ajouter le membre qui ſuit.

Second Membre.

« C'eſt encore un plus grand renverſement de » raiſon, d'être perſuadé de cette doctrine, & » de vivre comme ſi l'on ne doutoit pas qu'elle » fût fauſſe.

Période. *Premier Membre.*

Premiere Section.

» Si la loi du Seigneur vous touche,

Seconde Section.

» Si le menſonge vous fait peur;

Troiſieme Section.

» Si la pitié dans votre cœur
» Regne auſſi bien qu'en votre bouche. »

Une de ces trois *ſections* ſuffiroit ſeule pour faire un membre; cependant toutes les trois n'en font qu'un, parce qu'elles aboutiſſent toutes enſemble à un même point, qui eſt le membre ſuivant.

Second Membre.

» Parlez, fils des hommes: pourquoi
» Faut-il qu'une haine farouche
» Préſide aux jugemens que vous lancez ſur moi?

Période. *Premier Membre.*

» Et votre empire en eſt d'autant plus dangereux

Second Membre.

Premiere Inciſe.

» Qu'il rend de votre joug les peuples amoureux.

Seconde Inciſe.

» Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire,

Troiſieme Inciſe.

» Qu'on croit n'être en vos fers qu'eſclave volontaire ;

Quatrieme Inciſe.

» Et que la liberté trouvera peu de jour
» A détruire un pouvoir qui fait régner l'amour. »

On voit dans la premiere de ces deux périodes, que c'eſt le premier membre qui eſt partagé en ſections, & que dans la derniere, c'eſt le ſecond.

Outre les périodes de deux membres, il y en a encore de trois, de quatre & de cinq : voici des exemples de chacune en particulier.

Période à deux membres.

« L'ame ſe proportionne inſenſiblement aux » objets qui l'occupent ; & ce ſont les grandes » occaſions qui font les grands hommes. »

ROUSSEAU.

Période à trois membres.

« S'il y a une occasion au monde où l'ame » pleine d'elle-même soit en danger d'oublier » son Dieu, c'est dans les postes éclatans où un » homme, par la sagesse de sa conduite, par » la grandeur de son courage, par la force de » son bras, & par le nombre de ses soldats, » devient comme le Dieu des autres hommes; » & rempli de gloire en lui-même, remplit le » reste du monde d'amour, d'admiration ou de » frayeur. »

MASCARON.

Période à quatre membres.

« Si le héros dont je fais l'éloge n'avoit su » que combattre & que vaincre, sans que sa » valeur & que sa prudence fussent animées d'un » esprit de foi & de charité, content de le » mettre au rang des *Scipions* & des *Fabius*, je » laisserois à la vanité le soin de louer la vanité, » & je ne parlerois de sa gloire que pour déplorer » son malheur. »

FLECHIER.

Période à cinq membres.

« Avoir parcouru l'un & l'autre hémisphere, » traversé les continens & les mers, surmonté

» les ſommets ſourcilleux de ces montagnes » embraſées ; où des glaces éternelles bravent » également & les feux ſouterrains, & les ar- » deurs du midi ; s'être livré à la pente pré- » cipitée de ſes cataractes écumantes, dont les » eaux ſuſpendues ſemblent moins rouler ſur la » terre que deſcendre des nues ; avoir pénétré » dans ces vaſtes déſerts, dans ces ſolitudes » immenſes, où l'on trouve à peine quelque » veſtige de l'homme, où la nature, accoutu- » mée au plus profond ſilence, dut être éton- » née de s'entendre interroger pour la premiere » fois ; avoir plus fait en un mot, par le ſeul » motif de la gloire des lettres, que l'on ne » fit jamais par la ſoif de l'or : voilà ce que » connoît de vous l'Europe, & ce que dira la » poſtérité (1). »

De l'enſemble du Style.

L'enſemble du ſtyle conſiſte dans un enchaînement naturel des idées, de maniere qu'elles ſemblent naître les unes des autres, & que les mots conſtruits & raſſemblés ſans effort, marquent ſenſiblement la gradation des penſées.

---

(1) Réponſe de M. *de Buffon* au Diſcours de M. *de La Condamine*, le jour de ſa réception à l'Académie Françoiſe.

Avant de chercher l'ordre dans lequel on préſentera ſes penſées, il faut, ſuivant le conſeil de M. *de Buffon*, ſe faire un autre plan plus général, où ne doivent entrer que les premieres vues & les principales idées, pour l'avoir devant les yeux dans la chaleur de la compoſition. C'eſt en ſe rappelant ſans ceſſe ce plan, que l'on parvient à déterminer les juſtes intervalles qui ſéparent les idées principales, & que l'on trouve ſans peine les idées acceſſoires & moyennes qui ſervent à remplir ces vides.

On a beau employer les plus brillantes couleurs & mettre des traits de génie dans le détail, ſi l'enſemble choque ou ne ſe fait pas ſentir, l'ouvrage ne peut être conſtruit. C'eſt par cette raiſon, dit M. *de Buffon*, que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent ſoutenir; que ceux qui craignent de perdre des penſées iſolées, & qui écrivent en différens temps des morceaux détachés, ne les réuniſſent jamais ſans des tranſitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pieces de rapport, & ſi peu qui ſoient fondus d'un ſeul jet.

Qu'on ne s'y trompe pas: il y a plus d'eſprit à ſavoir bien lier & bien rapprocher les idées,

qu'à ſous-entendre les propoſitions intermédiaires. L'un marque un eſprit juſte & net, l'autre n'eſt rien, ou peu de choſe ; & s'il y a du mérite dans ces ſuppreſſions, il eſt moins du côté de l'écrivain que de celui du lecteur, qui ſait comprendre ce qu'on ne lui dit pas.

Loin de conſeiller ce ton énigmatique ſi recherché des Auteurs médiocres qui veulent paroître profonds, l'Abbé *de Condillac* rapporte tout l'art d'écrire à la plus grande liaiſon des idées ; principe fécond dont on ne peut nier l'utilité. C'eſt le rapport mutuel des penſées qui fait leur grandeur ; & il ne peut y avoir de ſtyle ſublime ſans méthode.

De la clarté du Style.

La clarté eſt la qualité du ſtyle, par laquelle un diſcours donne, à ceux qui le liſent ou l'entendent, la vraie connoiſſance de ce que l'Auteur vouloit leur faire penſer.

Le défaut de méthode, l'envie de mettre partout des traits ſaillans, ſouvent même la crainte d'être prolixe, nuiſent à la clarté, & empêchent de ſaiſir la penſée préciſe d'un Auteur. Pour s'aſſurer donc que l'on s'eſt exprimé ſans obſcurité, on doit ſe mettre en quelque ſorte à la place de ſes lecteurs.

Les termes techniques, ſemés avec trop de

profuſion dans un ouvrage, ſont une faute contre la grande regle de la clarté du ſtyle. Quand on compoſe pour le Public, n'importe ſur quelle matiere, on doit, autant qu'il eſt poſſible, adopter un langage familier au commun des lecteurs. Voyez comme M. *de Buffon* a écrit l'hiſtoire de la Nature. En fait de ſciences, il n'y a gueres que les Mathématiques qui ſoient autoriſées à prendre une forme inintelligible, pour tous ceux qui ne ſont pas initiés dans leurs myſteres; mais la profuſion des termes techniques eſt ſur-tout un défaut inexcuſable, lorſqu'on affecte de les employer ſans néceſſité, & dans les écrits étrangers aux arts.

Il y a des cas où trop de clarté nuiroit au mérite d'une penſée. Il eſt un agrément attaché à ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer; & la fineſſe d'une penſée conſiſte principalement à ne pas l'exprimer entiérement, mais à la laiſſer aiſément appercevoir. Dans l'éloge du Cardinal *Dubois*, *Fontenelle* dit, en parlant de l'éducation du Régent, que *le Prélat* avoit *tous les jours travaillé à ſe rendre inutile*: c'eſt à l'obſcurité de l'expreſſion que cette idée doit preſque toute ſa fineſſe. Cette eſpece d'obſcurité, qui enveloppe les penſées fines, a l'avantage de diminuer la fadeur de la louange, & d'ôter au blâme ce qu'il auroit de trop dur; mais c'eſt ſur-tout dans la plaiſanterie, & dans ce qui touche aux

mœurs & à l'honnêteté, que l'expreſſion ne doit dire que ce qu'il faut pour donner le plaiſir de deviner.

Hors les cas où la clarté peut être quelquefois ſacrifiée à la fineſſe, il eſt auſſi eſſentiel à un Ecrivain d'être clair que d'être vrai, ſur tout dans les deſcriptions, & lorſque l'on rend compte dans un mémoire du détail épineux de quelque affaire. C'eſt alors qu'il faut tâcher d'atteindre le point de perfection que propoſe *Quintilien*, non-ſeulement de ſe faire entendre, mais de faire en ſorte qu'on ne puiſſe pas n'être point entendu.

La multitude des expreſſions abſtraites, défaut aſſez commun aujourd'hui, même parmi des Ecrivains de mérite, offuſque le ſens d'un diſcours, autant qu'elle en deſſèche la diction.

On doit bannir avec ſoin les parentheſes trop longues & trop fréquentes, ou même ſupprimer tout à fait, s'il eſt poſſible, ces phraſes intermédiaires. Si la penſée que l'on veut mettre en parentheſe eſt inutile, il faut n'en point faire uſage. Eſt-elle néceſſaire, on peut la joindre à la ſuite de la période: ou en faire une nouvelle phraſe, ſans qu'on ſoit obligé d'interrompre la chaîne des penſées, au préjudice de la clarté, & contre le gré des lecteurs qu'on écarte par-là du ſujet principal. Malgré ces inconvéniens des longues parentheſes, elles ſont très-fréquentes dans les Auteurs latins, & *Cicéron* ſemble même

les affecter quelquefois. Notre langue, dont le génie eſt la clarté, eſt beaucoup plus difficile ſur ce point que la langue latine; & rien ne le prouve mieux que la lecture de quelques-uns de nos anciens Auteurs qui n'étoient pas, ſur cet article, auſſi ſcrupuleux que nous.

Quand on dit que la clarté eſt le caractere de notre langue, il faut ajouter avec d'*Alembert*, qu'il n'y a point de langue qui demande, de la part de ceux qui en font uſage, plus de précautions minutieuſes pour être entendus. Rien de plus commun en françois que les ſens louches & les conſtructions ambiguës; mais il eſt ſouvent facile de les éviter. *Claudius, accuſé d'adultere, trouva moyen d'en convaincre ſes juges, pour ſe faire abſoudre le premier.* Dites : *trouva moyen de convaincre ſes juges du même crime*, & la phraſe n'aura plus d'ambiguité.

Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement.

BOILEAU.

Voilà la grande regle qu'il ne faut jamais perdre de vue.

De la pureté du Style.

Deux choſes contribuent à la *pureté du ſtyle*, la *correction grammaticale*, & la *propriété des termes*, qui eſt une autre eſpece de correction, mais d'un ordre ſupérieur.

1°. La *correction* consiste à éviter les barbarismes & les solécismes. Il n'est permis, même en vers, de manquer aux regles de la grammaire, que lorsqu'il y a plus à gagner qu'à perdre; ce qui est extrêmement rare. Distinguons avec *Voltaire* un barbarisme de mots & un barbarisme de phrases. *Egaliser* pour *égaler*, *au parfait* pour *parfaitement*, *malgré que* pour *quoique*, *mal satisfait* pour *mécontent*, voilà des barbarismes de mots. *Je crois de bien faire*, *je vous aime tout ce qu'on peut aimer*, *faire un ami*, *faire une maladie*, voilà des barbarismes de phrases.

Les langues, dit M. *de Buffon*, sont assez riches pour qui sait écrire; cependant elles peuvent s'enrichir tous les jours sous la plume d'un homme de génie. Les citations souvent excessives de nos orateurs sacrés, n'ont pas été pour nous sans quelqu'avantage. C'est par-là que certains tours orientaux, qui vous viennent des livres saints, ont acquis peu à peu de l'empire sur notre langue timide. C'est donc l'abus des mots nouveaux qu'il faut proscrire, & non généralement toutes les expressions nouvelles. L'abus consiste à substituer à un mot d'usage un autre terme, qui n'a que le mérite de la nouveauté; ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gâter.

2°. La *propriété des termes* consiste à rendre une pensée par l'expression qui lui est propre; c'est le caractere distinctif des grands Ecrivains. Un

terme peu propre ne le rend qu'à demi; un terme impropre le défigure.

La propriété des termes dépend sur-tout de la connoissance exacte de toutes les idées qui peuvent entrer dans la signification de chaque mot. Tous ceux que l'on prend pour synonymes, & qui le sont en effet à certains égards, ont une idée principale qui leur est commune avec d'autres mots, & des idées accessoires qui les distinguent. Pour connoître les différentes significations des mots, on doit lire les Synonymes François de l'Abbé *Girard* & de M. l'Abbé *Roubaud*.

Il ne faut pas confondre la pureté du style avec le purisme. *Leibnitz* observe qu'il y a une pureté apparente qui tend à énerver le discours, & il la compare à un ouvrage de sculpture que l'artiste affoiblit en voulant toujours le corriger. Timide & superstitieux, le purisme ne connoît point ces constructions hardies, ces expressions de feu qui, sans être nouvelles, doivent leur force à la maniere dont l'Auteur les applique. Jamais un puriste n'eût osé dire : *Versez des pleurs & des prieres sur ce tombeau. Me me, adsum qui feci, in me convertite ferrum.* Quoique les constructions soient réglées par le génie des langues, elles se prêtent non-seulement au génie, mais au besoin des Auteurs. Quiconque sent ou pense fortement, saura maîtriser sa langue, la fléchir,

la ſoumettre à ſon caractere, & lui donner, en quelque ſorte, le ton & la maniere de ſon eſprit. La langue de *Lafontaine* n'eſt point celle de *Lamothe*. Un Ecrivain médiocre ne ſaura parler que françois. Les puriſtes, dit un Auteur célebre, écrivent & parlent proprement & ennuyeuſement; mais quoique le génie ait une grammaire inconnue à la foule des Ecrivains, il ne doit pas mépriſer les regles générales; il ne faut les plier que pour les étendre ou pour leur donner plus de force.

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée.

De la propriété du Style.

La propriété du ſtyle n'eſt pas moins néceſſaire pour bien écrire, que la propriété des termes. Elle conſiſte à être préciſément au niveau du ſujet; c'eſt-à-dire, ni au-deſſus ni au-deſſous, ſoit par les idées, ſoit par les expreſſions.

Dans une langue morte, dit M. *Ceruti*, les expreſſions ſont à peu près égales; aucune du moins n'a une prééminence ſenſible pour nous. Les termes nobles, les termes roturiers ſont confondus en partie ſous le voile de l'antiquité. Il n'en eſt pas de même d'une langue vivante; une ſubor-

dination rigide y eſt obſervée. Le ſtyle groſſier du peuple, le ſtyle poli des gens du monde, le ſtyle exercé des Auteurs de profeſſion, le ſtyle des Cours, des capitales, des provinces, ont chacun leur rang ſéparé. Si quelquefois ils traitent enſemble, il eſt rare qu'ils ſe mêlent. Autant notre oreille eſt charmée de l'alliance heureuſe des mots, autant elle s'indigne de leur méſalliance. Elle ne pardonne gueres au génie de ſe trop familiariſer, à moins que ce ne ſoit pour braver un inſtant la tyrannie de l'uſage, ou pour mieux imiter la chûte d'une grande choſe à une petite, & l'élévation d'une petite à une grande. Ainſi *Boſſuet* voulant peindre l'abaiſſement des arts devenus les vils manœuvres du luxe, dit : *Tous les arts ſuent pour ſon ſervice. Monteſquieu* de même, pour exprimer les progrès cachés, mais rapides de l'autorité, nous la repréſente *avançant une main pour nous protéger, & bientôt nous accablant avec mille.*

Le reſpect qui augmente ſans ceſſe, en raiſon des diſtances, releve infiniment dans une langue ancienne la valeur idéale des expreſſions. L'éloignement alors fait diſparoitre les nuances véritables, & l'admiration diſtribue à ſon gré les nuances imaginaires. Grace à cette perſpective ſi favorable, les impropriétés du ſtyle s'effacent, les aſpérités s'adouciſſent, & de grandes négligences

gences nous paroiſſent quelquefois de grandes recherches. Le lointain arrondit les formes & embellit les ruines.

Des Synonymes de Style.

Il y a dans toutes les langues un aſſez grand nombre de mots qui, ſans avoir à la rigueur une ſignification identique, ne ſont cependant diſtingués dans l'uſage que par leur plus ou moins de nobleſſe, qui les rend plus ou moins propres à tel ou tel genre d'écrire: c'eſt ce que l'on nomme *ſynonymes de ſtyle*, expreſſion employée par *Mauvillon* dans ſon *Traité général* du ſtyle, & qui nous paroît fort juſte.

Quelques exemples pris au haſard ſuffiront pour montrer la néceſſité de faire attention à ces mots, pour écrire du ſtyle convenable au ſujet que l'on traite.

Face eſt du ſtyle ſublime ou relevé, quand on parle de Dieu, & du ſtyle burleſque quand on parle des hommes. *Viſage* eſt du ſtyle médiocre, & *phyſionomie*, dans le ſens de *viſage*, eſt du ſtyle très-familier, de même que *figure* & *minois*; mais ce dernier ne ſe dit jamais en mauvaiſe part.

Demeure eſt du ſtyle noble; *habitation* eſt du médiocre, & *manoir* eſt du comique, excepté pourtant dans les livres de juriſprudence.

Beaucoup eſt de tout ſtyle en proſe & en vers; *force* ne ſe dit qu'en proſe, & quelquefois dans la poéſie burleſque; mais *à force* eſt noble.

Et je veux le punir *à force* de vertus.

Citoyen Romain eſt un terme très-noble; *bourgeois de Rome* eſt un terme burleſque, quand on parle des anciens Romains. Le traducteur de la *Pharſale* en vers burleſques, n'a pas manqué de dire :

Je chante deux Bourgeois de Rome.

ce qui fait contraſte avec les grands noms de *Pompée* & de *Céſar.*

Fantôme & *ſpectre* ſont du ſtyle noble; *revenant* eſt du médiocre. *Lutin* & *farfadet* ſont du comique.

Mort eſt de tout ſtyle; *décès* eſt du ſtyle ordinaire & de celui du Palais; & *trépas* eſt un mot poétique, quoique *trépaſſé* ſoit, comme *défunt*, de la proſe la plus commune.

De la ſimplicité du Style.

La ſimplicité du ſtyle conſiſte dans une maniere de s'exprimer naturelle & préciſe. Ceux-là parlent ſimplement, qui expriment leurs penſées dans le même ordre & dans la même étendue

qu'elles ſont dans leur eſprit. Notre langue eſt ennemie des tranſpoſitions, ſi fréquentes dans le latin : elle veut qu'on parle & qu'on écrive comme on penſe ; & l'on penſe ſagement, quand, dans le tableau des idées, on fait d'abord marcher celles dont la lumiere ſert à faire découvrir les idées ſuivantes. On doit obſerver le même ordre dans les expreſſions, pour que les mots réveillent les idées l'une après l'autre, ſelon qu'elles ſe ſuivent dans l'eſprit. C'eſt par cet arrangement des termes que les excellens Ecrivains ſe diſtinguent de la foule.

Dixeris egregiè notum ſi callida verbum,
» Reddiderit junctura novum.

HOR. *Poet.*

Comme les hommes aiment en général le brillant & l'extraordinaire, leur ſtyle eſt plus ſouvent obſcur & guindé, que ſimple & naturel : auſſi eſt-il beaucoup moins aiſé qu'on ne penſe de dire les choſes, & ſur-tout les choſes ſimples comme elles ſont. Ce n'eſt pas que le ſtyle d'un diſcours ou de tout autre ouvrage doive être ſemblable à celui qu'on emploie dans la converſation. Le ſtyle ſimple n'eſt ni bas ; ni rampant, ni familier ; il s'accorde très-bien avec la nobleſſe & une certaine dignité ; il exclut ſeulement les expreſſions recherchées, les tours

pompeux & ſinguliers, les penſées & les images trop brillantes. Un exemple fera mieux ſentir cette vérité.

» Riches, ſoyez humains, tendres & généreux;
» Quel bien vaut le bonheur de rendre un homme heureux?
» C'eſt le plaiſir du juſte, & c'eſt le digne uſage
» Des fragiles tréſors qu'il reçut en partage.
» Il proſpere, il jouit des bienfaits qu'il répand.

M. Le Franc.

Les expreſſions de ces vers ſont ſimples; mais l'uſage que le poëte en fait, leur prête une nobleſſe & une grace naturelle.

L'affectation eſt oppoſée à la ſimplicité & au naturel. Ce défaut conſiſte à dire, en termes recherchés, & quelquefois ridiculement choiſis, des choſes triviales ou communes. C'eſt à la propriété des termes qu'on reconnoît le vrai talent d'écrire, & non à l'art futile & de mauvais goût de faire paroître les choſes plus ingénieuſes qu'elles ne ſont. Les Auteurs qui chargent leurs écrits de grands mots, de métaphores & de périphraſes, peuvent être comparés à ces hommes décharnés, qui, pour cacher leur maigreur, entaſſent pluſieurs vêtemens les uns ſur les autres. Rien n'annonce davantage la maigreur du génie que l'emphaſe & l'affectation.

Une langue vient à ſe corrompre, dit M. de *R.*,

lorſque, confondant les limites qui ſéparent le ſtyle naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures. Par exemple, il n'eſt point d'art ou de profeſſion dans la vie, qui n'ait fourni des expreſſions figurées au langage : on dit la *trame de la perfidie*, le *creuſet du malheur* ; & l'on voit que ces expreſſions ſont empruntées de nos ateliers, & s'offrent à tout le monde. Mais quand on veut aller plus avant, & qu'on dit : *cette vertu, qui ſort du creuſet, n'a pas perdu tout ſon alliage ; il lui faut plus de cuiſſon* : lorſqu'on paſſe de la trame de la perfidie à *la navette de la fourberie*, on tombe dans l'affectation. C'eſt ce défaut qui perd les Ecrivains des Nations avancées ; ils veulent être neufs, & ils ne ſont que bizarres ; ils tourmentent leur langue, pour que l'expreſſion leur donne la penſée ; & c'eſt pourtant celle-ci qui doit toujours amener l'autre.

De la naïveté du Style.

On eſt perſuadé que nos peres étoient tous naïfs ; que c'étoit un bienfait de leur temps & de leurs mœurs, & qu'il eſt encore attaché à leur langage : ſi bien que certains Auteurs l'empruntent aujourd'hui, afin d'être naïfs auſſi. Ce ſont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégayent pour paroître enfans. Le naïf qui ſe

dégrade, tombe dans le niais : voici comment s'explique cette naïveté Gauloiſe.

Tous les peuples ont le naturel ; il ne peut y avoir qu'un ſiecle très-avancé qui connoiſſe & ſente le naïf. Celui que nous trouvons & que nous ſentons dans le ſtyle de nos ancêtres, l'eſt devenu pour nous ; il n'étoit pour eux que le naturel. C'eſt ainſi qu'on trouve tout naïf dans un enfant qui ne s'en doute pas. Chez les peuples perfectionnés & corrompus, la penſée a toujours un voile, & la modération, exilée des mœurs, ſe réfugie dans le langage ; ce qui le rend plus fin & plus piquant. Lorſque par une heureuſe abſence de fineſſe & de précaution la phraſe montre la penſée toute nue, le naïf paroît.

On pourroit ajouter que ce qui nous fait ſourire dans une expreſſion antique, n'eut rien de plaiſant dans ſon ſiecle, & que telle épigramme, chargée du ſel d'un vieux mot, eût été fort innocente, il y a deux cents ans. Il eſt donc ridicule d'emprunter les livrées de la naïveté, quand on ne l'a pas elle-même. Nos grands Ecrivains l'ont trouvée dans leur ame, ſans quitter leur langue ; & celui qui, pour être naïf, emprunte une phraſe d'*Amiot*, demande, pour être brave, l'armure de *Bayard*. (Voyez *Diſcours ſur l'univerſalité de la Langue Françoiſe.*)

Du Néologiſme.

Le *néologiſme* (1) n'eſt pas moins oppoſé à la ſimplicité du ſtyle que l'affectation. Il ne conſiſte pas ſeulement, ſelon ſa ſignification primitive, à introduire dans le langage des mots nouveaux qui y ſont inutiles ; il déſigne encore les mots détournés de leur ſignification naturelle, les tours recherchés, les figures bizarres, les métaphores ridicules, &c. Ce défaut eſt aſſez commun dans les Ecrivains de nos jours. Sous prétexte d'enrichir la langue, on la charge d'expreſſions extraordinaires, qui la rendroient bientôt méconnoiſſable, ſi tout le monde les adoptoit. Comme en fait de langue, l'expoſition des fautes eſt ſouvent plus utile que celle des préceptes, nous rapporterons pluſieurs exemples de néologiſme. *Lamothe* dit : *ſavoir ſon avenir, pour connoître ſa deſtinée.* (V. fables). Il appelle *l'etude de la géographie, un voyage ſédentaire ; un Prince qu'on flatte, l'hôte de la flatterie ; une haie de buiſſons, le ſuiſſe d'un jardin. Marivaux* eſt rempli d'expreſſions néologiques : *ſa figure eſt un fardeau de graces nobles & impoſantes ; donner de l'éducation à ſon eſprit ; la préſomption tient ſe*

(1) *Sermo novus.*

lumieres en échec ; *jouir d'une mine qu'on ne voudroit pas changer pour une autre* ; *croire ſa phyſionomie ſans reproche & ſans pair*, &c. On ſent combien ces expreſſions ſont ridicules. L'Abbé *Desfontaine* a compoſé un *dictionnaire néologique*, où, à la faveur d'une ironie quelquefois fine & piquante, il fait ſentir l'abſurdité des locutions néologiques aux Auteurs de ſon temps. La lecture de ce petit dictionnaire peut être utile.

De la Préciſion.

La *préciſion* eſt une qualité que tout ſtyle doit avoir, & qui conſiſte à exprimer, avec le moins de termes qu'il eſt poſſible, une idée, une image & un ſentiment, ſans les mutiler ni les affoiblir. La premiere difficulté qui ſe préſente, eſt de réunir la préciſion & la clarté ; mais qu'on ne s'y trompe pas : l'expreſſion la plus préciſe eſt la plus claire, lorſqu'elle eſt juſte. Un écueil plus dangereux pour la préciſion, c'eſt la ſéchereſſe ; mais émonder un bel arbre, n'eſt pas le mutiler ; c'eſt le délivrer d'un poids inutile : *Ramos compeſce fluentes*, dit *Virgile* : voilà l'image de la préciſion. Que l'on eſſaye de retrancher un ſeul mot dans ces vers de *Corneille*.

Rome, ſi tu te plains que c'eſt-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puiſſe haïr.

O regrets! ô reſpects! Ah : qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemi quand il n'eſt plus à craindre.

On voit par-là que la préciſion, loin d'être ennemie de la facilité, en eſt la compagne fidelle. Un vers où tous les mots ſont appelés par la penſée, & placés naturellement, ſemble être né au bout de la plume. Un vers où des incidens inutiles viennent de force remplir la meſure, annonce la gêne & le beſoin. Il eſt difficile de concilier ainſi la préciſion & la facilité ; mais l'art ſe cache, comme le ver à ſoie, ſous le tiſſu qu'il a formé.

La prolixité eſt oppoſée à la préciſion. Un ſtyle prolixe eſt celui qui eſt chargé de détails inutiles ou minutieux. Le grand art d'intéreſſer, eſt de ne dire que ce qu'il faut & de la maniere qu'il le faut. *Savoir finir*, diſoit un ancien, *n'eſt pas un moindre talent que de ſavoir dire.* (Senec., controver. lib. IX.)

De l'énergie du Style.

L'*énergie* eſt cette qualité du ſtyle, par laquelle les expreſſions ſe gravent profondément dans l'eſprit des autres, & laiſſent, comme dit *Boileau*, un long ſouvenir. Les termes les plus bas acquierent de l'énergie & de la nobleſſe, ſoit par la place où ils ſont employés, ſoit par

le ſecours d'une épithete heureuſe. On prend quelquefois pour énergie un tour extraordinaire & bizarre, qui peut frapper un moment, mais qui ne produit aucun effet durable. La véritable énergie conſiſte dans l'art de joindre la plus grande étendue d'idées à la plus grande préciſion de mots. Le ſtyle vague eſt toujours foible. Plus l'on donne de juſteſſe & de ſubſtance à ſes penſées, plus le ſtyle acquiert de force.

L'énergie, qui naît de la vérité, eſt toujours ſimple; mais il ne faut pas confondre cette belle ſimplicité avec l'incorrection & l'inégalité du ſtyle. Quoi de plus correct, de plus élégant, & en même temps de plus énergique que ces quatre vers de *Racine* dans Bajazet!

L'imbécille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance;
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

De l'élégance du Style.

L'*élégance* eſt un réſultat de la juſteſſe & de l'agrément. Elle conſiſte dans le choix des expreſſions & des tours les plus propres à embellir la penſée, & à la mettre dans ſon vrai jour. C'eſt ainſi que *Racine* a ingénieuſement enchâſſé dans un vers le mot *incurable*, terme de Médecine.

D'un *incurable* amour, remedes impuiſſans.

Vers heureux qui rend parfaitement celui d'*Ovide*.

Hei mihi ! quod nullis amor eſt medicabilis herbis !

L'élégance d'un diſcours, dit *Voltaire*, n'eſt pas l'éloquence ; c'en eſt une partie : ce n'eſt pas la ſeule harmonie, le ſeul nombre, c'eſt la clarté, le nombre, le choix des paroles.

Un diſcours peut être élégant ſans être un bon diſcours ; l'élégance n'étant en effet que le mérite des paroles ; mais un diſcours ne peut être abſolument bon ſans être élégant.

L'élégance eſt encore plus néceſſaire à la poéſie qu'à l'éloquence, parce qu'elle eſt une partie principale de cette harmonie, ſi néceſſaire aux vers. Un orateur peut convaincre & émouvoir ; ſans élégance, ſans pureté, ſans nombre : un poëme ne peut faire d'effet, s'il n'eſt élégant.

Des Images.

Les *images*, ſuivant la définition de *Longin*, ſont des penſées qui préſentent une eſpece de tableau à l'eſprit.

Le fond des bois & leur *vaſte* ſilence.

LAFONTAINE.

Vaſte ſilence peint toute l'étendue d'une forêt qui n'eſt point fréquentée : c'eſt une image. De même lorſque *Boſſuet*, au lieu de dire que les hommes devenoient de jour en jour plus méchans, dit qu'*ils alloient s'enfonçant dans l'iniquité*, non-ſeulement il anime, il anoblit ſa penſée en nous préſentant l'iniquité ſous l'image d'un gouffre immenſe & profond ; mais il peint en même temps une maſſe énorme deſcendant par degré dans l'abîme.

Les images ne conſiſtent donc quelquefois que dans un ſeul mot ou dans une courte périphraſe. L'*œil du jour*, *l'or des moiſſons*, *l'émail des prés*, *la cygogne au long bec*, *&c. Lafontaine* eſt plein de ces ſortes d'images : quand elles ſont plus étendues, on les nomme *deſcriptions*.

Il y a, ſuivant *Lamothe*, dans ſes réflexions ſur la critique, trois conditions eſſentielles à une image ; la netteté, l'unité & la force. La netteté conſiſte à choiſir des objets aiſés à imaginer & à ranger dans leur ordre ; de ſorte que le lecteur croit voir ce qu'on lui dit. L'unité conſiſte à ne choiſir que des circonſtances qui concourent au même effet, à ne pas ſortir un ſeul moment du genre de l'image, à n'y mêler rien que de gracieux, de grand ou de terrible, ſelon que le fond le demande. La force conſiſte enfin à ne rien employer d'inutile, & à obſerver dans le choix des circonſtances convenables, une

gradation qui fortifie toujours l'impreſſion dominante.

Ce ſont les images qui forment ce que l'on appelle la richeſſe du ſtyle. Des circonſtances qui ne ſont pas, ſi l'on veut, eſſentiellement néceſſaires à un fait, le deviennent quelquefois au récit de cet événement; c'eſt d'elles qu'il tire preſque tout ſon effet par les images qu'il fait naître. Comparons *Florus* à *Tite-Live*, dans un des premiers événemens de l'hiſtoire Romaine, dans la priſe de la ville d'Albe. *Florus* dit ſimplement, *Albe eſt priſe.* C'étoit peut-être tout ce que la forme de ſon abrégé exigeoit, quoique dans d'autres endroits il ſe permette des tours oratoires. Dans le paſſage dont il s'agit, il rapporte la choſe entiere. Il inſtruit, mais il ne fait aucun plaiſir. Ouvrons *Tite-Live.* (Decad. I, lib. I.) Quelles images! quelle peinture fidelle des moindres circonſtances! Je vois, pour ainſi dire, le morne ſilence & la triſteſſe générale de cette malheureuſe ville. Les citoyens oubliant dans leur effroi ce qu'ils doivent laiſſer ou emporter avec eux, les uns immobiles à la porte de leurs maiſons, d'autres errans çà & là, tous regardant d'un œil conſterné leur demeure pour la derniere fois. J'entends le bruit des toits qui s'écroulent, & je ſuis des yeux cette troupe éplorée ſur les chemins où le malheur les conduit. Voilà ce qui ſaiſit, ce qui attache le

lecteur : voilà des images nées de la choſe même ; & c'eſt dans ces ſortes de détails qu'il eſt permis de déployer les reſſources de la langue.

Deux images oppoſées, jointes enſemble, ſe relevent mutuellement, & forment ce qu'on appelle *double peinture* dans l'éloquence & dans la poéſie.

Il n'étoit point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'une ombre déſolée emporte des tombeaux.
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire,
Qui, retranchant ſa vie, aſſurent ſa mémoire.
Il ſembloit triomphant, & tel que ſur ſon char,
Victorieux dans Rome, entre notre Céſar, *&c.*

CORNEILLE.

La poéſie a ſans contredit plus de priviléges que la proſe dans l'emploi des images. La nature entiere eſt, pour ainſi dire, ſous la main du poëte. Il a le droit d'animer tous les êtres, & de donner du corps à toutes les penſées. *Longin* l'autoriſe même, en fait d'images, à franchir les bornes du vraiſemblable. Il y a cependant un terme où la poéſie eſt obligée de s'arrêter. Le *Dante* a paſſé ce terme, lorſque parlant d'un monſtre dont l'aſpect inſpiroit l'effroi, il dit que *l'air même en paroiſſoit épouvanté.*

Si che parea che l'aer ne temeſſe, (*inferno.*)

Cette penſée eſt fauſſe. *Virgile* a dit, il eſt vrai, dans une circonſtance ſemblable :

. . . . *Refluitque exterritus amnis.*

Mais cette image eſt vraie, parce que le rebrouſſement du fleuve peut juſtifier le ſentiment qu'on lui prête ; au lieu que la préſence d'un monſtre ne produit dans l'air aucun effet ſenſible auquel on puiſſe attacher le ſentiment de la crainte.

La mythologie eſt une ſource abondante d'images. Nous avons adopté ſes inventions agréables, quoique notre culte religieux ſoit ſi différent de celui des anciens. Si les chênes de nos forêts ne parlent pas comme ceux de *Dodone*, notre imagination aime toujours à voir les bois ſe peupler de Dryades, & les feuilles des arbres ſe pencher amoureuſement vers la déeſſe de Cythere. Il y a une ſorte de vérité convenue dans ces fictions. Les modernes, à l'imitation des anciens, inventent auſſi quelquefois de nouveaux êtres moraux.

Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe, en ſoupirant, ſes yeux mouillés de pleurs.

HENRIADE.

On croit revoir dans ce tableau celui des prieres qui ſuivent l'injure dans le neuvieme livre de l'Iliade.

Notre langue eſt ennemie des petites images & des menus détails. Les poëtes anciens comptent preſque tous les clous dorés des baudriers de leurs héros ; mais en françois il faut toujours rendre ces petites choſes par des termes généraux, à moins que les détails ne renferment des idées très gracieuſes, ou qui puiſſent contribuer à la vive peinture d'un objet important.

Des Epithetes.

Les ſubſtantifs ſont la baſe des langues ; les adjectifs en ſont la richeſſe & l'ornement. Ces adjectifs, entre les mains des poëtes & des orateurs, deviennent des *épithetes*, mot grec qui ſignifie *mis par deſſus*, parce qu'ils ſont, dit M. *de Geblin*, comme une parure miſe par deſſus le nom pour l'embellir.

O rives du Jourdain, ô champs *aimés* des cieux !
Sacrés mots, *fertlles* vallées,
Par cent miracles ſignalées,
Du *doux* pays de nos aïeux,
Serons-nous toujours exilées ?

RACINE.

Otez de ces vers qui ſont ſi harmonieux & ſi touchans tous ces adjectifs *aimés*, *ſacrés*, *fertiles*, *&c.*, ils ſeront ſans chaleur, ſans coloris, ſans ame.

Tous

Tous les adjectifs pris dans un ſens figuré, ſont des épithetes.

La fievre *ardente*, à la marche *inégale*.

VOLTAIRE.

C'eſt dans les épithetes ſur-tout que ſe trouve l'eſpece de métonymie qui prend l'effet pour la cauſe. Les Latins diſoient, *pallida mors*, *triſtis ſenectus*, & nous diſons comme eux, la pâle mort, la triſte vieilleſſe, quoique la mort ne ſoit point pâle, mais produiſe la pâleur, & que la triſteſſe ne ſoit qu'un effet accidentel de la vieilleſſe, puiſqu'il y a des vieillards pleins de gaîté.

Rien n'abrége tant le diſcours ou n'en multiplie davantage le ſens, qu'une épithete bien choiſie. Elle fait une impreſſion vive, elle rend énergique un mot commun; elle tient lieu preſque toujours d'une phraſe entiere.

Se faiſant du tyran l'effroyable *partie*.

CORNEILLE.

Dans ce vers, le mot partie, terme de barreau, eſt ennobli par l'épithete dont le poëte l'accompagne. Dieu, qui devient l'effroyable *partie*, c'eſt-à-dire, l'adverſaire d'un tyran, quelle idée terrible!

Voyez encore dans *Boileau* le bon effet d'un heureux choix d'épithetes.

Dans le réduit *obſcur* d'une alcove *enfoncée*,

S'eleve un lit de plume à grands frais amaſſée :
Quatre rideaux *pompeux*, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un *tranquille* ſilence,
Regne ſur le duvet une *heureuſe* indolence ;
C'eſt-là que le Prélat, &c.

Toutes les épithetes de ces vers ne ſont-elles pas admirablement choiſies, pour dire ce que l'on veut dire ? *Obſcur*, il falloit que ce réduit le fût, pour que le Prélat y pût mieux dormir juſqu'au grand jour. Une *alcove enfoncée*, c'eſt une retraite profonde, la retraite même du ſommeil & de la molleſſe. Le mot *pompeux*, mis après *quatre rideaux*, peint à-la-fois l'opulence & l'obſcurité de ce réduit ; & quelle molle douceur dans les deux vers ſuivans ! ce n'eſt pas un homme indolent qu'ils nous repréſentent, c'eſt l'indolence elle-même au ſein du bonheur.

Mais plus les épithetes contribuent à l'élégance ou à l'énergie du ſtyle, plus la maniere de les employer exige de précautions de la part d'un Auteur. On peut ſe permettre avec ſobriété les épithetes de pur agrément qui, ſans affoiblir la penſée, & ſans y ajouter, rendent la période harmonieuſe & ſonore. Mais un grand Ecrivain doit s'interdire celles qui ne ſont que communes, à plus forte raiſon celles qui ſont au-deſſous de l'idée qu'il doit rendre. Il ne faut qu'un mot foible ou ſuperflu pour énerver la penſée

la plus vive. Auſſi *Longin* a-t-il mis ces ſortes d'épithetes parmi les cauſes de la froideur du ſtyle. C'eſt ce qui fait encore que l'on proſcrit avec tant de ſoin, comme des rempliſſages, toutes les épithetes paraſites qui viennent ſe traîner languiſſamment au bout des vers, ſans y être appelées que par la néceſſité de la rime.

Il y a plus : une épithete, miſe mal-à-propos peut changer le ſens d'une phraſe : en voic un exemple frappant tiré d'une tragédie :

Penſez-vous qu'il ſoit libre aux enfans *téméraires*
De s'unir aux autels ſans l'aveu de leurs peres?

Il ſemble que cette liberté ne ſoit refuſée qu'aux enfans *téméraires*, & qu'elle ſoit accordée à ceux qui ne le ſont pas. Il falloit : *aux enfans* bien nés, ou tout ſimplement *aux enfans.*

C'eſt ſur-tout dans la proſe qu'il faut uſer des épithetes avec beaucoup de retenue ; car elles nuiſent ſouvent à la netteté. Les meilleures ſont les plus naturelles & les mieux déterminées, c'eſt-à-dire, celles qui conviennent le mieux à la ſignification propre des mots qu'elles doivent accompagner.

Il eſt inutile de remarquer qu'il ne faut point ſe ſervir d'épithetes ſynonymes à leurs ſubſtantifs comme dans cette phraſe : j'ai appris avec la plus *triſte douleur.* Il n'y a gueres que les écoliers qui tombent dans ces ſortes de fautes.

Il y a des épithetes qui ſont de véritables figures ; elles ne plaiſent auſſi que quand elles ſont naturelles & bien placées : que *Lafontaine* appelle un chat qui eſt choiſi pour juge, *ſa majeſté fourrée*, cette épithete fait une image ſimple, naturelle, plaiſante ; mais que *Lamothe* appelle un cadran, un *Greffier ſolaire*, c'eſt une périphraſe recherchée qui n'a ni grace, ni juſteſſe.

De l'harmonie du Style.

Deux choſes contribuent à l'harmonie dans le diſcours, le *ſon* & le *nombre* : le *ſon*, par la qualité des mots ; le *nombre*, par leur arrangement. Il eſt difficile à l'orateur, pour peu qu'il ait d'oreille & d'organe, de ſe méprendre ſur ces deux points. La prononciation ſeule lui fera aiſément diſtinguer les mots doux & ſonores, de ceux qui ſont rudes & ſourds ; & par la même raiſon, les mots dont la liaiſon eſt harmonieuſe & facile, de ceux dont l'union eſt dure & raboteuſe. Quant à l'arrangement des mots, l'harmonie oratoire, qui eſt plus ou moins applicable aux différens genres d'écrire en proſe, conſiſte à ne pas mettre trop d'inégalité entre les membres d'une même phraſe, & ſur-tout à ne pas faire ſes derniers membres trop courts par rapport aux premiers ; à éviter également les périodes trop longues & les phraſes trop étran-

glées ; à ſavoir enfin entremêler les périodes arrondies & ſoutenues avec d'autres qui ſervent comme de repos à l'oreille. La cadence doit perpétuellement varier : être uniforme dans ſon harmonie, ou n'en point avoir, ce ſont deux extrémités auſſi vicieuſes l'une que l'autre.

Le ſtyle périodique, dont les phraſes ſont liées les unes aux autres, ſoit par le ſens même, ſoit par des conjonctions, eſt plus harmonieux que le ſtyle coupé, où les liaiſons ſont rares & non énoncées. L'orateur doit les employer tous les deux tour à tour, ſuivant que la matiere l'exige. Le ſtyle coupé paroît en général plus analogue que l'autre au caractere de notre langue, pourvu qu'on ne le confonde pas avec le ſtyle haché, qui eſt toujours un défaut, puiſqu'il mutile la penſée pour abréger la phraſe.

A l'exemple des anciens, on a banni les grands vers de la proſe ; mais on a remarqué que la proſe françoiſe, la plus harmonieuſe, contient beaucoup de vers d'une plus petite meſure, qui, étant d'ailleurs entremêlés & ſans rimes, donnent à la proſe un des agrémens de la poéſie, ſans lui communiquer la monotonie & l'uniformité qu'on reproche à nos vers.

De la chaleur du Style.

La chaleur du ſtyle eſt la qualité du diſcours qui fait paſſer dans l'ame du lecteur le feu dont l'écrivain eſt animé lui-même : elle ne peut naître que d'une ame fortement affectée de l'objet qu'elle veut peindre. Pour écrire avec chaleur, il ne ſuffit donc pas d'annoncer qu'on eſt plein de feu ; il faut en avoir réellement, & le faire éclater à propos. Si on ſe paſſionne pour des objets qui ne méritent pas d'affecter l'ame, on eſt froid. Voilà pourquoi tant d'écrivains, qui ſont du nombre de ceux que M. *Thomas* appelle des *hypocrites de ſenſibilité*, glacent leur lecteur au moment même où ils menacent, pour ainſi dire, de brûler le papier.

Le ſtyle froid vient tantôt de la ſtérilité, tantôt de l'intempérance des idées ; ſouvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée. Rien n'eſt ſi vif, ſi animé que ce vers du Cid.

Va, je ne te hais point... tu le dois... je ne puis.

Ce ſentiment deviendroit froid, s'il étoit relevé par des termes étudiés.

L'Auteur qui n'eſt froid, que parce qu'il eſt vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une

imagination trop abondante ; mais celui qui n'eſt froid que parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi ſe corriger.

Le feu n'eſt un mérite dans les diſcours & dans les ouvrages, que quand il eſt bien conduit.

On n'a point de génie ſans feu, dit *Voltaire*, mais on peut avoir du feu ſans génie.

De la facilité du Style.

Le ſtyle eſt facile, quand la ſéchereſſe & le travail ne s'y font point ſentir. *Boſſuet* eſt plus véritablement éloquent & facile que *Flechier*. La facilité eſt une ſuite des diſpoſitions naturelles, & quelquefois le fruit de l'art. On a dit que les vers qui paroiſſent faciles, ſont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté. Il eſt très-vrai qu'il en coûte ſouvent pour s'exprimer avec clarté, & qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il eſt vrai auſſi qu'un heureux génie produit ſouvent des beautés faciles ſans aucune peine, & que l'enthouſiaſme va plus loin que l'art. La plupart des morceaux paſſionnés de nos bons poëtes, ſont ſortis achevés de leur plume, & paroiſſent d'autant plus faciles, qu'ils ont en effet été compoſés ſans travail. L'imagination alors conçoit & enfante aiſément. Il n'en eſt pas ainſi dans les ouvrages didactiques : c'eſt-là qu'on a beſoin

d'art pour paroître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur dans l'admirable eſſai ſur l'homme de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paroîtront faciles; & c'eſt le partage de ceux qui ont, ſans génie, la malheureuſe habitude de compoſer. C'eſt en ce ſens qu'un perſonnage de la Comédie Italienne dit à un autre:

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Il ne faut pas confondre cette aiſance de ſtyle avec la négligence. Bien des gens ſe vantent d'écrire ſans façon. L'Abbé *Desfontaines* comparoit ce ſtyle ſans façon aux repas ſans cérémonie, & il n'avoit pas tort. Le lecteur, comme les convives, aime ſouvent mieux un peu d'apprêt qu'une aride ſimplicité.

Cette familiarité d'expreſſions que bien des gens affectent, pour paroître écrire avec aiſance, répugne ſur-tout à la nobleſſe de l'hiſtoire. Le mot fameux de *Jugurtha*, ce mot ſi mépriſant pour Rome: *Urbem venalem & maturè perituram, ſi emptorem invenerit*: « O ville vénale, & qui périrois bientôt, ſi tu trouvois un acheteur! » Qui croiroit que l'un des meilleurs traducteurs de *Salluſte*, le Préſident *de Broſſes*, en a fait une eſpece d'affiche ou de cri public? *Ville à*

vendre, ſi on trouve un acheteur. C'eſt ainſi, dit M. *de la Harpe*, qu'en cherchant cette eſpece de ſimplicité familiere, on s'éloigne quelquefois non-ſeulement de l'élégance, mais encore de la vérité.

De la perfection du Style.

Pour parvenir à la perfection en matiere de ſtyle auſſi bien qu'en morale, il faut avoir ſoin de ne ſe rien pardonner & d'éviter toute négligence. Telle eſt en françois la multiplicité des participes ; tels ſont deux *par* ou deux *comme*, qui ne ſont pas tout-à-fait dans le même genre ; telle eſt enfin la répétition d'un verbe ou d'un adjectif, deux ou trois fois dans une même période : ce ſont, ſi l'on veut, des rieps qui échappent aux meilleures plumes ; mais la perfection, dans quelque genre que ce ſoit, ne conſiſte pas uniquement à éviter les grandes fautes.

Gardons-nous cependant de confondre cet amour de la perfection avec la manie de n'être jamais content de ſoi, & de retoucher ſans ceſſe. *Apelle* reprochoit au fameux peintre *Protogene* de ne ſavoir pas quitter ſes tableaux ; exemple mémorable qui nous apprend, dit *Pline* le Naturaliſte, que trop de ſoin eſt ſouvent nuiſible : *Nocere nimiam diligentiam.* C'eſt auſſi ce que le pere du Chancelier *Dagueſſeau*

fit entendre un jour à ſon fils qui le conſultoit ſur un diſcours qu'il avoit extrêmement travaillé, & qu'il vouloit encore retoucher : *le défaut de votre diſcours eſt*, lui dit-il, *d'être trop travaillé ; il ſeroit moins beau ſi vous le retouchiez encore.* Que d'occaſions où l'on doit dire avec les Italiens, *que le mieux eſt l'ennemi du bien !*

Du Style figuré.

Ce ſont les rhéteurs qui ont inventé le nom de *ſtyle figuré ;* mais ce ſtyle eſt plus ancien que leur art ; c'eſt le langage même de la nature. L'homme, dans l'enfance des ſociétés, n'a point de notions abſtraites ; & ſon ame, ouverte ſeulement aux impreſſions des objets ſenſibles, les compare entre eux lorſque la néceſſité l'y oblige. Ainſi un homme grand ſera nommé par le Sauvage *un homme montagne*, parce que le Sauvage n'a point d'idée abſolue de la grandeur. Il eſt forcé de peindre ce qu'il penſe. Il ſe répand en exclamations vives, en répétitions énergiques, faute de pouvoir s'énoncer avec préciſion. En ſe réconciliant avec ſon ennemi, il ne dira pas, *vivons en paix*, *que l'union ſe rétabliſſe entre nous.* Les termes de *paix* & d'*union* ſont des termes abſtraits qu'il ne connoît pas. Il dira, *repoſons-nous à l'ombre de ce chêne*, *ſoyons aſſis ſur la même natte*, *déſaltérons-nous*

au même ruiſſeau. Le diſcours d'un chef des *Abenakis*, que des Miſſionnaires vouloient engager à quitter ſon pays, eſt un modele du ſtyle figuré.

« Les robes noires veulent nous faire quitter » notre natte, & tranſporter ailleurs le feu de » notre conſeil. Nous ſommes nés ſur cette » terre, nos peres y ſont enſevelis. Dirons-nous » aux oſſemens de nos peres : levez-vous, & » paſſez avec nous dans une terre étrangere ? »

Ce que le Sauvage fait par néceſſité, eſt devenu un art pour l'homme inſtruit. Nous aimons à nous rapprocher de la nature, en ſubſtituant quelquefois aux mots précis & aux conſtructions raiſonnées du langage poli, les tours plus animés que les gens du peuple emploient encore tous les jours, quand ils ſont excités par quelque paſſion.

DES TROPES ET DES FIGURES.

On entend en rhétorique, par le nom de *figures*, des manieres de parler fines, délicates, diſtinguées par leur tour des façons ordinaires de s'exprimer, & propres à donner de la nobleſſe ou de la force aux penſées, & de l'énergie ou de la grace au diſcours.

Il y a deux eſpeces de figures; celles *de mots* & celles *de penſées*. Si vous ôtez le mot, dit *Cicéron*, vous ôtez la figure de mot; au lieu que celle de penſée ſubſiſte toujours, quels que ſoient les mots dont vous vous ſerviez.

Nous allons parcourir rapidement les unes & les autres, ou plutôt celles qui ſont d'un uſage plus ordinaire. *Voltaire* deſire qu'on mette entre les mains des jeunes gens le *Traité des Tropes* de *Dumarſais*. Ce deſir eſt une preuve que ces ſortes de détails ſont plus utiles que beaucoup de gens ne le croient, pour connoître les qualités du ſtyle.

Des Figures de mots.

On diſtingue deux ſortes de figures de mots:

les *figures de conſtruction* & les *tropes*. Il y a figure de conſtruction, lorſque l'on s'écarte de la conſtruction ſimple & conforme au génie de la langue dans laquelle on écrit. Les principales ſont l'ellipſe, le pléonaſme, la ſyllepſe ou ſyntheſe, & l'hyperbate.

De l'Ellipſe.

On dit qu'il y a *ellipſe*, lorſque le goût fait ſupprimer des mots dont le ſens grammatical auroit beſoin :

Je t'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait fidele?

RACINE.

La grammaire eût dit : Si je t'aimois, quoique tu fuſſes inconſtant, qu'aurois-je fait ſi tu avois été fidéle ?

Cette maniere abrégée de rendre les idées, eſt puiſée dans la nature même qui ne veut rien d'inutile, ſur-tout lorſque les ſentimens ſe ſuccedent avec rapidité. Nous faiſons tous les jours des ellipſes dans la converſation. *Que vous a-t-il dit ? Rien.* On devroit répondre : *Il ne m'a rien dit.*

Du Pléonaſme.

Le *pléonaſme* (*ſurabondance*) eſt le contraire de l'ellipſe : il a lieu lorſqu'on ajoute par goût

ce que le ſens grammatical rejette comme ſuperflu :

Je l'ai *vu*, dis-je *vu*, de mes propres yeux *vu*,
Ce qu'on appelle *vu*.

MOLIERE.

Il ſuffiſoit de dire pour le ſens : Je l'ai vu. On dit : Je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes oreilles, j'irai moi-même : mes yeux, mes oreilles, moi-même ſont autant de pléonaſmes.

Lorſque ces mots ſuperflus, quant au ſens, ſervent à donner ou plus de grace, ou plus de netteté, ou plus de force au diſcours, ils ſont une figure approuvée ; mais quand le pléonaſme ne produit aucun de ces avantages, c'eſt un défaut de ſtyle : tel eſt le pléonaſme ſuivant.

Trois ſceptres à ſon trône attachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle & ne ſe tairont pas.

CORNEILLE.

Puiſque ces ſceptres parleront, il eſt sûr qu'ils ne ſe tairont pas.

De l'Hyperbate.

L'hyperbate (ou *renverſement*) tranſpoſe l'ordre de la ſyntaxe ordinaire.

Et les hautes vertus que de vous il hérite

CORNEILLE.

Pour qu'il *hérite de vous.*

Ce changement de la conſtruction ſimple doit être fait avec diſcernement ; mais dans les vers, c'eſt quelquefois l'ouvrage de la néceſſité. Lorſque les tranſpoſitions ſervent à la clarté, on doit même, dans le diſcours ordinaire, les préférer à la conſtruction grammaticale.

De la Syllepſe.

La *ſyllepſe* eſt une eſpece de métaphore, par laquelle un même mot eſt pris en deux ſens dans la même phraſe ; l'un au propre, l'autre au figuré. Par exemple, *Corydon* (Eglogue de Virgile) dit que *Galathée* eſt pour lui plus douce que le thym du mont Hibla.

Galathea thymo mihi dulcior Hibla.

VIRGILE.

Le mot *doux* eſt au propre par rapport au *thym :* il eſt au figuré par rapport à l'impreſſion que ce berger dit que *Galathée* fait ſur lui. Cette figure joue trop ſur les mots, pour ne pas demander bien de la circonſpection.

Des Tropes.

Les *tropes* ſont des figures par leſquelles on fait prendre à un mot une ſignification qui n'eſt

pas la ſienne. C'eſt un trope célebre que cette parole de *Louis XIV* à *Philippe V*, allant en Eſpagne : *Il n'y a plus de Pyrenées*, pour dire qu'il n'y auroit plus de diviſion, de ſéparation, de guerre entre les deux nations.

Les tropes tirent leur nom d'un mot Grec qui veut dire *changement, transformation.* Les tropes ſervent à la variété & à l'énergie du ſtyle. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*, l'image de foudre peint d'une maniere ſenſible la rapidité des conquêtes : en général, ce qu'on appelle expreſſions choiſies, tours élégans, n'eſt autre choſe que des tropes, mais ſi naturels & ſi clairs, que des mots propres ne le ſeroient pas davantage.

Pour bien connoître la nature & même l'utilité des tropes qui doublent & triplent les mots d'une langue ſans en multiplier le nombre, il faut obſerver, avec M. d'*Alembert*, que les mots ont un ſens propre, un ſens figuré & un ſens par extenſion. Quand vous dites l'*éclat de la lumiere*, cette expreſſion eſt employée dans la véritable ſignification : dites l'*éclat de la vertu*, vous prenez le mot dans un ſens figuré, parce que vous tranſportez à un objet intellectuel la propriété phyſique de la lumiere. Le ſens que M. d'*Alembert* nomme *par extenſion*, tient en quelque ſorte le milieu entre ces deux mots-là. Ainſi, quand on dit l'*éclat du ſon*, ce n'eſt plus le

le ſens propre, puiſqu'il n'y a proprement que la lumiere qui ait de l'éclat : ce n'eſt pas non plus le ſens figuré, puiſque les expreſſions figurées conſiſtent à tranſporter à un objet intellectuel, un mot qui exprime un objet ſenſible ; mais c'eſt un ſens moyen : car le mot *éclat* eſt alors entendu de la lumiere au bruit. M. de *Buffon* dit du chien, qu'il voit de l'odorat.

Les principaux tropes ſont la *métonymie*, la *ſynecdoche*, la *métaphore*, l'*ironie*, l'*euphémiſme*, la *litote*.

De la Métonymie.

Métonymie vient de deux mots Grecs qui ſignifient *changement de nom*, ou *nom pour un autre*.

Les maîtres de l'art reſtreignent la métonymie aux uſages ſuivans : 1°. à prendre la cauſe pour l'effet : par exemple, vivre de ſon travail, c'eſt-à-dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant ; 2°. l'effet pour la cauſe, comme lorſqu'*Ovide* dit que le mont Pélion n'a pas d'ombres : *nec habet Pelion umbras*, c'eſt-à-dire, qu'il n'a pas d'arbres qui ſont la cauſe de l'ombrage ; 3°. le contenant pour le contenu ; comme quand on dit, il aime la bouteille, il avale la coupe, *&c.* 4°. le nom du lieu où une choſe ſe fait, ſe prend pour la choſe même : on dit un Caudebec, au lieu de dire un chapeau fait à Caudebec, ville

de Normandie ; c'eſt une Perſe, c'eſt-à-dire, une toile peinte qui vient de Perſe.

C'eſt ainſi que le Lycée ſe prend pour les diſciples d'*Ariſtote*, ou pour la doctrine qu'*Ariſtote* enſeignoit dans ce lieu.

5°. Le ſigne pour la choſe ſignifiée : ainſi le ſceptre ſe prend pour l'autorité royale, la robe pour la magiſtrature.

6°. Les parties du corps qui ſont regardées comme le ſiége des paſſions & des ſentimens intérieurs, ſe prennent pour les ſentimens mêmes. Il a *du cœur*, c'eſt à-dire, *du courage*. *Perſe* dit que *le ventre*, c'eſt-à-dire, *la faim*, a fait apprendre aux pies & aux corbeaux à parler.

De la Métalepſe, de la Synecdoche & de l'Antonomaſe.

La *métalepſe* (mot Grec qui ſignifie *transformation*) eſt une eſpece de métonymie : elle conſiſte à employer indifféremment l'antécédent pour le conſéquent. *Il n'eſt plus*, pour dire *il eſt mort : il étoit riche*, pour dire, *il eſt devenu pauvre.*

La *ſynecdoche* (*compréhenſion*, *conception*) eſt auſſi une eſpece de métonymie : elle prend, 1°. le genre pour l'eſpece ; *les mortels*, au lieu de dire *les hommes* ; 2°. *la partie* pour *le tout.*

J'ignore le deſtin d'une *tête* ſi chere.

VOLTAIRE, *Zaïre.*

3°. Le *tout* pour la *partie* : les peuples qui *boivent* la Seine.

4°. Le *nom de la matiere pour la choſe qui en eſt faite* : un *caſtor*, c'eſt-à-dire, un chapeau fait de poil de caſtor.

5°. Un *nombre certain* pour un *nombre incertain* ; le *ſingulier* pour le *plurier*, *Romanus* pour *Romani*, l'*ennemi* pour les *ennemis*. Le *plurier* pour le *ſingulier*, les *Boileau*, les *Racine*, au lieu de nommer ſimplement ces Auteurs.

On rapporte à la ſynecdoche l'*antonomaſe*, (*pronominatio*, nom pour un autre) qui conſiſte à mettre un nom commun pour un nom propre : l'*orateur Romain* pour *Cicéron*, ou un nom propre pour un nom commun : c'eſt ainſi qu'on dit d'un grand Seigneur qui protege les Lettres, qu'il eſt un *Mécène*, parce que *Mécene*, le favori d'*Auguſte*, s'eſt rendu célebre par ſon amitié pour *Horace* & pour *Virgile*.

De l'Ironie.

L'*ironie* (*diſſimulatio in oratione*, contre vérité) eſt une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce que l'on dit. *Boileau* a dit par ironie :

Je le déclare donc, Quinaut eſt un Virgile, &c.

Un homme s'écrie : ô le bel eſprit ! parle-t-il d'*Horace*, de *Voltaire ?* Il n'y a point là d'ironie ; les mots ſont pris dans le ſens propre. Parle-t-il de *Cotin ?* c'eſt une ironie. Ainſi l'ironie fait la ſatyre avec les mêmes paroles qui faiſoient un éloge. Il y a des ouvrages entiers où l'ironie eſt ſoutenue d'un bout à l'autre : tels ſont l'art de ramper en poéſie, par *Pope*, quelques ouvrages de *Voltaire*, de l'Abbé *Coyer*, *&c.*

On rapporte à l'ironie la *litote* (diminution) qui conſiſte à dire moins qu'on ne veut faire entendre. *Il n'eſt pas ſot*, pour dire *il a beaucoup d'eſprit. Je ne puis vous louer*, c'eſt-à-dire, *je blâme votre conduite.* Quand *Chimene* dit à *Rodrigue* : *vas*, *je ne te hais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots ne ſignifient dans leur ſens propre ; la litote eſt oppoſée à l'hyperbole.

Il y a auſſi une eſpece d'ironie à exprimer par des mots plus doux des idées déſagréables : c'eſt ce qu'on appelle *euphémiſme*, (*boni ominis captatio*, diſcours de bon augure.) Ainſi le bourreau eſt appelé par honneur *maître des hautes-œuvres* : un ouvrier, au lieu de dire *payez-moi*, dit par euphémiſme, *n'y a-t-il plus rien à faire.* Souvent, pour congédier quelqu'un, on lui dit : *voilà qui*

eſt bien, *je vous remercie*, plutôt que de lui dire : *allez vous-en.*

De la Métaphore.

La *métaphore* (*tranſlatio*) eſt une figure par laquelle on tranſporte la ſignification propre d'un nom à une autre ſignification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaiſon qui eſt dans l'eſprit. On dit tous les jours une *maiſon triſte*, une *campagne riante*, *bleſſer l'honneur*, *s'enivrer de plaiſir*, *&c.*; ce ſont autant de métaphores.

Quand on dit la lumiere de l'eſprit, ce mot de lumiere eſt pris métaphoriquement; car, comme la lumiere, dans le ſens propre, nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de connoître & d'appercevoir éclaire l'eſprit, & le met en état de porter des jugemens ſains.

Quand on dit d'un homme en colere, *c'eſt un lion*, lion eſt pris alors dans un ſens métaphorique : on compare l'homme en colere au lion.

Rien n'embellit plus le ſtyle que les expreſſions métaphoriques; mais il ne faut pas trop les multiplier.

Les métaphores ſont défectueuſes, 1°. quand elles ſont trop fortes & giganteſques : telle eſt celle qu'on trouve dans la tragédie d'*Héraclius*.

La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

2°. Quand elles ſont tirées des ſujets bas : on a reproché à *Tertullien* d'avoir dit que le déluge univerſel fut *la leſſive de la Nature.*

3°. Quand elles ſont forcées, que le rapport n'eſt point aſſez naturel, ni la comparaiſon aſſez ſenſible : comme quand *Théophile* a dit : *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux.*

4°. Il faut auſſi avoir égard aux convenances des différens ſtyles : il y a des métaphores qui conviennent au ſtyle poétique, & qui ſeroient déplacées dans le ſtyle oratoire. Boileau a dit :

Accourez, troupe ſavante,
De ſons que ma lyre enfante
Ces arbres ſont réjouis.

On ne diroit point en proſe qu'une lyre enfante des ſons.

Une métaphore n'a jamais plus d'effet que lorſqu'elle ſert de répartie inattendue, & qu'elle répond juſte. *Je viens*, diſoit *Thémiſtocle* aux habitans d'*Andros* qu'il vouloit mettre à contribution, *accompagné de deux Divinités puiſſantes, la perſuaſion & la force. Nous avons*, répondirent ces Inſulaires, *deux Divinités qui ne le ſont pas moins, la pauvreté & le courage. Catilina*, inſtruit que ſa conjuration étoit décou-

verte, & que tous les esprits étoient en feu, s'écria : *j'éteindrai l'incendie sous les ruines. Les rebelles*, disoit-on *à Charles I, seront touchés en voyant votre tête blanchie dans l'infortune. Ils n'y verront*, répondit-il, *qu'une tête découronnée. Charles II*, son fils, disoit au Chevalier *Temple : l'argent me donnera la clef du Parlement. La défiance*, répondit le Chevalier, *y mettra des verroux.* En parlant des Chinois si attachés à leurs anciennes institutions, & si contraires aux nouvelles, quelqu'un disoit à feu Monseigneur le Dauphin, que ce peuple étoit un vieillard vénérable, qui n'apprenoit rien dans sa vieillesse : *Oui*, dit ce Prince, *mais qui n'a rien oublié de son enfance. Voltaire*, à qui l'on reprochoit de plier, dans son Histoire universelle, les faits à ses opinions, s'écria : *Je ne les plie pas, je les redresse.*

Des Figures de pensées.

Les figures de pensées consistent dans la pensée, dans le sentiment & dans le tour d'esprit ; en sorte que l'on conserve la figure, quelles que soient les paroles dont on se sert pour l'exprimer. Nous parlerons des principales, telles que l'*épiphonéme*, *l'apostrophe*, *la prosopopée*, *la gradation*, *la suspension*, *la réticence*, *la périphrase*, *l'hyperbole*, *l'antithese*, &c.

De l'Epiphonéme.

Cette figure conſiſte ou dans une eſpece d'exclamation à la fin d'un récit de quelque événement, ou dans une courte réflexion ſur le ſujet dont on vient de parler. Il faut que l'épiphonême naiſſe du ſujet, & qu'elle coule de ſource : alors c'eſt un dernier coup de pinceau qui forme une image frappante dans l'eſprit du lecteur.

Tanta ne animis cœleſtibus ira !

VIRG.

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?

BOILEAU.

ſont des épiphonêmes.

On admire l'uſage que l'hiſtorien *Paterculus* a fait de l'épiphonême à la fin de ſes narrations.

De l'Apoſtrophe.

Par l'apoſtrophe, l'orateur interrompt le diſcours qu'il tenoit pour s'adreſſer directement, ſoit aux dieux, ſoit aux hommes, ſoit aux choſes inanimées. Cette figure eſt une des plus vives : celle que *Démoſthenes* adreſſe aux Grecs tués à *Marathon*, eſt célebre. Le *Cardinal du Perron* a

dit qu'elle fit autant d'honneur à cet orateur, que s'il eût reſſuſcité ces guerriers. On regarde auſſi comme un des plus beaux endroits de *Cicéron* l'apoſtrophe qu'il adreſſe à *Tubéron* dans l'oraiſon pour *Ligarius* : *Quid enim Tubero tuus ille diſtrictus in acie Pharſalicâ gladius agebat, &c.?* Que prétendiez-vous, Tubéron, en tirant l'épée à la bataille de Pharſale ?

De la Proſopopée.

La *proſopopée* fait parler les abſens ou même les morts, & même les êtres inanimés ; & c'eſt de-là que cette figure tire ſon nom ; car alors on fait une perſonne de ce qui n'en eſt pas une.

Flechier, pour aſſurer ſes auditeurs que l'adulation n'aura point de part à l'éloge de *Montauſier*, parle de cette maniere :

« Ce tombeau s'ouvriroit, ces oſſemens ſe » rejoindroient pour me dire : pourquoi viens- » tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais » pour perſonne ? »

Le plus bel exemple qu'on puiſſe citer de cette figure, eſt peut-être celle où J. J. Rouſſeau fait parler *Fabricius*. (Diſ. ſur les Lettres.) Cette figure eſt une des plus brillantes de l'éloquence, & l'on ne s'en ſert que dans les grands ſujets.

Le dialogue, qu'on appelle autrement *dialogiſme* ou *ſermocination*, eſt une eſpece de proſopopée.

Debout, dit l'avarice, il eſt temps de marcher.
— Eh ! laiſſe-moi. — Debout. — Un moment. — Tu répliques ?
— A peine le ſoleil fait ouvrir les boutiques.
— N'importe, leve-toi. — Pour quoi faire, après tout ?
Pour courir l'océan de l'un à l'autre bout, &c.

BOILEAU.

De la Gradation.

La *gradation* conſiſte à élever les diſcours (comme par degré) par des idées plus énergiques, à le graduer d'images & de ſentimens qui enchériſſent les uns ſur les autres : tel eſt cet endroit de *Cicéron*. « C'eſt un crime que » de mettre dans les fers un citoyen Romain ; » c'eſt une ſcélérateſſe de le faire battre de verges ; » c'eſt preſque un parricide de le mettre à mort ; » que dirai-je donc, de l'avoir fait attacher à » une croix ? *Crimen eſt vincire civem Romanum ;* » *ſcelus verberare ; propè parricidium necare ;* » *quid dicam in crucem tollere ?* » C'eſt ainſi que l'on doit préſenter les paſſions, en peignant avec art leurs progrès, leur force, leur étendue. On peut encore en citer pour exemple les vers

de *Sapho*, traduits par *Boileau*, & ceux-ci de *Voltaire*.

J'atteſte ici la gloire, & *Zaïre* & ma flamme,
De ne prendre que vous pour maîtreſſe & pour femme;
De vivre votre ami, votre époux, votre amant.

Zaïre.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

De la Suſpenſion & de la Réticence.

La ſuſpenſion conſiſte à faire attendre une penſée : le fameux ſonnet de *Scarron : Superbes monuments*, *&c.* eſt un exemple badin de cette figure : on ne ſauroit croire combien l'art des ſuſpenſions ajoute à l'intérêt du ſtyle. *Brebeuf* nous en fournit un exemple : il parle à Dieu.

Les ombres de la nuit à la clarté du jour,
Les tranſports de la rage aux douceurs de l'amour;
A l'étroite amitié la diſcorde & l'envie,
Le plus bruyant orage au calme le plus doux;
La douleur au plaiſir, le trépas à la vie,
Sont bien moins oppoſés que le pécheur à vous.

La réticence affecte de paſſer ſous ſilence des penſées qu'on fait mieux connoître par-là, que ſi elles étoient énoncées ouvertement. Cette figure eſt fort commune dans les mouvemens de colere, d'indignation, dans les menaces, comme dans celle-ci que *Neptune* fait aux vents déchaînés. *Virg.*

Quos ego... ſed motos præſtat componere fluctus.

Scarron a rendu à ſa maniere cette réticence.

Par la mort... Il n'acheva pas;
Car il avoit l'ame trop bonne.
Allez, dit-il, je vous pardonne;
Une autre fois n'y venez pas.

Quelques Auteurs confondent la réticence avec la prétérition ou prétermiſſion, qui conſiſte à feindre de paſſer ſous ſilence, ou de parler légérement des choſes qu'on ne laiſſe pas que de dire & d'inculquer avec plus de force. *Cicéron* dit en parlant de *Verrès* : *Nihil de illius intemperantiâ loquor, nihil de ſingulari nequitiâ & turpitudine, tantùm de quæſtu & lucro dicam.*

De la Périphraſe.

La périphraſe ou circonlocution, que l'on range quelquefois parmi les tropes, conſiſte à donner à une penſée, en l'exprimant par pluſieurs mots, plus de grace & de force qu'elle n'en auroit, ſi on l'énonçoit ſimplement en un ſeul. Ainſi *Horace* appelle l'aigle : *miniſtrum fulminis alitem.* On l'emploie, 1°. pour relever des choſes communes. *Voltaire* décrit ainſi la formation du chyle & la tranſfuſion du ſang dans les veines.

Demandez à *Silva* par quel ſecret myſtere,
Le pain, cet aliment, dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment, toujours filtré dans ſes routes certaines,
En long ruiſſeau de pourpre, il court enfler mes veines ?

2°. La périphraſe ſert pour l'ornement. Voyez dans la Henriade, comment le même Poëte peint l'effet des bombes & des mines ; 3°. pour adoucir des propoſitions dures & déſagréables, & pour ne pas dire des choſes qui produiroient de mauvais effets.

De l'Hyperbole.

L'hyperbole eſt une exagération, ſoit en augmentant, ſoit en diminuant. L'hyperbole, dit *Longin*, n'eſt bonne que lorſqu'elle ne paroît pas être une hyperbole. Le voyageur, qui avoit vu un chou grand comme une maiſon, & celui qui avoit vu le pot fait pour cuire ce chou, faiſoient tous deux des hyperboles très-fortes ; mais la ſeconde avoit le mérite de faire ſentir l'abſurdité de l'autre. Tel eſt quelquefois l'uſage de cette figure. *Virgile* peint ainſi la légereté de l'Amazone *Camille*, & ſa viteſſe à la courſe, livre 7.

Illa vel intacta ſegetis per ſumma volaret

Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas;
Vel mare permedium fluctu ſuſpenſa tumenti
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

De l'Alluſion.

L'*alluſion* conſiſte à dire une choſe qui a du rapport à une autre choſe de laquelle on ne fait pas expreſſément mention.

On fait alluſion à l'hiſtoire, à la fable, aux coutumes, aux mœurs, & quelquefois même on joue ſur les mots.

Ton Roi, jeune Biron, te ſauve enfin la vie:
Il t'arrache ſanglant aux fureurs des ſoldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis; ſonge du moins à lui reſter fidele.

Ce derniers vers fait alluſion à la malheureuſe conſpiration du Maréchal de *Biron*; il en rappelle le ſouvenir.

Voiture étoit fils d'un Marchand de vin: un jour qu'il jouoit aux proverbes avec des Dames, Madame *des Loges* lui dit: *celui-là ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre. François I* avoit envoyé *Danès*, Evêque de Lavaur, au Concile de Trente, en qualité d'ambaſſadeur: un jour que le Prélat y parloit contre les abus de la Cour de Rome, un Italien dit: *Gallus cantat: Utinam*, répliqua

Danès, ad illud Gallicinium Petrus reſipiſceret. On ſent la double alluſion qui ſe trouve en ces mots.

De l'Allégorie.

L'allégorie emploie des termes, qui, pris à la lettre, ſignifient tout autre choſe que ce que l'on veut leur faire ſignifier. Elle n'eſt proprement qu'une métaphore continuée, qui ſert de comparaiſon pour donner l'intelligence d'un ſens qu'on n'exprimoit pas, mais qu'on a en vue.

Du pécheur quel eſt le deſtin?
Celui d'une fleur paſſagere,
Dont la couleur vive & légere
Brille & s'efface en un matin:
Le ſoir du même jour n'en voit aucun veſtige;
Un ſouffle à l'inſtant même en a brûlé la tige.

M. DE BOULOGNE.

Quand on a commencé une allégorie, on doit conſerver dans la ſuite du diſcours l'uſage dont on a emprunté l'expreſſion: on en trouve un bel exemple dans une piece de Madame *Deshoulieres* qui commence ainſi: *dans ces prés fleuris, &c.*

De l'Interrogation & de l'Exclamation.

L'interrogation eſt une figure par laquelle on

parle en forme de queſtion. *Où allez-vous ? Que deviendrez-vous ? Que dois-je faire ?* , ſont autant d'interrogations. Cette maniere de parler eſt très-connue ; cependant cette figure eſt très-propre au pathétique. La paſſion porte continuellement vers ceux que l'on veut perſuader , & fait qu'on leur adreſſe tout ce que l'on dit. Joad , ſurpris de voir Joſabeth ſon épouſe s'entretenir avec *Mathan* , s'écrie :

Où ſuis-je ? de Baal ne vois-je pas le Prêtre ?
Quoi ! fille de David , vous parlez à ce traître !
Vous ſouffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
Que , du fond de l'abîme entr'ouvert ſous vos pas ,
Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embraſent ?
Ou qu'en tombant ſur lui , ces murs ne vous écraſent ?
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu ?

L'exclamation eſt une figure qui ſuppoſe que l'orateur ou le poëte éleve la voix dans quelque mouvement vif de regret, de deſir , d'indignation , de pitié , de ſurpriſe , de douleur , &c. O temps , ô mœurs ! s'écrie *Cicéron* contre *Catilina* : le Sénat eſt informé de ſes complots ; le conſul en eſt témoin , & le traître reſpire encore ! *Boſſuet* , en parlant de la mort de la Ducheſſe d'*Orleans* , qui ſuivit de près celle de ſa mere : O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorant leurs deſtinées !

O mânes

O mânes d'un époux ! ô Troyens ! ô mon pere !
O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mere !

RACINE.

Du parallele & de la comparaiſon.

La comparaiſon ſert à l'ornement & à l'éclairciſſement d'un diſcours ou d'un poëme.

Pour rendre une comparaiſon juſte, il faut 1°. que la choſe qu'on y emploie ſoit plus connue ou plus aiſée à concevoir que celle qu'on veut faire connoître ; 2°. qu'il y ait un rapport convenable entre l'une & l'autre ; 3°. que la comparaiſon ſoit auſſi courte qu'il eſt poſſible, & relevée par la juſteſſe des expreſſions.

Non-ſeulement les comparaiſons doivent être juſtes, mais elles ne doivent être ni baſſes, ni triviales, ni uſées, ni employées ſans néceſſité, ni trop ſouvent répétées.

En parlant du diſcours inſolent que *Buſſy le Clerc*, un des ſeize, oſa tenir au Parlement aſſemblé, *Voltaire* dit dans ſa Henriade, Chant IV :

Le Sénat répondit par un noble ſilence :
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs, courbés ſous le fardeau des ans,
Attendoient fierement, ſur leur ſiége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.

Le parallele eſt la comparaiſon de deux hommes illuſtres, de deux nations, &c. C'eſt un exercice agréable pour l'eſprit qui va & revient de l'un à l'autre, qui compare les traits, qui les compte & qui juge continuellement de la différence. Voyez dans la Henriade le beau parallele de *Richelieu* & *Mazarin* :

Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels, &c.

Celui de *Corneille* & de *Racine* par *la Bruyere*, celui de *Charles XII* & de *Pierre le Grand* par *Voltaire*. (Hiſt. de Ch. XII).

De la Déprécation & de l'Imprécation.

Par la *déprécation*, l'orateur implore l'aſſiſtance & le ſecours de quelqu'un, ou le ſupplie de faire ce qu'il demande : cette figure eſt la même que l'obſécration.

Par l'*imprécation*, l'orateur ou le poëte invoque quelque divinité ou quelqu'autre puiſſance ſupérieure pour le malheur de celui qui en eſt l'objet. Les imprécations de *Camille*, tragédie des *Horaces*, ſont peut-être le plus bel exemple que l'on puiſſe citer de cette figure.

Rome, l'unique objet de mon reſſentiment, &c.

De l'Antitheſe.

L'*antitheſe* oppoſe des penſées les unes aux autres, pour leur donner plus de jour.

J'ai vu mille *peines cruelles*
Sous un vain maſque *du bonheur* ;
Mille *petiteſſes réelles*
Sous une écorce de *grandeur* ;
Mille *lâchetés infidelles*
Sous un *coloris de candeur.*

GRESSET.

Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.

VOLTAIRE.

Combien en un moment heureux & miſérable !

RACINE.

Le contraſte des idées eſt une des ſources les plus abondantes de la beauté du ſtyle, parce qu'il excite plus fortement l'attention.

Cette oppoſition ſuffit auſſi pour anoblir une image commune. En ſuppoſant la vérité du fait de *Béliſaire* demandant l'aumône en Italie, ſi ce grand Général, privé de la vue, un bâton à la main, & couvert des hâillons de la miſere, eût dit ſimplement, *donnez-moi une obole*, il n'auroit excité qu'une idée très-commune dans l'eſprit de ceux qui ne l'auroient pas connu ; mais qu'il diſe : *donnez une obole à Béliſaire ;* voilà un contraſte qui rappelle toute ſa gloire paſſée, & l'expreſſion devient ſublime.

La paſſion n'exclut pas l'antitheſe, quand

cette figure renferme un ſentiment ou une vérité eſſentielle.

Hippolyte eſt ſenſible & ne ſent rien pour moi.

RACINE.

Il ne ſuffit pas, pour la bonté de l'antitheſe, que le contraſte ſoit vrai ; il faut qu'il ſoit néceſſaire & qu'il paroiſſe tel : c'eſt pourquoi le ſtyle rempli d'antitheſes fréquentes & recherchées nous laſſe & nous ennuie à la fin, quelque brillante que ſoit cette figure ; il faut donc en uſer ſobrement. Un Ecrivain qui met de l'eſprit par-tout, eſt sûr de déplaire, quand même cet eſprit ſeroit juſte & agréable en lui-même.

De l'uſage qu'on doit faire des Figures.

Quoique les figures contribuent infiniment aux graces du diſcours, n'imaginons pas que les grands orateurs qui les emploient fréquemment, aient voulu, de deſſein prémédité, placer ici une hyperbole, là une exclamation, dans un autre endroit une métaphore, une antitheſe, &c. ; c'eſt le fond même de leur ſujet qui les a fait naître : la vivacité de leur imagination les leur a fournies dans ce feu de la compoſition que rien ne ralentiroit davantage que le deſir de mettre d'eſpace en eſpace, & dans

certaines parties du diſcours, des beautés de commande. Les circonſtances, les paſſions ont ſuffi pour enſeigner aux hommes à revêtir leurs penſées d'un tour d'expreſſions propre à peindre, à toucher ou à plaire : ſur la pratique ſont venues les réflexions qui ont formé les regles de l'art, moins pour compoſer les figures, que pour les faire diſcerner dans les ouvrages où la nature & le génie les ont fait éclorre.

De l'abus du Style figuré.

S'il eſt trop dur de prétendre avec *Rouſſeau*, qu'il n'y a qu'un géometre & un ſot qui puiſſent parler ſans figures, on conviendra du moins que pour peu qu'on ait de chaleur dans l'eſprit, on a beſoin d'expreſſions figurées pour ſe faire entendre (1); mais il y a un autre excès à éviter. *Baltazar Gracian*, Jéſuite Eſpagnol, dit quelque part, que *les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit, pour être enregiſtrées à la douane de l'entendement;* c'eſt du ſtyle figuré de la foire. *Pierrot* dit à ſon maître : *la balle de vos commandemens a rebondi ſur la raquette de mon obéiſſance;* & ce ſtyle, à quel-

(1) V. Principes de ſtyle, p. 109.

ques nuances près, rentre dans le jargon des Précieuſes, ou dans le burleſque de Don *Japhet d'Arménie ;* car les ridicules ſe touchent plus qu'on ne penſe. C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtyle figuré dans chaque genre. Une expreſſion eſt belle quand elle offre à-la-fois de l'imagination & de la vérité. Telle eſt celle-ci de *Racine* le fils.

Les ſignes du plaiſir, la couleur de la joie.

Un défaut aſſez commun dans l'emploi du ſtyle figuré, c'eſt de faire jouer le figuré avec le littéral. *Puiſſiez-vous*, dit *Flechier*, *dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez allumée.* La penſée eſt vraie, l'expreſſion eſt fauſſe. Ce n'eſt point avec les larmes qu'on éteint le feu de la guerre : cependant nos bons Auteurs ſe ſont quelquefois permis de pareilles licences.

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

RACINE.

Sous le poids du fagot auſſi bien que des ans.

LAFONTAINE.

Il y a un autre défaut beaucoup plus grand ; l'entaſſement des figures incohérentes, & qui ſe détruiſent l'une l'autre.

Ami *Marot*, honneur de mon pupître,
Mon premier maître, acceptez cette épître,
Que vous écrit un humble nourriſſon,
Qui, ſur Parnaſſe, a pris votre écuſſon,
Et qui jadis, en maint genre d'eſcrime,
Vint chez vous ſeul étudier la rime.

Ces vers de *Rouſſeau* ſont hériſſés de figures diſparates.

Boileau avoit dit dans ſon épître à *Moliere* :

Dans les combats d'eſprit, ſavant maître d'eſcrime.

Du moins la figure étoit juſte. On s'eſcrime dans un combat, mais on n'étudie pas la rime en s'eſcrimant. On n'eſt point l'honneur du pupître d'un homme qui s'eſcrime ; on ne met point ſur un pupître un écuſſon pour rimer à nourriſſon.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire ſouffler,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité ſur ſottiſe greffée.

On ſent encore aſſez que la fatuité, devenue un arbre greffé ſur l'arbre de la ſottiſe, ne peut être un ſoufflet, & que la tête ne peut être un fourneau. *Voltaire*, qui a pris peut-être trop de plaiſir à relever ces fautes & pluſieurs autres de *Rouſſeau*, les appelle en ſtyle figuré, les contorſions d'un homme qui s'écarte du

naturel, & il les oppoſe à la marche décente, aiſée & meſurée de *Boileau ;* mais le judicieux *Boileau* ne s'eſt-il pas lui-même écarté un peu de ſa juſteſſe ordinaire, quand il parle dans l'Art poétique d'un feu qui n'a ni ſens ni lecture, & qui s'éteint à chaque pas.

Et ſon feu dépourvu de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.

Il y a encore un défaut à éviter dans le ſtyle figuré, c'eſt la baſſeſſe. *Ronſard* diſoit : *le ſoleil perruqué de lumiere ; la voile s'enfle à plein ventre.* Ce défaut précede la maturité des langues, & diſparoît avec elles.

Il n'eſt pas ſi facile qu'on le penſe communément de ſe ſervir du ſtyle figuré ; on exige du nouveau & on a raiſon. Il en faut pour plaire, ſur-tout dans ce genre. Le premier qui appela la beauté une *roſe*, & qui peignit l'amour avec des ailes, un bandeau & des fleches, montra beaucoup d'eſprit : il n'y en a pas à répéter ces fictions ſi anciennes ; mais pour vouloir donner du nouveau, il ne faut pas ſe permettre du giganteſque ; car le rebattu vaut encore mieux que l'abſurde.

Fin de la ſeconde Partie.

DES QUALITÉS GÉNÉRALES DU DISCOURS ET DE L'ÉCRIVAIN.

TROISIEME PARTIE.

TRAITÉ DES PENSÉES.

Définition de la Penſée en général.

UNE penſée eſt en général la repréſentation de quelque choſe dans l'eſprit ; & l'expreſſion eſt la repréſentation de la penſée par la parole.

De la clarté dans les Penſées.

La clarté eſt la premiere qualité eſſentielle de la penſée ; car une penſée qui n'eſt pas claire, n'eſt pas proprement une penſée. La clarté conſiſte dans la vue nette & diſtincte de l'objet qu'on ſe repréſente : on le voit ſans nuage

& ſans obſcurité ; c'eſt ce qui rend la penſée nette. On le voit ſéparé de tous les autres objets qui l'environnent ; c'eſt ce qui la rend diſtincte.

Des Penſées vraies.

Toute penſée doit être vraie ; car le vrai eſt la premiere qualité du beau ; elle ſera vraie, ſi elle eſt conforme ou reſſemblante à ſon objet : or elle ſe trouvera reſſemblante à ſon objet, ſi elle ſaiſit les rapports, ou l'oppoſition que cet objet a avec d'autres objets. Ainſi quand on dit, *l'homme bienfaiſant eſt plus eſtimable & plus utile que l'homme qui a l'ame dure & inſenſible ;* cette penſée eſt vraie & conforme aux idées établies. Les propriétés de l'objet y ſont ſaiſies. Tout le monde fait plus de cas de la ſenſibilité que de la dureté, de la bienfaiſance que de l'inſenſibilité.

De la juſteſſe des Penſées.

Une penſée peut être plus ou moins vraie, ſelon qu'elle eſt plus ou moins conforme à ſon objet. Si cette conformité eſt exacte & entiere, la penſée eſt juſte ; car l'uſage met quelque différence entre la vérité & la juſteſſe. La vérité ſignifie plus préciſément la conformité de la penſée avec l'objet. La juſteſſe marque plus

expreſſément l'étendue de cette reſſemblance ; de ſorte qu'une penſée juſte eſt à proprement parler une penſée vraie de tous les côtés, comme celle-ci : *tout homme paye le tribut à la mort.*

De la Penſée fauſſe.

Quand une penſée ne repréſente pas ſon objet tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle ne ſaiſit pas les rapports vrais ou de convention que cet objet a avec d'autres objets, cette penſée eſt fauſſe ; & la fauſſeté eſt plus ou moins grande, ſelon que l'objet eſt plus ou moins défiguré. Si par exemple, pour louer un jeune Prince doué d'un heureux naturel, on le comparoit à un fleuve navigable à ſa ſource, cette penſée ſeroit fauſſe, parce qu'on ne ſaiſiroit pas les propriétés de l'objet, & qu'on imagineroit ſans fondement une choſe qui n'exiſte pas ; mais *Corneille* a pu faire dire au jeune Rodrigue :

Je ſuis jeune, il eſt vrai ; mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Parce qu'en effet on peut être jeune & avoir beaucoup de courage.

Du devoir il eſt beau de ne jamais ſortir,
Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

Le vrai manque dans le dernier vers ; c'eſt

comme ſi l'on diſoit : il eſt beau de ne jamais manquer de probité ; mais plus beau d'en manquer pourvu qu'on s'en repente après.

Des Penſées brillantes.

L'éclat d'une penſée brillante vient le plus ſouvent du choc des idées.

Qu'à ſon gré déſormais la fortune me joue,
On me verra dormir au branle de ſa roue.

BOILEAU.

Les ſecouſſes de la fortune renverſent les empires les plus affermis, & elles ne font que bercer le philoſophe.

Le ſoleil & la fortune font briller juſqu'aux inſectes.

Des Penſées vives.

La penſée vive eſt celle qui repréſente ſon objet clairement & en peu de traits ; elle frappe l'eſprit par ſa clarté, & le frappe vîte par ſa briéveté : c'eſt un trait de lumiere.

L'armée vit le Seigneur, & elle s'enfuit.

Pſeaume.

Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déja plus.

RACINE.

Sont des exemples de penſées vives, ainſi que la réponſe de Médée.

Contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il ? Moi.

Saint Pere, avez-vous oublié que je vous ai fait Pape, diſoit un Cardinal à Sixte-Quint qui lui refuſoit une grace ? *Laiſſez-moi donc être Pape*, répondit le ſouverain Pontife. Cette réponſe peut être miſe au rang des penſées vives.

Des Penſées fortes.

La penſée forte n'a pas le même éclat que la penſée vive ; mais elle s'imprime plus profondément dans l'eſprit : elle s'y grave en caracteres ineffaçables. *Boſſuet* admire les pyramides des Rois d'Egypte, ces édifices faits pour braver la mort & le temps ; & par un retour de ſentiment, il obſerve que ce ſont des tombeaux. Cette penſée eſt forte : telle eſt auſſi la ſuivante ſur la mort de *Caton*. Après la ruine de ſon parti. *Ce n'eſt pas* Caton *qui a été vaincu, c'eſt ſa fortune.*

Des Penſées nobles.

Les penſées nobles offrent à l'eſprit de grandes choſes qui l'élevent, & lui donnent une haute

opinion de lui-même. Les poëtes tragiques ſont pleins de ces ſortes de penſées. Je me bornerai à l'exemple ſuivant, où *Racine* fait parler *Achille.*

Ah : ne nous formons point ces indignes obſtacles ;
L'honneur parle, il ſuffit : voilà nos ſeuls oracles.
Les Dieux ſont de nos jours les maîtres ſouverains ;
Mais, Seigneur, notre gloire eſt dans nos propres mains.

Nous ne dirons rien des penſées ſublimes : nous traiterons à part du ſublime & de ſes différentes eſpeces.

Des Penſées courageuſes.

On peut appeler penſées courageuſes celles qui annoncent de la vigueur dans l'eſprit & une certaine hardieſſe qui fait qu'on aime mieux s'expoſer à déplaire que de trahir les droits de l'honneur, de la raiſon & de la vérité. Telles ſont ordinairement celles qui frondent les uſages établis & les erreurs accréditées. L'élégie que *Laſontaine* adreſſa à *Louis XIV*, en faveur de *Fouquet*, lorſque ce Miniſtre étoit détenu à la Baſtille, eſt pleine de penſées courageuſes. Les tragédies de *Corneille* en offrent auſſi pluſieurs exemples : ceux que je vais rapporter ſont moins connus. *Henri IV*, irrité contre le Roi d'Eſpagne, s'emporta juſqu'à dire d'un ton menaçant,

dans une converſation avec l'ambaſſadeur de ce Prince, qu'il iroit juſqu'à Madrid. Pourquoi non, répondit l'ambaſſadeur ? *François I. y a bien été* : réponſe courageuſe, qui, loin d'offenſer *Henri IV*, ne fit que lui inſpirer une plus grande eſtime pour l'ambaſſadeur.

M. le Duc d'*Orléans*, Régent, ayant mis quelques impoſitions ſur le Languedoc, & fatigué des remontrances d'un député de cette province, lui dit avec vivacité : *Eh ! quelles ſont vos forces pour vous oppoſer à mes volontés ? Que pouvez-vous faire ? Obéir & haïr*, répondit le député.

Des Penſées hardies.

Il ne faut pas confondre les penſées courageuſes avec les penſées hardies : c'eſt la choſe ou le ſens qui caractériſe les unes ; c'eſt le tour ou l'expreſſion qui caractériſe les autres. Les penſées hardies ſont en effet celles qui peignent avec des couleurs extraordinaires, mais convenables.

Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.

CORNEILLE.

Aſpirer à deſcendre eſt une expreſſion hardie qui paroît ſortir de la regle.

Pope a dit de Cromwel : *See Cromwel o damnd to everlaſting fame, &c.*

Vois Cromwel qu'il condamne à l'immortalité !

Cette expreſſion *damnd to ever*, *&c.* eſt peut-être auſſi belle que celle de *Corneille.*

Le chagrin monte en croupe, & galope avec lui.

Cette image eſt hardie, & *Boileau* eut beſoin d'être raſſuré par l'approbation de ſes amis & de l'exemple d'Horace qui a dit :

Poſt equitem ſedet atra cura.

pour repréſenter le chagrin aſſis derriere le cavalier, & pour faire galoper ce perſonnage allégorique.

Des Penſées riches.

Une penſée eſt riche quand elle réveille beaucoup d'idées en peu de mots, quand elle repréſente pluſieurs objets à la fois. *Un ſceptre de fer* eſt une expreſſion riche, parce qu'elle repréſente la dureté, l'inflexibilité d'un Roi & le malheur de ſes ſujets. Dans la Henriade, l'union de la puiſſance temporelle & de la puiſſance ſpirituelle dans les mains du ſouverain Pontife, & ce que l'une communique à l'autre d'impoſant, eſt exprimé en deux mots : *le trône eſt ſur l'autel. Florus* nous retrace en quelque ſorte toute la vie de *Scipion l'Africain*, quand il dit

dit, en parlant de ſa jeuneſſe, c'eſt le *Scipion* qui croît pour la deſtruction de l'Afrique : *hic erit Scipio qui in exitium Africæ creſcit.* Le même hiſtorien nous retrace en peu de mots toutes les fautes d'Annibal ; lorſqu'il pouvoit, dit-il, ſe ſervir de la victoire, il aima mieux en jouir : *cùm victoriâ poſſet uti, frui maluit.*

Il nous fait voir le grand caractere de ce fameux général, la ſituation de l'univers, & toute la grandeur du peuple Romain, lorſqu'il dit : Annibal fugitif cherchoit au peuple Romain un ennemi dans tout l'univers : *qui profugus ex Africâ hoſtem populo Romano toto orbe quærebat.*

La penſée eſt plus riche encore quand elle fait tableau. *Lafontaine* n'a beſoin que de deux mots pour peindre la mort de l'homme vertueux.

Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.

Des Penſées délicates.

Par penſée délicate, on entend l'expreſſion d'un ſentiment peu ordinaire, ou d'une idée ingénieuſe, qui laiſſe à penſer quelque choſe de plus qu'elle ne dit. On peut juger par-là qu'il eſt difficile qu'une penſée ſoit délicate, ſi elle eſt renfermée dans un grand nombre de paroles. Un ſentiment exprimé d'une maniere un peu myſtérieuſe, forme une penſée délicate.

Rien n'eſt plus délicat que ce quatrain d'un Poëte décrié :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'eſt pour vous un amuſement :
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

PRADON.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de ſon pere de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie !

Le véritable caractere de ce vers eſt la délicateſſe.

Des Penſées fines.

La fineſſe conſiſte dans l'art de ne pas exprimer directement ſa penſée, mais de la laiſſer aiſément appercevoir : c'eſt une énigme dont les gens d'eſprit devinent tout d'un coup le mot. Un Chancelier offrant un jour ſa protection au Parlement, le Premier Préſident ſe tournant vers ſa compagnie : *Meſſieurs*, dit-il, *remercions M. le Chancelier ; il nous donne plus que nous ne lui demandons.* C'eſt-là une penſée très-fine. La fineſſe differe de la délicateſſe : la premiere s'étend également aux choſes piquantes & agréables,

au blâme & à la louange ; on dit des choſes hardies avec fineſſe. La délicateſſe exprime des ſentimens doux & agréables, des louanges fines. Ainſi la fineſſe convient plus à l'épigramme, la délicateſſe au madrigal.

Des Penſées naturelles.

Les penſées naturelles ſont celles qui naiſſent du ſujet, & s'offrent, pour ainſi dire, d'elles-mêmes à l'eſprit. Si après avoir détaillé les avantages de la vertu, on ajoutoit par réflexion : *N'eſt-il pas étonnant après cela qu'il y ait ſi peu de gens vertueux ?* Cette penſée pourroit être miſe au rang des penſées naturelles.

Une penſée naturelle eſt néceſſairement vraie ; mais toute penſée vraie ne paroît pas toujours naturelle, parce que le rapport réel qui peut ſe trouver entre des idées, n'eſt pas toujours ſenſible.

Des Penſées naïves.

Toute penſée naturelle n'eſt pas naïve, au-lieu que toute penſée naïve eſt naturelle. La naïveté eſt l'expreſſion la plus ſimple & la plus naturelle d'une idée dont le fonds peut être fin & délicat.

La naïveté conſiſte dans je ne ſais quel air ſimple & ingénu, mais ſpirituel & raiſonnable ;

tel qu'eſt celui d'un villageois de bon ſens ou d'un enfant qui a de l'eſprit. Rien n'eſt plus naïf que l'épitaphe du poëte *Regnier.*

J'ai vécu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne loi naturelle;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna penſer à moi,
Qui ne penſai jamais à elle.

Ce qu'on appelle une naïveté eſt une penſée, un trait d'imagination, un ſentiment qui nous échappe malgré nous; c'eſt l'expreſſion de la légereté, de l'ignorance, de l'imprudence, de l'imbécillité, de la ſottiſe même; telle eſt la réponſe d'une femme à ſon mari agoniſant, qui lui déſignoit un autre mari: *prends un tel, il te convient; crois-moi*: hélas! dit la femme, *j'y ſongeois.*

Des Penſées agréables.

Le caractere du vrai que nous découvrons dans une penſée, nous plaît néceſſairement; mais toute penſée vraie ne fait pas ſur nous une égale impreſſion de plaiſir. Il y a des couleurs qui flattent plus la vue que d'autres; il y a auſſi des idées plus propres à flatter ce goût que nous avons pour tout ce qui peut contribuer à notre

bonheur, comme il eſt des ſentimens qui en réveillent dans notre eſprit, où qui en font naître d'autres auxquels nous nous livrons avec plus de complaiſance. Or les penſées qui expriment ces ſentimens gracieux, qui rendent ces idées aimables, qui peignent ces objets, qui flattent la vue, c'eſt ce qu'on appelle *penſées agréables*. L'agrément dans les penſées naît de pluſieurs ſources; 1°. des comparaiſons tirées des objets qui réjouiſſent l'eſprit ou les ſens; 2°. des fictions ingénieuſes.

Pline le jeune, exhortant par ſon exemple *Corneille Tacite* à étudier même à la chaſſe, lui dit que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que *Minerve* n'habite pas moins les forêts & les collines que *Diane*. *Experieris non Dianam magis in montibus, quàm Minervam inerrare;* 3°. l'agrément des penſées naît ſur-tout de l'oppoſition. *Tacite* dit qu'on fait quelquefois toutes ſortes d'actions ſerviles pour régner: *omnia ſerviliter pro dominatione*. *Séneque*, qu'une grande fortune eſt une grande ſervitude: *magna ſervitus eſt magna fortuna*.

De la maniere de rendre les penſées.

Tous les hommes étant ſuſceptibles des mêmes paſſions & des mêmes ſentimens, ont par conſéquent le même fonds d'idées: ce n'eſt

que la maniere de les rendre, qui diſtingue l'homme d'eſprit de celui qui n'en a pas, l'homme de génie de celui qui n'a que de l'eſprit, l'homme de goût de celui qui n'a que du ſavoir. *Martignac*, l'Abbé *de Marolles* & l'Abbé *Desfontaines*, en traduiſant *Virgile*, ont tous trois travaillé ſur le même fonds, & cependant on n'eſtime que la traduction du dernier : ce n'eſt pas parce qu'elle eſt plus fidelle que les deux autres, mais parce que le ſtyle eſt en général noble, pur & élégant, tandis que celui de *Martignac* & de l'Abbé *de Marolles* eſt plat & traînant.

Pluſieurs poëtes ont compoſé d'après les livres ſaints des Odes ſacrées ; mais les gens de goût n'eſtiment que celles de *Rouſſeau* & celles de M. de *Pompignan.*

C'eſt donc à la maniere de rendre ſes idées qu'on doit s'attacher. Pour leur donner de l'agrément, il faut en choiſir les expreſſions, préférer les plus nobles, rejeter celles qui n'ajoutent rien à l'idée, les varier & les diſpoſer dans un ordre capable de réveiller & de ſoutenir l'attention. Les penſées les plus vraies, les plus ſolides, peuvent devenir triviales, ſi l'on n'a ſoin de leur donner un tour agréable & piquant. Voici une penſée commune : *tout homme eſt ſujet à la mort.* Deux poëtes l'ont rendue noble &

frappante, en lui donnant un tour différent : ils ont perſonnifié la mort.

Pallida mors æquo pulſat pede
Pauperum tabernas regumque turres.

HORAT.

Malherbe n'a fait qu'imiter l'image du poëte latin ; mais il l'a rendue d'une maniere originale.

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Perſe avoit dit : *fugit perſona, manet res.*

Rouſſeau a embelli la même idée, en l'appliquant aux faux héros qu'un revers de fortune déconcerte.

Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit.

Ces exemples ſuffiſent pour donner une idée de la façon dont les penſées les plus communes peuvent être anoblies & préſentées d'une maniere agréable & piquante.

DES CONCETTI.

Ce qu'on entend par Concetti.

Le mot Italien *concetto* ſignifie en général *conception*, *penſée ;* mais en paſſant dans la langue françoiſe, il a perdu une partie de ſa ſignification, & il ſe prend toujours en mauvaiſe part. On appelle *concetti* des jeux de mots, des penſées fauſſes ou recherchées, des traits d'eſprit déplacés, & tout ce que proſcrit le bon goût. Cette expreſſion fut empruntée de l'Italien, dans le temps que *Marini* brilloit à la Cour de *Marie de Médicis*, où il trouvoit des admirateurs qui s'écrioient ſans ceſſe en le liſant, *gran' concetti ! les belles penſées !* Ceux qui furent choqués des défauts de ce poëte, qu'on mettoit au-deſſus des plus célebres Ecrivains anciens & modernes, appelerent *concetti* tout ce qui avoit quelque reſſemblance avec ſa maniere & ſon ſtyle. On alla plus loin : on crut que *Marini* étoit généralement imité & approuvé en Italie ; que le goût des *concetti* y avoit regné depuis la renaiſſance des lettres, & qu'il faiſoit comme une partie eſſentielle du caractere & de la langue des Italiens. Mais pour peu qu'on ſuive les révolutions du goût chez les Nations anciennes

& modernes, on verra qu'il n'en eſt aucune, qui, à certaines époques, n'ait connu l'abus de l'eſprit, le clinquant & les jeux de mots. Le coup-d'œil rapide que nous allons jeter ſur ces révolutions, ſuffira pour en convaincre : comme en matiere de goût l'expoſition des fautes eſt ſouvent plus utile que celle des préceptes, nous ne craindrons pas de trop multiplier dans cet article les exemples de *concetti*. Plus les Ecrivains s'écartent de ce beau ſimple & naturel qu'on admire dans les anciens, plus il eſt eſſentiel de mettre les lecteurs en garde contre les défauts brillans, & de leur donner des moyens de ſéparer le clinquant de l'or pur.

Des Concetti chez les Grecs & les Latins.

Le goût du *concetto* a une origine ancienne. On ſait que chez les Grecs, la décadence des lettres fut marquée par l'abus de l'eſprit, & que le mérite de leurs ſophiſtes conſiſtoit à éblouir autant par les *concetti* que par les paradoxes. *Denis d'Halicarnaſſe*, *Demetrius de Phalere* & *Longin* reprennent ſouvent ce défaut dans les Auteurs Grecs. Parmi les Latins, *Ovide* montra le premier, dans ſes vers, des veines de clinquant : *dulcibus abundat vitiis*, dit *Quintilien*, & ces vices agréables ne ſont que des *concetti*. *Séneque*, qui fut un perſonnage grave

& chagrin, éclatoit dans ſes tranſports par des traits de rafinement. « Moi, que je baiſe une » main encore teinte du ſang de mon pere & » de mes freres, fait-il dire à *Mégare* dans ſon » *Hercule furieux*. Ah! que plutôt l'univers ſoit » renverſé! Pere, frere, ſceptre, patrie, tu » m'as tout ravi; mais il me reſte un bien plus » précieux que tout ce que j'ai perdu, c'eſt ma » haine pour toi, ſi chere à mes yeux, que » je ſouffre même d'être obligé de la partager » avec les Thébains. » *Pline* le jeune eſt rempli de *concetti*. Il dit dans ſon fameux panégyrique, « que les dieux retirerent *Nerva* de ce monde » après qu'il eut adopté *Trajan* pour ſon ſuc- » ceſſeur; de crainte qu'après une action ſi di- » vine, il ne fît quelque choſe d'humain; qu'un » ouvrage auſſi grand que celui-là méritoit » d'être le dernier; & que l'homme qui en étoit » l'Auteur devoit prendre au plus tôt ſa place dans » le ciel, afin que ſa poſtérité eût lieu de de- » mander s'il n'étoit pas déja Dieu quand il » l'avoit fait. »

Quelques hiſtoriens latins ne furent pas plus ſages que pluſieurs de leurs poëtes & de leurs orateurs. *Velleius Paterculus* eſt plein de réflexions qui marquent un eſprit tout occupé à lier des rapports extraordinaires. Après avoir dit que *Marius* ſouffroit toutes les incommodités d'une vie pauvre dans les murs de Carthage, il

ajoute, « que *Marius* regardant Carthage, &
» Carthage regardant *Marius*, pouvoient ſe con-
» ſoler de leur commune diſgrace. »

Des Concetti chez les Italiens.

Le créateur de la langue Italienne, *Dante*, quoique né dans des temps de barbarie & de mauvais goût, n'offre point cette recherche d'eſprit qui mene aux *concetti*. Il eſt ſouvent groſſier & bizarre, mais il ne tombe jamais dans le rafinement & le précieux. Ce qui le caractériſe en général, c'eſt à-la-fois une hardieſſe & une ſimplicité de ſtyle qu'aucun poëte n'a poſſédé au même degré.

Pétrarque, qu'on ne connoît gueres que comme poëte, mais qui fut un génie univerſel, a exprimé les ſentimens les plus nobles & les plus délicats de la maniere la plus ſimple & la plus touchante. On trouve dans ſes poéſies la grace d'*Horace*, la douceur inſinuante de *Tibulle*, l'imagination féconde de *Properce*. On ne peut nier cependant que *Pétrarque* n'ait quelquefois des penſées peu naturelles; mais ſi l'on conſidere que ce poëte a ſenti & exprimé le premier ce que *Platon* avoit conçu; qu'il a réaliſé les brillantes chimeres débitées par les diſciples de *Socrate*, ſur la nature & les effets de l'amour; ſi l'on ſe rappelle qu'il conſacra trente

ans de ſa vie à louer & pleurer *Laure*, & à répéter d'une maniere nouvelle des ſentimens inconnus aux poëtes de l'antiquité, on ſera ſurpris qu'il ne ſe ſoit pas écarté plus ſouvent de cette ſimplicité antique dont il donna lui-même des exemples. *Pétrarque* n'étoit point porté aux *concetti* par le caractere de ſon génie. Pour s'en convaincre, il ſuffit d'obſerver qu'aucun de ſes nombreux imitateurs n'eſt tombé dans ce défaut. On ſait avec quelle fidélité les imitateurs copient les imperfections de leurs modeles.

Bocace donna à la proſe italienne cette perfection que *Dante*, & ſur-tout *Pétrarque* avoient donnée à la poéſie. Il ſe forma ſur les grands Ecrivains du ſiecle d'*Auguſte*. Il réunit leur richeſſe, leur élégance & leur facilité, & il n'eut ni recherche dans les penſées, ni affectation dans le ſtyle. Les ſucceſſeurs & les imitateurs de *Petrarque* & de *Bocace*, ayant fait une étude plus approfondie des anciens, montrerent encore plus de goût que leurs maîtres. *Politien*, *Bembo*, *Caſa*, *Caſtiglione*, *Machiavel*, *Guichardin*, *Caro* & tous les Ecrivains célebres du ſeizieme ſiecle ne connurent point les *concetti*. L'*Arioſte* lui-même, qui s'eſt abandonné à tous les écarts de ſon imagination, ne tombe jamais dans le rafinement. Il ſe permet quelquefois des plaiſanteries qu'un goût ſévere peut rejeter, comme lorſqu'il dit d'un guerrier, *qu'il com-*

battoit, & que *néanmoins il étoit mort* :

Andava combattendo, ed era morto.

Mais il ne faut pas confondre un badinage avec les *concetti.*

Au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, l'amour de la nouveauté, & le dégoût qu'on avoit pour les ouvrages vides & froids des imitateurs ſerviles des anciens, furent cauſe que pluſieurs Ecrivains s'efforcerent de donner plus de force & de couleur au ſtyle, plus de brillant & de profondeur aux idées. Mais les ſciences & la philoſophie n'ayant pas fait de grands progrès à cette époque, les poëtes & les orateurs n'eurent pas des idées nouvelles à rendre, & ils ne purent que répéter avec exagération ce qu'on avoit déja répété foiblement. On ſe borna à rechercher des traits déliés, à dire en énigme ou en ſtyle giganteſque des choſes communes, à rapprocher des idées qui paroiſſoient incompatibles, à ſaiſir de faux rapports, &c. Le *Taſſe*, qui vécut à la fin du ſeizieme ſiecle, ſe reſſentit du mauvais goût qui commençoit à s'introduire de ſon temps. On lui reproche avec raiſon des *concetti ;* mais on connoîtroit mal ce grand poëte, ſi l'on croyoit qu'il a répandu dans ſes ouvrages les jeux de mots, les équivoques & les pointes. Les *concetti* du *Taſſe* ne ſont preſque toujours que des traits ingénieux & délicats qui ne conviennent pas au genre ou au ſujet, mais qui ſeroient

approuvés par le goût, s'ils étoient à leur place. Lorſque le *Taſſe* traite des genres qui admettent ces beautés qui lui coûtoient ſi peu, il ne tombe point dans les *concetti* : auſſi ſon *Aminte* eſt-il un des ouvrages les plus parfaits de la poéſie moderne.

Guarini s'écarta beaucoup plus que le *Taſſe* de la ſimplicité des anciens, & défigura, par la manie de l'eſprit, un genre dont le principal mérite eſt de préſenter une peinture vraie & naïve de la nature. Les beautés ſans nombre qui brillent dans ſon *Paſtor fido*, rendirent ſon exemple contagieux. On admira de ſon temps ce qu'il dit du géant *Encelade*. *Virgile* le repréſente brûlé des foudres de Jupiter, & vomiſſant des flammes par les ouvertures de la montagne ſous laquelle les dieux l'ont enſeveli. *Guarini*, d'une belle image fait un *concetto* : il dit que ce géant lance des feux de colere & d'indignation contre le ciel, ſans qu'on ſache s'il eſt foudroyé ou s'il foudroie.

La dove ſotto alla gran mole Etnea,
Non ſo ſe fulminato o fulminante,
Vibra il fiero gigante
Contra il nemico ciel fiamme di ſdegno.

C'eſt *Marini* ſur-tout qu'on doit regarder comme la cauſe de la décadence du goût au dix-ſeptieme ſiecle. Il forma une école de poëtes qui ſe faiſoient une loi de s'écarter en tout des

maîtres fameux de l'antiquité, & il trouva un grand nombre d'admirateurs & d'apologiſtes en France & en Italie. Les talens prodigieux qu'il avoit reçus de la nature, & qu'il auroit pu perfectionner s'il n'avoit eu l'ambition d'introduire un goût nouveau, ſéduiſirent ſes contemporains, & firent trouver de l'agrément dans ce Phébus preſque perpétuel, dans ces idées ſingulieres, ces jeux de mots, ces tirades de vers où la même idée eſt toujours répétée, & ces *concetti* de toute eſpece dont il eſt rempli.

Si une hardieſſe, quoiqu'ingénieuſe, déplaît quand elle eſt forcée, qui pourra approuver *Marini* lorſqu'il appelle le roſſignol *ſon volant, voix en plume, & plume harmonieuſe ;* ou quand il nomme la roſe, *l'œil du printems, la fleur des fleurs, la prunelle de l'amour, la pourpre des prairies*; ou lorſqu'il appelle les étoiles, *les lampes d'or du firmament, les flambeaux des funérailles du jour, les miroirs du monde & de la nature, les fleurs immortelles des campagnes céleſtes ?* Un ſtyle ſi ridiculement recherché, ſe rencontre dans la plupart des ouvrages de *Marini.* Il n'eſt pas moins abſurde dans ſes penſées, où il s'éloigne de la vérité pour s'attacher au ſophiſme. Dans un ſonnet où il célébroit un tableau de *Cornelio il fiamingo*, repréſentant la chûte de Phaëton, il dit :

Che ſe come al Garzon la vita aveſſi
Dato alla fiamma, ancor di nuovo avrebbe;
Non che la tela, incenerito il mondo.

« Si tu avois donné la vie à la flamme, comme » tu as ſu la donner à *Phaëton*, tu aurois encore de nouveau réduit le monde en cendres, » ainſi que la toile ».

Parmi les imitateurs de *Marini*, pluſieurs, tels que *Preti*, *Achillini*, *Voratori*, *&c.* eurent beaucoup d'eſprit & d'imagination; mais tous porterent le goût des *concetti* juſqu'à la folie. Un de ces *Mariniſtes* voulant donner la raiſon pour laquelle le bourreau avoit frappé pluſieurs fois *Pompée*, dit :

Perche libera aver non può l'uſcita
Per una ſola piaga alma ſi grande.

« Parce qu'il avoit l'ame trop grande pour » qu'elle pût ſortir par une ſeule bleſſure. » Un autre poëte, dans un Drame paſtoral, fait parler ainſi un berger qui ſe prépare à aller à la chaſſe :

Prima d'uſcir alla terribil caccia,
Vorrei Clizia veder; ch'io vorrei meglio
Imparar a ferir da ſuoi begli occhi.

« Avant de me rendre à la chaſſe, je voudrois » voir

» voir *Clizia*, je voudrois apprendre de ſes » beaux yeux l'art de bleſſer. » Ces yeux & ces plaies nous rappellent un madrigal ſur les yeux noirs d'une Demoiſelle. Le poëte leur demandoit ſérieuſement :

Occhi veſtiti a bruno
Avete forſe uccifo qualcheduno ?

« Beaux yeux vêtus de deuil, avez-vous par » haſard tué quelqu'un ? »

La manie des *concetti* gagna les proſateurs comme les poëtes. *Emmanuel Teſauro*, Ecrivain doué d'une grande imagination, eut le malheur de ſe diſtinguer dans ce genre vicieux. En parlant des fuſées volantes, il dit : « qu'il ſemble » qu'elles vont embraſer la ſphere du feu, fou- » droyer les foudres mêmes, & donner l'alarme » aux étoiles. » *Par che ſagliano ad infiammar la ſfera del fuoco, a fulminare i fulmini, ed a gridare allarme contra le ſtelle.* Il ne faut pas cependant oublier que l'Italie eut à cette même époque des Ecrivains qui combattirent le mauvais goût, & donnerent des modeles de ſtyle en tous les genres. *Chiabrera*, *Taſſoni*, *Segneri*, *Galilée*, *Marchetti*, *Filicaja*, *Redi*, *&c.* furent les contemporains des *Mariniſtes.*

Des Concetti chez les Eſpagnols.

Le goût a éprouvé en Eſpagne les mêmes révolutions qu'en Italie. Les Eſpagnols perfectionnerent leur langue au ſeizieme ſiecle, & produiſirent des chef-d'œuvres ; mais dans le ſiecle ſuivant, le bel eſprit, l'enflure, le raffinement vinrent infecter leur littérature. Les ſuccès qu'ils eurent au théâtre & dans l'éloquence de la chaire, les firent imiter par les autres nations, & leur ont mérité le reproche d'avoir beaucoup contribué à la décadence du goût.

Il nous ſeroit facile de trouver dans les Ecrivains les plus célebres du 17e ſiecle, des exemples de *concetti*. Nous nous bornerons à en rapporter un petit nombre. Le Comte de *Villa-Mediana*, poëte très-eſtimé de ſon temps, dit « qu'une belle Dame, qui ſe peignoit au ſo-» leil, ſillonnoit de beaux gouffres avec un vaiſ-» ſeau doré d'un métal blanc, & ajoute que » ſes mains étoient d'argent, & que ſes che-» veux faiſoient honte aux rayons du ſoleil. »

Al ſol niſe ſurcava golfos bellos
Con dorado baxel de metall cano
Afrenta de la plata tra ſu mano
Y afrenta de los rayos ſu cabellos.

Il finit ſon ſonnet en diſant, « que ſes cheveux

» étoient des chaînes & des filets tendus pour » prendre ceux qui vouloient fuir ; des ondes » tremblantes d'un or orageux & des cieux na- » vigables. »

En red, que prende mas alque s'exapa
Cadenas ſon, y de oro procelloſo,
Tremulas ondas, navegados cielos.

Girone, poëte que *Gracian* appelle *très-ſubtil*, pour mettre quelque choſe de merveilleux dans ſon Poëme de la Paſſion, a oſé dire « que le » coq chanta au moment où Saint Pierre re- » nioit ſon divin Maître, parce qu'il apperçut » dans cet Apôtre la plus grande poule. »

Non avia da cantar el gallo
Viendo tan grande gallina :

Il fait par-là alluſion à la foibleſſe & à la crainte que Saint Pierre témoigna dans cette action. Louis de *Gongora*, ſurnommé le *merveilleux*, porta le galimathias à un ſi haut degré, qu'il ne put lui-même entendre ſes vers, lorſque les premiers feux de ſon imagination furent tempérés. Les Eſpagnols, après avoir admiré *Gongora*, ont ſu l'apprécier, & ſon obſcurité a paſſé en proverbe. *Miguel de Cervantes* fait parler ainſi un homme déſeſpéré & las de vivre :

Ven muerte tan eſcondida,
Que nop te ſienta venir;
Porque el plazer del morir
Non me torne a dar la vida.

« O mort! viens promptement contenter mon envie;
» Mais viens ſans te faire ſentir,
» De peur que le plaiſir que j'aurois à mourir
» Ne me rendît encor la vie. »

Gracian ne ſe contenta pas de dire dans ſon *héros*, qu'un grand cœur eſt un cœur géant, *un coraçon gigante* : « il traite celui d'Alexandre » *d'archicœur*, dans un coin duquel tout le » monde étoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit de la » place pour ſix autres. » *Grande fue el de Alexandro y el archicoraçon, pues cupo en un rinçon del todo eſte mundo holgadamente, dexando lugar para otros ſeis.* Les aſcétiques Eſpagnols ont rafiné ſouvent plus que les poëtes. On lit dans un livre où ſont recueillis divers ſentimens de piété : « Mon Dieu, ſi on vouloit me faire » Dieu, je ne ſais ce que je ferois, & ſi je » le refuſerois afin que vous n'euſſiez point » d'égal, ou ſi je l'accepterois pour vous aimer » comme vous méritez d'être aimé. » *Dios mios, ſi me dieran ſer tambien Dios, no ſe que me hiziera, ò reuſarlo porque no tuvieras igual, o acceptarlo por amarte como mereces.* La manie

des *concetti* a été beaucoup plus générale parmi les Eſpagnols que parmi les Italiens, & a duré plus long-temps ; puiſque ce n'eſt que vers le milieu de ce ſiecle que le bon goût s'eſt rétabli chez eux. Dans ce long intervalle de temps, les Eſpagnols comptent très-peu d'Ecrivains qui aient ſu ſe préſerver de la corruption générale, & ils n'eurent point, comme les Italiens, des philoſophes, des ſavans, qui, par leurs découvertes & leurs lumieres, puſſent le dédommager de la décadence de leur littérature. Ils ne connoiſſoient point d'autre philoſophie que les ſubtilités ſcolaſtiques, & rien ne contribua autant à entretenir le goût du rafinement, des déclamations puériles & des *concetti.*

Des Concetti chez les François.

On ſait que la langue françoiſe ne fit pas de grands progrès au ſeizieme ſiecle. La plupart des Ecrivains de cette nation, non-ſeulement manquerent de goût & de critique, mais ils furent infectés de ces *concetti* qu'on ſemble attribuer excluſivement aux Italiens & aux Eſpagnols. *Boileau* a dit :

Jadis de nos Auteurs les pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos vers attirées.

Nous obſerverons d'abord que les François

ayant ſur-tout imité les Eſpagnols dans leurs pieces de théâtre, ils pourroient avoir pris d'eux le goût des pointes ; mais s'il eſt inconteſtable que les Ecrivains François qui ont fleuri au ſeizieme ſiecle, c'eſt-à-dire, dans le temps que le bon goût régnoit en Italie & en Eſpagne, ont eu aſſez généralement le goût des pointes & des penſées recherchées, pourquoi ſuppoſer que ceux qui ont vécu au commencement du dix-ſeptieme, ont pris ce défaut des Italiens & des Eſpagnols ? On trouve un grand nombre de *concetti* dans *Ronſard*, *Villon*, *S. Gelais*, *Deſportes*, *Marot* même, &c. qui prouvent la fauſſeté de l'aſſertion de *Boileau*. *Paſſerat*, dans un Sonnet fait en 1570 ſur la négociation de la paix, négociation qui dura neuf mois, dit, en parlant à la France :

Recevant cette paix, commence à t'éjouir :
Ce n'eſt pour peu de mois que tu dois en jouir ;
Puiſqu'elle eſt née à terme, elle eſt pour long-temps vivre.

Le même Poëte, parlant de ſa maitreſſe qui étoit petite, dit :

Qu'on ne m'allegue point qu'eſt petit mon amour ;
Plus un feu eſt petit, & mieux peut-on l'éteindre.

Bertaut, mort en 1611, fut un des Poëtes les plus délicats de ſon temps ; il offre cependant beaucoup de *concetti*.

Ne vous offenſez point, belle ame, de mon ame,
De voir qu'en vous aimant j'oſe plus qu'il ne faut :
C'eſt bien trop haut voler ; mais étant tout de flamme,
Ce n'eſt rien de nouveau, ſi je m'enleve ſi haut.

On trouve dans *St.-Gelais* des concetti auſſi outrés que ceux des plus fameux *Mariniſtes :* voici l'épitaphe qu'il fit pour une dame de la cour de *François I.*

O voyageurs ! ce marbre fut choiſi
Pour publier la grande extorſion
De mort qui prit Hélene de Boiſſi,
Dont ici gît la moindre portion !
Car, s'elle eût eu à la proportion
De ſes valeurs un juſte monument,
Toute la terre elle eut entierement
Pour ſon cercueil, & la grand mer patente
Ne fut que pleurs, & le clair firmament
Lui eût ſervi d'une chapelle ardente.

Le même poëte, dans l'épitaphe de *François I*, après avoir dit que le monument ne contenoit que le cœur de ce Roi, ajoute :

Donc ici n'eſt pas tout ce grand vainqueur ?
Il y eſt tout ; car il étoit tout cœur.

Malherbe, de l'aveu même de pluſieurs critiques françois, fut le premier Poëte qui eut du goût ; il n'eſt pas exempt cependant des défauts de ſes prédéceſſeurs & de ſes contemporains.

On trouve ſouvent dans ſes vers de l'enflure & de l'obſcurité. On connoît ſes vers ſur St.-Pierre :

C'eſt alors que ſes cris en tonnerre s'éclatent :
Ses ſoupirs ſe font vents qui les chênes combattent ;
Et ſes pleurs, qui tantôt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent qui, des hautes montagnes,
Ravageant & noyant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'univers ne ſoit qu'un élément.

Théophile, *St.-Amant*, le P. *Lemoine*, &c. ſont fameux par leurs *concetti*. Dans ſa tragédie de *Pyrame* & *Thysbé*, qui eut un grand ſuccès, *Théophile* fait apoſtropher ainſi le poignard dont *Pyrame* s'étoit ſervi pour ſe tuer :

Ah ! voici le poignard qui, du ſang de ſon maître,
S'eſt ſouillé lâchement ! Il en rougit, le traître !

On trouva fort ingénieux dans le temps ce calambourg de *St.-Amand*, ſur l'incendie du palais :

Certes l'on vit un triſte jeu,
Quand à Paris Dame Juſtice
Se mit le palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épices.

Le P. *Lemoine*, auteur du poëme de *St.-Louis*, qui n'eſt qu'un tiſſu de *concetti*, s'exprime ainſi, dans un ſonnet ſur un tableau repréſentant *Clélie*

& d'autres dames Romaines, qui s'échapperent du camp de Porſenna, & ſe rendirent à Rome en paſſant le Tibre à la nage:

Ne craignez point la mort, fugitives beautés:
Devant vous de reſpect ſes traits ſont arrêtés,
Et ces eaux de vos feux vont être conſumées.

Preſque tous les Poëtes françois qui ont vécu depuis *Malherbe* juſqu'à *Racine*, ont été ſujets aux *concetti*. Nous ne parlerons ici que de *Corneille*. On ſait qu'il étoit porté, par le caractere de ſon génie, au grand, au giganteſque, & qu'il prit pour modeles, parmi les auteurs de l'antiquité, des écrivains proſcrits par le bon goût, mais qui avoient quelque rapport avec lui. Les tragédies de ce grand Poëte préſentent preſque toutes de l'enflure, des ſubtilités, & même des jeux de mots. Nous ne nous arrêterons pas à relever des défauts que tout le mode ſent, comme celui qu'on remarque dans ce vers de la *Toiſon d'or*, où *Hipſipile* dit à *Médée*, en faiſant alluſion à ſes ſortileges:

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Il ſera plus utile de faire remarquer quelques *concetti* dans le goût de ceux du *Taſſe*, c'eſt-à-dire, des penſées, des images, des ſentimens, qui en général ne ſont défectueux que parce

qu'ils ne ſont pas à leur place. *Cinna* dit en parlant de *Pompée* :

Le ciel choiſit ſa mort, pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devoit cet honneur aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette penſée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'eſprit, & même un air de grandeur qui impoſe. Je ſuis sûr, dit *Voltaire*, que ces vers, prononcés avec l'enthouſiaſme & l'art d'un bon acteur, ſeront applaudis ; mais je ſuis sûr que la piece de *Cinna*, écrite toute dans ce goût, n'auroit jamais été jouée long-temps. En effet, pourquoi le ciel devoit-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains eſclaves après ſa mort ? Le contraire ſeroit plus vrai : les mânes de *Pompée* devroient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté, pour laquelle on ſuppoſe qu'il combattit & qu'il mourut.

Que dans *Rodogune*, *Antiochus* diſe de ſa maitreſſe qui le quitte, après lui avoir indignement propoſé de tuer ſa mere :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'eſprit ; c'eſt faire une épigramme contre *Rodogune* ; c'eſt comparer ingé-

nieuſement les dernieres paroles qu'elle dit en s'en allant aux fléches que les Parthes lançoient en fuyant. Mais ce n'eſt pas parce que ſa maitreſſe s'en va, que la propoſition de tuer ſa mere eſt révoltante; qu'elle ſorte ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme eſt donc fauſſe; & ſi *Rodogune* ne ſortoit pas, cette mauvaiſe épigramme ne pourroit plus trouver place.

Que ſeroit-ce donc qu'un ouvrage rempli de penſées recherchées & problématiques, ajoute l'écrivain célebre que nous venons de citer? Combien ſont ſupérieurs à toutes ces idées brillantes, ces vers ſimples & naturels!

Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner!
Soyons ami, Cinna! c'eſt moi qui t'en convie.

Ce n'eſt pas ce qu'on appelle eſprit, c'eſt le ſublime & le ſimple qui ſont la vraie beauté. Si *Racine* faiſoit toujours parler *Pyrrhus* dans ce ſtyle:

Vaincu, chargé de fers, de regrets conſumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Hélas! fus-je jamais ſi cruel que vous l'êtes?

Si *Oreſte* continuoit toujours à dire, que les Scythes ſont moins cruels qu'*Hermione*, ces deux perſonnages ne toucheroient point du tout;

on s'appercevroit que la vraie paſſion s'occupe rarement de pareilles comparaiſons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troie fut conſumée, & les feux de l'amour de *Pyrrus ;* entre les Scythes, qui immoloient des hommes, & *Hermione*, qui n'aime point *Oreſte*. *Racine* perfectionna tellement ſon goût par l'étude des anciens, qu'aucun Poëte de ſa nation n'a approché autant que lui de ce beau ſimple qui les caractériſe.

Si les Italiens de ce ſiecle ont été ſujets aux Concetti.

Nous avons vu que le goût bizarre, introduit par *Marini*, ne fut pas général en Italie, & qu'elle eut à cette époque même des écrivains comparables à ceux qu'elle avoit produits dans le bon ſiecle. Ceux qui avoient été ſéduits par la nouveauté, ſe dégoûterent bientôt de ces jeux de mots extravagans, de ces alluſions forcées, de ces comparaiſons monſtrueuſes, de ces allégories ridicules qu'ils avoient admirées. Il ſe forma des Académies qui eurent pour objet de rappeler les bons modeles & de réparer le mal qu'avoient fait d'autres ſociétés littéraires, dont les noms étoient (1) auſſi bizarres que le goût.

(1) Si les Académies contribuent à répandre le bon goût

Tel fut le but de l'inſtitution de l'Académie des *Arcades*, fondée à Rome en 1690, ainſi que de ſes colonies qui s'établirent dans différentes villes d'Italie. Les gens de lettres, membres de ces ſociétés, contribuerent, autant par leurs exemples que par leurs préceptes, à la reforme du goût également corrompu dans la poëſie & dans l'éloquence. *Gravina*, *Orſi*, *Zeno*, *Menzini*, *Manfredi*, *Zappi*, *Guidi*, *Lazzarini*, *Maffei*, *Muratori*, &c. & tous les écrivains célebres à qui l'Italie doit cette révolution, ſurent ſe garantir de la manie des *concetti*. Pluſieurs d'entr'eux offrent cette ſimplicité élégante, cette richeſſe naturelle, cette juſteſſe de penſées & de ſtyle qui caractériſent les plus célebres Auteurs de l'antiquité, & qu'on trouve ſi rarement dans les modernes. Les ſucceſſeurs des hommes illuſtres que nous venons de nommer, les *Métaſtaſe*, les *Rolli*, les *Cocchi*, les *Frugoni*, les *Zanotti*, les *Algarotti*, les *Venini*, les *Bettinelli*, les *Parini*, les *Bonafede*, &c. ne ſe ſont pas écartés des traces de leurs maîtres. Non-ſeulement on mépriſe les *Concettiſtes* en

---

& les lumieres, elles contribuent auſſi à entretenir le mauvais goût & les préjugés. Les Académiciens *Mariniſtes* étoient dignes de leurs noms. Ils s'appeloient les *agités*, les *ardens*, les *ténébreux*, les *chimériques*, les *obſcurs*, les *diſſonans*, &c.

Italie, mais on ne cite point parmi les bons écrivains ceux qui affectent d'écrire dans le *goût François*. On blâme avec raiſon la manie des *Galliciſmes*, que pluſieurs écrivains ſe permettent, ſous prétexte de donner à la langue des formes plus ſimples & plus faciles, comme ſi *Galilée*, *Redi*, *Magalotti*, &c. n'avoient pas laiſſé aux Italiens des modeles de ſtyle philoſophique; & l'on regarde comme contraire au bon goût la *maniere françoiſe*, c'eſt-à-dire, ſelon l'expreſſion de *Voltaire*, ces jeux de l'imagination, ces fineſſes, ces traits ſaillans, ces petites ſentences coupées, ces familiarités ingénieuſes qu'on prodigue aujourd'hui en France. Cet immortel Ecrivain a mérité lui-même le reproche qu'il fait à pluſieurs de ſes compatriotes. Si on le compare avec le plus célebre poëte qu'ait eu de nos jours l'Italie, on verra que *Métaſtaſe* n'a jamais ces défauts brillans, ces *concetti* ingénieux qu'on rencontre ſouvent dans *Voltaire*.

Quelle eſt la langue la plus ſujette aux Concetti?

On a dit que c'eſt à la pauvreté de leur langue que les François doivent en partie la grande quantité de leurs bons mots. Nous croyons que par le caractere de leur langue, ils doivent auſſi être portés aux *concetti* plus qu'aucune autre nation. Si l'on compare la poéſie françoiſe avec

l'italienne, on trouve que la maniere de celle-ci eſt infiniment plus parfaite, & que ſes moyens ſont plus étendus & plus faciles. La poéſie italienne tend toujours à réveiller le ſens de l'imagination, & elle ſe permet tout ce qui peut conduire à ce but. La poéſie françoiſe ne parle preſque qu'à l'eſprit ; rarement met-elle les objets ſous les yeux. N'employant gueres que des termes abſtraits, généraux & vagues, elle ne forme, pour ainſi dire, que des tableaux métaphyſiques, dont l'eſprit ne trouve point de modele dans la nature ; au lieu que la poéſie italienne emprunte preſque toujours les couleurs particulieres de quelqu'objet de la nature, dont elle revêt celui que ſon imagination enfante. La langue françoiſe ſe refuſe aux peintures d'une foule d'objets qu'elle ne ſauroit embellir ; auſſi les poëtes entaſſent-ils ſouvent des penſées ingénieuſes, quand il faudroit peindre & ſentir.

Rapprocher, dans une penſée, les choſes les plus éloignées, égayer l'expreſſion par une agréable antitheſe, relever dans chaque ſujet ce qu'il y a de plus merveilleux, voilà, dit le Comte *Algarotti* (1), en quoi conſiſtent les principales qualités de l'eſprit françois. L'eſprit d'*Ovide* eſt de la même trempe ; & de tous

(1) Voyez Penſées diverſes.

les anciens, il paroît être celui qui auroit le moins l'air étranger en France. En prouvant cette conformité par une foule d'exemples, dont nous ne rapporterons qu'un très-petit nombre, *Algarotti* prouve en même temps que de toutes les nations, la françoise est celle qui s'éloigne davantage du goût antique, & qui est la plus portée naturellement aux *concetti.*

Ovide écrit du Pont à *Auguste* :

Sed nisi peccassem, quid tu concedere posses?
Materiem veniæ fors tibi nostra dedit.

Il semble qu'on lit les lettres du Comte de *Bussi-Rabutin*, qui de son exil voudroit adoucir *Louis XIV* indigné contre lui, pour une faute semblable à celle d'*Ovide.* Quand ce Poëte loue le Roi *Cotys*, & pour ses exploits guerriers, & pour son amour des lettres, on croit lire les épîtres de *Voltaire* au grand *Frédéric.*

Sed quam morte ferox, &c.

Rien de plus délicat que ce qu'il dit à *Livie* :

Quæ veneris formam, mores Junonis habendo
Sola est cœlesti digna reperta toro....
Fœmina sed Princeps, in qua fortuna videre
Se probat, & cœcæ crimina falsa tulit.

Il recommande à sa femme d'implorer la protection

tection de cette Princeſſe, & d'embraſſer ſes genoux, pour obtenir qu'on change le lieu de ſon exil. Ne demandez pas autre choſe, ajoute-t-il :

Plura quidem ſubeunt ; ſed jàm turbata timore,
Hæc quoque vix poteris ore tremente loqui.
Suſpicor hoc damno tibi non fore : ſentiat illà
Te Majeſtatem pertimuiſſe ſuam.

« Au moins, Sire, ne croyez pas que je » tremble vis-à-vis de vos ennemis ; » dit à *Louis XIV* un vieux Officier qui ſe troubla ou feignit de ſe troubler, en lui demandant une grâce.

La lettre de *Pâris* à *Hélene* & la réponſe de celle-ci, ſont du même ſtyle. L'art d'aimer eſt auſſi plein de vers François. Le même goût ſe montre dans les métamorphoſes. *Apollon* dit à *Phaëton*, qui lui demande de lui laiſſer conduire ſon char :

Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas....
Pignora certa petis ; do pignora certa timendo.

Fontenelle a rendu ainſi ce dernier vers dans ſon opéra de *Thétis & Pelée :*

Va, fuis ; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime.

Ajax, demandant les armes d'*Achille*, dit :

Dummodo pugnando ſuperem, tu vince loquendo.....
Atque Ajax armis, non Ajaci arma petuntur....

Lorſque ces armes ont été adjugées à *Ulyſſe*, le Poëte conclut:

Fortiſque viri tulit arma diſertus.

Ovide, parlant du ſacrifice d'*Iphigénie*, dit :

.... Poſtquam pietatem publica cauſa,
Rexque patrem vicit. ....

On croit entendre un Poëte François qui s'exprime en ces termes :

Il fallut bien des dieux appaiſer la colere,
Et dans Agamemnon, le Roi vainquit le pere.

Notre objet dans cet article n'a pas été de déprimer la littérature Françoiſe, que nous regardons comme ſupérieure, à bien des égards, à celles des autres nations. Nous avons cru qu'il étoit utile de prouver que les *concetti* n'ont pas appartenu excluſivement aux Italiens, & que les Ecrivains François ſont ſujets à ce défaut plus que ne le penſe le grand nombre des Lecteurs.

DU SUBLIME
ET DE
SES DIFFÉRENTES ESPECES.

Définition du Sublime.

LE *ſublime*, dans les écrits, eſt un ſentiment qui, par la grandeur & la vivacité dont il eſt exprimé, éleve l'ame & excite ſon admiration ou ſon étonnement. Nous diſons *dans les écrits*, pour le diſtinguer du ſublime des mœurs, dont nous traiterons. Nous l'appelons un *ſentiment*, parce que ce mot renferme & ſuppoſe l'expreſſion de la choſe ou de la penſée.

Dieu dit : *que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere fut faite.*

Ce trait de la Geneſe eſt ſublime, de l'aveu de tout le monde ; mais ſi *Moïſe* ſe fût exprimé autrement, & qu'il eût dit, par exemple : *Dieu n'eut beſoin que d'un mot pour créer la lumiere*, on n'auroit jamais cité cette expreſſion comme ſublime, quoiqu'elle diſe tout autant que la premiere. Pourquoi ? Parce qu'elle ne préſente qu'un récit dépourvu de mouvement & de vivacité. Ce qui prouve qu'il ne ſuffit pas qu'une idée

ſoit grande, qu'un ſentiment ſoit merveilleux; pour être réputé ſublime; il faut encore qu'il ſoit vivement rendu, que l'expreſſion en ſoit ſentie & animée, ainſi que l'annonce la définition. Or ces qualités ſe trouvent réunies dans l'exemple cité : *dixitque Deus fiat lux, & facta eſt lux. Moïſe* ne raconte pas : il ſent, il eſt pénétré de l'action, il la met ſous les yeux du lecteur; il le rend, pour ainſi dire, témoin de ſa rapidité par le tour vif & animé qu'il emploie : le lecteur croit voir la lumiere ſe former dans l'inſtant même que la parole ſort de la bouche de Dieu.

Des différentes eſpeces de Sublime.

Le ſublime ne ſouffre point de diviſion; il eſt un, & par conſéquent indiviſible. Cependant, ſi on le conſidere par rapport aux objets qui lui ſervent de matiere, on peut le diviſer en *ſublime d'images*, en *ſublime de ſentimens*, & en *ſublime de mœurs*. Le premier a pour objet la grandeur des actions & des choſes inanimées; le ſecond porte ſur les choſes animées, & marque les mouvemens du cœur & les diſpoſitions actuelles de l'ame; enfin, le troiſieme exiſte dans la conduite des hommes & la pratique des vertus.

Du ſublime des Images.

Les grands objets de la nature, les grandes actions & les grandes qualités des êtres intelligens peuvent fournir matiere au ſublime des images. Tel eſt ce paſſage de l'Ecriture : *Le Seigneur a lancé ſes regards, & les nations ont été diſſipées.* Quelle image de la puiſſance de Dieu! que cette image eſt vivement rendue! Ce n'eſt pas un récit, c'eſt la peinture de l'action, c'eſt l'action même. La grandeur de la penſée éleve l'ame, la maniere vive dont elle eſt exprimée la frappe, & la réunion de ces deux qualités rend l'image ſublime. Les livres Saints en offrent une infinité d'exemples. *J'ai vu l'impie dans la gloire*, dit le Roi prophete; & *plus élevé que les cedres du Liban. J'ai repaſſé, il n'étoit déja plus. Je n'ai pas même trouvé le lieu où il étoit.* Ce paſſage rappelle ces vers ſublimes de *Racine.*

Il fut des Juifs, il fut une inſolente race :
Répandus ſur la terre, ils en couvraient la face.
Un ſeul oſa d'Aman attirer le courroux :
Auſſi-tôt de la terre ils diſparurent tous.

Les Cieux racontent, dit l'Auteur des Pſeaumes, la gloire du Seigneur. Le firmament publie qu'il eſt l'ouvrage de ſes mains. Le jour le dit

au jour, & la nuit à la nuit. Quelle ſublimité, quelle vivacité dans les images ! *Le jour le dit au jour.* Qui peut entendre cette voix ſans être tranſporté & humilié tout enſemble ? Car, comme dit *Cicéron*, la penſée des choſes céleſtes, & la vue des merveilles de la nature, élevent l'ame en même temps qu'elles lui inſpirent de la modeſtie.

Exemples du ſublime des Images, pris d'Homere.

On trouve dans *Homere* beaucoup d'exemples, du ſublime des images. *Thétis*, dans l'Iliade, va prier *Jupiter* de venger *Achille* des outrages d'*Agamemnon*. *Jupiter* répond à la Déeſſe : Je le comblerai de gloire ; & pour vous en aſſurer, je vais faire un ſigne de tête qui eſt le gage le plus certain de la foi de mes promeſſes.

Il dit : du mouvement de ſa tête immortelle,
L'Olympe eſt ébranlé.

La vivacité avec laquelle cette image eſt exprimée, la rend frappante & ſublime. N'eſt-ce pas encore le ſublime des images, quand le même Poëte peint la diſcorde ayant

La tête dans les cieux, & les pieds ſur la terre.

Quelle idée nous offre-t-il encore du bruit qu'un Dieu fait en combattant ?

Le Ciel en retentît, & l'Olympe en trembla.

Le morceau ſuivant cité par *Longin* & traduit par *Boileau*, offre pluſieurs images ſublimes.

L'enfer s'émeut au bruit de *Neptune* en furie :
De ſon trône ébranlé *Pluton* s'élance & crie :
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du *Styx* la rive déſolée ;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des dieux.

Exemples du ſublime des Images, pris de Corneille.

Il en offre pluſieurs. *Sertorius* donne de lui-même une très-grande idée quand il dit :

Rome n'eſt plus dans Rome ; elle eſt toute où je ſuis.

Ce que *Silius Italicus* dit de *Fabius*.

Illic patria eſt, murique urbis ſtant pectore in uno.

n'eſt pas auſſi vif, auſſi rapide, auſſi énergique que le vers de *Corneille*. Le défaut de cette vivacité fait qu'on ne trouve pas cette même ſublimité dans ce que *Cicéron* dit de *Brutus* & de *Caſſius*, quelque grande & noble que ſoit ſa penſée : *En quelqu'endroit du monde qu'ils ſoient,*

là eſt l'appui de la République ; ou plutôt, là eſt la République même.

Corneille a dit du même *Brutus :*

Il eſt des aſſaſſins, mais il n'eſt plus de *Brute.*

On ſentira la ſublimité de cette penſée, ſi on fait attention qu'elle découvre les motifs héroïques de la conſpiration de *Brutus* contre *Céſar* ; qu'elle fait entendre que *Brutus* ne lui ôta la vie que pour ſauver la liberté de la patrie ; que le principe de ſon action la juſtifie, & qu'enfin ſa vertu l'éleve ſi fort au-deſſus de tous ceux qui tenteroient de ſemblables entrepriſes, qu'ils ne feroient que des aſſaſſins auprès de lui. Un autre Poëte a dit de ce héros du patriotiſme :

Et dans le ſeul *Brutus* tous les Romains ſont morts.

Trag. de Séjan.

Ce vers nous paroît auſſi ſublime que celui de *Corneille.* Quelle image ! Que de grandeur dans un ſeul homme !

Corneille nous donne une grande idée de *Pompée*, quand il fait parler ainſi le Conſeil du Roi d'Egypte.

Auteur des maux de tous, à tous il eſt en butte ;
Il fuit le monde entier, écraſé ſous ſa chute.

Ce qui ſuit eſt encore plus ſublime.

L'eſpoir de ſon ſalut en lui ſeul étoit mis ;
Lui ſeul pouvoit pour ſoi. Cédez alors qu'il tombe :
Soutiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccombe,
Sous qui le grand *Pompée* a lui-même ployé ?

Voyez cette multitude de grandes choſes étalées dans toutes leurs dignités : *Pompée* ſeul capable de ſe ſoutenir, & au-deſſus de *Rome* même, les Rois qui ont le plus de puiſſance, trop foibles pour le ſecourir, &c.

Corneille eſt plein de ces ſortes de traits qui portent l'empreinte du vrai génie & d'une grande ame. Quelle noble idée ce grand Poëte donne de Rome, quand il dit :

Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir ;
Puiſqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.

Ce qu'il fait dire à *Attila* au ſujet de la France & de l'Empire, dont l'une étoit dans les commencemens de ſa grandeur, & l'autre ſur ſon déclin, offre une image auſſi ſublime.

Un grand deſtin commence, un grand deſtin s'acheve.

Dans la tragédie de *Nicomede*, *Pruſias* étant partagé entre ſon fils & ſa femme, dit :

Je veux mettre d'accord l'amour & la nature,
Etre pere & mari dans cette conjoncture.

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne ſoyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh ! que dois-je être ?

NICOMEDE.

Roi.

Ce mot eſt vraiment ſublime, parce qu'il préſente l'image la plus vive & la plus noble de la Dignité royale. Ce qu'ajoute *Nicomede*, après ce mot énergique, n'eſt pas moins admirable.

Reprenez hautement ce noble caractere,
Un véritable Roi n'eſt ni mari ni pere :
Il regarde ſon trône, & rien de plus. Regnez.

La tragédie de *Médée*, du même Poëte, offre un exemple à peu près ſemblable. On repréſente à *Médée* l'état déplorable de ſes affaires.

Votre pays vous hait, votre époux eſt ſans foi.
Contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.

Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

Cet exemple appartient autant au ſublime des ſentimens qu'à celui des images.

Autres Exemples du Sublime des Images pris de différens Auteurs.

Caton, dont *Paterculus* a dit qu'il étoit la vraie image de la vertu, & plus ſemblable en tout aux Dieux qu'aux hommes. (*Homo virtuti ſimillimus, per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior*); *Caton*, dis-je, a fourni matiere à pluſieurs penſées ſublimes. Telle eſt celle où *Virgile* le repréſente dans les Champs Elyſées, à la tête des gens de bien à qui il donne des loix.

Secretoſque pios, his dantem jura Catonem.

En. Liv. 8.

Telle eſt encore celle où *Horace* décrit tout l'univers dompté, excepté l'ame invincible de ce vertueux Romain.

Et cuncta terrarum ſubacta,
Præter atrocem animum Catonis.

Od. I, Liv. II.

Cette image de *Caton*, plus élevée que le reſte du genre humain, donne un grand éclat à cette penſée.

Le Poëte *Young* a dit que *Caton* mourut d'indignation, & on a regardé cette expreſſion comme ſublime.

Pour peindre la grandeur d'*Alexandre*, l'Ecriture n'a beſoin que d'un mot, mais ce mot eſt ſublime ; La terre ſe tut à ſon aſpect. *Siluit terra in conſpectu ejus.* Machabée, chap. I.

La puiſſance & la valeur de ce conquérant, la crainte & l'admiration des peuples, tout cela n'eſt-il pas exprimé par ce ſilence ? Saint *Evremont* a dit d'*Alexandre* qu'il ſembloit être né le maître de tous les hommes, & qu'il alloit moins conquérir des provinces, que ſe faire reconnoître de ſes peuples.

Nous citerons encore deux exemples tirés de l'Ecriture ſainte.

Dans le premier, Dieu ne dit pas ſeulement *je jure par ma toute-puiſſance ; je jure par moi-même* ; mais il dit plus que tout cela, en s'exprimant ainſi : *Vivo, ego* ; je vis, moi. Serment d'une nobleſſe incomparable, qui nous fait ſentir la grandeur, la ſupériorité d'un Dieu qui vit ſeul, & qui vit de toute éternité.

L'autre exemple eſt encore plus magnifique. C'eſt lorſque Dieu parlant de lui-même, dit à *Moïſe* : *Ego ſum qui ſum.* Je ſuis celui qui eſt. Quelle définition & quelle image ! Dieu ſeul

exiſte ; il eſt l'Etre néceſſaire, l'Etre par excellence, l'Etre véritablement exiſtant : tous les autres êtres ſont comme s'ils n'exiſtoient pas.

Du Sublime des ſentimens.

Les ſentimens ſont les qualités, les diſpoſitions actuelles de l'ame. Ils ſont ſublimes, quand, ils portent l'empreinte du grand, de l'héroïque ; quand ils annoncent une vertu extraordinaire & preſque au-deſſus de la condition humaine. Le mépris de la mort, le ſacrifice des grandeurs, la domination des fortes paſſions, la pratique des vertus pénibles & difficiles, ſont les ſources ordinaires du ſublime des ſentimens.

Le juſte qui, comme l'a dit *Séneque*, montre dans la foibleſſe de l'humanité la conſtance d'un Dieu, verroit l'univers tomber ſur ſa tête, & ſon ame ſeroit tranquille dans le temps même de ſa chute.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

HOR. Od. III, Liv. III.

L'idée de cette tranquillité, comparée avec le fracas du monde entier qui ſe briſe, eſt une image ſublime, & la tranquillité du juſte, un ſentiment ſublime. Ainſi, les penſées qui annonceront une vertu qui ſuppoſe des efforts, un

ſentiment extraordinaire, capable d'exciter l'admiration, & qui ſeront exprimés d'une maniere vive & frappante, mériteront d'être miſes au rang des penſées ſublimes, conformément à la définition qu'on a donnée du ſublime.

Exemples du Sublime des ſentimens, pris de Corneille.

Il n'eſt point d'Auteurs qui en offrent un plus grand nombre; nous citerons les plus beaux.

Horace, ſur le point d'aller combattre pour le ſalut de Rome, répond à ceux qui ſe plaignoient qu'ils alloient être réduits à pleurer ſa mort:

Quoi! vous me pleureriez, mourant pour ma patrie!

Mouvement vif & héroïque qui prouve que ce Romain préféroit le ſalut de Rome à celui de ſa propre vie.

Curiace allant combattre pour ſa patrie, dit à *Camille* ſa maîtreſſe, qui, pour le retenir, faiſoit valoir ſon amour:

Avant que d'être à vous, j'étois à mon pays.

On ſent combien ce ſentiment eſt noble, généreux, héroïque.

La réponſe de *Polieucte*, dans la tragédie de ce nom, offre un autre exemple de ce ſublime

qui naît du mépris de la mort. Etant ſur le point d'aller abattre dans le temple les ſtatues des faux Dieux qu'on vouloit lui faire adorer, ſon ami lui dit :

Mais dans ce temple enfin la mort eſt aſſurée.

Il répond ſur le champ :

Mais déja dans le Ciel la palme eſt préparée.

Polieucte ſoutient juſqu'à la mort cette magnanimité.

D'un ſeul mot il arrête Félix, Gouverneur d'Arménie, ſon beau-pere, qui vouloit l'obliger de ſacrifier aux Dieux.

FÉLIX.

Adore-les ou meurs.

POLIEUCTE.

Je ſuis Chrétien.

FÉLIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLIEUCTE.

Je ſuis Chrétien.

Quelle grandeur! & quelle ſimplicité tout enſemble dans cette expreſſion! On doit mettre au rang des traits ſublimes la réponſe d'un autre héros chrétien, à ceux qui lui repréſentoient le péril où il s'expoſoit. Je ſais, dit-il, ce qui m'attend; mais je ne crains rien, & ma vie ne m'eſt pas plus précieuſe que moi. Que ce *moi* peint bien un homme tellement élevé par ſon courage, au-deſſus de la vie & de la mort, qu'il les regarde comme étrangeres à lui-même.

Le ſacrifice des fortes paſſions eſt encore une ſource de ſublime: plus ce ſacrifice coûte d'efforts, plus il eſt glorieux. Pardonner, par exemple, lorſque la colere & le deſir de ſe venger ſont extrêmes, lorſque l'ingratitude de celui qui offenſe augmente l'injure & juſtifie en quelque ſorte le reſſentiment, c'eſt faire une action héroïque; mais lorſque la vengeance eſt facile, & qu'au pardon on ajoute de nouveaux bienfaits, cette action devient ſublime: tel eſt le pardon qu'*Auguſte* accorde à *Cinna*, qui avoit voulu l'aſſaſſiner. Quand on voit cet Empereur brûlant du deſir de ſe venger, s'arrêter tout-à-coup, vaincre ſon reſſentiment, & s'écrier:

Je ſuis maître de moi comme de l'univers.

& ajouter à l'inſtant:

Soyons ami, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Quand

Quand on voit, dis-je, un tel ſentiment, l'ame étonnée, ravie, s'éleve au-deſſus de ſes ſentimens ordinaires avec une admiration d'autant plus grande, que l'action qui en eſt l'objet, ſuppoſe plus d'efforts. On trouve dans la tragédie de *Cinna* pluſieurs autres exemples du ſublime des ſentimens. *Emilie* dit à *Maxime*, qui refuſe de ſuivre *Cinna* :

Quoi ! tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir !

Elle répond à *Cinna*, qui lui dit qu'il eſt glorieux d'être eſclave d'un Prince dont la faveur lui attire la cour des Rois eux-mêmes :

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque choſe ?

Autres exemples du Sublime des ſentimens.

La prudence, le courage, la force, l'amitié, la conſtance, deviennent des vertus héroïques & ſublimes, quand elles ſont portées au plus haut degré. L'armée Romaine, après avoir élevé *Valentinien* à l'empire, voulut exiger quelque choſe qui ne paroiſſoit pas juſte au nouvel Empereur, ou qui ne lui plaiſoit pas. *Valentinien* s'y refuſa hautement, en diſant aux ſoldats : *Compagnons, il dépendoit de vous de me faire Empereur ; mais depuis que je le ſuis, c'eſt à moi d'ordonner & à vous d'obéir.* On

préſentoit à un jeune Prince (*Néron*) un arrêt de mort à ſigner : *Plût à Dieu*, dit-il, *que je ne ſuſſe pas écrire ; loin de faire mourir les vivans, que ne puis-je rendre la vie aux morts ?*

Titus ayant paſſé un jour ſans faire du bien à ſes ſujets, s'écria le ſoir en ſoupirant : *Mes amis, j'ai perdu un jour.* Il n'eſt pas néceſſaire de dire que tous ſes traits ſont ſublimes ; qu'ils élevent l'ame & excitent l'admiration. Mais pourquoi ce mot ? *Mes amis, j'ai perdu un jour* eſt ſublime, tandis que cette penſée qui dit pourtant la même choſe, ne l'eſt point : *je crois avoir perdu tout le temps que j'ai paſſé ſans faire du bien.* C'eſt que cette derniere façon de parler n'offre rien de vif, d'animé ; ce n'eſt qu'un récit, qu'un ſimple diſcours où l'on parle de ſes habitudes, de ſes vertus, de ſes ſentimens ou diſpoſitions. L'eſprit & la réflexion en font tous les frais ; au lieu que cette autre expreſſion ; *mes amis, j'ai perdu un jour*, eſt un véritable ſentiment & même une action ; car le ſentiment n'eſt autre choſe que les mouvemens de l'ame actuellement agiſſante. Cette diſtinction ſera plus ſenſible, ſi l'on remarque la différence qu'il y a entre parler par ſentiment, & parler de ſes ſentimens.

Du Sublime des mœurs.

Nous ne connoiſſons pas d'Ecrivain qui ait poſitivement traité du ſublime des mœurs. Cette matiere eſt néanmoins très-intéreſſante, & fait autant partie de la rhétorique que de la morale. Le ſublime des mœurs a pour objet les ſentimens héroïques, conſidérés indépendamment de l'expreſſion. Dans les ouvrages hiſtoriques, par exemple, le ſublime des mœurs ſe trouve dans le tableau des actions des grands hommes, dans le récit des vertus extraordinaires, quels qu'en ſoient le tour & l'élocution. Il ne differe donc du ſublime des ſentimens que par la maniere & par l'effet. Dans l'un, c'eſt autant le diſcours que la choſe qui frappe & qui touche; dans le ſublime des mœurs, c'eſt la choſe ſeule. Le premier renferme toujours le ſecond; mais celui-ci ne ſuppoſe jamais l'autre. Tant que les actions, même les plus héroïques, les vertus les plus élevées ne ſont tournées que par les diſpoſitions du cœur, & qu'elles ſe trouvent en ſimple récit, elles appartiennent uniquement au ſublime des mœurs; mais elles rentrent dans le ſublime des ſentimens, ſi elles ont ce tour vif & animé qui ſe fait remarquer dans les traits que nous avons rapportés. Quand on lit, par exemple, dans un hiſtoire, que *Titus* étoit ſi

bon Prince, qu'il croyoit avoir perdu tout le temps qu'il paſſoit ſans faire du bien, on voit là le ſublime des mœurs; mais ſi l'Hiſtorien introduit *Titus* ſur la ſcene, & s'il lui fait dire en ſoupirant : *mes amis, j'ai perdu un jour*, le tour d'expreſſion qui marque dans l'ame un mouvement actuel très-magnanime, montre ſenſiblement que ce beau trait appartient au ſublime du diſcours, & à l'eſpece particuliere du ſublime des ſentimens.

Exemples du Sublime des mœurs.

L'hiſtoire ancienne fournit une infinité de traits du ſublime des mœurs. De ce nombre eſt l'abdication de *Sylla :* cette action eſt d'autant plus grande & plus ſublime, que *Sylla* avoit toujours montré une ambition démeſurée, que les proſcriptions lui avoient fait une multitude d'ennemis, & qu'il alloit ſe les donner pour maîtres. On doit admirer auſſi la retraite de l'Empereur Dioclétien, & la force qu'il eut de réſiſter aux ſollicitations de ſon collegue, qui le preſſa de reprendre ſa dignité. Quelle grandeur ne devoit-il pas y avoir dans l'ame d'un homme qui étoit né dans la baſſeſſe, & qui ne tenant plus à rien, n'avoit que lui-même pour ſe ſoutenir dans cette nouvelle ſituation ?

Le ſublime des mœurs ſe trouve dans toutes

les actions qui annoncent un caractere élevé au-deſſus des vertus communes. Les Gaulois qui vendoient leur liberté & leurs perſonnes pour en diſtribuer le prix à leurs parens infirmes & les faire vivre quelque temps ; le Romain qui ſe jeta volontairement dans un goufre pour le ſalut de ſa patrie ; *Regulus* qui, victime de ſon propre ſerment, retourne à Carthage, où les plus cruels ſupplices l'attendoient ; le payſan des bords du Danube qui ne craignit pas de ſe plaindre avec force des vexations des Romains, aux Romains même aſſemblés dans le Sénat ; le Scythe qui oſa reprocher à *Alexandre* ſon ambition démeſurée : tous ces hommes ont donné, par ces actions, des preuves d'un courage héroïque, & autant d'exemples du ſublime des mœurs.

La mort de *Socrate* offre ce ſublime de mœurs qui éleve l'ame & excite l'admiration. Comme ſa femme ſe plaignoit devant lui de ce qu'on l'avoit injuſtement condamné : voudrois-tu *que ce fût juſtement*, lui dit-il avec tranquillité ? Réponſe auſſi ſage que généreuſe, bien digne de la fermeté qu'il avoit témoignée auparavant, lorſqu'il répondit à ſes Juges, qui lui avoient demandé, ſelon la coutume, ce qu'il avoit mérité : *d'être nourri dans le Pritanée aux dépens de la République.*

C'eſt ſur-tout dans l'hiſtoire Romaine qu'on trouve beaucoup d'exemples du ſublime des

mœurs. *Fabricius*, Général de l'armée Romaine, combat contre *Pyrrhus*, & perd deux batailles. Dans ces circonſtances, le Médecin de *Pyrrhus* lui offre d'empoiſonner ce Prince moyennant une récompenſe. *Fabricius*, tout vaincu qu'il eſt, non content de rejeter cette offre, avertit *Pyrrhus* de la trahiſon de ſon Médecin, & l'exhorte à mieux choiſir une autre fois ſes amis & ſes ennemis.

Après la bataille de *Cannes*, les Romains, au lieu de s'abandonner au déſeſpoir, au lieu de maltraiter ni même de blâmer le Conſul qui, par ſon imprudence, avoit perdu la bataille, le remercierent de ce que, malgré ſa défaite, il n'avoit pas déſeſpéré du ſalut de la République; & le moyen de déſeſpérer du ſalut d'un peuple ſi généreux & ſi magnanime!

Après la défaite de *Pompée*, les reſtes de ſon parti ſe retirerent en Afrique, où ils ne pouvoient ſe ſoutenir que par le ſecours du Roi *Juba*. *Scipion* commandoit l'armée Romaine, & *Caton* lui ſervoit de Lieutenant. A leur premiere entrevue avec *Juba*, on avoit placé trois ſieges ſur une même ligne; le Roi prend celui du milieu; *Scipion* n'a pas la force de dire que cette place lui eſt due, & s'aſſied à la droite de ce Prince. Mais *Caton*, indigné de ce procédé, prend le ſiege deſtiné pour lui & le porte à côté de *Scipion*, qui par ce moyen ſe trouva

au milieu. *Juba* ne put s'empêcher d'admirer la fierté de *Caton*, que les malheurs qu'éprouvoit alors la République n'avoient pu altérer, & ce Roi demeura, ſans ſe plaindre, à la derniere place.

Il ſeroit inutile de rapporter d'autres exemples de ſublime des mœurs; on en trouve dans preſque toutes les hiſtoires, & il très-facile de les diſtinguer.

Du Style ſublime.

Le ſtyle ſublime eſt celui qui fait régner la nobleſſe, la dignité, la majeſté dans un ouvrage. Toutes les penſées y ſont nobles; tous les ſentimens élevés; toutes les expreſſions graves & harmonieuſes. Le ſtyle ſublime & le ſublime ſont deux choſes différentes. Le ſublime peut ſe trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule expreſſion. C'eſt proprement ce qui s'éleve au-deſſus du reſte de l'ouvrage; c'eſt un éclat d'un moment, au lieu que le ſtyle ſublime eſt un ton élevé, une marche noble & majeſtueuſe, qui peut ſe ſoutenir long-temps.

J'ai vu l'impie adoré ſur la terre :
Pareil aux cedres, il portoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus :
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déja plus.

RACINE, *Eſther.*

Les cinq premiers vers ſont du ſtyle ſublime ſans être ſublimes ; & le dernier eſt ſublime, ſans être du ſtyle élevé.

Des Bienſéances.

Il y a des *bienſéances* pour le diſcours comme pour les mœurs ; & ces *bienſéances* conſiſtent à obſerver dans le diſcours les égards que l'Orateur ou le Poëte doit avoir au temps, aux lieux, aux perſonnes, & à mille conjonctures plus ou moins relatives à ſon ſujet, & à conformer ſon ſtyle avec les matieres qu'il traite.

1°. Il y a des *bienſéances* qui regardent des corps entiers, ou même des nations, & que les grands Orateurs n'ont garde de négliger. Il n'appartient qu'à des Auteurs médiocres d'étendre à toute une nation des caracteres ſouvent imaginaires. Si l'intérêt d'une cauſe, ou même de la vérité, exige qu'on diſe des choſes déſavantageuſes de toute une ſociété, il faut les adoucir & les compenſer par des correctifs placés à propos. *Maſſillon*, parlant du penchant qu'ont les peuples, & ſur-tout les François, à copier les exemples des grands, s'exprime avec cette réſerve ;

« Notre nation ſur-tout, ou plus vaine, ou » plus frivole, comme on l'en accuſe, ou pour » parler plus équitablement, & lui faire plus

» d'honneur, plus attachée à ſes maîtres, & » plus reſpectueuſe envers les grands, ſe fait » une gloire de copier leurs mœurs, comme » un devoir d'aimer leur perſonne. On eſt flatté » d'une reſſemblance qui, nous rapprochant » de leur conduite, ſemble nous rapprocher de » leur rang. Tout devient honorable d'après de » grands modeles, & ſouvent l'oſtentation toute » ſeule nous jette dans des excès auxquels l'in- » clination ſe refuſe. La ville croiroit dégéné- » rer, en ne copiant pas les mœurs de la cour. » Le citoyen obſcur, en imitant la licence des » grands, croit mettre à ſes paſſions le ſceau de » la grandeur & de la nobleſſe; & le déſor- » dre, dont le goût lui-même ſe laſſe bientôt, » la vanité le perpétue ».

2°. Il y a des bienſéances dues à l'âge. On n'ignore pas combien la vieilleſſe eſt reſpectable, & quelle décence un jeune Orateur ſur-tout doit marquer en préſence de gens qui ont ſur lui cette ſupériorité.

3°. Un Ecrivain célebre & accrédité manqueroit de bienſéance s'il faiſoit valoir les avantages qu'il pourroit avoir ſur un autre qui lui cede en âge & en réputation.

4°. Un Orateur, un Poëte manqueroit eſſentiellement aux bienſéances, s'il parloit trop ſouvent de ſoi. Rien n'inſpire plus d'averſion que l'égoïſme : on eſt fâché de le trouver ſouvent

dans *Cicéron*, & perpétuellement dans *Montagne.*

5°. Les égards dûs au ſexe ne ſont pas moins fondés ſur la décence & ſur la politeſſe des mœurs. *Voltaire* nous donne un exemple très-marqué de ces ſortes de bienſéances dans la Henriade. *Henri IV* faiſant à *Eliſabeth*, Reine d'Angleterre, le portrait de *Catherine de Médicis*, l'avoit terminé par ces deux vers :

Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.

L'idée que préſente ces mots, *les défauts de ſon ſexe*, dans un diſcours adreſſé à une Reine, paroît choquer les bienſéances : auſſi le héros ſe corrige-t-il ſur le champ, en diſant :

Ce mot m'eſt échappé : je parle avec franchiſe.
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes pas compriſe ;
L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas.
Le ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes ;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

On bleſſeroit également les bienſéances ſi, parlant à une femme, on l'entretenoit de choſes qui ne ſont point du reſſort de ſon ſexe, comme de géométrie, de tactique, d'aſtronomie, &c.

6°. *Voltaire* nous montre dans le diſcours

que nous venons de citer, comment on doit obſerver les égards dûs au rang & à la puiſſance.

Que dis-je ? O crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouilloit ſes mains ſacrées ;
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi, qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frere,
A ce honteux carnage excitoit ſa colere.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain ;
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main.
Mais l'exemple du crime aſſiégeoit ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même étoit une foibleſſe.

7°. Les dignités exigent auſſi des bienſéances dont l'éloquence peut tirer de grands avantages. *Cicéron* ne parle preſque jamais du Sénat, du peuple Romain, des citoyens illuſtres, ſans les intéreſſer par quelqu'éloge délicat.

8°. Les lieux exigent auſſi des bienſéances. On ne doit rien ſe permettre qui ne ſoit convenable à l'endroit où l'on ſe trouve.

9°. Les bienſéances relatives à la ſituation des perſonnes, ſont réglées par les circonſtances. Dans un heureux ſuccès, on n'aborde point un ami avec un air froid & des diſcours triſtes. L'enjouement & la gaîté ne ſeroient pas moins indécentes, pour le conſoler d'une infortune. *Adversùs miſeros inhumanus eſt jocus.* Quintilien.

10°. Enfin, il y a les bienſéances du ſtyle, qui conſiſtent à parler de chaque choſe avec convenance. Cette convenance du ſtyle avec le ſujet conſiſte, 1°. à n'employer que des idées propres au ſujet, c'eſt-à-dire, ſimples dans un ſujet ſimple, nobles dans un ſujet noble, riantes dans un ſujet agréable; 2°. à n'employer que les termes les plus propres pour rendre chaque idée. Par ce moyen, l'Orateur ou le Poëte ſeront préciſément de niveau à leur ſujet, c'eſt-à-dire, ni au-deſſus ni au-deſſous, ſoit par les idées, ſoit par les expreſſions.

Du plan d'un Ouvrage.

Pour que le plan d'un ouvrage ſoit ſatisfaiſant, dit M. *Cerutti*, il doit réunir la juſteſſe, la netteté, la ſimplicité, la fécondité, l'unité & la proportion.

Voulez vous deſſiner un plan qui ait de la *juſteſſe*? Embraſſez votre ſujet dans toute ſon étendue; circonſcrivez-le dans ſes véritables limites, ſans rien retrancher à ſa ſubſtance. Ne vous bornez pas à une vue générale & ſuperficielle; affermiſſez vos conceptions par des obſervations particulieres, réitérées & profondes; rejetez les notions vulgaires, toujours trop vagues & trop bornées; rejetez plus encore les notions favorites d'un tel parti, d'une telle ſecte;

bâtiſſez, non pour le préjugé qui paſſe, mais pour la vérité qui demeure; remontez à des principes que l'opinion ſoit forcée d'admettre, & la paſſion de reſpecter; tranſportez, en un mot, le plus que vous pourrez, dans les penſées l'ordre & l'analogie qui ſe trouvent dans les choſes; ce ſera là un plan qui aura de la juſteſſe.

Le plan aura de la *netteté*, ſi par la force & la préciſion, il grave dans notre eſprit une image abrégée & ſuccinte de tout le ſujet; s'il ſépare les parties ſans les iſoler, & s'il les groupe ſans les confondre; ſi la place qu'il marque à chacune d'elles eſt bien fixe, le but qu'il propoſe bien direct; s'il ne franchit pas trop les idées intermédiaires; s'il ſe ſert enfin des idées particulieres comme d'autant de degrés pour monter aux idées générales.

La *netteté* du plan dépend en partie de ſa *ſimplicité*. Celle-ci conſiſte à réduire tout le ſujet, quelque compliqué qu'il puiſſe être, à un petit nombre de penſées directes, préciſes, eſſentielles, qui naiſſent de ſon fonds; à ſubordonner la foule des vérités ſecondaires à deux ou trois vérités primitives; à rendre la marche du diſcours unie, l'enſemble bien dégagé, les diviſions bien naturelles, les incidens bien néceſſaires; tellement que dans les uns & dans les autres on ne voie jamais que le même ſujet

préſenté ſous une face nouvelle, & porté à un nouveau degré de développement.

Un plan ſimple n'eſt jamais plus ſatisfaiſant que lorſqu'il a de la *fécondité*. J'entends par un *plan fécond*, celui dont chaque idée renferme le germe ébauché d'une foule d'idées ſimilaires qui ſe preſſent d'éclorre; celui qui riche dès ſa ſource, par les notions principales, & groſſi dans ſon cours par les notions acceſſoires, traverſe & fertiliſe un terrein ſans bornes; celui qui raſſemble le plus d'objets dans le plus petit eſpace.

Pour réunir l'*unité* & la *proportion* du plan, il faut que l'accord regne entre les différentes parties; que, malgré leur diverſité, elles appartiennent au même ſujet; que, malgré leur multiplicité, elles forment un ſeul tout; qu'elles aient le même air ſans avoir les mêmes traits; que celles qui précédent, ébauchent celles qui ſuivent; que celles qui ſuivent complettent celles qui précédent; que toutes ſe tiennent, s'embelliſſent & ſe fortifient de concert. Il faut que le diſcours ait un mouvement ſoutenu; que les diviſions ne ſuſpendent la marche que pour l'accélérer; qu'elles deviennent pour l'Auteur autant de points d'appui, d'où il s'élance avec une impétuoſité nouvelle. Il faut de plus que rien ne ſoit ſuperflu, déplacé; que tout ſe prépare de loin; que tout ſe convienne de près;

que le commencement nous porte vers le milieu ; que le milieu nous entraîne vers la fin ; qu'il paroiſſe formé d'une piece unique, frappé d'un ſeul coup de génie, jeté auſſi-tôt que conçu ; en un mot, créé plutôt que conſtruit.

De la Variété.

La *variété* eſt néceſſaire dans tous les ouvrages de l'eſprit & de l'art.

Dans un tableau, on ne recherche pas ſeulement la correction du deſſin, & la vivacité du coloris ; on veut encore de la diverſité dans ces objets. Un grouppe de figures de la même taille, toutes dans la même attitude, toutes avec les mêmes draperies, déplairoit infailliblement, quoique les figures fuſſent de main de maître. L'ame ne peut ſoutenir long-temps les mêmes ſituations, parce qu'elle eſt unie à un corps qui ne peut les ſouffrir : elle aime à paſſer d'un ſentiment à un autre. L'œil ſe plaît à ſe promener d'objets en objets. Un point de vue toujours uniforme le laſſe & le fatigue. De vaſtes plaines à perte de vue ne le réjouiſſent pas comme un vallon riant, ombragé par des arbres touffus, & arroſé par des ruiſſeaux argentés. Il en eſt de même de la poëſie & de l'éloquence, à moins qu'elles ne préſentent à l'eſprit une agréable variété, elles ennuient l'une & l'autre :

l'Orateur & le Poëte, ſemblables à des abeilles, doivent voltiger ſur les fleurs, ſans demeurer trop long-temps ſur chacune en particulier, ou ſe fixer ſur une ſeule par préférence.

Voulez-vous du Public mériter les amours,
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours?

BOILEAU.

Rien ne déplaît tant que la monotonie & l'uniformité; c'eſt l'opium de l'eſprit. Les Hiſtoriens nous plaiſent par la variété des récits; les romans par la variété des incidens imprévus; les pieces de théâtre par la variété des paſſions; les poëmes par la variété des deſcriptions, des images, des figures; & les récits, les incidens imprévus, les paſſions, les deſcriptions, tout cela demande une variété de tours & d'expreſſions.

On lit peu les Auteurs faits pour nous ennuyer;
Qui toujours ſur un ton ſemblent pſalmodier.

Art. Poët.

L'ordre & la méthode ſe bornent à diſpoſer le fond & les maſſes d'un ouvrage; la variété concerne les beautés de détail, comme la ſculpture ne s'étend qu'aux ornemens dans l'architecture: or, ce qui produit cette variété dans le

le ſtyle, c'eſt la connoiſſance & l'uſage des figures, l'art de les enchâſſer & de les entremêler habituellement.

Une longue uniformité, dit *Monteſquieu*, rend tout inſupportable; le même ordre de périodes, long-temps continué, accable dans une harangue; les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il eſt vrai que l'on ait fait cette fameuſe allée de *Moſcow* à *Pétersbourg*, le voyageur doit périr d'ennui, renfermé entre les deux rangs de cette allée; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en deſcendra dégoûté des ſituations les plus heureuſes & des points de vue les plus charmans.

L'eſprit aime la variété; mais il ne l'aime que parce qu'il eſt fait pour connoître & pour voir: il faut donc qu'il puiſſe voir, & que la variété le lui permette; c'eſt-à-dire, il faut qu'une choſe lui ſoit préſentée de maniere qu'elle puiſſe être apperçue clairement.

L'architecture gothique eſt très-variée; mais la confuſion des ornemens fatigue par leur petiteſſe: ce qui fait qu'il n'y en a aucun qu'on puiſſe diſtinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun ſur lequel l'œil puiſſe s'arrêter; de maniere qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choiſis pour la rendre agréable. Il en eſt de même de certains ouvrages de poéſie & d'éloquence; la trop grande

quantité d'ornemens qu'on y a répandus, en rend la lecture insoutenable.

De l'Imitation.

L'*imitation* en littérature signifie l'emprunt des images, des pensées, des sentimens, du style, qu'on puise dans les écrits de quelque Auteur, & dont on fait usage, mais en déguisant, en embellissant, s'il est possible, ce qu'on a emprunté de l'original.

L'imitation est nécessaire, sur-tout à de certains esprits auxquels il faut du temps pour connoître leur vrai caractere; mais il n'y a aucun Ecrivain qui n'ait plus ou moins besoin d'étendre ses idées & de fortifier ces traits primitifs. Tous les grands hommes qui ont fixé notre langue, s'étoient formés à l'école des anciens. *Boileau* devoit à *Horace*, à *Quintilien*, à l'orateur Romain, ce goût solide & sûr qui l'a rendu lui-même un modele. *Racine* avoit puisé dans les mêmes sources une partie des graces de ce style admirable dont il semble avoir emporté le secret. C'étoit *Euripide*, c'étoit *Sophocle* qui lui en avoient donné les premieres leçons. Enfin, pour citer un exemple non moins illustre, mais plus singulier peut-être, on assure que *Bossuet* lisoit *Homere* en grec, toutes les fois qu'il avoit une oraison funebre à composer. Cette lecture élevoit son style à la hauteur de son sujet, &

c'eſt ce qu'il appeloit lui-même allumer ſon flambeau aux rayons du ſoleil.

Etudions donc avec ſoin les ouvrages des anciens ; apprenons d'eux à n'aimer que le naturel dans les penſées & dans le ſtyle ; car c'eſt en cela qu'ils excellent. Comme ils ſont venus les premiers, ils ſont plus près de la nature : leur génie eſt plus à eux ; & c'eſt dans leurs écrits que l'on trouve une certaine ſimplicité de goût qui va au cœur, comme dit l'Auteur d'*Emile*, & qui nous ramene ſans ceſſe à leurs ouvrages, par un charme toujours nouveau. Mais en rendant aux anciens la juſtice qui leur eſt due, ne mépriſons pas les modernes ; ſongeons que l'antiquité elle-même eſt pleine des éloges d'une antiquité plus reculée ; & en imitant les beautés de tous ces modeles anciens ou nouveaux, défendons-nous de cette aſſerviſſement ridicule, qui empêche l'imitateur d'avoir une maniere à lui. Il faut pouvoir dire comme *Lafontaine* :

Mon imitation n'eſt point un eſclavage.

Sans cela on n'eſt point diſtingué de ces copiſtes dont parle *Horace*, & qu'il compare aux plus ſtupides animaux. *O imitatores, ſervum pecus !*

Une autre précaution à prendre dans le choix d'un modele, c'eſt de ne pas ſe laiſſer prévenir d'un tel enthouſiaſme pour un ſeul Auteur, qu'on

ne s'applique auſſi à joindre aux ſecours qu'il nous fournit, ceux qu'on peut tirer d'autres écrivains d'un genre différent. Le goût excluſif annonce un eſprit étroit, ou ne manque pas de le rétrécir. Que l'on ſuive de préférence les écrivains avec qui la nature nous a donné quelque conformité, rien de plus utile, mais il ne faut pas s'attacher à un ſeul.

De l'Eſprit.

Ce mot, dit *Voltaire*, en tant qu'il ſignifie *une qualité de l'ame*, eſt un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent preſque toujours des ſens différens. Il exprime autre choſe que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grace, fineſſe; & il doit tenir de tous ces mérites. On pourroit le définir *raiſon ingénieuſe*.

C'eſt un mot générique, qui a toujours beſoin d'un autre mot qui le détermine; & quand on dit, *voilà un ouvrage plein d'eſprit, un homme qui a de l'eſprit*, on a grande raiſon de demander *duquel*. *L'eſprit* ſublime de *Corneille* n'eſt ni *l'eſprit* exact de *Boileau*, ni *l'eſprit* naïf de *Lafontaine*; & *l'eſprit* de *la Bruyere*, qui eſt l'art de peindre ſingulierement, n'eſt point celui de *Malebranche*, qui eſt de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *eſprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de *l'eſprit*, qu'une raiſon épurée. Un eſprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, foible, léger, doux, emporté, &c. ſignifie *le caractere & la trempe de l'ame*, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la ſociété par cette expreſſion *avoir de l'eſprit.*

Ariſtote a enſeigné parfaitement dans ſa rhétorique la maniere de dire les choſes avec eſprit. Il dit que cet art conſiſte à ne ſe pas ſervir ſimplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau; mais qu'il faut employer une métataphore, une figure dont le ſens ſoit clair, & l'expreſſion énergique. Il en apporte pluſieurs exemples, & entr'autres ce que dit *Périclès* d'une bataille, où la plus floriſſante jeuneſſe avoit péri: *L'année a été dépouillée de ſon printemps. Ariſtote* a bien raiſon de dire *qu'il faut du nouveau.* Le premier, qui, pour exprimer que les plaiſirs ſont mêlés d'amertume, les regarda comme des roſes accompagnées d'épines, eut de l'eſprit; ceux qui le répéterent n'en eurent point.

Ce n'eſt pas toujours par une métaphore, qu'on s'exprime ſpirituellement; c'eſt par un tour nouveau; c'eſt en laiſſant deviner ſans peine une partie de ſa penſée; c'eſt ce qu'on appelle *fineſſe*, *délicateſſe*; & cette maniere eſt d'autant

plus agréable, qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'eſprit des autres. Les alluſions, les allégories, les comparaiſons ſont un champ vaſte de penſées ingénieuſes; les effets de la nature, la fable, l'hiſtoire, préſentes à la mémoire, fourniſſent à une imagination heureuſe des traits qu'elle emploie à propos.

Le grand point eſt de ſavoir juſqu'où cet eſprit doit être admis. Il eſt clair que dans les grands ouvrages on doit l'employer avec ſobriété, par cela même qu'il eſt un ornement; le grand art eſt dans l'à-propos. Une penſée fine, ingénieuſe, une comparaiſon juſte & fleurie, eſt un défaut quand la raiſon ſeule ou la paſſion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts. Ce n'eſt pas alors du faux bel eſprit, mais de l'eſprit déplacé, & toute beauté hors de ſa place ceſſe d'être beauté; c'eſt un défaut dans lequel *Virgile* n'eſt jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Taſſe*, tout admirable qu'il eſt d'ailleurs. Ce défaut vient de ce que l'Auteur, trop plein de ſes idées, veut ſe montrer lui-même lorſqu'il ne doit montrer que ſes perſonnages. La meilleure maniere de connoître l'uſage qu'on doit faire de l'eſprit, eſt de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie, qu'on a dans les langues ſavantes & dans la nôtre.

Le *faux eſprit* eſt autre choſe que l'*eſprit*

déplacé : ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe, car elle pourroit être fauſſe, ſans être ingénieuſe ; c'eſt une penſée fauſſe & recherchée. *Lamotte*, dans ſa traduction de l'*Iliade*, s'aviſe de donner de l'eſprit à *Homere* ; il dit au ſujet de la réconciliation d'*Achille* :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point, il s'eſt vaincu lui-même ?

De ce qu'on a dompté ſa colere, il ne s'en ſuit point du tout qu'on ne ſera point battu ; d'ailleurs, toute une armée peut-elle s'accorder à dire une pointe ?

Le faux eſprit eſt une recherche fatigante de traits déliés, une affectation de dire en énigme, ce que d'autres ont déja dit naturellement ; de rapprocher des idées qui paroiſſent incompatibles ; de diviſer ce qui doit être réuni ; de ſaiſir de faux rapports, de mêler contre les bienſéances, le badinage avec le ſérieux, & le petit avec le grand.

Nous avons conſidéré l'eſprit par rapport aux ouvrages de littérature. On ſait que les Philoſophes entendent par eſprit, la faculté que nous avons de concevoir & de juger, & qu'il n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage d'idées & de combinaiſons nouvelles. Quelqu'un a dit qu'il ne falloit peut-être qu'un coup de doigt de nourrice, pour faire de *Paſcal* un ſot. Rien en effet ne ſe

reſſemble davantage, quant au matériel, que le cerveau d'un imbécille, & le cerveau d'un homme de génie. Ce qui les diſtingue, c'eſt la maniere de former les idées, c'eſt-à-dire, de comparer les ſenſations; & c'eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. Celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; & celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux.

Il y a malheureuſement plus d'une maniere d'avoir l'eſprit faux : 1°. de tirer des conſéquences fauſſes d'un principe reconnu pour vrai; 2°. de ne pas exprimer ſi le principe eſt vrai, lors même qu'on en déduit des conſéquences juſtes. Cette maniere eſt commune. Mais, comme l'a remarqué *Rouſſeau de Geneve* (1), il n'y a peut-être point d'eſprit faux, dont on n'eût tiré des talens utiles, en le dirigeant avec ſoin. La vraie maniere eſt de s'accoutumer de bonne heure à embraſſer une ſuite d'idées. On ſent alors combien il eſt néceſſaire de tout comparer pour juger de tout; & l'on évite l'erreur en évitant de porter des jugemens : au lieu que le caractere de l'eſprit faux, étant d'être borné & de ne pouvoir ſaiſir tous les rapports néceſſaires pour bien juger, ceux en qui ce défaut

(1) Nouvelle Héloïſe, troiſieme partie, lettre IV.

de vues n'eſt pas corrigé, jugent au haſard, ſe trompent & ne s'en doutent pas.

De l'Imagination.

Pour attacher une idée préciſe à cette expreſſion, remontons à ſon étymologie ; elle dérive du latin, *imago*, *image*.

Pluſieurs ont confondu la mémoire & l'*imagination* ; mais la mémoire conſiſte dans un ſouvenir net des objets qui ſe ſont préſentés à nous, & l'*imagination* dans une combinaiſon, un aſſemblage nouveau d'images, & un rapport de convenance apperçu entre ces images & le ſentiment qu'on veut exciter. Eſt-ce la terreur ? L'*imagination* donne l'être *au ſphinx*, *aux furies*. Eſt-ce l'étonnement ou l'admiration ? Elle crée *le jardin des Heſpérides*, *l'iſle enchantée d'Armide & le palais d'Atlante*.

L'*imagination* eſt donc l'invention en fait d'images, comme l'eſprit l'eſt en fait d'idées (1).

Il ſuit de cette définition de l'*imagination*, qu'elle n'eſt gueres employée ſeule que dans les tableaux ou les deſcriptions. C'eſt alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poéſie & l'éloquence, par la hardieſſe des

(1) On ne doit accorder de l'imagination qu'à celui qui rend ſes idées par des images.

tours, la magnificence de l'expreſſion, & la propriété des mots, rendent viſibles aux yeux des Lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies ? L'*imagination* fait que les plus grands tableaux, fuſſent-ils les moins corrects, ſont les plus propres à faire impreſſion, & qu'on préfere à la lumiere douce & pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée lancés par l'*Etna*.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante, d'annoncer, par exemple, la diſſention qui s'éleve entre les citoyens? L'*imagination* repréſentera la paix, qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front.

On permet moins l'*imagination* dans l'éloquence que dans la poéſie; la raiſon en eſt ſenſible : le diſcours ordinaire doit moins s'écarter des idées communes. L'orateur parle la langue de tout le monde, le poëte parle une langue extraordinaire & plus relevée. Le poëte a pour baſe de ſon ouvrage la fiction ; ainſi l'*imagination* eſt l'eſſence de ſon art ; elle n'eſt que l'acceſſoire dans l'orateur.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire eſt infiniment plus borné : elle ne ſert qu'à jeter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Nous diſons plus de clarté, parce

que les hommes qui s'entendent assez bien lorsqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets sensibles, tels que *chêne*, *océan*, *soleil*, ne s'entendent plus lorsqu'ils prononcent les mots *beauté*, *justice*, *vertu*, dont la signification embrasse un grand nombre d'idées. Il leur est presque impossible d'attacher la même collection d'idées au même mot; & delà ces disputes éternelles & vives qui si souvent ont ensanglanté la terre.

L'*imagination* qui cherche à revêtir d'images sensibles les idées abstraites & les principes des sciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philosophie.

Du Génie.

On place également au rang des *génies* les *Descartes*, les *Newton*, les *Locke*, les *Montesquieu*, les *Corneille*, les *Moliere*, &c. Le nom de *génies* qu'on donne à des hommes si différens, suppose donc en eux une qualité commune qui caractérise le *génie*.

Pour reconnoître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie*: il dérive de *gignere*, *gigno*; *j'enfante*, *je produis*: il suppose toujours invention, & cette qualité est la seule qui appartienne à tous les *génies* différens.

Les inventions ou les découvertes sont de deux especes: il en est que nous devons au

haſard, telle que la bouſſole, la poudre à canon, & généralement preſque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en eſt d'autres que nous devons au génie: & par le mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaiſon, un rapport nouveau, apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, ſi les idées qui réſultent de ce rapport forment un grand enſemble, ſont fécondes en vérités intéreſſantes pour l'humanité.

Par génie, on ne doit point entendre ſeulement celui des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage; il eſt encore un génie de l'expreſſion. On n'obtient point le titre de grand écrivain, ſans être réellement inventeur en ce genre.

Lafontaine & *Boileau* ont porté peu d'invention dans le fond des ſujets qu'ils ont traités; cependant l'un & l'autre ſont avec raiſon mis au rang des génies: le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jetés dans ſes narrations; le ſecond, par la correction, la force, & la poéſie du ſtyle qu'il a miſes dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à *Boileau*, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'ap-

plique, l'une ou l'autre de ces différentes eſpeces de génie eſt plus ou moins déſirable. Dans la poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt, ſi je l'oſe dire, le génie de néceſſité. Le poëme épique le plus riche dans l'invention du fond, n'eſt point lu, s'il eſt privé du génie de l'expreſſion; au contraire, un poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de poéſie, fût-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours accueilli favorablement.

Il n'en eſt pas ainſi des ouvrages philoſophiques, dont le premier mérite eſt celui du fond. Pour inſtruire les hommes, il faut ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie enſemble des vérités qui leur paroiſſent iſolées. Dans le genre inſtructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi parmi les modernes a-t-on vu des philoſophes ſans force, ſans grace, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir une grande réputation.

Il ſemble que le *génie* a quelque choſe de plus grand que le *talent*, & qu'il eſt plus général. On donne le nom de *talent* à l'eſprit concentré dans un ſeul genre, c'eſt-à-dire, à un grand aſſemblage d'idées de la même eſpece.

Du Goût.

Perſonne n'ignore que le *goût* proprement dit eſt ce ſens admirable qui tranſmet à l'ame l'impreſſion des ſaveurs, qui jugeant malgré nous des alimens qu'on nous préſente, ſaiſit les bons avec plaiſirs, & rejette les mauvais avec ſoulevement. Au figuré, on eſt convenu d'appeler du même nom ce diſcernement fin qui fait appercevoir tout d'un coup les beautés & les défauts dans les ouvrages de l'art : talent précieux, qui vient à-la-fois des qualités de l'eſprit & des ſentimens du cœur, mais qui a beſoin d'être formé par un long exercice pour acquérir les deux caracteres principaux, la promptitude & la délicateſſe : c'eſt ce diſcernement qui éleve quelquefois un écrivain au-deſſus des préceptes de l'art, comme l'équité naturelle éleve un juge au-deſſus des loix écrites, & qui lui apprend également à ſuivre ces regles, & à s'en écarter en ce qu'elles ont d'imparfait ou de trop rigoureux.

On a demandé, on demande encore, ſi le *goût* eſt arbitraire ? Oui, dans les étoffes, dans les parures, mais non pas dans ce qui appartient aux beaux arts. On répete en vain que tous les peuples ont des idées différentes de la beauté, & que le goût du public eſt preſque toujours

une eſpece de thermometre prêt à s'élever ou à s'abaiſſer au gré de l'opinion.

Malgré les caprices de la mode, malgré les déciſions des coteries, malgré la diverſité de ſentimens, de mœurs & d'uſages, il eſt dans les arts un beau vraiment univerſel, qui eſt de tous les temps & de tous les pays, comme la vérité même. Pour qu'un ouvrage d'eſprit ſoit beau, il faut de l'élévation dans les penſées, de la juſteſſe dans les termes, de la nouveauté dans les tours, de la régularité dans la conduite, mais ſur-tout du vrai dans le ſujet; car le beau expire où le faux commence.

Il y a donc un bon goût qui diſcerne ces beautés; il y a auſſi un mauvais goût qui les ignore ou qui les méconnoît; & c'eſt où peut conduire la trop haute idée du ſentiment perſonnel, préféré à l'eſpece d'autorité que les vrais connoiſſeurs ont droit de prétendre. Le bon goût eſt, pour ainſi dire, le fruit des ſiecles; mais ſa ſource eſt la raiſon commune à tous les hommes, & l'eſprit le moins cultivé en recele quelquefois l'heureux germe. Auſſi *Apelle*, cet artiſte d'ailleurs ſi ſévere à l'égard des faux connoiſſeurs, expoſoit-il ſes plus beaux ouvrages à la cenſure du peuple; auſſi *Malherbe* & *Moliere* conſultoient-ils leurs ſervantes ſur les productions de leur génie.

Entre les arts & les ſciences, dit un philo-

ſophe célebre, il en eſt ſur leſquels le public adopte le ſentiment de gens inſtruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement; telles ſont la géométrie, la mécanique, la phyſique, certaines parties de la peinture, &c. Dans ces ſortes d'arts, ou de ſciences, les ſeuls gens de goût ſont les gens inſtruits; & le goût n'eſt en ces divers genres, que la connoiſſance du vraiment beau.

Il n'en eſt point ainſi de ces ouvrages dont le public eſt ou ſe croit le juge; tels ſont les poëmes, les romans, les tragédies, les diſcours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres on ne doit point entendre par le mot *goût*, la connoiſſance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les ſiecles & de tous les pays; mais la connoiſſance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il eſt deux moyens de parvenir à cette connoiſſance, & par conſéquent deux différentes eſpeces de *goût*. L'un qu'on peut appeler *goût* d'habitude; tel eſt celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des ſentimens propres à plaire au public rend très-bons juges des ouvrages de théâtre, & ſurtout des pieces reſſemblantes aux pieces déja données. L'autre eſpece de *goût*, eſt un *goût* raiſonné; il eſt fondé ſur une connoiſſance profonde de l'humanité & de l'eſprit du ſiecle. C'eſt particulierement aux hommes doués de

cette

cette dernière eſpece de *goût*, qu'il appartient de juger des ouvrages originaux : celui qui n'a qu'un goût d'habitude, manque de *goût*, dès qu'il manque d'objets de comparaiſon. Mais ce *goût* raiſonné ne s'acquiert que par une longue étude, & du *goût* du public, & de l'art ou de la ſcience dans laquelle on prétend au titre d'homme de *goût*. On peut donc conclure qu'il n'y a point de *goût* univerſel.

De la Critique.

La *critique* eſt un des moyens les plus utiles pour ſe former un goût ſûr : elle conſiſte à ſavoir diſcerner les beautés & les défauts d'un ouvrage, à les détailler avec préciſion, & à rendre raiſon du jugement qu'on en porte. On ſent aſſez que ces qualités exigent un grand fond de connoiſſances & de réflexions, & que le ton déciſif & l'air mépriſant, partage ordinaire de la jeuneſſe & de l'ignorance, n'en peuvent tenir lieu. La premiere condition de la critique eſt donc d'être *ſenſée* & *judicieuſe*. Un bon mot, une raillerie, ne ſuffiſent pas pour décider du mérite d'un ouvrage ; les plus excellens peuvent être tournés en ridicule par certains eſprits mal faits, accoutumés à prendre les meilleures choſes dans un mauvais ſens. Un air de *Rameau*, qui a charmé tout Paris, peut devenir inſupportable, dès qu'on affecte de

chanter ſur un ton niais, ou de l'adapter à des paroles burleſques. L'eſprit veut être éclairé par des raiſons & des principes ſolides. Quiconque s'érige en cenſeur doit donc commencer par acquérir des lumieres pour ſe concilier dans l'eſprit des autres le crédit & l'autorité qu'il prétend s'y fonder. Je dirois volontiers aux jeunes gens : « Défiez-vous de la démangeaiſon de » parler, naturelle à votre âge ; écoutez long-» temps : ne haſardez jamais de déciſions faſ-» tueuſes ou cauſtiques, lors même que vous » êtes évidemment certains de ne point vous » tromper ; ne propoſez vos raiſons que comme » des doutes & des conjectures ; ne les défendez » point avec opiniâtreté. Si elles ſont moins » ſolides qu'elles ne vous ſembloient d'abord, » reconnoiſſez-en la foibleſſe & la fauſſeté, » ſans faire acheter par une réſiſtance inutile, » une victoire qne vous devez céder aux per-» ſonnes qui les combattent, & qui la rem-» porteront infailliblement. » Par-là la critique deviendroit *ſenſée*, & en même temps *modeſte ;* ſeconde qualité qui en aſſure le fruit.

Les hommes ſont jaloux de leurs productions : ils ont la foibleſſe de trembler pour elles. Les cenſure-t-on avec hauteur ? Leur eſprit ſe roidit & va même juſqu'à ſe refuſer à l'évidence, dès qu'elle veut leur enlever, comme par force, un conſentement qu'ils accorderoient

ſans peine à des raiſons moins péremptoires, propoſées d'une maniere plus inſinuante. Ménage-t-on leur foibleſſe, pourvu qu'on le faſſe délicatement & ſans fauſſe complaiſance, ils ouvrent avec plaiſir leurs yeux aux rayons d'une lumiere douce, qu'ils ſe ſeroient obſtinés à fermer au feu des éclairs dont on prétendroit les éblouir : on les gagne, au lieu de les aigrir ; &, loin de s'entêter à défendre une prétendue gloire, ils ſe perſuadent que nous nous intéreſſons à leur en procurer une plus ſolide, en leur indiquant leurs fautes & les moyens de s'en corriger, ſans affecter de les aſſujettir à notre façon de penſer. La tyrannie eſt toujours odieuſe.

J'ajoute une troiſieme condition, ſi néceſſaire à la *critique*, que ſans elle le jugement le plus ſenſé, dégénere ordinairement en amertume & en fiel ; c'eſt la *politeſſe*. Tout écrit polémique, qui n'en eſt point aſſaiſonné, devient ſatyre & perſonnalité. La fameuſe querelle de la préférence des anciens ſur les modernes, n'en a que trop fourni d'exemples. La paſſion & le caprice ſe mirent de la partie ; & l'on ſe chargea réciproquement de reproches groſſiers dans des livres deſtinés à inſtruire l'univers, comme ſi les querelles perſonnelles de deux François devoient beaucoup influer ſur le jugement qu'on doit faire des beautés & des imperfections d'*Homere* & de *Virgile*. Qu'arrive-t-il dans ces ſortes de

démêlés ? C'eſt que les combattans perdent également de vue le point de la queſtion, pour s'acharner ſur leurs adverſaires; les ſpectateurs s'ennuient, & la vérité n'en eſt pas mieux éclaircie.

Pope trace ainſi le portrait du vrai critique :

Où trouver un cenſeur, dont le juſte ſuffrage
Soit un garant certain du prix de votre ouvrage,
Toujours prêt à montrer l'exacte vérité ;
Qui, rempli de ſavoir, ſoit exempt de fierté ;
Dont l'eſprit dégagé de faveur ou de haine,
Soit du faux & du vrai la meſure certaine ;
Ferme dans ſes avis, mais ſans entêtement,
Sans être ſcrupuleux, plein de diſcernement ;
Quoique ſavant, poli ; quoique poli, ſincere ;
Hardi, mais ſans hauteur, & ſans rigueur, ſévere ;
Aſſez ami du vrai pour blâmer ſon ami ;
Aſſez droit pour louer un rival ennemi ;
D'un goût exact & fin, de ſcience profonde,
Sachant également les livres & le monde ;
Qui, doux, officieux & civil ſans fadeur,
Aux talens de l'eſprit joigne les dons du cœur ?

Nous ajouterons quelques réflexions détachées ſur la critique priſe de différens Auteurs.

La critique eſt aiſée, dit-on ; oui, s'il eſt aiſé d'avoir de l'eſprit, du goût, de la pénétration, de la fineſſe, & une grande étendue de connoiſſances.

Les mauvais critiques diſent quelquefois du mal des mauvais ouvrages, comme un charlatan

décrie les remedes d'un autre charlatan, pour pouvoir vendre mieux les ſiens. *Pope.*

Les critiques les plus acharnés ſont ceux qui ne ſe ſentent pas aſſez d'étoffe pour devenir Auteurs.

Un grand talent eſt dans la nature une eſpece d'excès. Quelle abſurde injuſtice de preſcrire toujours des bornes à ce qui ne peut exiſter qu'au de-là de toute limite? *M. Servan.*

La preſſe, il le faut avouer, eſt devenue un brigandage intolérable. Dans les grandes villes, où elle jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces miſérables qui ſe font un revenu de leur impudence, de ces Aretins ſubalternes qui gagnent leur vie à dire & à faire du mal, ſous prétexte d'être utiles aux belles-lettres; comme ſi les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvoient leur être utiles.

C'eſt une choſe bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre. *Rouſſeau.*

Il y a peu de phraſes qu'on ne puiſſe rendre abſurdes en les iſolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des critiques ſubalternes ou envieux.

La critique, dit *Monteſquieu*, pouvant être conſidérée comme une oſtentation de ſa ſupériorité ſur les autres, & ſon effet ordinaire étant de donner des momens délicieux pour l'orgueil

humain, ceux qui s'y livrent méritent bien toujours de l'équité, mais rarement de l'indulgence.

Comme de tous les genres d'écrire, la critique eſt celui où il eſt le plus difficile de montrer un bon naturel, il faut avoir attention à ne point augmenter, par l'aigreur des paroles, la triſteſſe de la choſe.

Il eſt très-difficile de faire un bon ouvrage, & très-aiſé de le critiquer, parce que l'Auteur a eu tous les défilés à garder, & que la critique n'en a qu'un à forcer.

Dans les livres faits pour l'amuſement, trois ou quatre pages donnent l'idée du ſtyle & des agrémens de l'ouvrage : dans les livres de raiſonnement, on ne tient rien, ſi on ne tient toute la chaîne.

Les principes de la géométrie ſont très-vrais; mais ſi on les appliquoit à des choſes de goût, on feroit déraiſonner la raiſon même.

Rien n'étouffe plus la doctrine, que de mettre à toutes les choſes une robe de docteur : les gens qui veulent toujours enſeigner, empêchent beaucoup d'apprendre ; il n'y a point de génie qu'on ne rétréciſſe, lorſqu'on l'enveloppera d'un million de ſcrupules vains.

Les déclamations des hommes furieux ne font gueres d'impreſſion que ſur ceux qui ſont furieux eux-mêmes. La plupart des Lecteurs ſont

des gens modérés. On ne prend guere un livre que lorſqu'on eſt de ſens froid. Les gens raiſonnables aiment les raiſons.

Nous ne devons regarder les critiques comme perſonnelles, que dans les cas où ceux qui les font ont voulu les rendre telles. Ceux qui nous avertiſſent ſont les compagnons de nos travaux. Si la critique & l'Auteur cherchent la vérité, ils ont le même intérêt; car la vérité eſt le bien de tous les hommes; ils ſeront des confédérés & non pas des ennemis.

Fin de la troiſieme Partie.

DES ORATEURS ANCIENS ET MODERNES.

QUATRIEME PARTIE.

PREMIERE SECTION.

DES ORATEURS GRECS.

Premiers progrès de l'Eloquence chez les Grecs.

LE Légiſlateur *Solon* eſt le plus ancien de ceux qui cultiverent avec ſuccès l'éloquence à Athenes. Le don qu'il avoit de perſuader ne contribua pas moins que ſes vertus & ſa ſageſſe à faire adopter aux Athéniens les nouvelles loix qu'il leur donna.

Piſiſtrate abuſa de l'aſcendant que ſon éloquence mâle & hardie lui donnoit ſur ſes concitoyens, pour ſe faire déférer la puiſſance ſuprême, que *Solon* avoit refuſée pluſieurs fois. Les Athéniens, malgré les ſages conſeils de ce vertueux Légiſlateur, préférerent au doux état

de la liberté, le joug de la ſervitude: *Piſiſtrate* fit plus: après leur avoir donné des chaînes, il les leur fit aimer.

Périclès vint enſuite. On raconte que la premiere fois qu'il parut dans la tribune aux harangues, un vieillard qui dans ſa jeuneſſe avoit entendu *Piſiſtrate*, s'écria : « O mes amis ! défiez-vous de celui-ci ; il a la voix, les accens, le langage de *Piſiſtrate*. » Il eut raiſon ; il ne manqua que le nom de tyran à *Périclès* ; il le fut en effet. L'antiquité nous l'a repréſenté ſous pluſieurs emblêmes : tantôt il eſt peint comme Jupiter lançant la foudre, au milieu des éclairs ; tantôt comme un guerrier adroit, dardant ſon javelot d'une main sûre, & l'enfonçant à ſon gré dans le cœur de ceux qui l'écoutent ; en vain l'aſſemblée ſe diſſipe, chacun emporte le trait qui l'a percé, & *Périclès* triomphe.

Alcibiade, *Critias*, *Théramene* ſe diſtinguerent auſſi par leur éloquence ; mais ils n'en firent pas un meilleur uſage que *Périclès*. Les diſcours de ces hommes célebres ne ſont pas parvenus à la poſtérité. Pluſieurs critiques anciens prétendent même que les harangues qui portoient leurs noms étoient ſuppoſées.

ANTIPHON,

Antiphon, contemporain de *Périclès*, naquit

à *Rhamnus* dans l'Attique, ce qui lui donna le ſurnom de *Rhamnuſien.* On dit que c'eſt le premier qui réduiſit l'éloquence en art, & qui enſeigna & plaida pour de l'argent. *Thucidide*, qui fut ſon diſciple, loue beaucoup ſon éloquence & ſes talens pour la politique & pour la guerre ; tous les anciens Rhéteurs s'accordent à donner de grands éloges à *Antiphon.* C'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs Hiſtoriens que les ſeize harangues qu'on attribue à cet Orateur ne ſont pas de lui. On ne peut en effet les regarder que comme des déclamations pleines de froides ſubtilités & de jeux d'eſprit, & dont les ſujets ſont frivoles. La ſeule harangue qui paroiſſe digne de la réputation d'*Antiphon*, eſt celle pour *Helus de Mytilene ;* on n'y trouve pas cependant ces grands mouvemens & ce pathétique que les anciens admiroient dans cet Orateur. *Antiphon* naquit la premiere année de la ſoixante-quinzieme olympiade, & mourut vers la ſeconde de la quatre-vingt-deuxieme, 411 ans avant Jéſus-Chriſt.

ANDOCIDE.

Andocide, né à Athenes la premiere année de la ſoixante-dix-huitieme olympiade, ſe rendit célebre par ſon éloquence & ſe déshonora par ſes actions. (Voyez M. *Céſarotti*, de la littérature Grecque.)

Nous n'avons que quatre harangues de cet Orateur ; il avoit de la ſubtilité dans le raiſonnement, ſon éloquence étoit ſimple & inſinuante ; mais il manquoit de grace & de chaleur. *Andocide* fut accuſé d'avoir profané les myſteres de Cérès, & mutilé les ſtatues de Mercure. Son apologie ne peut être fort intéreſſante pour nous : le plus curieux de ces diſcours eſt celui où il accuſe *Alcibiade.*

LYSIAS.

De tous les Orateurs Grecs, *Lyſias* eſt le plus ſimple, & peut-être le plus difficile à traduire heureuſement en François. La plupart de ſes plaidoyers roulent ſur des objets bien peu propres à faire briller les talens d'un Orateur. Ce ſont des cauſes à-peu-près ſemblables à celles qui ſe plaident au Châtelet, & au Parlement à l'audience de ſept heures. *Lyſias* les compoſoit pour des particuliers qui les prononçoient eux-mêmes ; & il avoit ſoin de proportionner ſon ſtyle au caractere & à l'état de ſes cliens, la plupart gens groſſiers & ſans lettres ; un diſcours ingénieux & fleuri eût été ridicule & ſuſpect dans leur bouche.

La propriété des termes, la clarté des expreſſions, un tour de phraſes d'autant plus heureux qu'il eſt naturel & ſans aucune recherche, un talent admirable pour la narration,

une ſagacité prodigieuſe pour trouver les raiſons & les preuves qui peuvent appuyer la cauſe, un tact exquis pour les convenances & pour tout ce qui tient aux mœurs; & par-deſſus tout, cette qualité qui donne du prix à toutes les autres, la grace qu'on ſent ſi bien & qu'on ne peut définir, forment le caractere diſtinctif de *Lyſias*.

Un des principaux avantages qu'on puiſſe retirer aujourd'hui de la lecture des diſcours de *Lyſias*, c'eſt la connoiſſance des mœurs & des uſages d'un peuple qui vaut bien la peine d'être connu, & qui a conquis l'univers par les arts, comme les Romains l'ont conquis par les armes.

On a de *Lyſias* trente-quatre harangues. On regarde comme ſon chef-d'œuvre celle ſur le meutre d'*Eratoſthene*. Elle a toute la perfection du genre ſimple dans lequel cet Orateur s'eſt ſur-tout diſtingué. *Lyſias* naquit à Syracuſe la ſeconde année de la ſoixante-dixieme olympiade, & mourut à Athenes dans un âge fort avancé.

ISOCRATE.

Iſocrate naquit à Athenes la premiere année de la quatre-vingt-ſixieme olympiade (436 ans avant Jéſus-Chriſt). Il étoit digne d'avoir des talens, car il eut des vertus. Après la mort de *Socrate*, dont il avoit été le diſciple, il oſa

paroître en deuil aux yeux de ce même peuple aſſaſſin de ſon maître. Jamais le génie d'*Iſocrate* ne produiſit un trait plus ſublime d'éloquence. La couleur de ſes habits faiſoit la ſatyre de l'injuſtice légale, l'éloge de la vertu calomniée, & l'inſulte la plus noble à la tyrannie. Ayant perdu des biens conſidérables, il ouvrit une école & donna des leçons d'éloquence. Il enſeignoit gratuitement ſes concitoyens; mais l'affluence des étrangers qui venoient de tous les pays pour l'entendre, le dédommageoit de ſa généroſité. Le nombre des diſciples illuſtres qu'il forma fut ſi grand, qu'un ancien a dit: On vit ſortir de ſon école autant d'habiles orateurs qu'il étoit ſorti de héros du cheval de Troie. On lui a reproché d'avoir été l'ami de *Philippe*, de ce *Philippe*, le plus adroit des conquérans & le plus politique des Princes; mais en liſant les lettres & les diſcours qu'il lui adreſſe, on voit que l'objet d'*Iſocrate* étoit de préſenter l'image de la véritable gloire à ce Roi ébloui par l'éclat des conquêtes, & de le rendre l'ami & le pacificateur de la Grece: on prétend qu'il ne put ſurvivre à la bataille de *Chéronée;* c'étoit ſe juſtifier en mourant des accuſations de ſes ennemis. *Iſocrate* avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans.

Cicéron a tracé admirablement le caractere d'*Iſocrate.* Il dit que ſon genre d'éloquence eſt

doux, agréable, coulant, plein de penſées fines & d'expreſſions harmonieuſes ; mais qu'il eſt plus propre aux exercices de pur appareil qu'au barreau. Il introduiſit le premier dans la langue grecque le nombre, la cadence & l'harmonie. Ses paroles étoient arrangées avec un ſoin extrême : il ſymétriſoit trop les figures & prodiguoit ſouvent les ornemens ; mais il faut convenir que l'amour du bien & de la vertu domine dans ſes diſcours, & qu'ils ne tendent tous qu'à inſpirer aux Princes & aux peuples des ſentimens de probité, de bonne-foi & d'amour du bien public.

L'imagination d'*Iſocrate*, moins ardente que celle de *Démoſthene*, avoit quelque choſe de plus agréable. Si les images du ſecond ſont plus fortes, plus frappantes, celles que préſente le premier, ſemblent avoir plus de graces & de fineſſe. *Démoſthene*, ſerré, preſſant, véhément, cherche à ſoumettre avec empire. *Iſocrate*, doux, élégant, nombreux, cherche à perſuader par le plaiſir : l'un ſemble ne ſonger qu'à dominer par la force de ſes raiſons ; l'autre, qu'à inſpirer ſes ſentimens par les tours charmans qu'il ſait leur donner. On peut dire peut-être de l'un qu'il plaît parce qu'il perſuade, de l'autre qu'il perſuade parce qu'il plaît.

Iſocrate a ſur-tout réuſſi dans les ſujets qui

demandent de la grace : nous rapporterons l'éloge qu'il fait de la beauté.

« Jamais on ne vit ſur la terre rien de plus » beau qu'*Hélene* ; comme ſur la terre on ne » conçoit rien de plus admirable, de plus » auguſte, de plus céleſte que la beauté : la » vertu même, toute eſtimable qu'elle eſt, a » ſouvent beſoin de ce charme vainqueur. L'a- » mour du beau, né avec nous, s'empare de » notre ame avant toute réflexion ; il y regne » avec d'autant plus d'empire, que cette qualité » eſt plus excellente. Les talens de l'eſprit & les » autres avantages qui diſtinguent un homme, » ne font ſouvent qu'irriter l'envie ; ce n'eſt » que par des égards qu'il nous appaiſe ; ce » n'eſt qu'à force de bienfaits qu'il obtient qu'on » lui pardonne. La beauté paroît & fait notre » conquête : nous lui rendons un culte comme » aux immortels, ſans jamais nous laſſer de » nos hommages ; nous prévenons ſes ordres ; » nous trouvons qu'elle ne nous commande » jamais aſſez. Les hommes qui ſe ſoumettent » à tout autre empire, on les traite d'adulateurs » ſerviles, tandis qu'on loue le zele, & qu'on » envie les chaînes des eſclaves de la beauté. Tel » eſt le ſaint reſpect & l'intérêt religieux qu'elle » nous inſpire, que nous voyons avec horreur » celles qui la vendent, ceux qui l'achetent ; » & que nous comblons d'éloges pleins de ſen-

» ſibilité l'être aimable qui la défend comme » un temple contre les entrepriſes des profa- » nateurs. »

ISÉE.

Iſée n'a jamais fait que des plaidoyers dont dix ſont parvenus juſqu'à nous ; c'eſt un de ces écrivains qu'on loue volontiers pour être diſpenſé de les lire. Ses diſcours n'offrent que des diſcuſſions arides & ingrates ſur des ſucceſſions. On a beau vanter ſa dialectique vive & ſerrée, l'art avec lequel il diſpoſe ſes preuves : ſi on trouve chez lui quelques fleurs, elles ſont étouffées ſous les épines du ſujet. Le plus grand mérite d'*Iſée*, par rapport à nous, & ſon titre le plus glorieux eſt d'avoir été le maître de *Démoſthene*.

DÉMOSTHENE.

On ſait que *Démoſthene* n'atteignit à la perfection de ſon art qu'à force de travail. La nature avoit mis, ce ſemble, des barrieres entre lui & l'éloquence ; il triompha de ces obſtacles par ſa patience, & fit entendre ſa voix éloquente aux Athéniens, tandis que *Philippe* attaquoit leur liberté & celle de toute la Grece. Il employa toutes les reſſources de ſon art, pour faire prendre des réſolutions vigoureuſes contre ce Prince ambitieux ; mais il adreſſoit la

la parole à l'amour de la patrie ; & cette paſſion des grandes ames n'échauffoit plus le cœur des Athéniens. S'ils avoient pu être remués, ils l'auroient été par *Démoſthene.* Ce n'eſt point au langage que cet Orateur s'attache ; il s'abandonne à ſon enthouſiaſme, & dédaignant la froide élégance, il exprime tout avec une énergie qui lui eſt propre. Jamais homme n'a donné à la raiſon des armes plus pénétrantes & plus inévitables. La vérité eſt dans ſa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force, & dont il redouble ſans ceſſe les atteintes ; il frappe ſans donner le temps de reſpirer ; il pouſſe, preſſe, renverſe, & ce n'eſt pas un de ces hommes qui laiſſe à l'adverſaire terraſſé les moyens de nier ſa chûte. Raiſonnemens & mouvemens, voilà toute l'éloquence de *Démoſthene.* Son ſtyle eſt auſtere & robuſte, tel qu'il convient à une ame franche & impétueuſe ; il ne s'occupe jamais à parer ſa penſée, ce ſoin ſemble au-deſſous de lui ; il ne ſonge qu'à la porter toute entiere au fond de votre ame : nul n'a moins employé les figures de la parole, nul n'a plus négligé les ornemens ; mais dans ſa marche rapide il entraîne l'auditeur où il veut ; & ce qui le diſtingue de tous les Orateurs, c'eſt que l'eſpece de ſuffrage qu'il arrache eſt toujours pour l'objet dont il s'agit, & non pas pour lui. On diroit d'un autre, « il parle bien : »

on devroit dire de *Démoſthene*, « il a raiſon. »

J'ai lu les harangues de *Démoſthene* avec tout le plaiſir poſſible, dit le Marquis d'*Argenſon* (1), & ſa vie avec peine. J'ai reconnu en lui l'homme du plus grand talent, de la plus belle & la plus vive éloquence; mais je me ſuis apperçu que les qualités de ſon cœur ne répondoient point à celles de ſon eſprit. La premiere fois qu'il monta dans la tribune aux harangues, ce fut pour plaider contre ſes tuteurs, & il ne réuſſit pas, parce qu'il étala, dit-on, trop de raiſons accumulées les unes ſur les autres, qu'il chargea ſon plaidoyer de trop de figures oratoires, & qu'il les débita mal. Pour moi, je crois que ſa cauſe étoit mauvaiſe. Un jeune homme tel que *Démoſthene* devoit trouver ſes juges diſpoſés à l'entendre, quand il ſe plaignoit qu'on avoit abuſé de ſa foibleſſe pour lui enlever ſon bien. Il paroît que loin de ſe rebuter de ce mauvais ſuccès, *Démoſthene* ſe donna des peines infinies pour ſe rendre plus habile & plus ſéduiſant. Quelque temps après, n'étant point encore parvenu à débiter parfaitement, il compoſoit du moins pour les autres; & dans une cauſe où l'Aréopage ſe trouva fort embarraſſé, parce que

(1) Voyez les loiſirs d'un Miniſtre, pag. 36.

les plaidoyers étoient d'égale force, on découvrit que c'étoit *Démoſthene* qui avoit fait l'un & l'autre. Il étoit ainſi Avocat pour & contre. Quelle opinion peut-on avoir du cœur d'un tel Orateur ? Enfin, il ſe trouva en état de s'oppoſer à tout ce que propoſoit *Phocion*, dont les opinions étoient plus juſtes & plus avantageuſes aux Athéniens. *Démoſthene* l'emporta, & ſes ſuccès furent cauſe de la perte de ſa patrie : ne devoit-il pas ſe reprocher un pareil triomphe ? Souvent quand *Démoſthene* manquoit de raiſons, il ſe tiroit d'affaire par une plaiſanterie. Ce genre de reſſource paroîtroit bien moins extraordinaire & moins difficile à employer aux François qu'à d'autres.

Il avoit conſeillé la guerre ; quoique les Athéniens ne fuſſent pas en état de la faire, on la réſolut. Obligé d'y marcher comme les autres, il fut le premier à lâcher le pied & à s'enfuir. Il avoit harangué en mauvais citoyen ; il combattit en lâche ſoldat. Cependant les Athéniens le rappelerent dans la tribune aux harangues ; ils voulurent encore entendre ce divin Orateur. Peuple frivole, qui ne faiſoit cas que du choix des mots & de la tournure des phraſes, ſans s'embarraſſer de l'objet du diſcours ! C'étoit pourtant du ſalut de la république dont il étoit queſtion.

Philippe étant mort, *Démoſthene* ſoutint qu'on

n'avoit rien à craindre de la part du jeune *Alexandre;* que ce n'étoit qu'un *ſot enfant.* Les beaux-eſprits d'Athenes ſourirent & applaudirent : la ſuite a fait voir à quel point ce jugement ſur Alexandre étoit haſardé. Le Roi de Macédoine ruina Thébes, & ne pardonna à Athenes que par indulgence pour les arts, les lettres & la philoſophie ; mais il demanda qu'on lui livrât les Orateurs qui l'avoient inſulté. *Démoſthene* étoit le plus coupable ; il eut grand peur, fit ce qu'il put pour s'épargner le voyage ; il inventa & déclama à merveille la fable des brebis que les loups engagerent à livrer leurs chiens. Mais *Demoſthene* n'étoit rien moins qu'un homme précieux à conſerver pour la république. Cependant il vint à bout d'engager ſes compatriotes à payer plutôt une ſomme conſidérable, que de l'abandonner au reſſentiment du Roi de Macédoine. *Alexandre* prit l'argent des Athéniens, leur laiſſa leurs Orateurs, & fit un très-bon marché.

Le conquérant ayant pris Sarde ſur le Roi de Perſe, y trouva la preuve que *Démoſthene* étoit penſionnaire des ennemis de ſa patrie. Il le fit ſavoir aux Athéniens qui n'en firent que rire ; effectivement cela n'empêchoit pas que *Démoſthene* ne fût l'homme qui parlât le mieux, & les Athéniens pardonnoient tout en faveur de l'eſprit & des talens.

Démoſthene mourut la troiſieme année de la cent quatorzieme Olympiade, la trois cent vingt-deuxieme année avant J. C.

PHOCION.

Phocion fut l'antagoniſte le plus redoutable de *Démoſthene* qui, le voyant un jour arriver dans l'aſſemblée du peuple, s'écria : *voilà la hache de mes diſcours.* En effet, il s'oppoſa ſouvent à cet orateur, & preſque toujours avec ſuccès. Il étoit auſſi zélé que lui pour le bien de la patrie ; mais il avoit plus de philoſophie & de prudence. On ſemble avoir oublié que *Phocion* fut un des hommes les plus éloquens de ſon ſiecle, pour ſe ſouvenir qu'il en fut le plus juſte & le plus reſpectable ; tant la gloire de la vertu eſt au-deſſus de toute autre gloire.

Hypéride diſoit à *Phocion* : Quand ſeras-tu donc d'avis de faire la guerre ? « Ce ſera, lui » répondit le ſage Athénien, quand les vieillards » ſauront commander & les jeunes gens obéir ; » quand les riches ſeront diſpoſés à contribuer » de leurs biens & les pauvres de leurs bras ; » quand les orateurs ne chercheront plus à » faire briller leur eſprit & leurs talens aux » dépens des véritables intérêts de la Répu- » blique. » Voilà des traits ſublimes, & qui préſentent à la fois tous les maux & tous les remedes.

Démoſthene, au contraire, commence une de ſes harangues, en diſant : « Athéniens, » l'oracle de Delphes a déclaré qu'il y avoit » un ſeul homme à Athenes qui n'étoit point » de l'avis de tous les autres : êtes-vous curieux » de connoître cet homme ? C'eſt moi. » Voilà aſſurément une très-belle figure dé rhétorique ; mais enſuite *Démoſthene* eſt obligé de mettre bien de l'art & de la ſubtilité pour prouver qu'il a raiſon d'être d'un avis contraire à tous ſes concitoyens. Eh ! comment les Athéniens auroient-ils été aveuglés au point de ſaiſir toujours le faux & jamais le vrai ? Il eſt certain que *Démoſthene* les trompoit.

ESCHINE.

Eſchine, né à Athenes la quatrieme année de la quatre-vingt-quinzieme Olympiade, trois cents quatre-vingt-dix-ſept ans avant J. C., fut le digne rival de *Démoſthene*. Quelques rhéteurs le regardent comme très-inférieur à ſon émule ; mais en accordant à celui-ci plus de véhémence, on ne peut refuſer à *Eſchine* des qualités que *Démoſthene* n'avoit pas. *Quintilien* lui trouvoit plus d'embonpoint. Sa compoſition eſt châtiée, pleine & facile ; il réunit la force & la grace. M. *Ceſarotti*, dans ſon excellent ouvrage ſur la littérature grecque, fait l'apologie d'*Eſchine*,

& prouve qu'il étoit auſſi bon orateur & meilleur citoyen que *Démoſthene.*

Les chef-d'œuvres des deux orateurs, diſons mieux du barreau d'Athenes, ſont les harangues de la couronne : voici le ſujet de ces fameux plaidoyers. *Ctéſiphon* ayant décerné à *Démoſthene* une couronne, pour récompenſe de ſes ſervices, *Eſchine*, ennemi de l'orateur, s'éleva contre le décret, accuſa celui qui l'avoit porté, & attaqua perſonnellement *Démoſthene.* Cette cauſe intéreſſante fut plaidée dans le temps qu'*Alexandre* faiſoit la conquête de l'Aſie. *Eſchine* ſuccomba & fut exilé. Il ſe retira à *Rhodes*, où il enſeigna la rhétorique. Il paſſa enſuite à *Samos*, & y mourut peu de temps après, à ſoixante-quinze ans.

Il nous reſte d'*Eſchine* trois diſcours, le premier de la couronne dont nous venons de parler, le ſecond ſur ſon ambaſſade auprès de *Philippe*, Roi de Macédoine. *Démoſthene* l'accuſa de s'être laiſſé corrompre par l'argent de ce Prince ; mais *Eſchine* ſe juſtifia. On admire ſur-tout dans cette harangue la narration qui offre des beautés qu'on ne trouve point dans *Démoſthene.* Le dernier diſcours d'*Eſchine* eſt contre *Timarque*, citoyen puiſſant & corrompu. Il eſt écrit avec beaucoup de véhémence & de force. La péroraiſon reſpire la morale la plus pure & la plus ſublime éloquence. *Cicéron* l'a

imitée dans ſon plaidoyer pour *Roſcius*, & cela ſeul en fait l'éloge.

PLATON.

On a ſouvent attaqué *Platon* comme philoſophe (1) : on l'a toujours admiré comme Ecrivain. En ſe ſervant de la plus belle langue de l'univers, il ajouta encore à ſa beauté.

On trouve par-tout le caractere & le génie de *Socrate* dans l'apologie que *Platon* fit de ſon maître. Il y regne une éloquence douce & noble, le courage de la vertu, le reſpect pour la Divinité & pour ſoi-même. *Socrate* ſe juſtifie en converſant avec ſes ennemis & avec les Athéniens. C'eſt l'homme ſage qui montre la raiſon & parle en paix à ceux qui la condamnent.

Quand les juges ont prononcé la ſentence, *Socrate* reprend la parole avec le même calme : « Vous m'avez condamné, je vous le par-» donne ; je m'y attendois, & je ſuis même » plus étonné qu'il y ait eu tant de ſuffrages » pour m'abſoudre. O Athéniens, vous venez » de fournir un ſujet éternel à ceux qui vou-» dront blâmer Athenes. On lui reprochera » d'avoir fait mourir *Socrate*, qui étoit, dira-» t-on un ſage ; car pour avoir droit de vous

(1) Eſſai ſur les Eloges.

» blâmer on me donnera ce nom, que je ne » mérite pas. Au lieu que ſi vous aviez encore » attendu quelque temps, je mourois ſans » qu'Athenes ſe déshonorât. Regardez mon » âge, je ne tiens preſque plus à la vie, & déja » je touchois à ma tombe. »

Il finit par ces mots ſublimes & ſimples: « Mais il eſt temps de nous en aller, moi pour » mourir, & vous pour vivre : de ces deux » choſes quelle eſt la meilleure ? Les Dieux le » ſavent, mais aucun homme ne le ſait. »

On trouve dans *Platon* deux dialogues qui ſont de véritables éloges de *Socrate*, ſans en avoir le titre. Le premier, c'eſt le *Criton*. C'eſt dans ce dialogue que *Socrate* examine s'il eſt permis de déſobéir aux loix pour éviter la mort.

Le ſecond dialogue eſt ce *Phédon* ſi fameux, qui contient le récit des derniers entretiens & de la mort de *Socrate*. C'eſt un des ouvrages les plus célebres de l'antiquité. C'eſt celui que *Cicéron*, comme il nous l'apprend lui-même, n'avoit jamais pu lire ſans verſer des larmes. C'eſt celui que *Caton*, prêt à mourir, relut deux fois pour s'affermir dans l'idée de l'immortalité. On oſe dire que nul éloge, ni ancien, ni moderne, n'offre un tableau ſi grand.

HYPERIDE.

Hyperide, disciple d'*Isocrate* & de *Platon*, gouverna avec sagesse la République d'Athenes, & défendit avec courage la liberté de sa patrie. Après la malheureuse issue du combat de Cranon, il fut pris & mené à *Antipater* qui le fit mourir.

Cet Orateur avoit composé plus de cinquante harangues qui ne sont point parvenues jusqu'à nous, à l'exception d'une seule. Selon *Longin*, *Hyperide* avoit toutes les qualités qui forment le grand Orateur. Il excelloit à peindre les mœurs; il étoit varié, fleuri, plein de douceur, de grace & de chaleur. *Démosthene* ne l'emportoit sur lui que par la véhémence. On estimoit sur-tout ses discours contre *Philocrate* (voyez discours de la couronne), contre *Demades*, & contre *Démosthene*; celui où il soutint les droits des Athéniens à la garde du temple de Délos; l'éloge funebre des guerriers morts dans la guerre de l'Annia, que *Longin* regarde comme un modele en ce genre; & enfin, le plaidoyer pour la célebre *Phryné* accusée d'impiété; mais l'éloquence d'*Hyperide* n'eut pas toute la gloire de ces triomphes.

Le discours qui nous reste de cet Orateur est contre *Aristogiton*, fameux brigand politique, qui, quoique condamné à plusieurs amendes &

exclu de la tribune, osoit haranguer le peuple & porter des décrets. Irrité de cette audace, *Hyperide*, de concert avec *Lycurgue*, accusa *Aristogiton* de violer les loix ; son discours manque d'ordre, & n'est qu'une invective sanglante. Après un exorde plein de véhémence, il parle de la nécessité des loix, & ce morceau, quoique prolixe, a beaucoup de noblesse. Le portrait qu'il trace d'un mauvais citoyen est digne du plus grand maître.

Stobée nous a conservé un beau fragment de l'éloge funebre des guerriers morts dans la guerre de l'Annia. Un autre fragment, qu'on trouve dans *Rutilius Lupus*, nous fait voir avec quelle chaleur *Hyperide* défendit le décret qu'il fit porter après la bataille de Chéronée. « Ce n'est » pas moi qui ai porté ce décret, *Aristogiton*, » c'est la guerre. Mais tu m'accuses d'avoir man- » qué à mon devoir, & tu ne cesses de répéter : » *N'est-ce pas toi qui as fait rendre la liberté* » *aux esclaves ?* Oui, afin que des hommes libres » ne tombassent point dans l'esclavage. *N'est-ce* » *pas toi qui as fait rappeler les exilés ?* Oui, » afin que les citoyens ne fussent pas envoyés » en exil. *Eh quoi ! n'entendois-tu pas les loix* » *qui le défendoient ?* Non, le bruit des armes » des Macédoniens m'empêchoit d'entendre » leur voix. »

DEMADES.

Demades, contemporain & rival de *Démoſthene*, fut auſſi intéreſſé qu'éloquent. Il eut part pendant douze ans au gouvernement d'Athenes ſa patrie, & fit devant le peuple l'apologie de ſon adminiſtration ; il ne nous reſte de lui qu'un fragment aſſez conſidérable de la harangue qu'il prononça pour répondre aux accuſations de ſes ennemis. Ayant été fait priſonnier à la bataille de Chéronée, ſon éloquence lui gagna l'amitié de *Philippe*. « Puiſque les Dieux, dit-il » à ce Prince qui s'oublioit après la victoire, » vous ont donné le rôle d'*Agamemnon*, pour- » quoi vous avilir à faire celui de *Therſite ?* » *Philippe* ayant demandé à *Demades* ce qu'étoit devenu le courage des Athéniens : « vous le » ſauriez, lui répondit-il, ſi les Macédoniens » euſſent eu pour Général *Carès*, & les Athé- » niens *Philippe*. » Par cette réponſe ingénieuſe, il ſut ménager l'honneur de ſa patrie, ſans choquer la vanité du vainqueur. Pluſieurs autres mots de *Demades* nous donnent la plus grande idée de ſon eſprit. Un faux bruit de la mort d'*Alexandre* étant parvenu à Athenes, il ſe faiſoit déja quelques mouvemens parmi les Athéniens, quand *Demades* les arrêta, en diſant : *Si Alexandre étoit mort, toute la terre auroit ſenti l'odeur de ſon cadavre.* Pluſieurs Athéniens

s'oppoſant à l'apothéoſe de ce conquérant, qu'on regardoit comme une impiété : *prenez garde*, leur dit *Demades*, *que tandis que vous gardez le ciel avec tant de jalouſie, vous ne perdiez la terre.* Pour juſtifier ſon adminiſtration, il diſoit *qu'il avoit été chargé de gouverner les naufrages de la République.* C'eſt le même orateur qui dit des loix de *Dracon*, qu'elles avoient été écrites avec du ſang.

LYCURGUE.

Lycurgue, homme d'une vertu auſtere & d'un caractere dur, n'employa ſon éloquence que contre des coupables; & *Plutarque* obſerve que tous ceux qu'il accuſa, furent condamnés. De quinze harangues qu'il avoit compoſées, il ne nous reſte que celle contre *Théocrate*, qui avoit quitté Athenes ſa patrie après la bataille de Chéronée. Elle eſt intéreſſante, & par le ſujet & par le ton fier & vigoureux qu'on y voit régner d'un bout à l'autre. Un des morceaux les plus éloquens de ce diſcours, eſt le tableau de la conſternation du peuple d'Athenes, lorſqu'il apprit la nouvelle de la défaite de Chéronée. La péroraiſon eſt pleine de nobleſſe & de pathétique. On trouve cependant des défauts conſidérables dans cette harangue; des ſophiſmes, des digreſſions, des lieux communs

lui donnent ſouvent l'air d'une amplification plutôt que d'une harangue judiciaire.

Lycurgue eut l'intendance du tréſor public, & fut chargé du ſoin de la police. Il remplit ces deux fonctions ſi délicates & ſi importantes, à la ſatisfaction de tous les citoyens. C'étoit un homme d'une humeur ſévere : il penſoit qu'un Général qui a perdu une bataille conſidérable, ne devoit pas ſurvivre à ſa honte, ni reparoître dans la ville qu'il avoit remplie de deuil. Il apoſtropha un jour avec beaucoup de chaleur & d'éloquence *Lyſiclès*, Général de l'armée battue à Chéronée. « Quoi donc, *Lyſiclès*, ſous votre » commandement mille citoyens ont péri dans » le combat, deux mille ont été faits priſon- » niers, un trophée a été érigé contre Athenes, » la Grece entiere eſt tombée dans la ſervi- » tude ; ces triſtes événemens ont eu lieu lorſ- » que vous étiez Général, & vous vivez encore, » & vous jouiſſez de la lumiere du ſoleil, & » vous oſez paroître dans la place publique, » vous montrer à votre patrie, pour lui rap- » peler la mémoire de ſes malheurs & de ſes » opprobres ! »

Lycurgue naquit environ vingt ans avant *Démoſthene*, & mourut la premiere année de la cent ſixieme Olympiade, trois cents cinquante-ſix ans avant J. C.

DINARQUE.

Dinarque, disciple de *Théophraste*, avoit composé soixante-quatre harangues ; mais il ne nous en reste que trois. La meilleure & la plus intéressante est une violente invective contre *Démosthene*, qu'il accuse spécialement de s'être laissé corrompre par les présens d'*Harpalus*, officier Macédonien. *Dinarque* n'a pas une physionomie particuliere, mais il a quelque chose de tous les meilleurs Orateurs, & notamment de *Démosthene*, qu'il avoit sur-tout cherché à imiter ; aussi l'appeloit-on le *Démosthene d'orge*, pour faire entendre que *Démosthene* l'emportoit autant sur lui que le pur froment l'emporte sur l'orge.

DEMETRIUS DE PHALERE.

Démétrius de Phalere, disciple de *Théophraste*, acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par les charmes de son éloquence & sur-tout par ses vertus, qu'il fut fait *Archonte* la quatrieme année de la cent dix-septieme olympiade (309 ans avant Jésus-Christ). Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, & rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnoissance lui décerna autant de statues d'airain, qu'il y avoit de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie, & bien-

tôt les ſtatues furent renverſées. *Au moins*, dit-il, en apprenant cette nouvelle, *ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées. Démétrius* ſe retira chez *Ptolomée Lagus*, Roi d'Egypte, où il mourut.

On accuſe *Démétrius de Phalere* d'avoir fait dégénérer l'éloquence, en cherchant à ſuppléer au génie par l'eſprit. Son rang & ſon exemple accréditerent le faux genre qu'il vouloit introduire; car les arts de l'eſprit ſont ſouvent une affaire de mode, comme toute autre choſe. Depuis cette époque, l'éloquence perdit cet air de grandeur, de nobleſſe & d'énergie qui caractériſe *Démoſthene* & *Eſchine*. Les harangues furent fleuries, élégantes, jolies & rien de plus: le tonnerre de *Démoſthene* ne fut plus qu'un feu d'artifice.

Tous les ouvrages de *Démétrius* ſont perdus, à l'exception d'une rhétorique que quelques critiques attribuent à *Denis d'Halicarnaſſe*.

Des Sophiſtes Grecs.

Les Orateurs éloquens s'évanouirent avec la liberté, & la Grece n'eut preſque plûs que des Sophiſtes; ce qui les diſtinguoit, c'étoit l'art de parler ſur le champ avec la plus grande facilité. Cet art étoit né dans les plus beaux ſiecles de la Grece, & convenoit à l'imagination ardente & légere d'un peuple

peuple dont la langue féconde & facile ſembloit courir au-devant des idées.

Pour connoître quel étoit leur genre d'éloquence, on doit conſidérer que, pour être vraiment éloquent (1), il faut un ſujet qui intéreſſe l'orateur, & un peuple qui s'intéreſſe au ſujet. Les orateurs de l'ancienne Grece défendoient, en parlant de grands intérêts. Mais pour les ſophiſtes, tout étoit fiction & menſonge : il s'agiſſoit d'amuſer un peuple oiſif, & d'attirer quelques battemens de mains à l'orateur. Ces applaudiſſemens même, dont ils étoient ſi jaloux, devoient corrompre leur éloquence. L'envie de plaire & d'étonner fait chercher les penſées brillantes, exagérer les ſentimens & prodiguer les fleurs. La coutume de parler ſur-le-champ, quelque piquante qu'elle dût être, & de quelques études qu'elle fût précédée, devoit nuire auſſi au véritable goût de l'éloquence. On pardonnoit aiſément à la petiteſſe des plans, au peu d'étendue des idées, au défaut de coloris, à la multitude des mots, à la foibleſſe des ſentimens. L'orateur corrompoit le goût du peuple, & l'indulgence du peuple corrompoit l'orateur : de-là ſans doute les reproches qu'on a faits de tout temps à l'éloquence des ſophiſtes,

(1) Eſſai ſur les Eloges.

malgré les talens, les ſuccès & la prodigieuſe célébrité de quelques-uns d'entr'eux.

Le titre de *Sophiſte* fut d'abord très-honorable ; il devint enſuite un opprobre, par les vices des ſophiſtes & leurs miſérables études. On donnoit ce nom à ceux qui joignoient des mœurs pures à un e prit orné de connoiſſances importantes. On leur rendoit les plus grands honneurs : quand ils entroient dans une ville, on alloit à leur rencontre, & leur entrée étoit une eſpece de triomphe. Rome éleva une ſtatue au ſophiſte *Proéreſe*, avec cette inſcription pompeuſe : *Regina rerum Roma Regi eloquentiæ.*

Parmi les plus célebres ſophiſtes, on peut compter *Anaxagore* & *Damon*, de qui *Périclès* tira d'excellentes inſtructions littéraires & politiques. Il fut auſſi diſciple de la fameuſe Aſpaſie de Milet. Cette femme ſinguliere faiſoit le métier de ſophiſte, & donnoit ſes leçons publiques de littérature avec tant de modeſtie & de décence, que les femmes les plus réſervées ne ſe faiſoient pas le moindre ſcrupule d'y aller. *Socrate*, qui étoit avare de louanges, ſe glorifioit de devoir ſon éloquence aux lumieres de la belle Aſpaſie, & lui attribuoit la gloire d'avoir formé les plus grands orateurs de ſon ſiecle ; enfin *Périclès* l'épouſa. Cependant la calomnie & la haine ne l'épargnoient pas : on l'accuſa d'impiété, & elle ſe vit réduite à ſe juſtifier

judiciairement : comme la cabale étoit puiſſante, *Périclès* eut beſoin de tout ſon crédit & de toute ſon éloquence pour la ſauver.

Le ſophiſte *Gorgias*, né en Sicile, brilla beaucoup à Athenes. Il alla enſuite étaler ſon art aux yeux de toute la Grece dans les jeux pythiques & olympiques. L'enthouſiaſme de ſes admirateurs fut ſi grand, qu'on lui érigea à Delphes une ſtatue d'or. Ce *Gorgias* fut le premier qui oſa ſe vanter dans une nombreuſe aſſemblée, qu'il répondroit ſur-le-champ à ce qu'on pourroit lui propoſer ; ce qui n'eſt pas bien difficile ni bien rare parmi les grands parleurs. Cependant *Gorgias* eut pour diſciple un homme eſtimable ; ce fut *Iſocrate*. Le ſophiſte *Protagore* s'enrichit à ſon métier. Un autre, qui fit grande fortune par ce même moyen, c'eſt *Prodicas*, qui couroit la Grece pour expoſer & vendre ſon éloquence : il avoit tant d'avidité, qu'il fourniſſoit des diſcours à tout prix, depuis deux oboles juſqu'à cinquante drachmes. Accuſé d'avoir corrompu la jeuneſſe, les Athéniens le condamnerent à mort. La profeſſion des ſophiſtes devint mépriſable dès le temps de *Socrate*. Ce philoſophe les décria comme ils le méritoient. Sous les Empereurs, cet art procura la plus grande célébrité à ceux qui s'y exerçoient. *Hérode Atticus*, maître de *Marc-Aurele*, fut un des plus célebres ſophiſtes.

DION CHRYSOSTOME.

Dion Chryſoſtôme, né à Pruſe en Bithynie, parut à Rome ſous *Domitien;* mais comme il avoit autant de vertu que d'éloquence, il eut le courage ou le malheur de déplaire. Sur le point d'être proſcrit, il fut obligé de fuir : il revint à Rome ſous *Nerva*, qui eut pour lui la plus grande eſtime & le combla d'honneurs. *Trajan*, ami de *Plutarque*, de *Tacite* & de *Pline*, le fut auſſi de *Dion*. Il le faiſoit ſouvent mettre dans ſa litiere, pour s'entretenir avec lui, & le fit monter ſur ſon char de triomphe.

Il nous reſte de *Dion* huit harangues écrites avec beaucoup de nobleſſe & de ſolidité. Quatre de ſes diſcours traitent des devoirs des Rois. Il y en a un ſur-tout qui peut paſſer pour un véritable panégyrique de *Trajan*. *Dion* n'a point cette éloquence ingénieuſe & brillante de *Pline;* mais le tour de ſes éloges eſt plus adroit. Il loue en paroiſſant ne donner que des préceptes; & ſous prétexte de dire ce que doit être un grand homme, il dit en effet ce qu'a été *Trajan*.

ARISTIDE.

Ariſtide, né à Hadriani, ville de la Myſie, paſſa ſa vie à haranguer & à voyager. Smyrne ayant été ruinée par un tremblement de terre, il fit à *Marc-Aurele* une peinture ſi touchante

des malheurs de cette ville, que ce Prince la fit rebâtir. Les habitans érigerent en reconnoiſſance à l'orateur une ſtatue de bronze, qui ſubſiſte encore (1).

On a d'*Ariſtide* des hymnes en proſe à l'honneur des dieux & des héros ; des panégyriques, des oraiſons funebres, des harangues où il ſoutient le pour & le contre. Ces ouvrages démentent un peu la réputation de l'Auteur : on auroit pu lui dire, ou briſe tes ſtatues, ou anéantis tes ouvrages. Son panégyrique de *Marc-Aurele*, ſur-tout eſt trop inférieur au ſujet : on n'y trouve point l'élévation, la chaleur, la ſenſibilité & la force qu'on admire dans l'éloge de *Marc-Aurele* par M. *Thomas*. Si l'orateur François avoit connu, comme *Ariſtide*, cet Empereur philoſophe, il l'auroit peut-être loué avec encore plus d'éloquence.

THÉMISTE.

Cet orateur philoſophe naquit en Paphlagonie ſous le regne de *Conſtantin*. Il enſeigna avec éclat à Antioche, à Nicomédie, à Rome, & effaça tous les philoſophes de ſon temps. Les Romains en furent tellement charmés, qu'ils députerent vers l'Empereur, pour faire en ſorte

(1) Elle eſt aſſiſe & drapée, & placée dans la Bibliotheque du Vatican. V. *Eſſai ſur les Eloges*.

qu'il l'obligeât à demeurer au milieu d'eux ; mais ils n'obtinrent pas cet avantage. *Thémiſte* aima mieux s'en retourner à Conſtantinople, où il paſſa la plus grande partie de ſa vie. Il fut aimé de ſix Empereurs. *Conſtance* lui conféra la dignité de Préteur, & l'honora d'une ſtatue d'airain. *Valens* eut une ſi grande déférence pour lui, qu'en ſa conſidération il modéra le faux zele qui le portoit à perſécuter les orthodoxes ; enfin *Thémiſte*, quoique Payen, fut précepteur du fils du grand *Théodoſe*, & ami de S. *Grégoire* de Nazianze.

Les diſcours de *Thémiſte*, dit M. *Ceſarotti*, offrent quelques traits de flatterie ; on doit néanmoins les regarder comme autant de leçons de morale politique, dignes de ſervir à l'éducation d'un Prince. Aucun Ecrivain n'a traité des ſujets plus intéreſſans ; & à cet égard, il l'emporte ſur tous ces orateurs célebres, qui ne ſurent que flatter les préjugés nationaux, inſpirer un patriotiſme fanatique, & enivrer les Souverains des fauſſes idées d'une gloire deſtructive. L'éloquence de *Thémiſte* eſt abondante, noble & ingénieuſe. Judicieux dans l'économie de ſes diſcours, riche dans les penſées, élégant dans l'expreſſion, il ſaiſit heureuſement les circonſtances, s'inſinue avec adreſſe, flatte avec dignité, réunit l'élévation & les graces. *Thémiſte* n'eſt pas exempt des défauts de ſon ſiecle. On trouve ſouvent dans ſes diſcours des longueurs, de la

recherche, un luxe d'érudition & un coloris poétique qui ne convient pas toujours aux ſujets qu'il traite. Pour tracer en peu de mots le caractere moral & littéraire de *Thémiſte*, on peut dire qu'il mérite d'être appelé le plus vertueux des courtiſans, le plus philoſophe des orateurs, & le plus éloquent des ſophiſtes.

LUCIEN.

Lucien naquit à Samoſate ſous l'empire de *Trajan*. Ses parens l'avoient deſtiné à l'art du ſculpteur, & il eut cela de commun avec *Socrate ;* mais ayant eu le bonheur de caſſer une table de marbre, cet accident lui fit une querelle, & le rendit tout entier aux lettres. Il embraſſa d'abord la profeſſion d'Avocat ; mais auſſi peu propre à la chicane qu'au ciſeau, il ſe conſacra à la philoſophie & à l'éloquence. Il les profeſſa dans la Grece, dans les Gaules & dans l'Italie. Athenes fut le théâtre où il brilla le plus long-temps. *Marc-Aurele*, inſtruit de ſon mérite, le nomma Greffier du Préfet d'Egypte. On croit qu'il mourut ſous l'Empereur *Commode*, dans un âge très-avancé.

Il nous reſte pluſieurs ouvrages de *Lucien :* on eſtime ſur-tout ſes Dialogues des morts. Il met tour à tour en ſcene les dieux, les hommes, les rhéteurs, les courtiſanes & les philoſophes Il attaqua, comme *la Bruyere*, les vices &

les ridicules de ſon temps ; mais moins fort, moins hardi que lui, ayant plutôt cette fleur d'eſprit qu'eut dans la ſuite *Fontenelle*, avec plus de hardieſſe dans le caractere, il méla partout la philoſophie à la légéreté, & la ſatyre à la grace.

Parmi les ouvrages de *Lucien*, on trouve un éloge de *Démoſthene*, qui mérite d'être diſtingué. La premiere moitié de cet éloge a tout l'agrément qui caractériſe les ouvrages de *Lucien*. La derniere eſt pleine de grandeur ; elle eſt digne des plus beaux temps de la Grece : on diroit que *Lucien* (1) a pris le ton de *Démoſthene* pour le louer.

MAXIME DE TYR.

Maxime de Tyr, philoſophe Platonicien, vint à Rome ſous l'Empereur *Marc-Aurele*, qui voulut être ſon diſciple. On a de lui quarante-un diſcours publiés par *Daniel Heinſius*, avec des notes ſavantes. *Alcinoüs*, *Plotin* & d'autres ſectateurs de *Platon*, réunirent comme leur maître l'étude de l'éloquence & de la philoſophie.

LIBANIUS.

Libanius, né à Antioche, profeſſa la rhéto-

(1) Voyez Eſſai ſur les Eloges.

rique à Conſtantinople & dans ſa patrie. Il ſervit de modele à l'Empereur *Julien*, qui ſoumettoit à ſon jugement ſes actions & ſes ouvrages. Le Sophiſte, plus attaché à la perſonne qu'à la fortune de ce Prince, le traitoit moins en courtiſan qu'en juge ſévere. *Julien* lui offrit une fortune qu'il dédaigna. Pouvant être Préfet du Palais, il aima mieux reſter orateur & homme de lettres. C'eſt un exemple à propoſer à ceux qui aviliſſent les talens par l'intrigue, & briguent quelquefois des places, parce qu'ils ne ſavent point honorer la leur.

Nous avons de *Libanius* des lettres & des harangues. Son ſtyle a quelquefois de l'affectation & de la recherche. *Photius* lui a reproché de laiſſer trop appercevoir dans ſes diſcours l'empreinte du travail, & d'avoir éteint, par un deſir curieux de perfection, une partie de ces graces faciles que lui donnoient la nature lorſqu'il parloit ſur-le-champ : on lui a reproché auſſi de l'obſcurité. Malgré ces défauts, ſon éloquence a ſouvent de l'éclat, & eſt preſque toujours animée des couleurs brillantes de l'imagination. On voit qu'il étoit nourri de la lecture des Poëtes : leurs idées, leurs images lui ſont familieres ; & ſouvent ſon ſtyle même tient plus du coloris du Poëte que de l'Orateur (1)

(1) Eſſai ſur les Eloges.

L'Empereur JULIEN.

Avant *Julien*, ſeize Empereurs avoient été au rang des Ecrivains de Rome. On voit que l'opinion qui a fait de l'ignorance en Europe un titre de nobleſſe, & a défendu aux hommes qui ont ou croient avoir un nom, de l'avilir par l'art de penſer & d'écrire, opinion introduite par les Sauvages du nord, n'étoit pas encore née ſur la terre.

Julien fut en même temps philoſophe, orateur, écrivain, ſatyrique & plaiſant; & il paroît tour à tour dans ſes ouvrages l'éleve de *Platon*, de *Démoſthene*, de *Julien*. Sa *Satyre des Céſars* & ſon *Miſopogon* ſont plus connus que ſes éloges. Ceux-ci ne ſont cependant pas ſans mérite; deux ſont conſacrés à *Conſtance*, Prince timide & cruel. Il y a apparence que ces deux panégyriques furent un tribut que la politique paya à la crainte. Le troiſieme éloge eſt conſacré à l'Impératrice *Euſeibie*. Il paroît qu'à la philoſophie de l'eſprit, cette Princeſſe joignoit celle de l'ame, & qu'elle fut à-la-fois ſenſible & grande : ce fut elle qui fit nommer *Julien*, *Céſar*, & qui le protégea contre *Conſtance*.

Quoique le fond de ſes éloges intéreſſe peu, on doit les eſtimer par certaines vérités de dé-

tails & des idées philoſophiques qui ſont de tous les pays & de tous les temps (1).

Réflexions ſur l'éloquence des Grecs.

Ce qui contribue à nous refroidir pour les orateurs Grecs, c'eſt qu'ils ſe ſont exercés dans des genres d'éloquence peu intéreſſans pour nous. La plupart de leurs harangues ſont ou politiques ou judiciaires : on ne peut goûter leurs harangues politiques ſans avoir une connoiſſance parfaite de leur gouvernement ; & les négociations d'une petite République, ſes querelles avec de petits peuples voiſins nous touchent fort peu. Les harangues judiciaires ſont encore moins agréables ; l'ignorance des loix d'Athenes, le peu d'importance des cauſes nous rebute. Perſonne ne lit les plaidoyers de *le Maître* & de *Gautier*. Qui eſt-ce qui lira ceux d'*Iſée* & d'*Antiphon ?*

L'éloquence qui plaît aujourd'hui, eſt celle qui eſt appliquée à l'éloge des grands hommes, au développement des vérités morales. Nous ne diſtinguons point l'orateur d'avec le philoſophe : les Grecs au contraire, éloquens dans le barreau & dans les aſſemblées du peuple, craignoient en quelque ſorte de ſouiller, par les mouvemens

(1) Voyez Eſſai ſur les Eloges.

de l'orateur, par les artifices de la rhétorique ; la dignité de la philoſophie & les oracles de la ſageſſe. Les diſcours moraux d'*Iſocrate*, les entretiens même du divin *Platon* doivent paroître froids auprès des oraiſons funebres de *Boſſuet* & des diſcours de *J. J. Rouſſeau.* Il n'y a peut-être dans toute l'antiquité Grecque qu'un ſeul morceau de quelqu'étendue, fait pour réunir les ſuffrages de tous les ſiecles & de toutes les nations, pour la grandeur & l'énergie des idées, pour la vigueur & la richeſſe de l'expreſſion, pour l'harmonie, la préciſion & la rapidité du ſtyle : il peut ſoutenir la comparaiſon avec ce que nous avons de plus nerveux & de plus éloquent dans notre langue ; c'eſt le diſcours de *Démoſthene* pour *Ctéſiphon.* Joignez à ce chef-d'œuvre pluſieurs traits répandus dans les Philippiques, & vous aurez ce que l'éloquence Grecque a jamais produit de plus brillant. Le grand défaut des Grecs, par rapport à nous, eſt de ne pas être aſſez fort de choſes, & de ne pas aſſez généraliſer leurs idées : nous les trouvons ſecs & décharnés, parce qu'un goût ſévere ne leur permet pas de s'écarter de leur ſujet, parce qu'ils ne diſent que ce qu'il faut, & qu'ils ſacrifient à la raiſon & aux convenances tous les ornemens étrangers. Les Grecs, dont la philoſophie étoit très-imparfaite, qui avoient très-peu de livres, avoient auſſi un cercle

d'idées moins étendu que celui des modernes. Nous l'emportons ſur eux dans les diſcours philoſophiques & moraux, dans les diſcours d'appareil, qui ſont en quelque ſorte les jeux de l'éloquence. Nous avons plus de nobleſſe & de préciſion : nous penſons avec plus de fineſſe & de profondeur ; mais dans les véritables combats, quand il s'agit de déterminer ſur le champ une aſſemblée à prendre un parti, des juges à prononcer un arrêt, ils peuvent être encore nos modeles & nos maîtres.

De l'éloquence ſacrée chez les Grecs.

La Religion chrétienne donna naiſſance à une nouvelle eſpece d'éloquence inconnue aux Païens. *S. Auguſtin* les défie de montrer aucun temple, aucune aſſemblée où, par l'ordre des dieux, on enſeignât le mépris des richeſſes, la fuite des honneurs, & l'horreur du luxe. Le paganiſme, cet amas d'erreurs monſtrueuſes, fuyoit le grand jour, parce que le menſonge ne ſe ſoutient qu'à la faveur des ténebres. Dans ſon déclin, *Julien* projeta de le relever, par une prédication formée ſur le plan des chaires chrétiennes ; mais il n'eut pas le temps de conſommer ſon projet, & ſa mort entraîna la chûte des idoles.

On pourroit conſidérer les Apôtres comme les premiers orateurs chrétiens, ſi l'éloquence

n'avoit pas été chez eux l'effet de l'inſpiration divine. *S. Chryſoſtôme* ſoutient que *S. Paul* fit plus de converſions par le talent de la parole que par le don des miracles, & il en donne pour preuve l'étonnement de l'Aréopage, du Proconſul *Sergius Paulus* à Paphos, de *Félix* & d'*Agrippa* à Céſarée, & l'admiration des Prêtres de Lyſtres en Lycaonie, qui voulurent lui offrir des victimes comme au Dieu de l'éloquence. Le critique *Longin* (1) met auſſi *S. Paul* au nombre des plus grands orateurs de la Grece. L'éloquence de cet Apôtre étoit formée par la réunion de pluſieurs qualités admirables. En effet, il avoit un génie vif & pénétrant, beaucoup de force dans les penſées, un eſprit nourri de la ſcience de la religion Judaïque & de celle de J. C., une ame élevée au-deſſus des choſes ſenſibles, ſupérieure aux revers, inébranlable dans les ſouffrances & dans les opprobres. Tel étoit cet Apôtre, & de ces qualités rares naiſſoit une éloquence mâle, vigoureuſe & auſtere.

S. JUSTIN.

L'éloquence des diſciples des Apôtres fut ſimple & ſans art. Ils ne ſongerent point à parer leurs diſcours des ornemens de l'éloquence, ni

(1) In Fragm. ex cod. Vat.

à étudier quel étoit ſon empire ſur le cœur des hommes ; mais bientôt l'Egliſe compta ſes ſavans & ſes orateurs, & il ſe forma des écoles où l'on enſeigna publiquement les regles de l'éloquence ſacrée ; celle de S. Marc à Alexandrie fut la plus célebre.

Ariſtide, *Quadratus* & *S. Juſtin* furent les premiers qui conſacrerent leur éloquence à faire l'apologie de la religion chrétienne. Rempli d'une vaſte érudition ſur la philoſophie & ſur l'hiſtoire, *S. Juſtin* combattoit les philoſophes païens par leurs propres principes, par leurs raiſonnemens, leurs opinions & leurs doutes. Son ſtyle eſt dénué d'ornemens ; mais il a beaucoup de force & de préciſion. *S. Juſtin* étoit Platonicien. Quoiqu'il eut embraſſé le Chriſtianiſme, il garda l'habit de philoſophe, nommé en latin *pallium*. Pluſieurs Chrétiens prirent enſuite cet habit, non comme philoſophes, mais comme faiſant profeſſion d'une vie plus auſtere. *S. Juſtin*, né à Naplouſe en Paleſtine, fut martyriſé l'an 167 de J. C.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Clément d'Alexandrie, né avec un eſprit propre à beaucoup apprendre, avec une mémoire capable de beaucoup embraſſer, ne mettoit point aſſez d'ordre dans ſes productions ; il les chargeoit d'une érudition mal digérée, &

quelquefois ſuperflue. Inſtruit dans les ſciences de la Grece, de l'Italie & de l'Orient où il avoit voyagé, il les faiſoit ſervir toutes à ſon travail; c'étoient des débris ramaſſés de toutes parts, qui offroient un coloſſe plutôt qu'une forme réguliere; ajoutons que ſon ſtyle, quoiqu'élégant & fleuri, eſt trop chargé de métaphores & d'allégories; mais ne prétendons point que ces taches doivent diminuer ſa célébrité. Ses talens, ſupérieurs à ſes défauts, lui avoient attiré beaucoup de diſciples; & les écoles d'Alexandrie, où il avoit ſuccédé au célebre *Panthenus* ſon maître, ont conſacré à jamais ſon nom & ſa gloire dans la religion. *Clément d'Alexandrie* mourut vers l'an 215.

ORIGENE.

Dès ſa plus tendre jeuneſſe, *Origene* fit paroître ſes rares talens : on prévit dès-lors qu'il répandroit la plus vive lumiere dans l'Egliſe. Tous les dons ſe déployerent dans lui en un inſtant; & toutes les vertus, par une ſorte d'émulation, parurent s'empreſſer d'atteindre à la meſure de ſes talens, & d'orner ſon cœur en même temps qu'il agrandiſſoit ſon génie, & le rempliſſoit de toutes les ſciences (1). A l'âge

(1) Voyez Eſſai ſur l'Eloquence de la Chaire, par l'Abbé de Beſplas.

de

de dix-huit ans, il ſuccéda à *Clément* d'Alexandrie, dans la place de maître des écoles de cette ville; fonction alors la plus glorieuſe & la plus importante dans l'Egliſe. L'affluence aux diſcours d'*Origene* étoit prodigieuſe; & comme un grand homme appartient à l'univers entier, on voyoit arriver à Alexandrie, pour l'entendre, non-ſeulement des Fideles de toutes les différentes Egliſes, mais même des Païens.

En même temps qu'il inſtruiſoit de vive voix ſon ſiecle, il compoſoit des ouvrages qui portoient ſon nom à l'immortalité, & aſſuroient à J. C. des diſciples dans tous les âges. Une Impératrice voulut l'entendre (1). *Origene* éleva auſſi en très-peu de temps une école célebre en Paleſtine. Par-tout où il voyageoit, ſes pas laiſſoient une impreſſion profonde de lumiere & de gloire.

Le caractere de l'éloquence d'*Origene* étoit la force: on la comparoit de ſon temps à la dureté du diamant, dont il tira le nom d'*Adamantinus*. Il avoit auſſi le génie profond, le raiſonnement vif, preſſant & invincible, le ſtyle noble. Il uniſſoit à tous ces talens une douceur, une modeſtie, une humilité & une candeur admirables. *Origene*, né à Alexandrie en 185,

(1) L'Impératrice Mammée.

mourut à l'âge de ſoixante-neuf ans de l'excès des tourmens qu'il avoit endurés pendant les perſécutions contre les Chrétiens.

S. ATHANASE.

Athanaſe, né à Alexandrie d'une famille diſtinguée, fut Evêque de cette ville en 326. Il avoit l'eſprit juſte, vif & pénétrant, le cœur généreux & déſintéreſſé, une foi vive, une charité ſans bornes, une humilité profonde, une éloquence naturelle, ſemée de traits perçans, forte de choſes, & d'une préciſion rare dans les Grecs de ce temps-là. Son ſtyle n'eſt ni au-deſſus ni au-deſſous des ſujets qu'il traite. Il eſt tour à tour noble, ſimple, élégant, pathétique. L'auſtérité de ſa vie rendoit la vertu reſpectable; ſa douceur la faiſoit aimer. Menacé de l'exil lorſqu'il étoit dans ſon ſiége, & de la mort lorſqu'il étoit en exil, il lutta pendant près de cinquante ans contre la plus terrible des héréſies, armée tout à la fois de la ſubtilité de la dialectique & de la puiſſance des Empereurs. Perſonne ne diſcerna mieux que lui les momens de ſe produire ou de ſe cacher. Il ſut trouver une nouvelle patrie dans les lieux de ſon exil, & le même crédit à l'extrémité des Gaules, tant dans la ville de Treves qu'en Egypte, & dans le ſein même d'Alexandrie. *Athanaſe* mourut en 373.

S. BASILE.

La paix rendue à l'Egliſe ſous des regnes plus heureux, rappela une foule de génies que la fureur des Céſars avoit diſperſés dans les îles & ſur les rochers.

S. Baſile parut à la tête des grands hommes qui traiterent la ſageſſe avec tant de magnificence dans le quatrieme ſiecle, qu'on appelle avec raiſon l'âge d'or de l'Egliſe. Une ſupériorité de génie, une force de raiſon, une compoſition énergique, des mouvemens impétueux, un ſtyle noble, perſuaderent enfin aux ſophiſtes, que les Chrétiens avoient leur *Platon* & leur *Démoſthene*. Ses diſcours *ſur l'ouvrage des Six Jours* remplirent de ſon nom les académies, les cercles & les cours des Rois.

S. Baſile, ſurnommé le Grand, dit *Féneion*, eſt grave, ſentencieux, auſtere même dans ſa diction. Il avoit profondément médité l'Evangile, & connoiſſoit le cœur humain. Il ſavoit réunir la force & la douceur. On ne peut rien voir de plus éloquent que ſon Epître à une Vierge. *S. Baſile* fut Evêque de Céſarée ſa patrie, & mourut en 379.

S. GRÉGOIRE DE NYSSE.

S. Grégoire, frere puîné de *S. Baſile*, étoit digne de lui par ſes talens & par ſes vertus.

Il fut élevé au ſiége épiſcopal de Nyſſe en 372. Quoique *S. Grégoire* eût enſeigné l'éloquence avec beaucoup de diſtinction, & que *Photius* loue les agrémens & la nobleſſe de ſon ſtyle, il eſt inférieur à ſon frere. Il parle ſouvent plutôt en déclamateur qu'en orateur. Toujours enfoncé dans l'allégorie ou dans les raiſonnemens abſtraits, il mêle la philoſophie avec la théologie, & ſe ſert des principes des philoſophes dans l'explication des myſteres. *S. Grégoire* mérite cependant de tenir une place diſtinguée dans l'hiſtoire de l'éloquence ſacrée, comme l'inventeur des oraiſons funebres qui depuis ont fait partie de cette éloquence. Il mourut dans un âge très-avancé, avec le ſurnom de *Pere des Peres.*

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

S. Grégoire de Nazianze, ſans condamner la maniere ſerrée & auſtere de ſon ami *S. Baſile*, crut devoir accorder quelque choſe à la délicateſſe de ſon ſiecle, & frapper, par toutes les graces de l'art, des hommes accoutumés à cueillir les fleurs des belles-lettres. Brillant dans ſes penſées, riche dans ſes expreſſions, élégant dans ſes tours, ſubtil, ingénieux dans ſes réflexions, lumineux dans ſes raiſonnemens, il convertit en or tout ce qu'il touche. Ne ſoyons donc pas ſurpris ſi le peuple *étoit attaché à ſa bouche, comme le ſe*

s'attache à l'aimant, & s'il pleura ſa retraite comme une abſence éternelle.

S. Gregoire de Nazianze, dit *Fénelon*, eſt plus concis & plus élégant que *S. Chryſoſtôme*, mais moins appliqué à la perſuaſion. Il a néanmoins des endroits fort touchans; par exemple, ſon *Adieu à Conſtantinople*, & *l'éloge funebre de* S. Baſile.

S. CHRYSOSTOME.

Le nom de *S. Chryſoſtôme* eſt celui de l'éloquence même. Jamais homme n'a peut-être plus réuni, dit M. l'Abbé *Auger*, les talens de l'orateur. « Quelle élévation dans les penſées ! quelle richeſſe dans l'élocution ! quelle abondance de figures & d'images ! quelle force, & ſouvent quelle rapidité dans le ſtyle ! quelle ſimplicité & quelle pureté dans l'expreſſion ! c'eſt vraiment l'*Homere* des orateurs ». Chez lui les moindres objets intéreſſent & attachent vivement; il a une ſagacité merveilleuſe pour attirer les auditeurs à ſes deſſeins. Tout s'ennoblit dans ſa bouche. Quelle force & quel ſublime quand il parle de S. Paul ou du néant des vanités de la terre !

S. Chryſoſtôme reſſembloit beaucoup à *Démoſthene* & à *Cicéron*, & il n'étoit pourtant ni l'un ni l'autre. Il tenoit de la force du premier, & avoit la diffuſion, la facilité, l'abondance,

le nombre & la majeſté du ſecond. Il ſemble avoir fondu dans ſes écrits les différens ſtyles des plus célebres orateurs, pour ſe former une maniere unique & qui lui étoit propre.

S. Chryſoſtôme, dit l'illuſtre Evêque de Cambrai qu'on ne ſauroit trop citer, écrit avec beaucoup de pureté. Son ſtyle eſt diffus; mais il ne cherche point de faux ornemens. Tout tend à la perſuaſion; il place chaque choſe avec deſſein. Il connoît bien les mœurs des hommes; il entre dans les cœurs; il rend les choſes ſenſibles, & imprime à ſes mouvemens le degré de chaleur convenable.

On attribue à *S. Chryſoſtôme* le diſcours que l'Evêque *Flavien* adreſſa à l'Empereur *Théodoſe* en faveur des habitans de Theſſalonique. Il n'exiſte peut-être pas un modele d'éloquence pathétique plus parfait que ce diſcours.

SYNESIUS, S. CYRILLE, THEODORET.

Tel fut le beau temps de l'éloquence chrétienne chez les Grecs. Quatre hommes d'un génie rare & prodigieux, lui donnerent le dernier degré de perfection, & ôterent aux autres toute eſpérance d'y rien ajouter, & même de les atteindre; auſſi l'éloquence commença-t-elle à décroître. On n'y remarqua plus cette force, cette majeſté, cette élévation qu'elle avoit eue juſqu'alors. Ce n'eſt pas qu'on ne rencontre par

intervalle quelques orateurs eſtimables. L'exemple de ces grands maîtres ſemble encore inſpirer quelque temps leurs ſucceſſeurs. La néceſſité de ſe ſoutenir devant une multitude épriſe & enchantée de leurs talens, & l'attention des Princes à ne placer que des ſavans ſur les grands ſiéges, força les Prélats de marcher ſur leurs traces.

Syneſius, diſciple de la fameuſe *Hypacie* d'Alexandrie, fut élevé ſur le ſiége épiſcopal de Ptolémaïde vers l'an 410. On a de lui des *Homélies* & d'autres ouvrages qui ont été traduits en latin par le P. *Petau*. On remarque beaucoup de nobleſſe & d'élégance dans le ſtyle de *Syneſius*. On peut lui reprocher d'être quelquefois trop poétique.

S. Cyrille, Patriarche d'Alexandrie en 412, combattit avec ſuccès le Neſtorianiſme. Il avoit beaucoup de ſavoir, & de la force, de la juſteſſe dans les raiſonnemens; mais on trouve dans ſes ouvrages trop de citations & d'allégories. *Photius* remarque qu'il s'étoit fait un ſtyle ſingulier, ſans élégance & ſans préciſion.

Théodoret, diſciple de S. Jean Chryſoſtôme, fut élevé malgré lui au ſacerdoce & à l'évêché de Cyr vers l'an 420. On diſtingue ſes ſermons parmi ſes écrits qui ſont en très-grand nombre. On y trouve du choix dans les penſées, de la ſuite & de la force dans les raiſonnemens, de

la nobleſſe & une élégance vraiment attique dans le ſtyle. On peut regarder *Théodoret* comme le dernier imitateur des grands hommes qui avoient illuſtré l'éloquence chrétienne chez les Grecs.

Bientôt leurs traces furent abandonnées, & leurs écrits négligés. Des eſprits téméraires, avec une certaine facilité de parler & une fauſſe élégance, s'efforcerent de perſuader que ces grands orateurs n'avoient encore qu'ébauché l'éloquence. Leur mépris affecté pour les anciens s'accrédita de plus en plus, & devint comme un titre de bel eſprit. La diſcorde enſuite troubla les égliſes, & le mauvais goût infecta les écoles. On ne s'occupa plus que de ſubtilités & de diſputes frivoles & dangereuſes. Les Grecs, à force de tenter des ſyſtêmes ſur la religion, tomberent dans mille erreurs; enfin la fureur des Princes iconoclaſtes, les révolutions fréquentes du trône, le ſchiſme du clergé, le fanatiſme de la bigoterie, la diviſion des ſectes, les incurſions & les conquêtes des barbares, amenerent par degrés ces épaiſſes ténebres qui ont couvert les deux empires pendant pluſieurs ſiecles.

SECONDE SECTION.

DES ORATEURS LATINS.

Des premiers progrès de l'Eloquence chez les Romains.

AVANT la ruine de Carthage, l'éloquence Romaine n'étoit guere qu'en ſon enfance. Dans leur langage comme dans leurs mœurs, les premiers Romains étoient ſimples, ſobres & auſteres. Un grand fond de raiſon naturelle caractériſoit leurs diſcours publics, & ils ne penſoient point aux ornemens.

Caton le cenſeur fut un des premiers orateurs Romains. Joignant la connoiſſance du droit à la facilité de s'exprimer, il exerça ſur ſes concitoyens l'empire de la parole. Il avoit fait plus de cent cinquante harangues que *Cicéron* loue beaucoup. Son ſtyle avoit la rudeſſe & l'aſpérité de ſon caractere; mais il offroit un ſens plein de force & d'énergie.

Sergius Galba, & ſur-tout *Lépide Porcina*, commencerent à connoître l'art de l'élocution, ſans laquelle il n'y a point de grands orateurs.

Ils embellirent la langue latine en y tranſportant les formes & les tournures du langage des Grecs.

Les deux Gracques, *Tiberius* & *Cajus*, furent doués du génie le plus décidé à la grande éloquence. Il ne manqua au ſecond que d'avoir vécu plus long-temps pour égaler les plus célèbres orateurs. Ses diſcours reſpiroient l'enthouſiaſme de la liberté & l'amour des mœurs antiques. On y deſireroit un peu plus d'art, dit *Cicéron*; c'eſt une ſtatue d'un beau marbre; elle n'eſt pas achevée, mais c'eſt une ébauche de Phidias. On trouve dans le même Auteur quelques traits d'un diſcours que le jeune *Gracchus* prononça après la mort violente de ſon frere: *Quo me miſer conferam? Quo me vertam? In Capitolium ne? A fratris ſanguine redundat. An domum? matremne ut miſeram, lamentantemque videam & abjectam!* Rien de plus touchant que cette plainte. « Malheureux, où irai-je? » Quel aſyle me reſte-t-il? Le Capitole? Il eſt » inondé du ſang de mon frere. Ma maiſon? » J'y verrois une mère infortunée fondre en » larmes & mourir de douleur! »

MARC-ANTOINE.

Marc-Antoine ouvrit le ſiecle d'Auguſte. Aucun orateur ne ſoutint mieux les grandes parties de l'éloquence par la dignité & la véhémence de ſa prononciation. Sa diction, quel-

quefois peu exacte, ſervoit merveilleuſement à ſurprendre les juges, qui, ne ſe méfiant nullement de ſon art, ſe rendoient ſans peine à ſes concluſions. Ce qui étoit un défaut dans les autres, devenoit en lui une perfection. Son plaidoyer pour *Norbanus* lui fit une grande réputation. Ses mouvemens pathétiques, en quoi il excelloit, arracherent à l'éloquence de *Sulpicius* & à la ſévérité de ſes juges, un coupable accuſé & convaincu de ſédition. On peut voir le plan de ce diſcours dans le *Livre des célebres orateurs de Cicéron*. *Antoine* ne fit pas toujours un auſſi mauvais uſage de ſon éloquence; & ſes vertus lui mériterent le conſulat.

Le barbare *Marius* le comprit dans ſes proſcriptions. L'orateur déſarma les ſatellites du tyran par ſes diſcours pathétiques. Ils laiſſerent tomber à ſes pieds les armes qu'ils venoient plonger dans ſon ſein, & ils verſoient des larmes comme des coupables qui demandent grace. Mais *Annius* leur chef accourut & aſſaſſina lui-même cet homme célebre. Sa tête fut expoſée ſur cette même tribune, dit *Cicéron*, où il avoit défendu ſi ſouvent l'honneur & la vie des citoyens.

LICINIUS CRASSUS.

Craſſus ne le cédoit point à *Antoine*. Quelques-uns même lui donnoient la préférence. Un

certain air de gravité & de grandeur, tempéré par une douceur inſinuante, par une grande délicateſſe & par une fine raillerie, le caractériſoit. Une expreſſion pure, naturelle & élégante relevoit toutes ſes harangues. *Cicéron* rapporte dans le livre de l'orateur quelques traits des diſcours de *Craſſus*, qui peuvent nous faire connoître ſon mérite.

Plaidant un jour contre un certain *Brutus* qui déshonoroit ſon nom par ſes débauches & ſes baſſes délations, il vit paſſer dans le *forum* la pompe funebre d'une parente de ce citoyen décrié; tout-à-coup il arrêta le corps, & adreſſant la parole à *Brutus* : « Que voulez-vous, » lui dit-il que *Julie* annonce à votre pere, » à tous vos aïeux, dont vous voyez porter les » images? Que dira-t-elle à ce *Brutus* qui nous » a délivrés de la domination des Rois? De » quelle action, de quelle ſorte de gloire, de » quel genre de mérite leur dira-t-elle que vous » vous piquez? Eſt-ce du ſoin d'augmenter » votre patrimoine? Cela conviendroit peu à » votre naiſſance; mais ſuppoſons que ce ſoin » n'y dérogeât pas, il ne vous reſte rien; vos » débauches ont tout abſorbé. Eſt-ce de l'étude » du droit civil? Le nom de votre pere de- » vroit vous y porter; mais vous en ignorez » juſqu'aux principes les plus communs. Eſt-ce » de la ſcience militaire, vous qui n'avez vu

» ni camp ni armée ? Enfin eſt-ce de l'élo-
» quence, vous qui n'en avez aucune, & qui
» employez à un trafic infâme de calomnie tout
» ce que vous avez de voix, de facilité à par-
» ler ? Quoi ! vous oſez ſoutenir la lumiere du
» jour, &c. ? »

Craſſus s'illuſtra autant par ſes vertus que par ſon éloquence, & parvint au conſulat, l'an de Rome 658.

COTTA ET SULPICIUS.

Cotta s'étoit fait un genre d'éloquence qui lui étoit propre : peu capable d'employer les grands mouvemens de l'éloquence, à cauſe de ſa poitrine, il captivoit par un autre artifice la bienveillance des juges ; il leur faiſoit une violence douce à laquelle on ne réſiſtoit pas.

Sulpicius au contraire entraînoit ſes juges par ſes diſcours & par ſon action. Son ſtyle, dit *Cicéron*, étoit véhément, rapide, & pour ainſi dire tragique. *Sulpicius* étoit le plus grand orateur de tous les juriſconſultes, comme *Craſſus* fut le plus grand juriſconſulte de tous les orateurs. *Cicer. in Brut.*

HORTENSIUS.

Hortenſius triompha dans la prononciation : elle s'allioit avec ſa compoſition élégante & facile. On étoit charmé de l'entendre, mais

on étoit flatté de le voir. *Esope* & *Roſcius*, les deux premiers acteurs de Rome, venoient en l'écoutant prendre, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la belle nature ſur le fait. Ils imitoient ſon ton plein de chaleur & de vérité, ſon maintien noble & ſes graces décentes. *Hortenſius* plaida, dès l'âge de dix-neuf ans, avec le plus grand ſuccès.

Cicéron, ſon émule, nous trace ainſi ſon caractere. Les expreſſions d'*Hortenſius* avoient beaucoup d'éclat & d'élégance : l'ordonnance de ſa compoſition étoit ſage & réguliere ; ſes idées couloient avec facilité & avec abondance. Il avoit ſoin de ſemer ſes diſcours d'un grand nombre de penſées agréables, parmi leſquelles il s'en trouvoit quelques-unes plus agréables que néceſſaires, ou même utiles à la cauſe. Son ſtyle poli & ſoigné étoit en même temps rapide, étincelant de traits fins & ingénieux.

Les plaidoyers d'*Hortenſius* ne ſont pas parvenus juſqu'à nous. Ils ne ſoutenoient pas, au jugement de *Quintilien*, le grand nom qu'il s'étoit fait : *dicebat melius quàm ſcripſit Hortenſius.*

La fille d'*Hortenſius*, héritiere de l'éloquence de ſon pere, en ſut faire uſage dans la fureur des guerres civiles. Les Triumvirs, épuiſés d'argent, avoient impoſé une taxe exorbitante ſur les Dames Romaines : elles implorerent en vain

la voix des Avocats pour plaider leur cauſe ; aucun ne voulut leur prêter ſon miniſtere. La ſeule *Hortenſia* ſe chargea de leur défenſe, & obtint pour ſon ſexe une remiſe conſidérable.

Hortenſia n'étoit pas la premiere Dame Romaine qui eût paru au barreau. *Amæſia Sentia*, accuſée d'un crime, ſoutint ſon innocence avec toute la préciſion & la force du plus habile orateur, & ſe concilia tous les ſuffrages. Son courage lui fit donner le ſurnom d'*Amazone*.

CICÉRON.

Cicéron avoit vingt-ſix ans quand il plaida ſa premiere cauſe. Après avoir paſſé ſa jeuneſſe à s'inſtruire dans toutes les ſciences, & s'être long-temps exercé, il parut au barreau avec l'applaudiſſement univerſel ; mais les applaudiſſemens ne pouvoient tromper. *Cicéron* ayant ſenti qu'il étoit loin encore du point de perfection où il aſpiroit, quitta le théâtre de ſa gloire, & ſe rendit à Athenes. C'eſt dans ce ſéjour qu'il acquit cette fleur de bien dire, qu'on n'eut jamais à un plus haut degré. Il parcourut enſuite l'Aſie entiere, converſant avec les hommes célebres, profitant de leurs leçons, de leurs exemples : & ayant employé trois ans à s'enrichir de connoiſſances étrangeres, & à perfectionner les ſiennes, il revint dans ſa patrie

montrer aux Romains, maîtres de l'univers, un génie égal à leur empire.

En effet, jamais on ne poſſéda plus éminemment le grand art de tranſmettre aux autres ſes idées ou ſes ſentimens. Philoſophe profond, rhéteur judicieux, épiſtolaire inimitable, il eſt tout ce qu'il veut être & comme il veut l'être.

Dans ſes oraiſons il peut ſeul entrer en parallele avec *Démoſthene*. Sans ſuivre la même route, il alla peut-être auſſi loin dans la carriere que ſon rival. Il n'a pas tant de préciſion; il a plus d'abondance. On ne peut rien retrancher à l'un; on ne peut rien ajouter à l'autre. Le premier ſemble entraîné par ſon ſujet; le ſecond paroît toujours maître du ſien. Vous ne ſauriez réſiſter à celui-là; vous cédez ſans peine à celui-ci. Le Grec eſt un guerrier terrible qui taille en piece ſon ennemi; le Latin eſt un athlete robuſte qui l'accable de ſon poids. Avec l'Athénien on eſt indigné, on treſſaille, on frémit; avec le Romain, on eſt ému, attendri, tranſporté: on les compare ſans ceſſe ſans oſer prononcer; & la palme de l'éloquence demeurera ſans doute éternellement indéciſe, s'il n'eſt réſervé qu'à un plus grand orateur qu'eux de nommer celui des deux qui la mérite.

J'aime bien mieux *Cicéron* que *Démoſthene*, dit le Marquis d'*Argenſon*. Tout reſpire dans ſes plaidoyers le ſentiment, l'équité & la juſteſſe d'eſprit.

d'eſprit. Sa logique eſt nette, & en même temps preſſante. On croit voir un honnête homme qui en défend d'autres; & rien ne nous prouve en effet que *Cicéron* ait cherché à tromper les Romains, ni à faire valoir de mauvaiſes cauſes.

L'orateur Romain avoit de grands défauts perſonnels. Il étoit foible dans le conſeil & dans le gouvernement, & ſe plioit au temps & aux circonſtances; mais il ne s'échauffoit pas du moins pour le mauvais parti, & il ne pouſſoit point ſa patrie dans le précipice, s'il n'oſoit pas l'empêcher d'y tomber. Il étoit vain, & croyoit avoir ſauvé Rome, en découvrant la conjuration de *Catilina*; mais du moins s'il ſe vantoit trop d'un petit ſervice, il n'avoit rien à ſe reprocher. Il faut bien accorder quelque choſe à l'humanité & lui paſſer quelques foibleſſes.

BRUTUS.

Cicéron fut le premier, mais non le ſeul orateur de ſon temps. *Céſar*, au jugement de *Quintilien*, l'auroit égalé s'il s'étoit adonné entierement au barreau. Il porta dans la tribune la ſupériorité qu'il eut à la tête des armées. *Caton* y fit admirer la mâle gravité de ſes diſcours, *Callidius* ſa ſubtilité, & *Brutus* ſon auſtere conciſion.

Ciceron donne les plus grands éloges à *Marcus Junius Brutus* comme orateur, quoique celui-ci,

jeune encore, eût ſur l'éloquence des idées différentes des ſiennes. Le diſcours que *Brutus* prononça au Capitole après la mort de *Céſar*, n'eſt pas parvenu juſqu'à nous ; mais nous ſavons que *Cicéron*, dans une lettre à *Atticus*, dit qu'il étoit écrit avec la plus grande élégance dans le ſtyle & dans les penſées ; & que, quoiqu'il y eût deſiré plus de véhémence & de chaleur, il étoit cependant parfait dans le genre que *Brutus* avoit adopté. Ce genre conſiſtoit dans un certain atticiſme qui paroiſſoit froid & aride à *Cicéron*. Il nous reſte cependant quelques monumens de l'éloquence de *Brutus*, qui nous donnent l'idée la plus avantageuſe de ſes talens oratoires, & qui nous font penſer que ſon atticiſme n'étoit pas celui que *Cicéron* accuſe de froideur & de ſéchereſſe (1). La lettre que *Brutus* écrit à ce grand homme, auquel il ſe rend ſupérieur juſqu'à le reprendre & à le confondre, eſt remplie d'une éloquence ſimple, mais mâle & énergique. Eſt-il vraiſemblable qu'en parlant au peuple ſur un des plus grands ſujets que jamais orateur ait eu à traiter, il ait manqué de cette chaleur de ſtyle, de cette véhémence, de cette gravité que *Cicéron* ſemble deſirer en lui ?

(1) Voyez l'Hiſtoire univerſelle des Lettres & des Sciences, par M. l'Abbé Andrès, tom. III, p. 80.

Nous rapporterons ici une partie de la lettre de *Brutus* dont nous venons de parler. « Vous » demandez, dit-il à *Cicéron*, la vie à *Octave*. » Quelle mort ſeroit auſſi funeſte ? Vous mon- » trez par cette demande que la tyrannie n'eſt » pas détruite, & qu'on n'a fait que changer » de tyran. Reconnoiſſez vos paroles : niez, ſi » vous l'oſez, que cette priere ne convient qu'à » un Roi à qui elle eſt faite, par un homme » réduit à la ſervitude. Vous dites que vous ne » lui demandez qu'une ſeule grace ; ſavoir, qu'il » veuille bien ſauver la vie des citoyens qui » ont l'eſtime des honnêtes gens & de tout le » peuple Romain. Quoi donc ! à moins qu'il » ne veuille, nous ne ſerons plus. Mais il vaut » mieux n'être plus, que d'être par lui. Non, je » ne crois point que tous les dieux ſoient dé- » clarés contre le ſalut de Rome, juſqu'au point » de vouloir qu'on demande à *Octave* la vie » d'aucun citoyen, encore moins celle des li- » bérateurs de l'univers. O *Cicéron*, vous avouez » qu'*Octave* a un tel pouvoir, & vous êtes de » ſes amis ! Mais ſi vous m'aimez, pouvez- » vous deſirer de me voir à Rome, lorſqu'il fau- » droit me recommander à cet enfant, afin » que j'euſſe la permiſſion d'y aller ? Quel eſt » donc celui que vous remerciez de ce qu'il » ſouffre que je vive encore ? Faut-il regarder » comme un bonheur, de ce qu'on demande

» cette grace à *Octave* plutôt qu'à *Antoine* ?... » C'eſt cette foibleſſe & ce déſeſpoir que les » autres ont à ſe reprocher comme vous, qui » ont inſpiré à *Céſar* l'ambition de ſe faire Roi... » Si nous nous ſouvenions que nous ſommes » Romains.... Ils n'auroient pas eu plus d'au- » dace pour envahir la tyrannie, que nous de » courage pour la repouſſer.... O vengeur de » tant de crimes, je crains que vous n'ayez fait » que retarder un peu notre chute ! Comment » pouvez-vous voir ce que vous avez fait ? &c.

De l'éloquence des Hiſtoriens Latins.

Perſonne ne conteſte aux quatre hiſtoriens dont on a recueilli les harangues, le rang diſtingué qu'ils tiennent dans la république des lettres. Pour l'éloquence comme pour l'hiſtoire, leur génie, leur ton, ſans être le même, a de quoi plaire aux mêmes eſprits.

La briéveté mâle & vigoureuſe de *Salluſte* renferme un ſens admirable, & jette des traits de feu qui font une impreſſion vive & profonde ; ce ſont les foudres de *Démoſthene* lancés avec la plus grande force. *Tite-Live* eſt abondant, concis, véhément avec retenue. Orné ſans trop de parure, il preſſe & développe les raiſons ; il flatte l'oreille & remue l'ame. Son ſtyle prend toutes les couleurs. L'énergie de *Salluſte*, tempérée par l'harmonie de *Cicéron*, en fait le

caractere diſtinctif. *Tacite*, par la profondeur de ſes idées, la ſublimité de ſes ſentimens, la noble hardieſſe de ſon pinceau, l'emporte ſur tous ſes émules; mais il ſe dérobe quelquefois aux yeux ordinaires, en donnant beaucoup à penſer. Il tourmente un eſprit médiocre: digne orateur des philoſophes, il ſemble dédaigner la multitude, & ſeroit avec ſes perfections un modele dangereux, ſi l'on oublioit qu'il y a une grande différence entre écrire pour les hommes du cabinet, & parler à une aſſemblée nombreuſe. *Quinte-Curce* enfin, plus fleuri que les trois autres, ne manque ni de préciſion ni de ſublime: s'il aime trop à briller, il ſait joindre le ſolide au brillant. On peut regarder ſon luxe comme celui d'un grand homme. Son ſtyle n'eſt point indigne du ſiecle d'*Auguſte*, ni ſes ſentimens de l'ame d'*Alexandre*.

Pour donner une idée avantageuſe des harangues de ces illuſtres hiſtoriens, il ſuffiroit de dire que c'eſt, au jugement des connoiſſeurs, la partie la mieux travaillée de leurs ouvrages. Ajoutons cependant à cette vérité reconnue le ſentiment particulier d'un grand homme. « Après » ceux qui ont été éloquens, pour ainſi dire, » par état & par profeſſion, dit le Chancelier » *d'Agueſſeau*, dans les inſtructions qu'il donne » à ſon fils, les hiſtoriens Latins peuvent four- » nir des modeles auſſi parfaits dans l'art de

» bien parler, & peut-être plus approchans de
» notre génie & de notre goût que *Cicéron*
» même. Les harangues de *Salluſte*, de *Tite-*
» *Live*, de *Tacite*, ſont des chef-d'œuvres de
» ſens, d'éloquence, de choſes plutôt que de
» mots, qui perſuadent ſans art oratoire, ou
» du moins ſans en employer d'autre que celui
» dont le principal mérite eſt de ſavoir ſe ca-
» cher. »

Cauſes des progrès & de la décadence de l'éloquence chez les Romains.

Au reſſort qu'imprimoit à l'ame d'un orateur Romain l'amour de la patrie, dit M. *Cerutti*, ſe joignoit encore celui que communique l'amour de la gloire. Tout ce qui peut flatter l'ambition la plus démeſurée, Rome l'offroit à ſes orateurs. L'admiration, l'amour & la reconnoiſſance d'un peuple ſouverain, indépendant, éclairé, le deſpotiſme exercé au ſein d'une ville libre, les dignités les plus ſublimes, les monumens les plus auguſtes, les rênes même du gouvernement, confiées aux mains de l'orateur, voilà quel fut preſque toujours le prix de l'éloquence.

Si l'on enviſage les objets que l'orateur avoit à diſcuter, en eſt-il de plus importans, de plus ſublimes? Devenu l'interprete ſouverain de la patrie, & le juge de ſes vrais intérêts, il devoit en expoſer les plaintes, les beſoins & les vœux;

il traitoit la cãuſe même de l'Etat ; ſes droits s'étendoient à toutes les parties du gouvernement ; en un mot, il tenoit dans ſes mains la balance où ſe peſoit la deſtinée de l'empire du monde.

Enfin, quel étoit le théâtre d'un orateur Romain, & à quels hommes adreſſoit-il ſes diſcours ? A un Sénat qui parut aux yeux de *Cinéas* une aſſemblée de Rois ; à un peuple qui maîtriſoit la plus grande partie de l'univers, & dont la ſeule preſence transformoit en héros de vils gladiateurs.

Tel fut l'aliment & le ſoutien de l'éloquence parmi les Romains, tant que la République ſubſiſta ; mais lorſque l'autorité ſouveraine paſſa dans les mains d'un ſeul homme, l'éloquence & la liberté périrent à la fois : 1°. les jeunes Romains ne reçurent plus cette éducation mâle & robuſte qui les formoit au vrai & à la vertu. Ils n'alloient plus chez les célebres orateurs apprendre les regles de l'éloquence, & s'inſtruire par leurs exemples. Sous les Empereurs, il étoit dangereux d'avoir des éleves à ſa ſuite ; on auroit été accuſé comme factieux. La jeuneſſe alloit chez les ſcholaſtiques où elle s'exerçoit à de puériles déclamations, éloignées du vraiſemblable & de nul uſage. 2°. L'éloquence n'étoit plus d'une néceſſité abſolue pour ſe faire un nom & acquérir des emplois. Les dignités étoient

pour les courtiſans : un mérite éclatant alarmoit ces maîtres du monde. 3°. Les cauſes abjectes & mépriſables, qu'on abandonnoit aux Avocats, dégraderent auſſi l'éloquence. On ſait que l'eſprit ſemble prendre de nouvelles forces en traitant un ſujet noble & intéreſſant ; mais ſous les Céſars, ce qu'il y avoit de plus important étoit réſervé au tribunal du Prince. 4°. Les orateurs eux-mêmes contribuerent beaucoup à corrompre l'éloquence. *Cicéron* l'avoit portée à la plus grande perfection où elle fût arrivée juſqu'alors. Si ceux qui vinrent après lui s'étoient contentés de ſuivre ſes traces & d'éviter ſes défauts, ils auroient été auſſi de parfaits orateurs ; mais ils voulurent aller plus loin, & conduire l'éloquence à un plus haut degré de perfection. Qu'en arriva-t-il ? Cette plus grande perfection fut le commencement d'une décadence totale. Ils trouvoient le ſtyle de *Cicéron* diffus, languiſſant, dénué d'ornemens, & ils introduiſirent une maniere d'écrire, guindée, obſcure, pleine de faſte & d'oſtentation. En voulant ſurpaſſer ce Prince des orateurs, ils ſe mirent bien au-deſſous de lui, & firent perdre le goût de la ſaine éloquence.

POLLION.

On doit regarder comme un des premiers corrupteurs de l'éloquence, *Aſinius Pollion*,

homme conſulaire, célebre par ſon ſavoir & ſes talens, & qui ouvrit le premier à Rome une bibliotheque à l'uſage du public. Il ſemble qu'il vouloit élever ſa gloire ſur les ruines de celle des autres. Les plus illuſtres Ecrivains furent l'objet de ſes critiques : il déprima *Céſar*, *Salluſte*, *Tite-Live*, & fut toujours l'ennemi déclaré de *Cicéron*. *Séneque* le Rhéteur, *Quintilien*, & l'Auteur du Dialogue *de cauſis corruptæ eloquentiæ*, nous ont tracé le caractere de ſon éloquence. *Pollion* s'étudioit à ne reſſembler en rien à celui qu'il regardoit comme ſon émule. Son ſtyle étoit dur, affecté, découſu, plein de traits brillans & d'antitheſes. Il ne connut jamais cette ſage ſobriété, qui diſtribue avec meſure dans le diſcours les fleurs, les graces & les richeſſes du langage. *Pollion* avoit trop de célébrité pour n'avoir pas beaucoup d'imitateurs. Le faux genre d'éloquence qu'ils introduiſirent, ſéduiſit bien des lecteurs. S'ils avoient parlé devant le peuple, l'expérience leur auroit appris que pour être véritablement éloquent, il falloit ſuivre les traces de *Démoſthene* & de *Cicéron*; mais il n'y avoit plus de tribune.

SÉNEQUE *le Rhéteur.*

Lucius Anneus Seneca eſt ſurnommé *le Rhéteur* à cauſe du caractere de ſes ouvrages, & pour le diſtinguer de *Séneque* le philoſophe,

ſon fils. Nous avons de lui un livre de *déclamations* ou de *harangues* dans le genre délibératif, dont les ſujets ſont pris de la fable & de l'hiſtoire. Il nous reſte auſſi cinq livres de ſes controverſes, dont cinq ſont perdus : ce ſont des plaidoyers où il ſoutient le pour & le contre.

On trouve dans *Séneque* le rhéteur des penſées pleines de force & de grandeur ; mais elles ſont, pour ainſi dire, étouffées par les ſubtilités & les faux brillans qui reviennent à chaque pas. On n'y rencontre preſque jamais des traits d'éloquence ſimples & nobles, des deſcriptions, des récits naturels & faciles, des mouvemens capables de toucher : on diroit qu'il n'a écrit que pour faire briller ſon eſprit ; mais ſes beautés extraordinaires & ſouvent monſtrueuſes, fatiguent & ennuient à la longue. Il ſeroit à ſouhaiter, dit *Quintilien*, qu'en compoſant il eût ſuivi ſon propre génie, mais qu'il eût fait uſage du jugement d'autrui : *Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio.*

SÉNEQUE *le Philoſophe.*

On ne peut nier que *Séneque* le philoſophe ne fût un homme d'un génie rare. Il joignit à l'eſprit le jugement, à la délicateſſe l'énergie, aux ſaillies de l'imagination la force du raiſonnement, au bel eſprit le ſavoir, à l'éloquence

la philoſophie ; mais l'envie de donner le ton à ſon ſiecle, le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il ſubſtitua à la ſimplicité noble des anciens, le fard & la parure de la cour de *Néron*, un ſtyle ſentencieux, ſemé de pointes & d'antitheſes, des penſées brillantes, mais trop chargées, des expreſſions neuves, des tours ingénieux, mais peu naturels ; enfin il ne ſe contenta pas de plaire ; il voulut éblouir, & il y réuſſit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé. Ils y trouveront des leçons de morale utiles, & un grand nombre de belles penſées rendues avec vivacité & avec force.

Séneque eut un frere nommé *Gallion*, qui ſe diſtingua auſſi par ſes talens. Son éloquence étoit agréable, mais elle manquoit de force & de naturel. Il parloit moins pour perſuader que pour plaire.

PLINE *le Naturaliſte.*

Pline a prouvé avant M. de *Buffon* que l'hiſtoire naturelle n'eſt point étrangere à l'éloquence & aux graces du ſtyle. Il a ſemé ſon ouvrage de grands traits d'idées ſublimes & profondes, de réflexions neuves & hardies. Ce n'eſt pas un compilateur qui raſſemble ce qu'on a écrit & penſé avant lui : c'eſt un écrivain original, c'eſt un homme de génie qui s'approprie

les matériaux qu'il emprunte, par la maniere dont il ſait les employer. Les préfaces de la plupart de ſes livres ſont des morceaux admirables, où l'Auteur déploie toute l'énergie de l'éloquence.

Pline vouloit toujours penſer en grand : il dédaignoit les idées communes & les graces de l'expreſſion, qui leur donnent de la valeur. Il ne vouloit point devoir ſes ſuccès à une heureuſe combinaiſon de mots. Apre & dur dans ſon ſtyle, il vouloit étonner par des conceptions neuves & hardies ; mais il alloit ſouvent au-delà du but. Les défauts de *Pline* ſont de ſon ſiecle, & ſon génie n'étoit qu'à lui.

Des déclamations attribuées à Quintilien.

Il exiſte un recueil de cent quarante-cinq déclamations qu'on a attribuées à *Quintilien* ; mais preſque tous les critiques s'accordent à penſer qu'elles ne ſont point de l'Auteur *des Inſtitutions oratoires*. En effet, on n'y trouve jamais le ſtyle, le goût & la méthode de *Quintilien*. Prétendre qu'elles ſont de lui, c'eſt dire qu'il s'eſt appliqué à démentir, par ſon exemple, les regles qu'il a données. On a attribué ces déclamations au pere de *Quintilien*, & plus ſouvent encore à ſon aïeul, dont *Séneque* parle comme d'un déclamateur célebre ; mais on n'a pas des autorités ſuffiſantes pour le

prouver. Il eſt plus vraiſemblable de croire, dit M. *Tiraboſchi*, qu'elles ſont de différens Auteurs ; & que, pour leur donner plus de célébrité, on les a attribuées à *Quintilien.*

On joint ordinairement à ces déclamations celles de *Calpurnius Flaccus*, qui ſont auſſi écrites d'un ſtyle froidement ingénieux.

PLINE *le jeune.*

On ſait que *Pline* fut un des premiers orateurs de ſon ſiecle ; il étoit trop vertueux pour n'avoir rien à craindre ſous *Domitien* ; mais la mort du tyran le ſauva. *Nerva* & *Trajan* le chérirent ; & ce qui met le comble à ſa gloire, il fut le rival & l'ami de *Tacite* (1).

Pline étoit Conſul quand il prononça le panégyrique de *Trajan.* On a dit que pour le mériter, il n'avoit manqué à *Trajan* que de ne pas l'entendre ; heureuſement il ne fut pas prononcé comme il eſt écrit. Ce n'étoit d'abord qu'un remercîment avec quelques éloges ; mais *Pline*, avant que de le publier, le retravailla. On aime dans cet ouvrage la grace du ſtyle, la fineſſe des éloges, & ſouvent l'éclat des idées : on n'eſt pas entraîné, mais on s'arrête par-tout avec plaiſir. Si toutes les idées ne ſont pas nou-

(1) *V.* Eſſai ſur les Eloges.

velles, on les trouve préſentées d'une maniere piquante : elles reſſemblent à ces figures qui s'embelliſſent encore par le demi-voile qui les couvre. On goûte le plaiſir d'entendre ce que l'orateur ne dit pas, & de lui ſurprendre, pour ainſi dire, ſon ſecret ; mais ce genre d'agrément tient à des défauts : plus on veut être piquant, & moins on eſt naturel. Il arrive dans les ouvrages ce qu'on voit en ſociété. Le déſir continuel de plaire rapetiſſe l'ame & lui ôte le ſentiment & l'énergie des grandes choſes. On eſt quelquefois en droit de faire ces reproches à *Pline*. On trouve cependant dans ſon panégyrique pluſieurs morceaux d'une véritable éloquence, & où l'on remarque de l'élévation & de la force.

Les plaidoyers de *Pline* ne ſont pas parvenus juſqu'à nous, non plus que ſes poéſies & une hiſtoire de ſon temps, dont on doit encore plus regretter la perte.

Pluſieurs contemporains de *Pline* ſe rendirent célebres par leur éloquence. Selon *Quintilien*, *Domitius Afer* & *Julius Africanus* avoient ſurpaſſé de beaucoup tous les orateurs de ſon temps. *Cornelius Fronto*, qui donna des leçons à *Marc-Aurele*, fut auſſi un des plus célebres orateurs qu'il y ait eu à Rome. Ceux des Romains qui jugeoient au lieu d'écrire, en claſſant leurs orateurs, citoient *Cicéron* pour l'abon-

dance, *Salluſte* pour la préciſion, *Pline* pour l'agrément, & *Fronto* pour une certaine gravité auſtere.

De quelques panégyriques Latins.

On a recueilli ſous le titre de *Panegirici veteres*, les panégyriques de pluſieurs Empereurs. Nous en donnerons une courte notice.

Claude Mamertin prononça deux panégyriques à la louange de *Maximien Hercule*, vers l'an 291 : le premier de ces éloges eſt d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre d'impertinence & de flatterie ; le ſecond eſt plus raiſonnable ; il y a moins de menſonges exagérés, moins de ces baſſeſſes qui révoltent. Les louanges ſont plus fondées ſur les faits. Il y a même en général de l'éloquence, du ſtyle, de l'harmonie ; mais nulle philoſophie & très-peu de goût.

Claude Mamertin, fils du précédent, fut élevé au conſulat par l'Empereur *Julien*, en 362. Pour remercier ce Prince, il prononça en ſa préſence un panégyrique où l'on trouve des ſentimens nobles, quelques belles idées & des défauts de goût.

Eumene profeſſa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun ſa patrie. *Conſtance Chlore* & *Conſtantin* ſon fils lui donnerent des marques de leur eſtime : il prononça le panégyrique de ces deux Princes. L'orateur s'étend beaucoup ſur

des lieux communs de carnage, au lieu de célébrer les vertus de *Conſtance Chlore*. Le diſcours le plus célebre d'*Eumene* eſt celui où il tâcha d'engager le Préfet de la Gaule Narbonoiſe à rétablir les écoles publiques ruinées par les Barbares qui avoient inondé les Gaules; mais le ſujet du diſcours eſt ce qu'il y a de mieux dans le diſcours même.

Pacatus, poëte & orateur, né dans l'Aquiquitanie, prononça dans le Sénat de Rome le panégyrique de l'Empereur *Théodoſe*. S'il n'a point cet agrément que donnent le goût & la pureté du ſtyle, il a ſouvent de l'imagination & de la force. Son éloquence ne manque ni de préciſion, ni de rapidité; quelquefois il a des tours & un peu de la maniere de *Tacite*. Ses expreſſions ont alors quelque choſe de hardi & de profond qui ne déplaît pas. L'endroit le plus éloquent de cet éloge, eſt la peinture de la tyrannie de *Maxime*, vaincue par *Théodoſe*.

Auſone, né à Bordeaux, fut précepteur de l'Empereur *Gratien*, qui le fit d'abord Préfet des Gaules & d'Italie, & enſuite Conſul. En le nommant à la ſeconde place de l'Empire, il lui écrivit: *J'acquitte ce que je dois, & je dois encore ce que j'acquitte*. *Auſone* prononça alors le panégyrique de ce Prince. Il s'en faut de beaucoup qu'il vaille celui de *Théodoſe* par *Pacatus*. L'ouvrage n'a aucun mérite pour le fond; & à l'égard du ſtyle, il eſt quelquefois ingénieux, mais

mais ſans goût, ſans harmonie & ſans grace. On peut dire que la proſe d'*Auſone* n'eſt pas digne de ſes vers (1).

SYMMAQUE.

Symmaque, Préfet de Rome, & Conſul en 391, fut le plus célebre orateur de ſon temps. *Macrobe* le regarde comme un modele parfait dans le genre fleuri. *Ammien Marcellin*, *Caſſiodore* & *Libanius* donnent auſſi les plus grands éloges à ſon éloquence. *Symmaque* avoit fait les panégyriques de *Théodoſe* & de *Maxime*, & pluſieurs autres diſcours qui ne ſont pas parvenus juſqu'à nous. Il nous reſte de lui des épîtres en dix livres, où l'on trouve des preuves de ſon éloquence; mais ſon ſtyle ſe reſſent de la décadence de la langue latine.

De l'éloquence ſacrée chez les Latins.

Les orateurs de l'Egliſe Latine ſont, en général, inférieurs à ceux de l'Egliſe Grecque. Il ſemble qu'ils ſe ſoient reſſentis davantage de la corruption du goût qui régnoit à l'époque où ils ont fleuri. Les rafinemens d'eſprit, dit *Fénelon*, avoient prévalu. Les Peres, inſtruits par les mauvais rhéteurs de leur temps, étoient en-

(1) V. Eſſai ſur les Eloges.

entraînés dans le préjugé univerſel ; c'eſt à quoi les ſages même ne réſiſtent preſque jamais. On ne croyoit pas qu'il fût permis de parler d'une maniere ſimple & naturelle. Le monde étoit, pour la parole, dans l'état où il ſeroit pour les habits, ſi perſonne n'oſoit paroître vêtu d'une belle étoffe, ſans la charger de la plus épaiſſe broderie. Suivant cette mode, il ne falloit point parler, il falloit déclamer (1) ; mais, ſelon la judicieuſe obſervation de l'Abbé de *Fleury* (2), quand on veut apprécier le mérite des Peres de l'Egliſe, il ne faut pas oublier le temps & le pays où ils ont vécu ; il faut les confronter avec leurs contemporains les plus célebres, *S. Ambroiſe* avec *Symmaque*, *S. Baſile* avec *Libanius* ; & alors on voit combien ils ont été ſupérieurs à leur ſiecle.

TERTULLIEN.

Tertullien, né à Carthage, paſſa à Rome durant la perſécution de l'Empereur *Severe* ; & ce fut dans cette ville qu'il publia ſon *Apologie pour les Chrétiens*, qui eſt un chef-d'œuvre d'éloquence & d'érudition en ſon genre. *Tertullien* avoit un génie ardent, vif & ſubtil.

(1) V. Dialogue ſur l'éloquence.
(2) V. Diſcours II.

Quoiqu'il parle peu avantageuſement de ſes études, ſes livres prouvent aſſez qu'il avoit étudié toutes ſortes de ſciences. On admire ſouvent dans *Tertullien* la grandeur & la force des ſentimens & des idées ; mais ſon ſtyle eſt extraordinaire, plein de faſte, hériſſé de métaphores dures & entortillées. Il a beaucoup de penſées fauſſes & obſcures ; ſes raiſonnemens ſont quelquefois embarraſſés & mal aſſortis à la vérité qu'il entreprenoit de défendre. Malgré ces défauts, *Tertullien* eſt un des plus beaux génies qui aient paru dans l'Egliſe. On ſait que ſon imagination bouillante & l'exceſſive auſtérité de ſon caractere, le précipiterent dans les erreurs du *Montaniſme*. Les Peres Latins, qui ont vécu après lui, l'ont regardé comme leur maître : en déplorant ſon malheur, ils ont admiré ſon eſprit & aimé ſes ouvrages. *Tertullien* mourut vers l'an 216.

MINUTIUS FÉLIX.

Minutius Félix, que l'on croit Africain d'origine, vécut au commencement du troiſieme ſiecle, & fut un des plus célebres orateurs de ſon temps. Il demeura toujours à Rome, où il acquit une grande réputation par ſes plaidoyers. Nous n'avons de lui qu'un dialogue intitulé *Octavius*. Cet ouvrage l'a fait mettre au nombre des Apologiſtes de la religionchrétienne. *Minutius*

introduit dans ce dialogue un Chrétien & un Païen, qui diſputent enſemble. Il s'occupe moins à établir le chriſtianiſme, qu'à jeter du ridicule ſur les fables du paganiſme. Il dit dans l'exorde, qu'il l'a compoſé pendant que les vacances de l'automne ſuſpendoient les occupations du barreau ; ce qui prouve que la profeſſion d'Avocat n'étoit point interdite aux Chrétiens, comme quelques critiques l'ont prétendu (1). Le ſtyle de *Minutius Félix* eſt plus pur & plus élégant qu'il ne l'étoit d'ordinaire au troiſieme ſiecle : ſon ouvrage, qui a été traduit en françois par d'*Ablancourt*, ſe fait lire avec plaiſir.

S. CYPRIEN.

S. Cyprien fut le premier parmi les Latins qui employa les regles de l'art dans l'explication des myſteres. Quoique ſon ſtyle & ſa diction ſentent l'enflure de ſon temps & la dureté Africaine, il a pourtant beaucoup de force & d'éloquence. On voit par-tout une grande ame, une ame éloquente qui exprime ſes ſentimens d'une maniere noble & touchante. On y trouve en quelques endroits des ornemens affectés. *S. Auguſtin* dit que Dieu a permis que

(1) V. Tiraboſchi, hiſt. de la litt. Ital.

ces traits d'une éloquence affectée aient échappé à *S. Cyprien*, pour apprendre à la poſtérité combien l'exactitude chrétienne a châtié dans tout le reſte de ſes ouvrages ce qu'il y avoit d'ornemens ſuperflus dans le ſtyle de cet orateur, & qu'elle l'a réduit dans les bornes d'une éloquence plus grave & plus modeſte. Dans les endroits où *S. Cyprien* s'anime fortement, dit *Fénelon*, il laiſſe là tous les jeux d'eſprit; il prend un tour véhément & ſublime.

S. Cyprien, né à Carthage, dont il fut Evêque, après avoir beaucoup écrit pour la vérité, la ſcella de ſon ſang en 258.

ARNOBE.

Arnobius enſeigna la rhétorique à Seiqua en Afrique, ſa patrie. *Lactance* fut ſon diſciple. Il ſe fit Chrétien ſous l'empire de *Dioclétien*, & ſignala ſon entrée dans la religion par ſes livres contre les Gentils. Il a dans ſon ſtyle la véhémence & l'énergie des Africains; mais il a écrit ſouvent en Profeſſeur de rhétorique. Il emploie des termes durs, emphatiques, & des phraſes obſcures & embarraſſées.

LACTANCE.

On ne connoît ni le pays ni la famille de *Lactance*. Son éloquence & ſon ſavoir lui acquirent une ſi grande réputation, que *Dioclétie*

le fit venir à Nicomédie où il faiſoit ſon ſiége, pour y enſeigner la littérature latine, & que *Conſtantin* l'appela dans les Gaules pour lui confier l'éducation de ſon fils *Criſpe*. *Lactance* n'en fut que plus modeſte. Il vécut dans la pauvreté & dans la ſolitude, au milieu de l'abondance & du tumulte de la Cour.

Lactance uniſſoit à une érudition très-vaſte, une éloquence naturelle, douce & perſuaſive. Il avoit pris *Cicéron* pour modele, & perſonne n'en a autant approché par la pureté, la nobleſſe, la clarté & l'élégance du ſtyle. C'eſt ce qui le fit appeler le *Cicéron Chrétien*. Parmi ſes ouvrages les plus célebres, ſont ſes *Inſtitutions divines*; mais il a le même défaut qu'on a reproché à *Minutius Felix* & à *Arnobe*. Il réfute beaucoup plus heureuſement les chimeres du paganiſme, qu'il n'établit les vérités de la religion chrétienne. *Lactance* mourut en 325, dans une extrême vieilleſſe.

S. HILAIRE.

S. Hilaire, Évêque de Poitiers ſa patrie, ut un des plus grands défenſeurs de la foi contre les Ariens. Son éloquence eſt véhémente & impétueuſe; ce qui le faiſoit appeler par *S. Jérôme* le *Rhône de l'éloquence latine*; mais ſon ſtyle manque ſouvent de clarté & de correction, & on y remarque cette enflure que le

Pere que nous venons de citer appeloit le *cothurne Gaulois*. *S. Hilaire* mourut en 367.

S. AMBROISE.

S. Ambroiſe, né dans les Gaules dont ſon pere étoit Gouverneur, s'exerça avec ſuccès dans le barreau, fut créé Conſeiller de *Probus*, Préfet du Prétoire, & paſſa enſuite à Milan en qualité de Proconſul de l'Emilie & de la Ligurie. Le peuple de cette ville, plein d'admiration pour ſes vertus & ſon ſavoir, le proclama Evêque, & cette élection fut approuvée par l'Empereur *Valentinien*.

S. Ambroiſe, par ſon éloquence pompeuſe & éclatante, attira tous les regards en Occident, & ſes ſuccès la firent regarder comme un prodige. On ſait avec quelle fermeté & quel courage il combattit le paganiſme & les héréſies. Les diſcours qu'il adreſſa à l'Empereur *Théodoſe*, ſont pleins d'une force & d'une perſuaſion inimitables. *S. Ambroiſe* ſemble ſe ſurpaſſer dans ſes oraiſons funebres, où l'on reconnoît le langage de la douleur, de l'amitié & de la religion. On croit entendre le Prophete prononcer l'éloge funebre de *Jonathas* & d'*Abner*, & pleurer la mort des Princes de Juda.

S. Ambroiſe donne à ſon diſcours les ornemens qu'on eſtimoit de ſon temps. On lui a reproché d'avoir prodigué quelquefois les idées

ſubtiles, les antitheſes, les métaphores recherchées & les allégories ; mais ſes défauts ſont cachés en partie par la douceur, la nobleſſe & la gravité qui regnent dans ſes diſcours. *S. Ambroiſe* mourut en 397, à l'âge de 57 ans.

S. AUGUSTIN.

S. Auguſtin étoit doué des plus rares diſpoſitions pour l'éloquence, ſur-tout à cauſe de l'extrême ſenſibilité & de l'excellence de ſon cœur. Il raiſonne, dit *Fénelon*, avec une force ſinguliere. Il eſt plein d'idées nobles : il connoît le fond du cœur humain ; il eſt attentif à garder les bienſéances ; il eſt tout enſemble ſublime & populaire ; enfin il s'exprime preſque toujours d'une maniere tendre, affectueuſe & inſinuante.

S. Auguſtin ne s'eſt point garanti des défauts de ſon temps, auxquels ſon eſprit vif & ſubtil lui donnoit une pente naturelle. Il prodigue les ſaillies & les jeux de mots. L'illuſtre Archevêque de Cambrai remarque que *S. Auguſtin* eſt le ſeul orateur qui ſoit touchant lors même qu'il fait des pointes. Rien n'en eſt plus rempli que ſes confeſſions & ſes ſoliloques ; il faut avouer cependant qu'ils ſont tendres & propres à toucher le lecteur ; c'eſt qu'il corrige le jeu d'eſprit autant qu'il eſt poſſible, par la naïveté de ſes

mouvemens & de ſes affections. Tous ſes ouvrages portent le caractere de l'amour de Dieu : non-ſeulement il le ſentoit, mais il ſavoit merveilleuſement exprimer les ſentimens qu'il éprouvoit. Voilà la tendreſſe qui fait une partie de l'éloquence.

S. JÉROME.

S. Jérôme, né à Stridon en Dalmatie vers l'an 340, fut un des plus beaux ornemens de l'Egliſe, & un de ſes plus zélés défenſeurs. Aucun Ecrivain eccléſiaſtique de ſon ſiecle ne le ſurpaſſa dans la connoiſſance de l'hébreu & dans la variété de l'érudition.

La richeſſe & la ſolidité des penſées, la préciſion & l'énergie du ſtyle, & une pureté de diction inférieure à celle de *Lactance* & d'*Arnobe*, mais ſupérieure au goût de ſon ſiecle, caractériſent *S. Jérôme.* Il avoit pris *Cicéron* pour modele ; & s'il n'approche pas de ſon élégance, il a ſouvent ſa force & ſa chaleur.

S. Jérôme, dit *Fénelon*, a ſes défauts pour le ſtyle ; mais ſes expreſſions ſont mâles & grandes. Il n'eſt pas régulier ; mais il eſt bien plus éloquent que la plupart de ceux qui ſe piquent de l'être. *S. Jérôme* mourut âgé de quatre-vingts ans.

S. LÉON.

Le Pape *Léon I*, né en Toſcane, fut le plus bel ornement que l'Egliſe Romaine & l'Italie euſſent au cinquieme ſiecle. Vertueux, ſavant, intrépide & magnifique, il édifia ſon troupeau par ſa vertu, l'éclaira par ſa doctrine, repouſſa le féroce *Attila*, appaiſa le cruel *Genſeric*, attira à Rome tous les ſavans de ſon temps, terraſſa les Manichéens, les Pélagiens & les Eutychiens, répara les ruines de Rome, & embellit cette capitale par de nouveaux bâtimens; enfin il ſe fit aimer & reſpecter par les Empereurs d'Occident & d'Orient, & par les Rois barbares, & mérita avec juſtice le ſurnom de *Grand*.

On remarque dans les ſermons de *S. Léon* un eſprit très-judicieux, noble & élevé, une maniere grande & auguſte de traiter les vérités de la religion, & ſur-tout les myſteres. Son ſtyle eſt poli & élégant; mais l'affectation & l'enflure le déparent quelquefois. *S. Léon* mourut en 461.

S. PIERRE CHRYSOLOGUE.

S. Pierre, Archevêque de Ravenne, a laiſſé près de cent quatre-vingt ſermons, la plupart fort courts, où il explique le texte de l'Ecriture. On y trouve ſouvent des penſées ingénieuſes & agréables; mais ſon ſtyle manque de pureté &

de naturel, & eſt rempli d'antitheſes & de jeux de mots. La plupart des critiques ont jugé que ſes ſermons n'ont rien d'aſſez élevé ni d'aſſez éloquent, pour lui avoir fait mériter le nom de *chryſologue* ou *bouche d'or*, qui ne lui fut donné que deux cents cinquante ans après ſa mort, par *Félix*, Evêque de Ravenne, rédacteur de ſes ouvrages. *S. Pierre* mourut l'an 449.

MAXIME DE TURIN.

Maxime de Turin, ainſi nommé parce qu'il fut Evêque de cette ville, vivoit vers le milieu du cinquieme ſiecle. On a de lui des homélies dont quelques-unes portent le nom de *S. Ambroiſe*, de *S. Auguſtin*, & d'*Euſebe* d'*Emeſe*. Le ſtyle en eſt aſſez pur & ne manque pas de nobleſſe.

Tels furent, pendant les cinq premiers ſiecles, les plus célebres orateurs de l'Egliſe Latine. Apres cette époque, la deſtruction de l'Empire d'Occident & les conquêtes des Barbares entraînerent la décadence rapide des ſciences & des arts. Le goût des lettres & de la véritable éloquence ſe perdit : les langues de Rome & d'Athenes furent altérées par le mélange des idiomes des peuples conquérans, & bientôt ſe répandit par-tout une nuit ténébreuſe qui ſembloit avoir obſcurci toutes les lumieres de l'eſprit humain. Quelques génies heureux lutterent contre les

malheurs des temps & contre l'ignorance qui en étoit la ſuite. Ils s'efforcerent d'éclairer leurs vainqueurs, & d'empêcher la perte totale des arts & des ſciences ; mais ils étoient eux-mêmes enveloppés & entraînés par le torrent de la barbarie à laquelle ils s'oppoſoient ; &, malgré leurs efforts, ils ne devenoient que des ſavans à demi-barbares.

Il n'eſt point étranger à notre plan de chercher les foibles veſtiges que l'éloquence a laiſſés dans ces temps de ténebres chez les Grecs & chez les Latins, & d'examiner ce qu'elle doit aux Arabes, à ce peuple ennemi des arts par religion, qui, après avoir détruit le dépôt des connoiſſances de l'antiquité, s'occupa, avec tant de ſuccès, à les faire renaître.

TROISIEME SECTION.

De l'Eloquence dans le moyen âge.

L'INTERVALLE de temps qui s'écoula entre la chûte de l'Empire d'Occident, détruit par les Barbares au cinquieme ſiecle, & celle de l'Empire d'Orient détruit par les Turcs dans le quinzieme, forme un eſpace de près de mille ans, qui conſtitue ce qu'on appelle le *moyen âge.*

L'autorité fut, pendant cette époque, entre les mains d'hommes groſſiers & ignorans, qui durent leurs conquêtes plutôt à leur nombre qu'à leurs talens militaires, & qui n'ayant point de goût pour les ſciences & pour les arts, ſe trouverent naturellement portés à mépriſer des connoiſſances qui leur étoient inutiles.

Ce fut le temps des Moines, des légendes, des vers Léonins, des jugemens rendus d'après les épreuves de l'eau & du feu, ainſi que des croiſades entrepriſes pour vaincre les Infideles & extirper les héréſies; enfin ce fut alors qu'on vit des Princes dépoſés, non point par des conquérans, mais par un homme qui, bien loin d'avoir une armée, n'avoit même jamais porté d'épée.

Pluſieurs parties du moyen âge ont été

diſtinguées par différens noms, tels que ceux de ſiecle *Monothélétique*, ſiecle des *Iconoclaſtes*, ſiecle *de fer*, ſiecle *Hildibrandin*, &c. tous noms étranges, dont aucun ne nous donne une grande idée des temps qu'ils déſignens (1).

Cependant, au milieu des ténebres dont cette triſte époque eſt couverte, on voit briller quelques étincelles. Le feu ſacré des ſciences n'eſt pas entiérement éteint ; il jette encore une lumiere foible & pâle qu'on peut regarder comme le crépuſcule qui ſépare le lever & le coucher du ſoleil, & qui, ſans avoir l'éclat du jour, nous ſauve de l'obſcurité d'une nuit profonde. C'eſt à ces foibles étincelles que l'on doit attacher ſes regards, ſi l'on veut connoître le goût & la littérature du moyen âge. Pour ne pas nous écarter de l'objet de cet ouvrage, nous nous bornerons à examiner quelles ont été les viciſſitudes de l'éloquence. Nos conſidérations embraſſeront les trois claſſes d'hommes qui ont joué le plus grand rôle dans l'hiſtoire de ce temps, c'eſt-à-dire, les Grecs Byſantins, les habitans des parties occidentales de l'Europe, appelés alors *Latins*, & les Arabes.

(1) V. Philological inquiries of James Harris.

ARTICLE PREMIER.

De l'Eloquence chez les Grecs du moyen âge.

L'Empire d'Orient, quoiqu'affoibli bien des fois par des ennemis étrangers, & déchiré encore plus ſouvent par des factions intérieures, conſerva cependant, même dans ſa décadence, quelques reſtes de ſon ancien éclat. La même réputation qu'Athenes avoit pour les ſciences, du temps de l'ancienne Rome, Conſtantinople paroiſſoit la poſſéder dans le moyen âge. On y garda long-temps, dit *Æneas Silvius*, le ſouvenir de l'ancienne ſageſſe ; & comme cette ville étoit le ſiége & le centre des lettres, aucun Latin ne paſſoit pour véritablement inſtruit, s'il n'y avoit pas étudié quelque temps.

La langue Grecque ſe maintint long-temps dans ſa pureté. Si vers le temps des croiſades elle commença à ſe corrompre par le concours des étrangers, les perſonnes attachées à la Cour & les ſavans de Conſtantinople conſerverent preſque juſqu'au temps de la priſe de cette ville par les Turcs, l'antique élégance de la langue. L'avantage de parler leur langue naturelle contribua beaucoup à donner aux Grecs la ſupériorité qu'ils eurent à cette époque ſur les Latins.

Les Grecs qui ſe diſtinguerent dans le moyen

âge par leur ſavoir & leur éloquence, furent preſque tous eccléſiaſtiques. Indépendamment de leur état qui les forçoit d'acquérir des connoiſſances, & de leur genre de vie qui leur laiſſoit beaucoup de loiſir, une autre cauſe concourut à les rendre ſupérieurs aux laïques. A cette époque, les Empereurs ſe mêloient preſqu'uniquement des affaires de la religion, & étoient plus jaloux d'être d'habiles théologiens que de grands Princes. Comme dans un Etat deſpotique on ſuit généralement le goût du Souverain, tous les eſprits ſe tournerent vers les études eccléſiaſtiques : elles ſeules donnerent bientôt de la célébrité & de l'influence, & l'on vit des ſavans, tels que *Photius*, embraſſer le ſacerdoce par ambition.

Parmi les orateurs ſacrés qui fleurirent dans le moyen âge, il n'en eſt aucun qu'on puiſſe comparer aux *Baſiles* & aux *Chryſoſtômes*. Nous nous bornerons à donner ici de courtes notices de ceux qui méritent le plus d'être connus, & qui ont laiſſé des Sermons ou des Homélies.

MODESTUS, SOPHRONE, THÉODORE STUDITE, METHODIUS.

Modeſtus, Evêque de Jéruſalem vers l'an 620, ſe diſtingua par ſon éloquence. *Photius* a donné des extraits de ſes Homélies qui ſont parvenues juſqu'à nous.

Sophrone

Sophrone, Evêque de la même ville en 623, & *S. Maxime*, iſſu d'une des premieres familles de Conſtantinople, furent deux illuſtres défenſeurs de la foi catholique contre l'héréſie des Monothélites. Leurs Homélies ſont des monumens de leur zele & de leur ſavoir.

Théodore Studite, Moine de Conſtantinople, connu par ſes panégyriques & ſes ſermons, fut un des plus zélés adverſaires des Iconoclaſtes, qui lui firent eſſuyer les plus violentes perſécutions.

Methodius de Syracuſe, Patriarche de Conſtantinople, eut le bonheur de mettre fin à l'héréſie des Iconoclaſtes : il dut ſes ſuccès à ſon éloquence & à ſes vertus. Il mourut en 846.

S. JEAN DAMASCENE.

S. Jean Damaſcene, quoique né Chrétien, s'acquit une grande conſidération auprès du Calife de Damas, qui le fit ſon premier Miniſtre; mais il quitta cet emploi, & ſe retira dans le monaſtere de S. Sabas à Jéruſalem. Là, rendu à lui même, il travailla à un abrégé fort exact de la dialectique & de la morale d'*Ariſtote*, dont il ſe ſervit enſuite pour compoſer ſes quatre livres de la foi orthodoxe. La ſcholaſtique doit ſa naiſſance à *S. Jean Damaſcene*. Le Cardinal *Bellarmin* dit que pour manier les ſujets de théologie, ce ſaint Docteur a non-ſeulement

ſurpaſſé tous ceux qui l'avoient précédé, mais qu'il a encore ouvert une infinité de routes à ceux qui l'ont ſuivi. Le célebre *Arnauld* ajoute que les Grecs le regardent avec le même reſpect que nous regardons *S. Thomas*, & qu'ils ſuivent ſes déciſions préférablement à celles de tous les autres Peres de l'Egliſe. Les ſermons que nous avons de *S. Jean Damaſcene*, traitent des myſteres.

PHOTIUS.

Photius fut le plus grand eſprit & le plus ſavant homme de ſon ſiecle. Sans preſque avoir eu de maître, il avoit approfondi toutes les ſciences; & ſi l'on conſidere la variété de ſes emplois, ſes voyages importans & entrepris par ordre des Empereurs, les conſultations qu'il envoyoit aux perſonnes qui lui demandoient ſes lumieres, les intrigues de Cour où il étoit engagé plus que perſonne, on pourroit dire qu'il créoit les ſciences qu'il n'avoit pas le temps d'apprendre. La ſeule liſte des livres que *Photius* avoit lus, & ſur leſquels il porte ſon jugement, eſt prodigieuſe, & paroît l'ouvrage d'un homme qui n'auroit eu aucune paſſion, & qui ne ſeroit jamais ſorti de ſon cabinet. Après avoir occupé les premieres dignités de la Cour, il eut l'ambition d'être Patriarche de Conſtantinople, & ſe fit élire, quoique ſimple laïque, pour remplir la

place de *S. Ignace* que l'Empereur *Baſile* avoit fait injuſtement dépoſer. *Photius* eut le malheur de jeter les premieres ſemences du ſchiſme des Grecs dont on a tenté pluſieurs fois l'extinction, & qui ſubſiſte encore. Il nous reſte quelques ſermons de *Photius*, qui ne ſont pas indignes de la gloire qu'il s'eſt acquiſe dans la république des lettres. On remarque auſſi dans ſes Lettres une profondeur d'érudition & une éloquence pleine de chaleur & d'abondance. Ce Patriarche fut dépoſé par l'Empereur *Léon* le philoſophe, & mourut vers la fin du neuvieme ſiecle.

XIPHILIN.

Jean Xiphilin fut tiré du cloître pour être élevé au ſiége patriarchal de Conſtantinople. Il vécut dans une étroite liaiſon avec *Michel Pſellus*, qui fut le plus célebre philoſophe du onzieme ſiecle, & qui n'eut pas de diſciples dignes de lui. *Xiphilin* a laiſſé des homélies eſtimées par la ſimplicité du ſtyle & la ſolidité de l'inſtruction. Il mourut en 1075.

Tels ſont les orateurs ſacrés qui ſe diſtinguerent dans le moyen âge. On ignore quel fut à cette époque l'état de l'éloquence du barreau, mais il paroît qu'elle n'a produit ni pu produire rien de remarquable. On ſait que les Grecs mettoient une grande différence entre le genre délibératif & le genre judiciaire. Le premier

brilla de tout ſon éclat tant qu'Athenes fut libre, & que les orateurs eurent à parler devant le peuple des plus grands intérêts de la patrie & de la Grece ; mais ſous l'empire des Macédoniens, le peuple eut peu d'influence ; & ſous celui des Romains, il la perdit entiérement. Les motifs de gloire, d'ambition & de patriotiſme, qui excitoient les orateurs, n'exiſterent plus. Cette éloquence pleine de force & de majeſté, qu'ils employoient pour entraîner les ſuffrages & diſpoſer du ſort de la Grece, ne pouvoit être appliquée à la petiteſſe des cauſes qui n'intéreſſoient que des particuliers. Le genre judiciaire ne prit jamais un eſſor élevé ; & loin de chercher la pompe & l'ornement, ſe contenta toujours d'un ſtyle ſimple. *Hermogene* (1) prétend que la forme qui convient davantage aux diſcours de ce genre, eſt celle qui eſt la plus contraire aux diſcours délibératifs. On faiſoit peu de cas à Athenes, où l'éloquence avoit tant d'empire, des orateurs qui ſe bornoient au genre judiciaire ; & s'il faut en croire *Ariſtophane*, les juges ne craignoient pas d'employer ces Avocats aux miniſteres les plus vils & les plus abjects (2). Lorſque les talens ſont privés de la

(1) De Form., lib. II, c. X.

(2) Comédie des Abeilles.

conſidération qui les anime, lorſqu'ils ne s'occupent que de petits intérêts, ils ne peuvent produire rien de grand. Voilà pourquoi l'éloquence judiciaire fit peu de progrès dans les beaux jours de la Grece, & ſemble avoir été inconnue dans le moyen âge.

On peut trouver quelques traces d'éloquence dans les ouvrages des philoſophes, & même des commentateurs qui fleurirent à cette époque. On ſait que les plus grands philoſophes Grecs apprirent non-ſeulement la rhétorique, mais écrivirent même des traités ſur cette ſcience, qu'ils regardoient comme abſolument néceſſaire pour perſuader & convaincre.

Ils avoient encore un autre motif qui les portoit à compoſer ces écrits; c'étoit la beauté même de leur langue, telle qu'elle étoit parlée par les hommes inſtruits & bien élevés. Ils auroient eu honte de tranſmettre les principes de la philoſophie (comme ils l'ont été trop ſouvent depuis) dans des ouvrages d'un ſtyle auſſi peu ſoigné que le langage commun du ſimple vulgaire.

La philoſophie étoit entiérement ſur ſon déclin dans le ſixieme ſiecle. Le ſyſtême ſtoïque étoit preſque oublié alors, & même les écrits des partiſans de ce ſyſtême étoient perdus pour la plus grande partie. Les autres ſectes avoient eu le même ſort. Il ne ſubſiſtoit plus que la

Péripatéticienne & la Platonique, qui, étant toutes deux dérivées d'une ſource commune, c'eſt-à-dire, de la ſecte Pythagoricienne, étoient alors confondues enſemble & cultivées en général par les mêmes perſonnes. Les Platoniciens, ſectateurs du plus éloquent des philoſophes, imiterent ſouvent la grandeur & la richeſſe de ſon ſtyle.

PROCLUS.

Sous le regne de *Théodoſe* le jeune, *Syrianus*, natif d'Alexandrie, fonda une nouvelle école de philoſophie à Athenes. *Proclus* de Lycie fut un de ſes principaux diſciples. Il remonta aux premiers jours de la philoſophie, & ramaſſa tout ce que les Grecs & les Barbares avoient inventé. On trouve dans ſon ouvrage les rafinemens & les ſubtilités de la théologie païenne.

SIMPLICIUS, AMMONIUS, PHILOPONUS.

Simplicius & *Ammonius*, éleves de la même école, convaincus qu'ils ne pouvoient ſurpaſſer leurs célebres prédéceſſeurs, crurent que le plus grand ſervice qu'ils puſſent rendre au genre humain, étoit de commenter les ouvrages des anciens philoſophes. Le premier compoſa pluſieurs commentaires ſur divers ouvrages d'*Ariſtote*; mais celui qu'il a fait ſur la phyſique de ce grand homme, mérite ſur-tout d'être eſtimé.

Ammonius commenta la logique du même philoſophe. Il eut pour diſciple Jean le grammairien, appelé *Philoponus*, à cauſe de ſon amour pour le travail. Celui-ci eut le malheur de vivre du temps de Mahomet, & de voir la priſe d'Alexandrie par les armées des ſucceſſeurs immédiats de ce conquérant. Il fit d'inutiles efforts pour ſauver la célebre (1) bibliotheque de cette ville. *Philoponus* compoſa un commentaire ſur l'*Hexameron*, & pluſieurs autres ouvrages. Il eſt pur & élégant dans ſon ſtyle, au jugement de *Photius*; mais impie dans ſa doctrine, & foible dans ſes raiſonnemens.

SUIDAS ET STOBÉE.

Suidas, dans ſon *Lexique*, qui eſt en partie hiſtorique, & en partie fait pour expliquer ce qu'il y a d'obſcur dans les ouvrages anciens, a conſervé beaucoup de fragmens d'Auteurs qui ont vécu avant lui dans des ſiecles plus polis, & dont les ouvrages ſont perdus. *Stobée* a fait auſſi une immenſe compilation, remplie de morceaux tirés des Ecrivains les plus eſtimés ſur divers ſujets de morale & de phyſique. Ces deux compilateurs ne doivent pas ſans doute être cités parmi les orateurs; mais leurs ouvrages

(1) V. Pococke, Abufar, &c.

ont le mérite de nous faire connoître pluſieurs Ecrivains éloquens qui ſont actuellement perdus.

LÉON *le Philoſophe.*

L'attachement que l'Empereur *Léon VI* témoigna dès ſa jeuneſſe pour les études ſérieuſes, lui fit donner le titre de philoſophe. Outre les *Baſiliques* attribuées à cet Empereur, nous avons encore de lui quelques petits traités en forme de ſermons. La morale en eſt aſſez pure, & même aſſez rigide pour un Prince corrompu dans ſes mœurs; mais il y a peu de force & d'élévation.

ANNE COMNENE.

Anne Comnene, fille de l'Empereur *Alexis Comnene*, nous a laiſſé l'hiſtoire de la vie de ſon pere dont elle fait l'apologie & le panégyrique. Son ſtyle eſt animé; ſon langage eſt celui du cœur qui ne ſe contrefait point. L'étude fit la principale occupation de cette Princeſſe: elle ne ſe borna point à connoître toutes les fineſſes de la langue Grecque; mais elle s'appliqua aux queſtions les plus délicates & les plus compliquées de la philoſophie.

PSELLUS.

Michel Pſellus fut le ſavant le plus célebre du onzieme ſiecle, & le dernier philoſophe

qu'ait eu la Grece. Il médita les ouvrages de *Pythagore* & de *Platon*, ceux des anciens Chaldéens, & les éclaircit par des commentaires.

Outre ſon traité de mathématiques, ſon commentaire ſur *Ariſtote*, & un grand nombre d'autres ouvrages de philoſophie & de littérature, il avoit expliqué vingt-quatre comédies de *Ménandre*. Les commentaires de *Pſellus*, ceux du ſavant *Euſtathe*, Evêque de Theſſalonique, ceux d'*Euſtrate*, Evêque de Nicée, ſur la logique & la morale d'*Ariſtote*, &c. peuvent nous donner une idée du goût de leur ſiecle. Il eſt certain qu'ils n'auroient pas fait leurs laborieuſes annotations, s'ils n'euſſent été ſoutenus par l'eſpérance d'avoir des lecteurs.

NICETAS *le Choniate.*

Nicétas vécut vers la fin du douzieme ſiecle. Il écrivit une hiſtoire de ſon temps, qui eſt eſtimée pour l'exactitude des faits, mais dont le ſtyle eſt trop oratoire. *Nicetas* ſe trouva au pillage de Conſtantinople, fait en 1205 par les Croiſés que *Baudoin* commandoit. Il donne des deſcriptions pleines d'imagination & d'enthouſiaſme, des plus belles ſtatues & de quelques autres précieux reſtes d'antiquité qui ſe trouvoient dans cette ville, & que ces aventuriers détruiſirent, en les faiſant fondre pour en faire une

monnoie deſtinée à payer leurs ſoldats. Il faut convenir que les croiſés méritent à plus d'un titre le nom de *Barbares* que leur donne *Nicetas*. L'ouvrage de cet hiſtorien peut ſervir à prouver que la portion la plus éclairée des Grecs avoit conſervé juſqu'au treizieme ſiecle les principes du bon goût, non-ſeulement pour les ouvrages de littérature, mais encore pour les beaux-arts.

ARTICLE II.

De l'Eloquence chez les Latins du moyen Age.

A peine Rome qui s'étoit vue maîtreſſe des Nations, fut-elle ſous la domination des Barbares, que les lettres & les ſciences ſemblerent l'abandonner. *Théodoric*, éclairé par *Caſſiodore*, s'efforça de faire revivre les études dans un pays où le ſavoir avoit tenu autrefois ſon empire; mais les guerres qui ſurvinrent entre les Goths & les Grecs, les conquêtes des Lombards apporterent en Italie une ignorance profonde & l'oubli de toute littérature. La puiſſance des Romains & leur nom furent tellement anéantis, que dès le commencement du dix-ſeptieme ſiecle on ceſſa de parler Latin, même à Rome. Une des principales cauſes de l'ignorance générale, ce fut le défaut de livres. L'Italie avoit eſſuyé trop de ravages & d'incendies, pour qu'on pût ſonger à ſauver les bibliotheques, lorſqu'on

pouvoit à peine ſauver ſa vie. Les Moines, qui conſervoient & répandoient les manuſcrits, ne furent pas à l'abri de ces malheurs. Il n'y eut preſque pas un ſeul monaſtere dans toute l'étendue du pays, qui ne fût livré au pillage. Ceux du *Mont Caſſin* & de *Vivier*, où l'on conſervoit les meilleures bibliotheques, furent détruits de fond en comble. Le danger que couvroient tous les autres, étoit ſi grand, que les Moines étrangers ne ſe firent pas ſcrupule d'emporter dans leur pays les tréſors littéraires dont les monaſteres d'Italie étoient enrichis (1). Nous devons à cette précaution pluſieurs ouvrages des anciens qu'on retrouva, au quatorzieme ſiecle, en Suiſſe & en Allemagne.

Les autres pays de l'occident ne ſe trouverent pas dans un état plus favorable aux études. En proie aux Barbares, déchirés par des guerres continuelles, dépourvus de modeles & de maîtres, il ne faut pas s'étonner qu'ils aient été plongés dans une profonde ignorance. Quelques hommes, ſupérieurs au temps de ténebres dans lequel ils ont vécu, aimerent les lettres & firent des efforts pour les faire revivre. Tel fut *Charlemagne*; mais ce grand homme, qui connoiſſoit ſi bien le prix des lettres, ſe vit forcé de prendre

(1) V. Tiraboſchi, hiſt. de la Litt. Ital.

le change, & ſoutint les bizarres productions du mauvais goût, en croyant protéger les fruits précieux des talens. *Alcuin*, *Rabban Maure*, *Erigene*, tant d'autres ſi admirés dans leur ſiecle, étoient bien éloignés de répondre à la grandeur de leur auguſte protecteur. Le temps eût apporté peut-être quelque ſuccès à ſes vues, s'il avoit eu des ſucceſſeurs dignes de lui.

Les Latins ou les Francs qui, à cette époque, ſe ſont diſtingués par leur ſavoir & leur éloquence, furent preſque tous des Eccléſiaſtiques. On ſait que par leur état ils étoient obligés de ſavoir lire & écrire, & même d'apprendre un peu de latin; talens qui n'étoient guere alors poſſédés que par eux ſeuls. Si l'on ajoute à ces connoiſſances préliminaires leur genre de vie, qui, leur procurant le plus ſouvent un revenu convenable, leur laiſſoit beaucoup de loiſir, on ne ſera pas ſurpris que parmi un ſi grand nombre de membres du Clergé, pluſieurs aient eu une grande ſupériorité ſur les laïques, que leur défaut d'éducation privoit de tous ces avantages. De ſemblables cauſes avoient déja produit les mêmes effets en d'autres pays. On ſait qu'en Egypte les connoiſſances étoient auſſi le partage des Prêtres, qui avoient également un très-grand loiſir.

CASSIODORE.

Caſſiodore, né dans la Calabre en 470, fut principal Miniſtre du Roi *Theodoric*, & de pluſieurs de ſes ſucceſſeurs qui l'élevèrent aux premieres dignités de l'Empire. Pendant ſon long miniſtere, il diſpoſa de toutes les charges civiles, & n'en revêtit que ceux qui joignoient aux vertus l'amour des ſciences. Ses ſoins pour encourager les études, eurent les effets les plus heureux; & l'on peut dire que tant que les Oſtrogoths furent maîtres paiſibles de l'Italie, on conſerva dans cette contrée le goût des lettres & des arts. Ces conquérans auroient pris les mœurs & ſe ſeroient pliés aux uſages des peuples vaincus; mais bientôt l'Italie fut inondée de Barbares, & déchirée par des guerres continuelles. *Caſſiodore* ne pouvant plus être utile à ſa patrie, ſe retira dans un monaſtere qu'il avoit fait bâtir. Il employa une grande partie de ſes richeſſes à raſſembler les manuſcrits qu'il fit copier, & dont il augmenta le nombre avec un ſoin infini. Il vouloit que ſes Moines employaſſent une partie du jour à cette occupation qu'il ne dédaignoit pas lui-même, tout vieux qu'il étoit; & afin de prévenir, autant qu'il étoit poſſible les fautes des copiſtes, il écrivit, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, un

Traité d'orthographe pour l'inſtruction des Moines.

Caſſiodore compoſa un grand nombre d'ouvrages, ſoit dans ſa retraite, ſoit au milieu des occupations importantes du miniſtere. Les panégyriques qu'il prononça devant les Princes, ſont perdus, ainſi que ſon Hiſtoire des Goths. Parmi les ouvrages qui nous reſtent de cet Auteur, on diſtingue ſon livre *ſur la Nature de l'ame*, & le recueil de ſes lettres & de celles qu'il avoit écrites au nom de ſes Souverains. Pluſieurs de ces lettres ſont des diſcours oratoires, & donnent une idée avantageuſe du talent de *Caſſiodore* pour l'éloquence. Son ſtyle eſt fleuri & harmonieux ; mais il ſe reſſent ſouvent de la corruption de ſon ſiecle, & il eſt trop orné d'amplifications & de digreſſions longues & inutiles.

BOECE.

Boetius, iſſu d'une des plus illuſtres familles de Rome, fut Conſul en 487, & Miniſtre, ainſi que *Caſſiodore*, de *Théodoric*, Roi des Oſtrogoths. Ce Prince, dont il avoit prononcé le panégyrique ſur ſon entrée dans Rome, l'ayant ſoupçonné d'entretenir des intelligences ſecrettes avec l'Empereur d'Orient, le fit mourir de la maniere la plus injuſte & la plus cruelle. On a dit, pour excuſer *Théodoric*, qu'il fut trompé par ſes courtiſans ; & que la douleur d'avoir

fait mourir ce vertueux philoſophe & ſon beau-pere *Symmaque*, abrégea ſes jours.

Boece étoit poëte & orateur, philoſophe & théologien. Il avoit beaucoup étudié *Ariſtote*, *Cicéron* & *Porphyre*. Il écrivit ſur la logique, ſur la géométrie, ſur la muſique, & il s'exerça auſſi ſur la méchanique & l'aſtronomie. La philoſophie avoit été négligée depuis long-temps à Rome : *Boece* la reſſuſcita & lui rendit le luſtre qu'elle avoit eu du temps de *Séneque*. C'eſt dans ſa priſon qu'il compoſa ſon livre *de la conſolation de la philoſophie* : on y admire autant l'orateur que le moraliſte.

S. GRÉGOIRE.

S. Grégoire, après avoir été Préteur de Rome, ſe retira du monde, & changea ſa maiſon en un monaſtere. Il ſuccéda, en 590, au Pape *Pélage II*, qui l'avoit employé dans pluſieurs affaires importantes. Jamais Rome n'avoit eu plus beſoin d'un tel Paſteur. Attaquée par les Lombards, opprimée par les Grecs, elle étoit en même temps déſolée par la peſte & la famine. *Grégoire* fut le bienfaiteur des Romains : il s'oppoſa à la tyrannie des Exarques, & négocia la paix avec les Lombards.

La piété, encore plus que l'éloquence, faiſoit l'ame de ſes diſcours : le ſtyle en eſt ſimple & ſouvent négligé ; mais ils ſont remplis de la

morale & de l'inſtruction la plus ſolide. Ce qui frappe davantage dans les écrits de *S. Grégoire*, dit M. *Andrès*, c'eſt ce ton de bonté & d'intérêt avec lequel il vous parle, cette intime perſuaſion de ce qu'il dit, dont on voit qu'il eſt pénétré, & qui paſſe à l'ame de ſes lecteurs. Ces qualités ſont préférables à une élégance froide & ſtérile.

On a accuſé *S. Grégoire* d'avoir fait détruire les monumens de l'ancienne Rome, & brûler les Auteurs païens. Cette inculpation, qu'on a répétée d'après *Jean de Sarisbury*, Ecrivain qui vivoit ſix cents ans après *Grégoire*, a déja été réfutée par pluſieurs ſavans. On ne peut rien ajouter à l'évidence des raiſons alléguées par M. l'Abbé *Tiraboſchi*, dans l'apologie qu'il a faite de ce Pape (1).

S. ISIDORE ET S. ILDEPHONSE.

S. Iſidore ſuccéda en 601 à ſon frere *Léandre* dans le ſiége épiſcopal de Séville. Il fut l'Ecrivain le plus recommandable de ſon temps après *S. Grégoire*. Il préſida à un grand nombre de conciles, & fut l'oracle de l'Eſpagne. Ses *Offices*, ſa *Liturgie* & ſes *Origines* décelent beaucoup plus de ſavoir que de goût.

(1) V. Hiſt. de la Litt. Ital.

S. Ildephonſe,

S. Ildephonſe, diſciple de *S. Iſidore*, fut Archevêque de Tolede. Outre ſon livre des Ecrivains eccléſiaſtiques, nous avons de lui des ſermons. Son ſtyle eſt plus dogmatique qu'oratoire.

BEDE.

Bede, appelé le *vénérable*, à cauſe de ſon caractere qui inſpiroit le reſpect, étoit Ecoſſois. Il naquit dans le ſeptieme ſiecle ; mais il ne ſe diſtingua que dans le huitieme. On a de lui un *Commentaire ſur l'Ecriture*, une *Hiſtoire eccléſiaſtique d'Angleterre*, un *Martyrologe* & des *Sermons* pour tous les dimanches & fêtes de l'année. *Bede* paſſa pour grand orateur dans un ſiecle où on n'avoit pas d'idée de la véritable éloquence. Son ſtyle a de la clarté & du naturel ; mais il eſt dépourvu de pureté, d'élégance & de force.

PIERRE DAMIEN.

Parmi ceux qui ſe ſont diſtingués par leur éloquence dans le huitieme & le neuvieme ſiecles, & qui ont laiſſé des ouvrages, on peut citer *Paulin*, Patriarche d'Aquilée, *Théodulfe*, Evêque d'Orléans, *Sadbode*, Evêque d'Utrecht, *Alfric*, Archevêque de Cantorbéry, *Rathier*, Evêque de Ravenne, *Odon* & *Odilon*, Abbés de Clugni, &c. Mais aucun de ceux que nous

venons de nommer, ne mérite d'être comparé à *Pierre Damien*, né à Ravenne en 1017. Il fut Evêque d'Oſtie & Cardinal : il conſacra tous ſes ſoins à faire revivre la diſcipline dans le Clergé & dans les Monaſteres. On a de lui des lettres & des ſermons. Son ſtyle ne manque ni de pureté, ni d'élégance. A une érudition variée, il joignoit plus de goût qu'on n'en trouve dans ſes contemporains ; mais il a peu de ſolidité dans le raiſonnement & de juſteſſe dans les idées ; trop d'allégories, de viſions & de faux miracles. Son eſprit n'étoit pas au-deſſus de celui de ſon ſiecle.

S. BERNARD.

Au milieu de la nuit profonde qui régnoit au onzieme ſiecle, parut un phénomene étonnant qui remplit de ſa lumiere l'Europe entiere. *S. Bernard* avoit reçu de la nature les talens les plus précieux dans un orateur, l'onction unie à la force. Il étoit doué d'un eſprit très-vif : toujours aſſuré d'entraîner ceux qui l'écoutoient, il avoit ſoumis à l'empire de ſa parole les Pontifes, les Rois & les peuples ; mais il puiſoit encore plus l'éloquence dans ſon cœur que dans ſon génie. Toutes ſes paroles étoient l'expreſſion la plus pure de la tendreſſe & de la piété. On voit dans tous ſes diſcours un ſtyle fleuri, trop chargé d'images, de figures & d'allégories.

Quoique né dans le ſiecle des Scholaſtiques ; *S. Bernard* n'en prit ni la méthode ni la ſéchereſſe. Il a été regardé comme le dernier des Peres de l'Egliſe.

S. Bernard, né en 1091, dans le village de Fontaine en Bourgogne, mourut en 1155.

De quelques autres Orateurs Latins ou Francs.

Le ſiecle de *S. Bernard* étoit bien loin de pouvoir lui donner des rivaux ; il n'eut pas même d'imitateurs. *Pierre de Blois*, *Richard de S. Victor*, *Pierre Comeſtor*, *S. Anſelme*, *S. Antoine de Pade*, *S. Vincent Ferrier*, *Fulbert de Chartres*, *Clemengis*, *&c.* attirerent un grand concours de peuple par leurs diſcours ; mais le goût du ſiecle dans lequel ils vivoient, empêche qu'on ne puiſſe les regarder comme de grands orateurs. On n'aimoit alors, on n'eſtimoit que la ſcholaſtique. Les meilleurs eſprits, occupés uniquement de ſubtilités théologiques & philoſophiques, introduiſirent dans la chaire le langage & la méthode de l'école. C'eſt alors qu'on inventa & qu'on porta à l'excès les diviſions ignorées des Saints Peres. Tout l'art de l'orateur conſiſtoit à employer une comparaiſon ou une allégorie qu'on amenoit de force, & qu'on prolongeoit pour régler la marche & lier toutes les parties du diſcours. Cette chaîne égaroit au lieu de conduire, & on lui ſacrifioit à chaque pas la dignité,

la juſteſſe, enfin toutes les loix de l'éloquence. Les entraves qu'on ſe donnoit ainſi, étouffoient le génie : on devenoit minutieux, grimacier, eſclave d'une monotonie de tours & de penſées. Bientôt de plus grands vices vinrent infecter les chaires. Quel goût barbare, quel aviliſſement dans le miniſtere de la parole divine ! le ſacré & le profane étoient continuellement mêlés enſemble. On voyoit *Ariſtote* qui marchoit d'un pas égal avec *S. Jérôme* & *S. Auguſtin. Horace*, qui le diſputoit aux plus fameux Docteurs de l'Egliſe ; les Théologiens & les Juriſconſultes toujours ſur la ſcene ; les Sibylles en regard avec les Prophetes ; l'enfer de *Virgile* mis à côté de celui de J. C. On peignoit la corruption des mœurs avec des traits bouffons & ſouvent licencieux. La morale étoit à peine prêchée & connue : on entretenoit ſans ceſſe les auditeurs de pratiques de dévotion, & preſque jamais de vertus. Il n'étoit pas queſtion de penſer ni de parler ſenſément, mais de parler très-long-temps. *Paſquier* rapporte (1) que les ſermons du Cordelier *Richard*, célebre par ſes aventures, duroient ſix heures. On ne ſera pas ſurpris de cet excès de barbarie, ſi l'on conſidere qu'à cette époque les maîtres & les modeles

(1) Recherch., liv. 5, ch. 32.

manquoient également. On ignoroit les regles de la bonne rhétorique, parce qu'on n'en avoit pas les ſources. Dès le neuvieme ſiecle on ne trouvoit en France aucun exemplaire de l'orateur de *Cicéron*, ni de *Quintilien ;* & ſur la fin du quatorzieme, *Charles le Sage*, qui jeta les fondemens de la bibliotheque du Roi, aujourd'hui ſi riche & ſi magnifique, ne laiſſa aucun exemplaire des ouvrages de *Cicéron.*

ARTICLE III.

De l'Eloquence des Arabes.

Le commencement des Arabes ne fut pas heureux (1). L'ordre que donna leur Calife *Omar* de brûler la bibliotheque d'Alexandrie, étoit l'ordre d'un deſpote inſenſé ; mais ce peuple devint plus raiſonnable en ceſſant d'être ſi fanatique, & il parvint par degrés à ſentir que les ſciences méritoient d'être cultivées. On peut dire que les Arabes reprirent alors leur ancien caractere, qui, ſuivant eux, ne conſiſtoit pas ſeulement dans un grand courage, mais encore dans l'hoſpitalité & l'éloquence (2).

(1) V. Harris, philological diſquiſitions.

(2) *Arabes antiquitus non habebant quo gloriarentur, quàm gladio, hoſpite & eloquentiâ.* (*Saphadius*, Auteur Arabe).

Lorſque le ſuccès des armes d'un peuple l'a fait triompher de ſes rivaux, & que ſon empire s'eſt non-ſeulement étendu, mais encore affermi, c'eſt alors qu'il commence à s'occuper des lettres & à cultiver la philoſophie & les arts libéraux; c'eſt ce qui arriva aux Athéniens quand ils eurent défait les Perſes, aux Romains quand ils eurent pris Carthage, & aux Arabes quand le Califat fut établi à Bagdad.

Avant l'établiſſement du Mahométiſme, les Arabes, ſenſibles aux charmes de l'éloquence, avoient parmi eux des hommes qui exerçoient l'empire de la parole; mais la nature ſeule étoit leur maître: ils ne connoiſſoient ni regles ni études. Le *Koran* peut nous donner une idée de l'éloquence des Arabes à cette époque. On y trouve des penſées, des ſentimens rendus avec beaucoup de force & de nobleſſe; mais ils ſont épars çà & là, où mal enchaînés entre eux. Les Ecrivains qui vécurent peu de temps après *Mahomet*, eurent ſouvent de la fineſſe dans les idées & de l'élégance dans le ſtyle; mais ils manquerent de cet ordre & de cette méthode qui faiſoit la force des orateurs Grecs & Latins (1).

(1) V. Origine, progreſſi, &c. d'ogni letteratura, par M. l'Ab. *Andrès*, t. I, p. 128.

A peine les Arabes eurent-ils commencé à étendre les bornes de leur empire & à faire de vaſtes conquêtes, qu'ils furent jaloux de s'illuſtrer dans les lettres & les ſciences. Ils rechercherent ſur tout avec ſoin les ouvrages des Grecs qui traitoient de l'éloquence, en tranſporterent les préceptes dans leur langue, & les adopterent à ſon caractere. C'eſt ainſi qu'*Althaï* compoſa une rhétorique qu'il intitula *Flambeau*, & qui répandit en effet beaucoup de lumiere ſur toutes les parties de l'éloquence. *Abu Mohamad-Abdalla*, né à Badajoz vers la fin du neuvieme ſiecle, donna des inſtitutions oratoires & poétiques dans ſon ſavant ouvrage intitulé *Méthode pour écrire.* Les Arabes faiſoient beaucoup de cas de l'ouvrage du fameux *Aſſintheo*, intitulé *le Pré fleuri.* C'eſt un recueil très-propre à donner une idée avantageuſe du goût & des connoiſſances des Arabes, & qui contient pluſieurs traités ſur la pureté & l'élégance de la langue, & ſur l'art oratoire. C'eſt ſur-tout dans cet ouvrage que le ſavant *Pocoke* a puiſé les notices intéreſſantes, l'érudition choiſie qu'il a répandues dans ſon *Eſſai d'hiſtoire Arabe.*

Mais aucun de ces rhéteurs n'eſt comparable au Perſan *Alſekaki*, qu'on a nommé avec raiſon *le Quintilien des Arabes.* Il écrivit pluſieurs ouvrages ſur l'éloquence. Le plus eſtimé eſt celui auquel il donna le titre de *Clef des*

ſciences. Il eſt diviſé en trois parties : dans la premiere, il traite des préceptes de la grammaire ; dans la ſeconde, de l'art oratoire ; & dans la troiſieme, de la poétique. *Alſekaki* croyoit, ce ſemble, avec raiſon, qu'on ne peut mériter le titre d'écrivain, ſi on ne poſſede pas les regles de ces trois facultés. Ce ſavant légiſlateur parle dans ſon ouvrage de la pureté de la diction & du ſtyle figuré. Il fait des remarques fines & judicieuſes ſur le ſens & la force des mots : il donne des regles pour mettre de l'ordre & de la clarté dans les preuves ; en un mot, il traite les points les plus importans de la rhétorique avec une juſteſſe & une profondeur qui auroit fait honneur à un écrivain Grec ou Latin. Cet ouvrage devint claſſique parmi les Arabes, & fut commenté par une foule de ſavans. Nous ne parlerons pas ici de l'*Alfia* de *Ben Maath*, poëme eſtimé ſur la rhétorique, ni des ſavans commentaires du Docteur *Almoradeo*, ni d'un grand nombre d'autres ouvrages qui traitent de l'éloquence. Après avoir fait connoître les plus eſtimés, nous nous contenterons d'ajouter qu'on en conſerve encore plus de ſoixante dans la ſeule bibliotheque de l'Eſcurial. Ce nombre paroît prodigieux, lorſqu'on conſidere que la plupart des livres Arabes ont péri dans les révolutions qui entraînerent la chûte de leur Empire en Aſie & en Eſpagne.

Il ſemble qu'une Nation qui s'étoit attachée avec tant de ſoin à connoître les regles de la véritable éloquence, dut également ſe diſtinguer dans la pratique de cet art : cependant elle a produit peu d'orateurs célebres ; & parmi ceux qui ont eu une grande réputation, il n'en eſt aucun qu'on puiſſe comparer aux bons orateurs des autres Nations. M. l'Abbé *Andrès* ſemble avoir très-bien apperçu les cauſes qui empêcherent les progrès de l'éloquence chez les Arabes. Le gouvernement deſpotique ſous lequel ils vivoient, dit ce ſavant critique (1), ne leur permettoit pas d'employer dans les cauſes politiques & judiciaires les reſſorts de l'art & tous les moyens du talent de perſuader. Leur éloquence n'avoit pour théâtre ni un Aréopage, ni un Sénat, ni un *Forum*. Ils ne traitoient point des ſujets capables, par leur importance, d'exciter les paſſions de l'orateur, & d'intéreſſer tout un peuple. Les *Alharini*, les *Hamadan*, les *Malek* & les autres célebres orateurs Arabes n'avoient pas à s'élever contre un *Philippe*, ni à ſe défendre contre un *Eſchine*. Les ſujets de leurs diſcours étoient moins importans ; ils ne rouloient que ſur des queſtions académiques, qui n'intéreſſoient ni le bien de l'Etat, ni la fortune des particu-

(1) V. Origine, progreſſi, &c. d'ogni letteratura, t. III, p. 45.

liers. L'orateur cherchoit ſeulement à flatter l'imagination des auditeurs, à plaire à leur eſprit, & non à toucher leurs cœurs, à exciter & maîtriſer leurs paſſions.

Les harangues des Orateurs Arabes ne ſont donc pas des diſcours judiciaires, pleins de force & de véhémence, comme ceux de *Démoſthene* & de *Cicéron ;* mais des déclamations étudiées, ſemblables à celles des Sophiſtes de la Grece & des Rhéteurs de Rome. Si les Grecs & les Latins, qui avoient goûté ſi long-temps la véritable éloquence, ne ſurent point la conſerver dans leurs déclamations ſcholaſtiques, que pouvoit-on attendre des Arabes qui ne connoiſſoient d'autres ornemens que ceux d'une poéſie fardée à l'excès ? Des périodes compaſſées, &, pour ainſi dire, tirées au cordeau, des expreſſions bizarres, des exagérations invraiſemblables, des métaphores, des antitheſes, des allégories entaſſées, des équivoques, des pointes, en un mot les défauts des déclamateurs Grecs & Latins, portés encore plus loin ; voilà ce qui caractériſe en général l'éloquence des Arabes.

Pluſieurs orateurs Arabes ſurent ſe préſerver plus ou moins de ces défauts. *Malek* ſe diſtingua par une éloquence pleine de véhémence & de force, à laquelle rien ne pouvoit réſiſter. *Scoraiph* ſut réunir au plus haut degré les talens de

l'orateur & ceux du poëte. L'eſprit & l'imagination brillent également dans les diſcours d'*Hamadan*. On compte encore chez les Arabes pluſieurs autres orateurs eſtimables ; mais aucun n'a égalé le célebre *Alhariri*, le *Démoſthene* & le *Cicéron* des Arabes. On a de lui pluſieurs ouvrages de littérature qui montrent ſon talent pour l'éloquence, & un recueil de cinquante diſcours académiques qu'il publia ſous le titre de *Mecamat*, c'eſt-à-dire, de *lieux communs*. Dans chacun de ces diſcours, qui portent tous le nom du lieu où ils ont été récités, il traite quelque ſujet de morale. Les Arabes les étudicient comme un ouvrage claſſique. Les ſavans de cette nation les illuſtrerent par des commentaires ; & *Schiraz* avoit coutume de dire qu'ils méritoient d'être écrits en lettres d'or. Les traductions latines qu'en ont données *Golius*, *Shultens* & *Reiske*, peuvent ſervir à faire juger que *Alhariri* n'étoit pas indigne de ſa réputation. On trouve en effet dans ſes diſcours un ſtyle pur & élégant, des penſées ingénieuſes & délicates, une éloquence douce & fleurie ; mais on y remarque auſſi les défauts qui caractériſent en général les orateurs Arabes.

Outre l'éloquence profane, les Arabes avoient une eſpece d'éloquence ſacrée. On conſerve dans la bibliotheque de l'Eſcurial beaucoup de ſermons détachés ou réunis dans des recueils, comme

ceux de nos ſermonaires. Les Prédicateurs Muſulmans s'appeloient *Khateb* ; nom qu'on donna d'abord à tous les orateurs, & les ſermons *Kotbals*, nom qui fut auſſi commun à tous les diſcours publics. Ces ſermons montrent quelle étoit la méthode ſuivie dans leurs chaires. Nous en donnerons ici une légere idée, afin qu'on puiſſe comparer leur éloquence ſacrée à celle des autres peuples. Le ſermon commence par une action de grace & une profeſſion de foi, après leſquelles le Prédicateur prie pour le ſalut du Roi & la proſpérité du royaume. Il propoſe enſuite le ſujet de ſon diſcours, & le prouve par le texte du *Koran*, par l'autorité des Docteurs & par des exemples. Il finit en cenſurant les mœurs, & en exhortant les Auditeurs à vivre en gens de bien. Telle étoit l'éloquence ſacrée des Arabes. Si on veut s'en former une idée plus juſte, on peut lire la traduction (1) que M. *Porter* a donnée d'un ſermon prononcé ſur la *Montagne du Pardon*, lieu diſtant de quinze milles de la Mecque.

Avant de terminer cet article, où nous n'avons pas diſſimulé les défauts de l'éloquence des Arabes, nous obſerverons que la plupart des critiques Européens ont été injuſtes à leur

(1) V. Diſcours ſur la Religion des Mahométans.

égard. Ils ont cru que les Ecrivains Arabes n'employoient pas une image qui ne fût giganteſque, & qu'ils évitoient avec ſoin toute expreſſion ſimple & naturelle. Non-ſeulement leurs ouvrages hiſtoriques & philoſophiques ſont écrits ſans cette enflure & ce faſte qu'on leur reproche, dit M. l'Abbé *Andrès*, mais un grand nombre même de ceux qui n'ont pour objet que l'amuſement, ne manquent ni de naturel ni de ſimplicité. Il y a beaucoup de morceaux dans leurs Poëtes & dans leurs Romanciers que le goût le plus ſévere ne ſauroit déſapprouver. Les diſcours que les Arabes ont inſérés dans leurs hiſtoires, ſans être comparables à ceux de *Tite-Live* & de *Salluſte*, ſuffiſent pour faire voir qu'ils ne parloient pas toujours un langage emphatique & ampoulé, & entiérement différent de celui des Européens.

Il nous ſemble qu'on néglige trop la littérature d'un peuple qui a le mérite de nous avoir tranſmis une partie des connoiſſances des Grecs, & d'avoir fait une foule de découvertes ingénieuſes & utiles. Supérieurs aux Romains dans les ſciences & dans la philoſophie, les Arabes leur cedent, il eſt vrai, dans les belles-lettres; mais s'ils n'ont eu ni des *Virgile*, ni des *Cicéron*, ni des *Tite-Live*, ils comptent pluſieurs écrivains eſtimables qui ne doivent point être oubliés dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. Parmi cette

foule immenſe de poëtes Arabes, il en eſt beaucoup qui ont fait briller dans leurs vers l'eſprit, l'imagination & le ſentiment. Tels ſont *Koraitibn-Onaiph* & *Ferduſi*, Auteurs ſatyriques; le fabuliſte *Abu-navas-Meidan*, qui ſe diſtingua dans les proverbes moraux, genre dans lequel les Arabes ont ſurpaſſé les Grecs; les Poëtes lyriques *Abulola*, *Amralkeiſi*, *Hafez*, *Seifodula*, *Abu-Taman*, &c. Ces Poëtes conſervent à peine des veſtiges du goût oriental dans les idées & dans les expreſſions, & approchent beaucoup de la ſimplicité ingénieuſe des Grecs.

Tous les genres de littérature dans leſquels l'imagination pouvoit ſe déployer, furent cultivés avec ſuccès par les Arabes: il en eſt même dont ils paſſent pour les inventeurs; tel eſt le roman. Quelques critiques leur reprochent d'en avoir fait un tiſſu de magiques extravagances, au lieu du tableau de la vie humaine. Pour montrer combien ce reproche eſt peu fondé, il ſuffit de rappeler ici les meilleurs Romans Arabes. Les *Nuits Arabes* & les *Contes Turcs* ſont précieux, non-ſeulement parce qu'ils offrent une peinture des mœurs orientales dans les temps les plus brillans du Califat; mais encore parce qu'ils inculquent dans beaucoup d'endroits une morale utile. Rien n'eſt plus propre, par exemple, que le conte d'*Alnaſchar* à faire ſentir l'un des points les plus importans de la morale ſtoïque,

qu'on s'expose à toutes sortes de malheurs quand on ne sait pas maîtriser son imagination. Les Arabes étoient passionnés pour les fables & pour les allégories, & ils aimoient à représenter sous cette forme leurs opinions favorites. *Tofail* connoissant le génie de sa nation, ne craignit pas d'exposer dans un Roman les vérités les plus sublimes de la philosophie : c'est ce qu'il fit dans son histoire d'*Esai*, fils de *Jhordan*, ouvrage qui a été traduit en plusieurs langues, & qui a produit une foule d'imitations. *Tofail* suppose qu'*Esai*, abandonné dès l'enfance dans une île déserte, & élevé par une chevre, parvient, en méditant dans sa solitude, à acquérir les idées les plus profondes de Dieu & de la nature. Le célebre *Leibnitz*, après avoir donné les plus grands éloges à ce Roman, ne craint pas de le citer comme une preuve que les Arabes avoient de Dieu des idées aussi sublimes que les Chrétiens.

Il est encore un genre de littérature que les Arabes ont cultivé avec beaucoup de succès ; c'est l'histoire. *Al-Tabari*, *Ebn-Batrik*, *Abulfeda* écrivirent des histoires universelles, depuis le commencement du monde jusqu'à leur temps. Les Annales d'*Ibn-Batrik*, illustrées par *Selden* & *Pococke*, suffisent pour prouver qu'il y a dans les historiens Arabes beaucoup de notices qui sont ignorées des Européens, & qui pourroient

répandre du jour sur leur histoire. *Abulfeda* fut un Prince d'Orient de la même famille que le grand *Saladin*. Il s'étend beaucoup dans son histoire générale sur la vie de *Mahomet* & de ses successeurs. Plusieurs savans, & entr'autres *Gagnier*, *Keiskius* & *Selsultens*, ont publié différentes parties d'un précieux ouvrage de cet Auteur. *Abulpharagius* a donné aussi une histoire générale, divisée en neuf dynasties; mais il s'étend beaucoup plus, ainsi qu'*Abulfeda*, sur les vies de *Mahomet* & des Califes. Le savant *Pococke* donna, en 1663, une belle édition de cet Auteur, en Arabe & en Latin. Parmi les écrivains d'histoires particulieres, on distingue *Elmacin*, *Ebn-Algiozzi*, *Assiuteo*, *Alassakeri*, *Algazel*, & sur-tout *Bohadin*. Ce dernier a écrit la vie de Saladin, & particulierement la partie de cette vie qui a rapport aux croisades & à la prise de Jérusalem. *Bohadin* a été témoin oculaire de presque tous les événemens qu'il rapporte. Il posséda de grandes places, & fut constamment auprès de *Saladin*, dont il étoit un des favoris. *Bohadin*, *Abulpharagius* & *Abulfeda* ont beaucoup de ressemblance avec *Plutarque*: comme lui, ils ont su peindre les caracteres, & ont enrichi leurs histoires de beaucoup d'anecdotes curieuses.

QUATRIEME

QUATRIEME SECTION.

DES ORATEURS ITALIENS.

PENDANT le moyen âge, dit *Condillac* (1), on voit l'Europe s'appliquer à des études pires que l'ignorance même. Les meilleurs eſprits, après avoir fait de vains efforts pour s'inſtruire, ſe ſentoient portés à préférer leur ignorance à ces études. Dégoûtés de tout ce qu'on leur offroit, & n'ayant pas aſſez de lumieres pour juſtifier leurs dégoûts, ils n'oſoient ni critiquer leurs maîtres, ni tenter une route nouvelle : ils avoient plutôt la ſimplicité de ſe croire ſans intelligence, & ils renonçoient à un ſavoir qu'ils ne pouvoient acquérir. Ainſi ce qu'on nommoit ſcience reſtoit en proie aux eſprits faux qui étoient d'autant plus vains de ce qu'ils croyoient avoir appris, que perſonne n'y pouvoit rien comprendre.

L'Italie ſe trouvoit auſſi plongée dans cette barbarie au treizieme ſiecle, lorſque tout-à-coup la Toſcane produiſit pluſieurs hommes de génie,

(1) V. Hiſt. Mod., t. XV, p. 152.

qui, par leurs propres forces, ſe frayerent de nouvelles routes. Un préjugé aſſez généralement répandu juſqu'à nos jours, a fait attribuer la renaiſſance des lettres & des arts aux Grecs qui ſe réfugierent en Italie après la deſtruction de l'Empire d'Orient; mais cette gloire appartient toute entiere aux Italiens. Long-temps avant la priſe de Conſtantinople, *Brunetto Latini* donnoit des leçons de poéſie & d'éloquence. *Dante*, ſon diſciple, écrivoit ſa divine comédie : *Cimabre* & *Giotto* créoient la peinture; *Jean Villani* traçoit l'hiſtoire de ſon temps; *Pétrarque* immortaliſoit *Laure*, & *Bocace* donnoit à la langue Toſcane la richeſſe & la majeſté de la langue Latine. Les modeles de l'ancienne Rome, tirés de la pouſſiere des cloîtres, auroient ſuffi pour former des poëtes, des orateurs, des hiſtoriens, &c. Mais déja un très-grand nombre d'Italiens poſſédoient la langue Grecque; & les ſavans, échappés de Conſtantinople, ne firent que la rendre plus commune. Bien loin d'avoir contribué à former le goût & à répandre des lumieres, on peut dire qu'ils en retarderent les progrès. L'étude des écrivains de la Grece prit avec trop de faveur, trop d'applaudiſſement & trop de rapidité, pour permettre de ſe partager entre les langues ſavantes & une langue vulgaire. Le fanatiſme de l'érudition ſe ſaiſit des eſprits, & on ne connut plus d'autre mérite que d'entendre

le Grec & d'écrire en Latin ; alors s'établit le préjugé de l'antiquité qui a duré ſi long-temps. On imita ſervilement les anciens ; on s'imagina qu'ils avoient tout dit, & qu'il ne reſtoit qu'à les entendre & qu'à les copier.

Au quinzieme & ſeizieme ſiecles, l'Italie fut féconde en écrivains Latins, qui ſe flatterent de s'être rapprochés du ſiecle d'*Auguſte*, lorſqu'ils n'avoient ſu que contrefaire les anciens. Toutes les fois qu'ils ſe louent mutuellement, ils croient découvrir parmi eux des *Virgile* & des *Cicéron* ; c'étoit, à les entendre, le ſtyle de ces grands hommes. On n'avoit pas aſſez de diſcernement pour ſentir que ces écrivains ſont inimitables ; qu'ils l'étoient déja du temps d'*Auguſte*, & que chaque homme de génie a un ſtyle qui ne reſſemble pas à celui d'un autre.

Pour hâter les progrès des lettres, dit le philoſophe que nous avons cité (1), il falloit étudier les langues ſavantes, & en même temps cultiver les langues vulgaires : il falloit les comparer continuellement ; c'étoit le vrai moyen de s'approprier des beautés qu'on ne ſavoit pas encore ſentir. Alors, à meſure qu'on auroit lu les anciens avec plus de diſcernement, les langues modernes ſeroient devenues ſuſceptibles de

(5) V. Hiſt. Mod., t. XV, p. 159.

plus d'élégance ; & à meſure que les langues modernes ſe ſeroient perfectionnées, on auroit été capable de lire les anciens avec plus de diſcernement. En continuant donc de paſſer ainſi alternativement de l'une de ces études à l'autre, on auroit trouvé dans chacune des ſecours pour réuſſir également dans toutes deux : voilà par quels moyens la lecture des anciens pouvoit rendre les progrès du goût plus rapides ; voilà la méthode qu'avoient ſuivie avec tant de ſuccès, *Dante*, *Pétrarque* & *Bocace.*

Mais pour s'être adonnés au Grec & au Latin uniquement, il arriva que les eſprits, auſſi groſſiers que les langues qu'ils parloient, lurent les anciens ſans être capables d'en ſentir toutes les beautés. En effet, pouvoient-ils y démêler une fineſſe, une délicateſſe, une préciſion dont ils n'avoient pas encore d'idée ? S'ils étoient bien éloignés de voir & de ſentir comme les Romains ou comme les Grecs, pouvoient-ils juger de la maniere dont les Romains ou les Grecs exprimoient ce qu'ils voyoient & ce qu'ils ſentoient ? On admiroit donc ſans diſcernement & ſur parole ; & cette admiration aveugle étoit une nouvelle barriere aux progrès du goût.

Au ſeizieme ſiecle, pluſieurs eſprits, qui n'étoient pas faits pour obéir au préjugé, cultiverent la langue vulgaire. Bientôt l'Italie eut des poëtes, des orateurs & des hiſtoriens cé-

lebres. Cependant la confiance qu'on avoit alors de poſſéder le Latin, a peut-être nui à la langue Italienne. L'uſage où étoient les Latiniſtes d'écrire ſans trop choiſir les tours, accoutuma les Italiens à n'être pas aſſez difficiles. Quoique la beauté du ſtyle exige, pour employer toujours le terme propre, qu'on démêle juſqu'aux nuances qui diſtinguent deux mots, il paroît qu'à cet égard ils ne furent pas toujours aſſez ſcrupuleux, & que leurs meilleurs écrivains ne ſont pas à l'abri de tout reproche. On peut encore remarquer que l'habitude où étoient les Italiens de copier les tours de la langue latine, les porta à imiter, d'une maniere auſſi ſervile, les écrivains qui avoient illuſtré la langue vulgaire. De-là vinrent les *Danteſques*, les *Pétrarquiſtes*, les *Bocaceſques*, & cette tourbe d'imitateurs qu'on a appelés avec raiſon les perroquets de la littérature Italienne. En répétant les expreſſions de ces grands écrivains, ils n'ont pas plus leur génie, que l'oiſeau babillard n'a l'intelligence de l'homme dont il imite le langage.

ARTICLE PREMIER.

De l'Eloquence académique, philoſophique, &c.

BOCACE.

C'eſt avec raiſon que les Italiens regardent *Bocace* comme le pere de leur langue & de leur éloquence. On connoîtroit mal ce grand écrivain, ſi on le regardoit ſimplement comme un Romancier agréable. On doit ſur-tout admirer en lui le peintre fidele des mœurs, le philoſophe obſervateur, qui a connu tous les reſſorts du cœur humain, & l'orateur éloquent qui a ſu faire parler les paſſions avec autant de naturel que de force & de chaleur. Le *Décaméron* préſente des modeles de tous les genres d'éloquence.

Bocace, ainſi que tous les grands écrivains, a eu une foule d'imitateurs ſerviles, qui n'ont ſu copier que ſes défauts. Au lieu de ſe borner à l'étudier, pour connoître les reſſources d'une langue qu'il a ſi fort enrichie, on a copié ſes latiniſmes, ſes périodes entortillées, ſes expreſſions ſurannées, & on a ſouvent parlé d'après lui une langue preſque morte. Les Italiens ſont revenus de cette ſuperſtition qui faiſoit regarder *Bocace* comme le ſeul modele qu'on pût imiter, & qui identifioit en quelque ſorte avec lui la langue Italienne. Si on en excepte quelques

pédans obſcurs, tout le monde convient aujourd'hui qu'il eſt abſurde de prétendre qu'une langue puiſſe atteindre à ſa perfection dès ſa naiſſance ; que la langue Italienne a acquis un degré de préciſion, d'élégance & de clarté dont elle étoit bien éloignée au quatorzieme ſiecle ; & que tous les grands écrivains dont l'Italie s'honore, loin d'imiter *Bocace*, ont un ſtyle & une maniere qui leur ſont propres & qui les diſtinguent.

L'Italie n'eut pas de grands orateurs au quinzieme ſiecle. Les cauſes qui retarderent les progrès des lettres à cette époque, influerent ſur-tout ſur l'éloquence : on diroit qu'elle en fut dédommagée le ſiecle ſuivant ; mais parmi cette foule d'orateurs que produiſit alors l'Italie, la plupart ne méritent guere ce nom. En effet, pour être orateur, il ne ſuffit pas d'écrire avec pureté & avec élégance ; il faut réunir la grandeur & l'énergie des idées, la vigueur & la richeſſe de l'expreſſion, la variété des tours & des figures, le pathétique & la chaleur du ſentiment. On ne remarque point ces qualités dans ces nombreux recueils de harangues qui nous reſtent du ſeizieme ſiecle. Ce qui les caractériſe en général, c'eſt la petiteſſe des plans, le défaut de coloris, la multitude des mots, le peu d'étendue des idées & la foibleſſe des ſentimens. On doit plutôt les comparer aux ouvrages des ſophiſtes

Grecs & Latins, qu'aux diſcours éloquens de *Démoſthene* & de *Cicéron.* Le rapport qui ſe trouve entre les orateurs Italiens du ſeizieme ſiecle & les déclamateurs de l'antiquité, ſera encore plus ſenſible, ſi on remarque que dans les différens Etats d'Italie il ne pouvoit y avoir des motifs (1) ni des circonſtances qui engageaſſent les citoyens, comme à Athenes & à Rome, à faire une étude particuliere de l'art de perſuader, ou qui fiſſent naître aux autres nations le deſir de ſavoir ce qu'on diſoit dans leurs aſſemblées. Les orateurs Italiens, comme ceux de la Grece lorſqu'elle eut perdu ſa liberté, n'avoient ni de grands intérêts à défendre, ni des objets importans à diſcuter. A l'exemple des ſophiſtes, ils prenoient ſouvent leurs ſujets de l'hiſtoire, ou même de leur imagination; & alors tout étoit menſonge & fiction dans leurs ouvrages. A ces cauſes qui s'oppoſerent aux progrès de l'éloquence en Italie, on doit ajouter l'eſprit d'imitation ſervile qui a été en général ſi contraire aux progrès des lettres dans cette belle contrée. L'admiration que l'on avoit pour l'orateur Romain, fit croire à tous ceux qui vouloient ſe diſtinguer dans la carriere de l'éloquence, qu'il falloit imiter ſes formes,

(1) V. Denina vicende della letteratura, t. I, *Berlin.*

ſes tranſpoſitions & ſes longues périodes. Cet aſſervilſement ne leur permit pas d'avoir une maniere à eux ; qualité ſans laquelle aucun écrivain ne doit s'attendre à l'eſtime de la poſtérité.

LA CASA.

La manie du latiniſme, ainſi que l'appellent les Italiens, ſe fait ſentir dans les orateurs du ſeizieme ſiecle, dont on lit encore les ouvrages. *La Caſa* avoit de l'eſprit & de l'imagination. On trouve dans ſes diſcours un ſtyle nombreux & plein d'harmonie : il a de la hardieſſe & de la variété dans les images, de la gravité dans les raiſonnemens, de la ſagacité & de l'adreſſe à tirer parti des moindres circonſtances ; mais ſon ſtyle eſt trop nombreux, ou du moins trop conſtamment : ſes périodes ont toujours la même étendue ; ſes phraſes ſont ſouvent ſurchargées d'idées acceſſoires qui font tort à l'idée principale, & fatiguent l'eſprit ; enfin il manque de véhémence & de chaleur. Tels ſont les défauts qu'on peut reprocher à *la Caſa*, & ces défauts ſont aſſez conſidérables pour qu'on doive lui refuſer le premier rang parmi les orateurs Italiens.

Jean de la Caſa a mérité une plus grande réputation par ſes autres ouvrages. Sans parler ici de ſes poéſies, où il a réuni ſouvent la

délicateſſe de *Pétrarque* & la force du *Dante*, ſon *Galatheo* ne laiſſe rien à deſirer pour la beauté du ſtyle, la pureté du langage & l'agrément des penſées. *La Caſa*, né à Florence en 1503, fut Archevêque de Bénévent, & Secrétaire d'Etat ſous le Pape Paul IV. Il mourut âgé de 53 ans.

SPERONI.

Speron Speroni, né à Padoue en 1500, fut un ſavant univerſel, comme on le voit par ſes nombreux ouvrages. Les plus eſtimés ſont ſes *Dialogues de morale* & *ſes Diſcours*. Il a de la ſolidité & de l'ordre dans les penſées, beaucoup de nobleſſe & de pureté dans le ſtyle. Il eſt plus ſimple & plus naturel que *la Caſa*; mais il eſt auſſi dépourvu de mouvement, de force & de chaleur. On y trouve rarement ces grands traits qui caractériſent la véritable éloquence. *Speroni* jouit cependant de ſon temps d'une grande célébrité. *Creſcimbeni* rapporte que toutes les fois qu'il avoit à expoſer au Sénat de Veniſe les intérêts de Padoue ſa patrie, dont il étoit chargé, tous les tribunaux ſe taiſoient, parce qu'il ne paroiſſoit pas convenable à ces ſages Sénateurs que perſonne osât faire entendre ſa voix, lorſque l'éloquence parloit. Jamais le talent oratoire n'a reçu de plus grands honneurs, & l'on regrette que celui à qui on

les a accordés, n'ait pas eu le génie des *Cicéron* & des *Démosthene*.

Speroni mourut âgé de 88 ans. Ses concitoyens honorerent sa mémoire par des éloges funebres & des monumens.

LOLLIO.

Albert *Lollio* est regardé comme l'orateur le plus parfait de son siecle. Ses discours offrent un style pur & élégant, une marche noble & simple ; il a beaucoup d'ordre & de clarté dans les idées, & quelquefois aussi du mouvement & de l'énergie ; mais il ne possede pas ces qualités à un assez haut degré, pour qu'on puisse le comparer aux grands orateurs de l'antiquité.

Lollio, né à Florence en 1509, mourut en 1569 à Ferrare où sa famille étoit établie.

SALVIATI, TOLOMEI, DAVANZATI, AMMIRATO, &c.

Parmi les orateurs qui fleurirent au seizieme siecle, on distingue encore Léonard *Salviati*, Claude *Tolomei*, Pierre *Segni*, Bernard *Davanzati*, Scipion *Ammirato*, &c. Leurs discours sont des modeles pour la pureté, l'élégance & l'agrément du style ; mais c'est précisément cette pureté trop affectée, ce sont ces ornemens & ces fleurs d'élocution trop artistement semées, la rondeur recherchée des périodes, & la mul-

tiplicité des épithetes, qui ôtent à ces harangues la force, la véhémence & la chaleur qui caractériſent la véritable éloquence.

De l'Eloquence des Hiſtoriens Italiens.

C'eſt dans les Hiſtoriens qu'il faut chercher ce que l'éloquence a produit de plus parfait en Italie au ſeizieme & dix-ſeptieme ſiecles. A l'exemple des anciens, les hiſtoriens Italiens ont ſemé leurs ouvrages de harangues. Toutes les fois qu'un Général d'armée, un homme d'Etat, un Républicain zélé, un Chef de faction ont parlé d'une maniere ſinguliere & forte, qui caractériſe leur génie & celui de leur ſiecle, ils ont rapporté leurs diſcours. De tels diſcours ſont peut être la partie de l'hiſtoire la plus utile, quand ils ne ſont pas des fictions, & qu'on ne fait dire à un homme que ce qu'il a dit, ou ce qu'il a pu dire. Tel eſt preſque toujours le mérite des hiſtoriens Italiens. Leurs diſcours, qu'on peut regarder comme la partie de leurs ouvrages qu'ils ont travaillée avec le plus de ſoin, mériteroient d'être recueillis, ainſi que ceux des hiſtoriens Latins. *Remigio Nanini*, qui a donné une excellente traduction de ces derniers, y a ajouté ceux des hiſtoriens Italiens qui ont écrit dans la même langue, tels que *Maffei*, *Sigonius*, *Bonfadio*, &c. Mais quel que ſoit leur mérite, il nous ſemble que les

hiſtoriens qui ont écrit en langue Italienne, leur ſont bien ſupérieurs.

MACHIAVEL.

C'eſt ſur-tout dans ſes harangues que *Machiavel* paroît avoir ſaiſi la maniere ou plutôt le génie de *Tacite*, de *Salluſte*, & ſur-tout de *Thucydide*. Plein de force & de gravité, fécond en réflexions profondes, il a ce ſtyle concis & ſerré, propre aux génies qui voient tout d'un coup d'œil. En laiſſant échapper des traits d'une mâle éloquence, il ne perd point de vue le caractere des perſonnages qu'il fait parler. Il ne manquera rien à la gloire de ce grand homme, lorſque tout le monde ſaura que ſon *Livre du Prince* n'eſt qu'une ſatyre contre les tyrans; & que c'eſt dans les autres ouvrages de cet ardent Républicain qu'il faut chercher le véritable *anti-Machiavel*.

GUICHARDIN.

Dans ſes harangues, *Guichardin* ſait intéreſſer ſon lecteur. C'eſt-là que le tranſportant dans le conſeil des Princes, il le conſtitue en quelque ſorte arbitre des délibérations : pleins de nobleſſe & d'énergie, ces diſcours repréſentent au naturel les hommes qu'il introduit ſur la ſcene. Le ſtyle de *Guichardin* eſt toujours noble, clair & propre au ſujet. Comme il fut témoin oculaire

de la plupart des faits qu'il raconte, & qu'il y eut beaucoup de part, dans le cabinet ou à la tête des armées, il a ſu faire paſſer dans ſes récits le feu de l'action.

DAVILA.

Davila a écrit dans le goût des anciens & avec cette éloquence qui, ſelon *Cicéron*, eſt propre à l'hiſtoire, entremélant ſes récits de réflexions, de harangues, de délibérations politiques. Peut-être n'eſt-on pas mal fondé à lui en reprocher l'abondance; mais ſi ces réflexions ſont juſtes, ces harangues conformes au caractere des perſonnages qu'il fait parler, ces délibérations priſes même du fond des événemens, aimeroit-on mieux une narration ſeche de ſiéges, de combats, de batailles? Le ſtyle de *Davila* n'eſt pas de la plus grande pureté; mais ſa diction eſt majeſtueuſe, abondante, & néanmoins ſimple & naturelle.

VARCHI.

L'hiſtoire des événemens les plus remarquables arrivés en Italie, & principalement à Florence par *Benoît Varchi*, eſt ſemée de harangues d'une éloquence vive & mâle. On eſt charmé de la hardieſſe généreuſe avec laquelle cet hiſtorien dit la vérité. Ni l'eſpérance, ni la crainte ne le détournent un ſeul moment de ce

devoir le plus eſſentiel de l'hiſtorien. On l'entend remercier *Come II*, par l'ordre duquel il écrit, de ce qu'il lui a donné de quoi vivre ſelon ſon état, & de ce qu'il lui a permis de dire la vérité; & tout de ſuite, avec la plus grande liberté, il met au jour tout ce qui eſt au déſavantage de la maiſon de Médicis. *Varchi* a inſéré dans ſon hiſtoire les différens écrits qu'on publia dans la cauſe du Duc Alexandre de *Médicis*, accuſé par les citoyens de Florence devant l'Empereur *Charles V*, & défendu par ſes partiſans; ces pieces ſont des modeles d'éloquence judiciaire.

BENTIVOGLIO.

Les diſcours que le Cardinal *Bentivoglio*, dans ſon hiſtoire des guerres de Flandres, prête aux principaux perſonnages qu'il introduit ſur la ſcene, ont preſque toujours l'avantage de donner de l'ame & du mouvement à leurs conſeils, à leur politique, à leurs projets. Il y en a quelques-uns dénués de vraiſemblance, & qui tiennent de la déclamation. Le ſtyle de *Bentivoglio* eſt en général pur, clair, élégant, énergique même & nerveux; mais il eſt quelquefois corrompu par un faux goût d'antitheſes & de tournures épigrammatiques.

On pourroit encore citer parmi les hiſtoriens éloquens *Bembo*, *Paruta*, *Nani*. Leurs diſcours

ſont d'autant plus eſtimables, qu'ils ne ſont pas de leur invention. Ce ſont les mêmes, au moins pour le fond, qui furent prononcés dans le Sénat de Veniſe. On a reproché de nos jours, dit M. de la *Harpe*, aux anciens hiſtoriens ces harangues que l'on regarde plutôt comme des efforts de l'art oratoire, que comme des monumens hiſtoriques. Il ſe peut en effet que *Fabius* & *Scipion* n'aient pas dit préciſément les mêmes choſes que *Tite-Live* leur fait dire; mais s'il eſt très-probable qu'ils ont dû parler dans le même ſens, je ne vois pas de fondement au reproche que l'on fait à l'hiſtorien : il lui eſt défendu de controuver, mais non pas d'embellir.

Orateurs académiques & philoſophiques du dix-huitieme Siecle.

Les progrès des lumieres & de la philoſophie ont introduit un nouveau genre d'eloquence bien différent de celui qui a régné en Italie dans les deux ſiecles précédens. L'éloquence qui plaît aujourd'hui eſt celle qui eſt appliquée au développement des vérités morales & à l'éloge des grands hommes & qui s'occupe plus des choſes que des mots. On a enfin ſenti que pour fixer l'attention, intéreſſer le cœur & convaincre l'eſprit, on n'a pas beſoin de périodes à quatre membres, de tranſpoſition de mots, de tropes recherchés, &c.; mais qu'il faut s'emparer fortement

fortement d'un ſujet, en connoître toute l'étendue, faire ſuccéder les idées & les ſentimens, peindre avec des images vives & des expreſſions profondes, & communiquer aux autres le mouvement rapide & involontaire dont on eſt ſoi-même entraîné. Si l'Italie n'a pas encore des *Boſſuet* & des *Rouſſeau*, elle a du moins des orateurs eſtimables, qui offrent quelquefois les grands traits de l'éloquence, & qui ſavent intéreſſer par le fond des idées. Il ſemble qu'on ait cru autrefois en Italie que l'éloquence conſiſtoit dans les mots. Cette erreur eſt d'autant plus ſurprenante, qu'il étoit facile d'obſerver que les plus célebres écrivains Italiens ſe ſont plus occupés des matieres qu'ils traitoient, que de la maniere de les rendre. En effet, tous les orateurs du ſeizieme & dix-ſeptieme ſiecles ſont inférieurs, non-ſeulement aux hiſtoriens dont nous avons parlé, mais encore à pluſieurs philoſophes, tels que *Galilée*, *Redi*, *Magalotti*, *&c.* dont les ouvrages ſembloient ne demander que de la clarté, mais qui réuniſſent encore l'élégance, la nobleſſe, la préciſion, & cette eſpece d'intérêt & d'agrément que l'eſprit & l'imagination peuvent prêter aux ſciences.

VALLISNIERI.

Valliſnieri eſt du nombre de ces philoſophes qui ont prouvé que les ſciences, & ſur-tout

l'hiſtoire naturelle, ne ſont point étrangeres à l'éloquence. Son diſcours, *ſur l'enthouſiaſme poétique*, offre un ſtyle pur & correct ſans ſéchereſſe, élégant ſans recherche, animé ſans effort. Il explique en Naturaliſte le délire des Poëtes, & leur prouve qu'ils ont tort de s'écrier : *Eſt Deus in nobis.*

FRISI.

Friſi étoit digne de louer *Galilée*, *Newton*, d'*Alembert*, &c. Ses éloges écrits d'un ſtyle noble & rapide, quoique quelquefois incorrect, offrent beaucoup de vues & de réflexions philoſophiques. Il ſait répandre de l'intérêt & de l'agrément dans les analyſes & les ſavantes diſcuſſions qu'il a peut-être un peu prodiguées.

M. BETTINELLI.

Peu d'écrivains Italiens ont eu autant d'imagination d'eſprit & de goût que M. l'Abbé *Bettinelli.* Comme poëte, il tient le premier rang avec les *Métaſtaſe*, les *Frugoni*; & comme proſateur, il ne le cede à aucun de ſes contemporains. On retrouve dans ſes diſcours une imagination brillante & preſque poétique, qui répand ſur tous les objets un coloris agréable. Il a un grand nombre de tours vifs & animés, de figures énergiques & brillantes, de penſées

nobles & ingénieuſes. Lors même qu'il diſcute & qu'il argumente, il ſait peindre & embellir.

M. PARADISI.

Le Comte *Paradiſi*, mort à la fleur de l'âge, a emporté les regrets de tous les amis des lettres & de la philoſophie. Il joignoit le goût à l'érudition, le don de penſer au talent d'écrire. Son éloge de *Montécuculli*, écrit avec une élégante & noble ſimplicité, offre une peinture du caractere & de la vie de ce grand homme, tracée avec autant de fidélité que d'intérêt. On aime ſur-tout le parallele qu'il en fait avec ſon digne émule, & la diſcuſſion intéreſſante dans laquelle il prouve qu'on a tort de prononcer ſur l'événement d'une bataille que la mort de *Turenne* empêcha de livrer. Il fait voir que *Montécuculli* ne ſe réſolut à combattre que parce qu'il croyoit avoir l'avantage. Il examine la poſition des deux armées, la qualité & l'état des troupes, le mérite des chefs qui commandoient ſous ces deux grands Généraux, & il conclut que les probabilités étoient pour *Montécuculli*.

M. CÉSAROTTI.

M. l'Abbé *Céſarotti* eſt du petit nombre de ces écrivains qui ont réuni dans un égal degré le talent d'écrire en vers & en proſe. Sa ſublime imitation des poéſies Erſes lui aſſure une place

parmi les poëtes originaux ; & dans ſes ouvrages en proſe, on trouve toujours l'orateur & le philoſophe. A la profondeur des idées, à la connoiſſance du cœur humain, à une dialectique preſſante, il unit une imagination forte, une ame ſenſible, un ſtyle plein de nobleſſe, d'énergie & de chaleur. Ces qualités ſe font ſur-tout remarquer dans ſon Eſſai ſur Socrate, dans ſes diſcours ſur l'art poétique, & ſur l'intérêt de la tragédie, &c.

M. CÉRATI.

Les éloges de M. le Comte *Cérati* auroient réuni tous les ſuffrages, s'il ne s'étoit quelquefois trop attaché à imiter la maniere de M. *Thomas*. Les défauts de ce célebre orateur tiennent au caractere de ſon talent, & bleſſent moins chez lui, parce qu'on ſent qu'ils lui ſont naturels. C'eſt à la médiocrité à s'attacher ſervilement à un modele : que M. *Cérati* ne ſuive que ſon talent, & il ne laiſſera rien à deſirer dans un genre où l'eſprit, l'éloquence & la philoſophie doivent régner à la fois ſans ſe nuire.

M. CATANI.

L'éloge de Marie-Thérese, Impératrice-Reine, par M. *Catani*, eſt un des plus beaux ouvrages d'éloquence qu'ait produit l'Italie. L'orateur philoſophe fait aimer cette Princeſſe dont il

n'exagere pas les grandes qualités, & il attache le lecteur par la beauté des traits qui ſe ſuccedent ſans effort dans ſon diſcours, comme la vraie peinture de chaque objet.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

M. FILANGIERI.

M. le Ch. *Filangieri* doit être mis au rang des écrivains éloquens qui illuſtrent aujourd'hui l'Italie. Dans ſon ouvrage de *la Science de la Légiſlation*, on admire non-ſeulement le philoſophe qui a ſu enchaîner ou diſtribuer avec méthode les grandes vérités morales, mais encore l'orateur qui a ſu proportionner ſon ſtyle à ſes penſées. » M. le Chevalier *Filangieri*, dit l'Ecrivain qui l'a fait connoître ſi avantageuſement en France, donne à ſon ſtyle cette abondance, ce mouvement & cet éclat qui annoncent que l'on veut parler aux hommes, & que l'on peut s'en faire écouter. Souvent même il marche environné de toutes les forces de l'éloquence, parce qu'il eſt perſuadé ſans doute que ſi l'eſprit philoſophique découvre la vérité, ce n'eſt pas lui qui la rend populaire » (1).

(1) Science de la Légiſlation, tom. I. Paris, Cuchet, 1787.

ARTICLE II.

De l'Eloquence de la Chaire.

Premiers progrès de l'Eloquence de la Chaire en Italie.

L'éloquence de la Chaire Italienne, défigurée par des ſubtilités ſcholaſtiques & par des fables puériles, dut quelques progrès à *Giordano de Rivolta*, à *Bernardin de Sienne*, & au fameux *Savonarole*, lorſqu'il tenta d'établir à Florence une véritable théocratie. Ils furent ſuivis par Bernard *Ochin*, Général des Capucins, qui depuis embraſſa le Luthéraniſme, & par Jérôme *Muſſo*, Evêque de Bitonto, qui parut avec éclat au Concile de Trente. Dans le même temps, ce Concile, pour former des orateurs dignes d'annoncer la parole divine, & pour inſpirer le goût de la lecture des Peres, ordonna de traduire leurs ſermons, & chargea de cette utile entrepriſe *Galeas Florimonte*, Evêque de Seſſa. Lorſqu'on voit les éloges qu'*Ochin* & *Muſſo*, ainſi que *Panigavola*, *Seripando* & *Fiamma* obtinrent de leurs contemporains, on eſt tenté de croire que l'Italie avoit alors des orateurs comparables à ceux qu'a produits le ſiecle de *Louis XIV*; mais lorſqu'on lit leurs ouvrages, on reconnoît

aiſément que ces éloges étoient exagérés, & que l'éloquence de la chaire avoit fait peu de progrès.

Pluſieurs critiques prétendent que la crainte de bleſſer les Grands, & ſur-tout les Prêtres & les Moines, empêchoit les Prédicateurs de dire des vérités utiles. Nous trouvons en effet que *Bernardin Feltro*, Prédicateur auſſi vertueux qu'éloquent, fut chaſſé de Florence par la faction des *Médicis*, & que *Bentivoglio*, Souverain de Bologne, le menaça de le faire aſſaſſiner. Perſonne n'ignore que *Savonarole* fut la victime du courage avec lequel il prêchoit. Le miniſtere de la parole divine devint encore plus dangereux lorſque *Luther* eut commencé à répandre ſa nouvelle doctrine. On étoit traité de novateur & d'hérétique, ſi on oſoit parler des déſordres qui déshonoroient le Clergé, & des pratiques abſurdes que l'ignorance ou l'impoſture regardoient comme pieuſes. Telle fut la cauſe de la fuite d'*Ochin*, qui prêchoit avec tant de ſuccès : c'eſt peut-être pour ne pas eſſuyer les mêmes perſécutions, que *Muſſo* ſuivit une autre méthode, & fit des ſermons ſi pompeux pour le ſtyle & ſi vides de choſes.

On trouve une autre cauſe de la lenteur des progrès que fit l'éloquence ſacrée dans cet enthouſiaſme qui ſembloit animer toutes les claſſes de citoyens contre les Mahométans. Le zele des

Religieux n'avoit pour objet que de prêcher des ligues ſacrées & des expéditions contre les Infideles en Terre ſainte. Rien n'étoit moins conforme, dit M. *Denina*, à la prédication de la morale naturelle ou divine, que de s'élever contre l'indolence des Chrétiens qui laiſſoient le ſépulcre du Chriſt entre les mains des Infideles (*In man dei cani*). Ce fanatiſme, auquel l'Italie doit le beau poëme du *Taſſe*, fut un obſtacle aux progrès de l'éloquence, dans un temps où toutes les autres parties de la littérature furent cultivées avec ſuccès.

MUSSO ET PANIGAROLA.

Muſſo & *Panigarola* tiennent le premier rang parmi les orateurs ſacrés du ſeizieme ſiecle, & ſont en effet ſupérieurs à leurs contemporains *Scripando*, *Fiamma*, *Gagliardi*, *Marcellino*, *Bellintano*, &c.

On ne peut nier que *Muſſo* n'ait contribué à réformer l'éloquence de la chaire. On ne trouve point dans ſes ſermons ces ſubtilités ſcholaſtiques, ces déclamations puériles, ces citations d'Auteurs profanes, dont ſes devanciers étoient remplis. Il a de la gravité dans ſon ton, de la hardieſſe dans ſes images, de l'agrément & de la richeſſe dans ſes expreſſions; mais malgré ces beautés, *Muſſo* n'offroit pas des modeles à ſes contemporains. Ses ſermons ne ſont ſouvent

qu'un enchaînement de textes de l'Ecriture. Il manque de cet ordre progreſſif des idées, qui donne tant de force au diſcours. Il n'a point l'art de parler au cœur & d'exciter les paſſions : on peut auſſi lui reprocher des amplifications trop fréquentes, des penſées fauſſes & des jeux de mots.

Panigarola jouit d'une plus grande célébrité que *Muſſo*. Il avoit reçu de la nature les talens les plus précieux, & il les perfectionna par l'étude des grands modeles de l'antiquité. Ses ſermons manquent de cet art qui unit toutes les parties d'un diſcours, de cette ſolidité de preuves qui operent la conviction ; mais on y voit une éloquence populaire qui plaît, une imagination forte, & ſouvent le talent d'exciter les paſſions.

Muſſo & *Panigarola* furent tous deux Evêques, après avoir été Religieux de l'Ordre de Saint François. Le premier, né à Plaiſance en 1511, mourut en 1574. Le ſecond étoit de Milan, & mourut en 1594, à l'âge de 46 ans.

SEGNERI.

L'Italie regarde le P. *Segneri* comme le reſtaurateur du bon goût dans l'éloquence de la chaire. Pour bien apprécier ce célebre orateur & ceux qui ont marché avec gloire ſur ſes traces, il faut examiner ce qui diſtingue la chaire

Italienne de la Françoiſe. Il nous ſemble que la différence qu'on remarque entr'elles naît ſur-tout du caractere des deux nations & des méthodes adoptées par leurs orateurs. En France, le Prédicateur parle ſur-tout à la raiſon : ſes auditeurs, loin d'être rebutés, ſuivent avec plaiſir de longues diſcuſſions & des raiſonnemens même compliqués. De là vient que ſouvent les ſermons François ſont moins des diſcours oratoires que des traités didactiques, où l'on traite les matieres avec beaucoup d'ordre & d'étendue. Cette méthode, qui a l'avantage de la clarté & de la ſolidité de l'inſtruction, eſt contraire aux mouvemens pathétiques, à l'expreſſion des paſſions fortes, aux vives peintures de l'imagination. Rien n'eſt plus éloigné du vrai caractere de l'éloquence que le ton de la diſſertation. Un critique célebre prétend que ce genre de prédication n'a été ſuivi en France, que parce que les premiers orateurs de la chaire durent s'attacher à diſcuter les difficultés de la religion, pour prévenir la contagion des héréſies.

Les orateurs Italiens, parlant à un peuple peu propre à ſuivre de longues diſcuſſions & de froids raiſonnemens, ont adopté une autre méthode. Plus Apôtres que philoſophes, plus pathétiques que profonds, plus occupés du cœur que de l'eſprit, ils s'appliquent à donner

des émotions vives ; ils préſentent des tableaux variés & touchans ; ils ſoutiennent l'attention par des récits & des deſcriptions agréables. Pluſieurs orateurs ont abuſé de ces moyens qui produiſent toujours de grands effets, lorſque l'action eſt pleine de force & de chaleur ; mais parmi ceux même qui ont eu & mérité une grande célébrité, il eſt aiſé d'obſerver qu'ils réuſſiſſent beaucoup mieux dans les ſujets où l'imagination peut ſe déployer, que dans ceux qui ſont ſeulement du reſſort de la raiſon. Lequel de ces deux genres d'éloquence doit-on préférer ? Si le but de l'orateur ſacré doit être de convaincre l'eſprit, le premier eſt ſans doute préférable ; mais s'il doit ſur-tout toucher le cœur, le ſecond eſt plus sûr d'atteindre ſon but. Tout le monde eſt capable de ſentir, mais tout le monde n'eſt pas en état de raiſonner. C'eſt dans la réunion de ces deux genres que conſiſte la perfection de l'éloquence de la chaire ; & c'eſt d'après ce principe qu'on regarde aſſez généralement *Maſſillon* comme le premier orateur ſacré.

Segneri eſt le *Maſſillon* de l'Italie (1). Peu d'orateurs peuvent lui être comparés pour la fécondité des idées & la beauté du ſtyle. Rempli

(1) V. M. *Andrès*, Origine, &c. t. III, p. 246, &c.

de l'Ecriture & des Saints Peres, riche de toute eſpece d'érudition ſacrée & profane, il répand l'inſtruction dans ſes diſcours, & on peut même l'accuſer d'une exceſſive prodigalité; mais on n'y ſent jamais la diſette & la gêne. On n'imagine rien au-delà de chacun de ſes diſcours, où il ſemble toujours épuiſer la matiere. Son ſtyle eſt noble & élégant, fort & énergique: chaque terme paroît le plus propre, chaque phraſe la plus expreſſive, chaque période de la plus juſte meſure; les expreſſions ſont toujours convenables, les figures bien maniées, & tous les ornemens du diſcours employés avec beaucoup d'art & de goût. S'il fait une narration, il peint chaque objet avec les couleurs les plus vives & les plus naturelles: s'il excite une paſſion, il la maîtriſe & la conduit où il lui plaît; s'il amplifie une penſée, il la met dans le plus grand jour, ſans déparer ſon ſtyle par la recherche & l'affectation. *Segneri* avoit reçu les dons les plus précieux de la nature, & les perfectionna par l'étude & le travail. Il ne lui manqua que de naître dans des temps plus heureux, pour égaler & ſurpaſſer même les orateurs qui ont illuſtré la chaire Françoiſe.

Mais le goût étoit trop corrompu en Italie au dix-ſeptieme ſiecle, pour que *Segneri* pût entierement réformer l'éloquence ſacrée, & lui donner toute la perfection dont elle étoit ſuſ-

ceptible. Il ne recherche point les ſubtilités, les jeux de mots, les ſaillies ſingulieres, comme la plupart de ſes contemporains; mais il ne ſait pas toujours éviter l'apparence de ſes défauts; quelquefois il ſemble s'être laiſſé entraîner par le goût général de ſon ſiecle, & ſe permet des penſées qui ne ſont point convenables à la dignité de l'éloquence ſacrée. Il ne ſe joue point du texte de l'Ecriture par de fauſſes applications; il ne fait point un uſage profane de l'autorité des Saints Peres; mais il multiplie trop les citations qui ralentiſſent ſouvent la marche du diſcours, & y jettent de la froideur. Son eſprit naturellement juſte & ſolide, n'aime point les paradoxes, les ſubtilités plus fauſſes qu'ingénieuſes qui étoient alors en uſage; mais ſes preuves ne ſont pas toujours fondées & concluantes, & quelquefois elles portent ſur un fait hiſtorique ou fabuleux. L'uſage de la fable ne convient pas dans la chaire de vérité; mais quand même il n'y ſeroit pas déplacé, on pourroit reprocher à *Segneri* de s'en être ſervi trop ſouvent. Sa féconde érudition ne lui permet pas de ſe contenter d'un ſeul fait hiſtorique, d'une ſeule comparaiſon priſe des ſciences naturelles. Il en accumule pluſieurs, & rarement il fait obſerver une juſte meſure. On ne peut aſſez regretter que *Segneri*, à l'eſprit, au ſavoir & à l'éloquence, n'ait pas joint un goût sûr & un

jugement éclairé ; qualités rares de ſon temps, & ſans leſquelles aucun ouvrage ne peut être parfait. Malgré ces défauts, *Segneri* eſt un très-grand écrivain, & mérite, à bien des égards, de ſervir de modele à ceux qui ſuivent la même carriere. Il ſeroit injuſte de le juger ſans avoir une connoiſſance parfaite de ſa langue, & en le comparant aux orateurs François dont la méthode eſt ſi différente.

BASSANI, ROSSI, GRANELLI, TORNIELLI, &c.

Segneri ne trouva pas parmi ſes contemporains des émules dignes de lui. *Giacco*, *Caſini*, & pluſieurs autres qui eurent dans le temps une grande réputation, ſont tombés dans l'oubli. Les ſermons de *Vanaleſti*, de *Siniſcalchi*, de *Magliavacca*, de *Bellati*, de *Manfredi*, furent eſtimés & méritérent de l'être, ſi on les compare à leurs prédéceſſeurs ; mais ils ont été effacés par *Maſotti*, *Baſſani*, *Roſſi*, *Granelli*, & *Tornielli*. Tous ces orateurs appartiennent à la Société célebre qui a produit en France les *Bourdaloue*, les *la Rue*, les *Cheminais*, &c. On ne peut nier qu'ils n'aient un ſtyle poli & élégant, de la juſteſſe dans les penſées, une érudition employée avec art. On ne trouve point dans leurs diſcours l'uſage trop fréquent de l'hiſtoire profane & la philoſophie païenne, les

ornemens trop recherchés du ſtyle, les ſubtilités, les allégories, &c. Mais peut être ces orateurs méritent-ils plus d'éloges pour avoir évité les défauts que pour avoir montré le véritable talent de l'orateur ; peut-être ſont-ils plus grands par les défauts des autres que par leur propre mérite. Ils n'ont pas aſſez de force & de préciſion dans les raiſonnemens, aſſez de chaleur & de pathétique dans le ſtyle pour convaincre toujours l'eſprit & toucher le cœur. On peut encore leur reprocher de s'être livrés quelquefois au plaiſir de faire des deſcriptions & des tableaux qu'un goût ſévere auroit dû leur faire rejeter. C'eſt-là le plus grand défaut des orateurs Italiens. Entraînés par une imagination vive & brillante, ils manquent ordinairement de cette juſte meſure, caractere d'un eſprit qui domine ſon ſujet.

VENINI.

Venini & *Trento* ſont les orateurs les plus parfaits que la chaire Italienne ait produits dans ce ſiecle. Qui ne ſeroit ravi de la beauté & de la correction du ſtyle de *Venini*, de la richeſſe & de la pompe de ſes expreſſions, de la variété infinie de ſes tours, de la fécondité de ſon imagination ! Son éloquence pittoreſque & ſublime étonne les auditeurs & grave plus profondément dans leur eſprit les vérités qu'il

annonce. *Venini* traite toujours des ſujets inſtructifs & intéreſſans : ſes raiſonnemens ſont juſtes & concluans. Les portraits qu'il fait des mœurs ne laiſſent rien à deſirer pour la décence & la vérité ; enfin il reſpire par-tout l'onction & la majeſté dignes d'un orateur évangélique. Si *Venini* ſavoit convaincre l'eſprit & toucher le cœur autant qu'il ſait agiter, échauffer l'imagination, ſes ſermons ſeroient comparables à tout ce que l'éloquence ſacrée a produit de plus parfait : ſes diſcours, pleins d'ailleurs de penſées nobles & grandes, manquent de cette abondance de preuves qui ſubjugue les eſprits par l'évidence, & les force d'obéir ; mais il ſait éclater un zele ſi ardent, on voit qu'il prend un intérêt ſi tendre à ſon auditoire, il s'exprime avec tant de nobleſſe & d'autorité, il emploie des images ſi vives & ſi énergiques, qu'il atteint ordinairement ſon but. On peut dire que peu d'hommes ont montré plus de talens pour la chaire.

TRENTO.

Trento eſt plus populaire, plus véhément & plus énergique que *Venini*. Il ſemble s'attacher plus particulierement à traiter les ſujets où l'imagination peut ſe déployer, & il expoſe les vérités terribles de la religion avec une force & une dignité que peu d'orateurs ont égalé. Quels tableaux

tableaux animés & effrayans ne trace-t-il pas du pécheur mourant, du jugement universel, de l'abandon de Dieu ! Avec quelle véhémence il s'éleve contre le scandale & d'autres vices ! Avec quelle vérité & quelle force il peint les mœurs ! Combien d'images vives & énergiques, de pensées nobles & grandes ne répand-il pas dans ses discours ! *Trento* cache sous une simplicité populaire beaucoup de traits sublimes. Son style est plein de chaleur, de rapidité & d'énergie. Il s'abandonne à son enthousiasme, il entraîne l'auditeur où il veut, & ne lui laisse pas le temps de respirer. *Trento* a moins réussi dans les sujets qui demandent plus de profondeur & de raisonnement. On y trouve du vide & peu de précision & d'enchaînement dans les preuves. On a encore reproché à cet orateur de répéter trop souvent des figures & des manieres de parler, qui, employées sobrement, donnent de la force au discours ; mais qui, répétées trop souvent, laissent appercevoir l'art. Sa sévere gravité ne l'a pas empêché aussi de faire des descriptions & des récits trop longs & trop étudiés ; mais ces défauts sont très-rares dans *Trento*, & ne doivent pas empêcher de le mettre au nombre des grands orateurs qui ont illustré la chaire.

Des leçons ſacrées de Zuccone, Granelli, Pellegrini, &c.

Les lettres paſtorales & les mandemens remplis d'onction & d'une inſtruction ſolide, ſont un genre d'éloquence ſacrée, qui n'eſt pas en uſage en Italie ; mais elle a un autre genre d'éloquence qui ſemble lui appartenir, & dans lequel elle s'eſt diſtinguée ; ce ſont les *leçons ſacrées*. Elles conſiſtent dans une expoſition inſtructive, mais facile & populaire, des livres ſacrés. En inſtruiſant les auditeurs ſur le dogme & ſur différentes matieres relatives à la religion, on a le ſoin de les ramener à eux-mêmes, & de les intéreſſer par la peinture de leurs mœurs. Ce genre d'éloquence demande de la clarté, de l'ordre & de l'agrément, & peut ſe paſſer de mouvement & de pathétique. *Zuccone*, *Calini* & pluſieurs autres ont acquis de la célébrité, en ſe bornant, dans leurs *leçons ſacrées*, à une inſtruction facile & populaire. Ceux qui les ont ſuivis, ont voulu y ajouter les ornemens du ſtyle & l'érudition. Ils ſemblent quelquefois avoir oublié que leur objet eſt d'expliquer les livres ſaints, & de porter les auditeurs à la piété. *Nicolaï* mérite ſur-tout ce reproche. Ses leçons ſont ſavantes & agréables ; mais elles ne ſont pas aſſez ſacrées. *Granelli* eſt plus modéré, quoique d'ailleurs très-élégant dans ſon ſtyle,

& très-riche d'érudition. *Pellegrini* ſemble avoir ſenti mieux que les autres, que les leçons ſacrées ne doivent être qu'un cours populaire de religion & de morale chrétienne.

ARTICLE III.

De l'Eloquence du Barreau.

L'éloquence du Barreau a fait peu de progrès en Italie, parce qu'elle n'y a pas un théâtre digne d'elle; & que pluſieurs obſtacles ſe ſont oppoſés à ſon développement. Dans la plupart des Etats de cette belle contrée, les cauſes judiciaires ſont traitées dans des mémoires remplis de citations, & qui n'ont pour objet que d'inſtruire les juges. Ceux-ci ne connoiſſent d'autre raiſon que l'autorité des Juriſconſultes, ni d'autre éloquence que celle de leurs formulaires. Les Avocats n'ont pas beſoin d'employer les reſſources de l'art, de chercher à émouvoir les paſſions, & à entraîner les eſprits, parce qu'ils ne parlent pas devant la multitude. Leurs plaidoyers ſont plutôt des traités de juriſprudence, que des diſcours oratoires.

A Veniſe, les cauſes civiles & criminelles ſe plaident publiquement, & les Avocats peuvent employer les reſſorts de l'éloquence; mais ils parlent ordinairement le dialecte Vénitien, qui rend preſque toujours le diſcours trop familier,

& lui ôte cette nobleſſe d'expreſſions & de penſées qu'il auroit s'ils employoient la langue Toſcane. On n'imprime d'ailleurs preſque jamais leurs plaidoyers, & les jeunes gens n'ont point de modeles qui puiſſent leur ſervir de guides. Les harangues judiciaires de *Badoaro*, les ſeules qu'on puiſſe citer, ſont en général froides & languiſſantes. Le ſtyle en eſt pur & élégant; on y trouve ſouvent les formes de *Cicéron* que l'Auteur s'étoit propoſé d'imiter; mais il n'a pas cette abondance, cette chaleur cette nobleſſe qui caractériſent l'orateur Romain.

Dans les conſeils de Veniſe on diſcute ſouvent des matieres importantes, relatives au gouvernement, & on y prononce des diſcours où la raiſon & l'éloquence ſe montrent avec éclat; mais les loix de la république ne permettent pas de les imprimer: pluſieurs nous ont été conſervés par l'hiſtoire.

L'éloquence du barreau peut faire de grands progrès à Naples, où l'on trouve des Avocats qui réuniſſent à la connoiſſance des loix & aux travaux de leur état, le talent d'écrire & le goût de l'art oratoire. De ce nombre ſont MM. *Cirillo*, *Mattei*, *Aſtore*, &c. Les Avocats jouiſſent à Naples, ainſi qu'à Veniſe, de la même conſidération qu'ils ont à Paris. Le barreau ouvre même à ceux qui ne veulent pas s'y fixer, le chemin aux grandes dignités de l'Etat.

Le ſavant *Muratori* & le juriſconſulte *Gennaro* ont fait deux Traités ſur les cauſes qui s'oppoſent aux progrès de l'éloquence du barreau en Italie. Ils ſemblent avoir oublié les principales qui rendent en général le barreau moderne ſi inférieur à celui d'Athenes & de Rome. Chez les Grecs & chez les Romains la plaidoierie & les harangues judiciaires formoient une partie conſidérable de la littérature. Les orateurs qui ſe dévouoient à la défenſe des opprimés, étoient des gens de lettres, auſſi verſés dans l'art de la rhétorique, que dans l'étude de la juriſprudence. Ils avoient coutume de retoucher leurs diſcours après les avoir prononcés ; ils les donnoient enſuite au Public qui les liſoit avec avidité. Chez nous, il y a peu de plaidoyers qui ſoutiennent l'impreſſion ; & parmi ceux qui ſont imprimés, il y en a encore moins qui ſoutiennent la lecture. Les loix & les coutumes des anciens, plus uniformes, moins compliquées, leurs livres de droit en petit nombre, n'abſorboient pas tout leur temps, & n'appeſantiſſoient pas continuellement leur imagination ſur des ſubtilités arides & ingrates. Les modernes, pour acquérir les inſtructions néceſſaires au barreau, ſont obligés de dévorer d'énormes volumes. Les formes barbares de la procédure, & le petit nombre de cauſes intéreſſantes qui ſe plaident au barreau, ne permettent guere

aux Avocats de réunir à la connoiſſance des loix, le talent d'écrire & le goût de l'éloquence.

Nous croyons que l'éloquence du barreau fera des progrès rapides en Italie, & qu'elle ſe perfectionnera même en France, lorſqu'on remettra les loix dans un meilleur ordre, qu'on les ſéparera de cette multitude de loix mortes, qu'on les aſſortira à nos mœurs & aux lumieres de notre ſiecle, qu'on les purgera de ces uſages qui n'ont que l'autorité d'un abus invétéré, & dont la contrariété eſt un ſcandale pour la raiſon, & qu'on les réunira enfin dans un code national, portant à la fois l'empreinte de la ſageſſe & de la puiſſance; alors on verra tomber dans l'oubli cette immenſité de volumes où les plus grands eſprits n'ont pu qu'errer dans le labyrinthe des opinions, faute de trouver une opinion conſacrée par le légiſlateur; alors on comprendra comment *Cicéron* a pu dire: *Qu'on me donne trois jours, & je ſuis Juriſconſulte*; tandis que la vie de l'homme ne ſuffit pas aujourd'hui pour débrouiller ce chaos informe qu'on appelle légiſlation dans pluſieurs pays de l'Europe.

Les bornes que nous nous ſommes preſcrites dans cet ouvrage, ne nous ont pas permis de nous étendre dans cet article autant que nous l'aurions deſiré. Ce que nous avons dit de l'éloquence Italienne, ſuffit pour prouver que la

littérature eſt aujourd'hui dans l'état le plus floriſſant en Italie. C'eſt ſur-tout à l'influence de l'eſprit philoſophique qu'on doit cette heureuſe révolution. Sous des Princes, protecteurs éclairés des lettres & amis de la vérité, on a ſecoué cette ſuperſtition littéraire, qui tournoit les eſprits vers des études frivoles ou contraires aux véritables lumieres, & on a marché avec gloire ſur les traces des grands maîtres dont la France & l'Angleterre s'honorent. Les Italiens produiront des chef-d'œuvres dans plus d'un genre, s'ils ſavent éviter l'abus de la philoſophie; abus auſſi funeſte aux lettres, que la philoſophie même leur eſt utile, & s'ils ne tombent pas dans une imitation ſervile, qui non-ſeulement les rendroit de foibles copiſtes, mais qui défigureroit la plus belle des langues vivantes, & la ſeule peut-être qui ait des droits pour devenir univerſelle.

CINQUIEME SECTION.

DES ORATEURS ESPAGNOLS.

De l'Eloquence Eſpagnole.

La langue Eſpagnole s'eſt formée, comme pluſieurs autres langues modernes, de la corruption du Latin, occaſionnée par l'invaſion des Barbares. Dès que les Arabes eurent fait la conquête de l'Eſpagne, ils introduiſirent leur langue qui devint familiere aux peuples conquis, & il y eut alors en quelque ſorte deux langues vulgaires. C'eſt à l'exemple & au commerce des Arabes que les Eſpagnols doivent l'avantage d'avoir écrit dans leur idiome avant les autres nations. Aucun peuple n'avoit, dès le commencement du douzieme ſiecle, une ſi grande quantité de poéſies, d'hiſtoires & d'ouvrages de toute eſpece. La conquête de Tolede, qui étoit l'Athenes des Arabes, peut être regardée comme la véritable époque des progrès de la langue Eſpagnole, puiſque les écoles célebres de cette ville, loin de tomber avec la domination des Arabes, devinrent encore plus floriſſantes ſous les Princes chrétiens. *S. Ferdinand* & ſon fils *Alphonſe X*, dit *le Sage*, acheverent en quelque

ſorte l'établiſſement public & légal de la langue vulgaire, en faiſant traduire du Latin en Caſtillan les chartes, les privileges & tous les actes publics, & en publiant dans cette langue un code de loix. Si l'Eſpagne avoit produit à cette époque des hommes de génie, tels que *Dante*, *Pétrarque* & *Bocace*, peut être les Italiens n'auroient pas la gloire d'être les reſtaurateurs des lettres.

Condillac prétend qu'au ſeizieme ſiecle, partout ailleurs qu'en Italie, les ſavans négligerent les langues vulgaires qu'ils traitoient de jargon barbare. M. l'Abbé *Andrès* remarque avec raiſon (1) qu'il auroit dû en excepter l'Eſpagne: en effet, c'eſt à cette époque que fleurirent *Garcilaſſo*, *Oliva*, *Granata*, *Zurita*, *Moralès*, *Saavedra*, *Cervantes* & pluſieurs autres écrivains célebres qui ont poli & perfectionné la langue Eſpagnole. L'Italie & l'Eſpagne étoient alors liées par différens rapports de goût, de politique & de commerce. Le caractere même de la langue Eſpagnole, ſes tours, ſes figures ſe rapprochoient plus que toute autre de la langue Italienne. De-là naiſſoit une grande reſſemblance entre la littérature des deux nations qui cultivoient avec un ſuccès égal les langues mortes

(1) V. de l'Origine, des Progrès, &c. t. I.

& leur propre langue. Le langage des écrivains du ſeizieme ſiecle, chez les autres nations, eſt groſſier ou ſuranné. Les François, les Allemands, les Anglois de nos jours rougiroient d'écrire comme les plus célebres Auteurs de ce temps-là; tandis que les Italiens & les Eſpagnols regardent encore comme des modeles de ſtyle les écrivains qui ont fleuri à la même époque. Les autres nations étoient encore groſſieres & à demi-barbares; mais les Italiens & les Eſpagnols étoient dans l'âge d'or de leur littérature.

La littérature Eſpagnole a éprouvé les mêmes révolutions que l'Italienne. On peut dire cependant que les écrivains Eſpagnols du ſeizieme ſiecle, nourris comme les Italiens de la lecture des Latins, s'attacherent à prendre la force & l'eſprit de ces anciens modeles, mais qu'ils n'en furent pas, comme la plupart des Italiens, les imitateurs ſerviles. Ils ne copierent pas ces tranſpoſitions de mots, ces périodes entortillées qui rendirent l'éloquence Italienne languiſſante & pénible; & leur proſe eſt en général plus naturelle, plus douce & plus harmonieuſe que celles des écrivains Italiens du même âge.

Le ſiecle ſuivant fut une époque de mauvais goût chez les deux nations: cependant l'Eſpagne a plus de raiſon que l'Italie de ſe plaindre du dix ſeptieme ſiecle. En effet, dans le temps que la littérature Italienne ſembloit généralement

infectée du mauvais goût & du faux eſprit de *Marini* & de ſes imitateurs. elle comptoit pluſieurs grands écrivains tels que *Chrabrera*, *Taſſoni*, *Segneri*, *Redi*, *Magalotti*, &c. Elle pouvoit s'enorgueillir de *Galilée* & de ſes illuſtres diſciples, qui, par leurs nombreuſes découvertes dans les ſciences, répandoient la lumiere chez les autres nations. L'Eſpagne n'eut point de philoſophes & preſque pas un écrivain qui sût ſe préſerver du mauvais goût de ſon temps. *Boſcan*, *Garcilaſſo*, *Léon*, au commencement du ſiecle précédent, avoient donné à la poéſie Eſpagnole cette élégance, cette nobleſſe qui étoient inconnues à *Mena* & aux autres poëtes plus anciens. Elle conſerva cet éclat juſqu'au commencement du ſiecle ſuivant; & d'*Argenſola* & *Villegas* furent les derniers qui montrerent les Muſes Eſpagnoles avec toutes leurs graces & leur dignité. La proſe avoit ſuivi les mêmes progrès que la poéſie. Depuis *Oliva* & d'autres écrivains du ſeizieme ſiecle, juſqu'à *Cervantes*, *Ribadeneira*, *Saavedra*, &c. qui virent les premiers luſtres du ſiecle ſuivant, elle fit pompe de toute ſa richeſſe, & ne perdit rien de ſa majeſté; mais bientôt les ſubtilités, les penſées fauſſes, l'affectation, l'enflure, l'obſcurité vinrent défigurer la langue Eſpagnole. Le célebre *Gracian*, qui fleurit à cette époque, a caractériſé dans ſon *Traité de la fineſſe de l'eſprit*, ſon propre

goût & celui de ſes contemporains. Il dit qu'il eſt contraire au génie Eſpagnol de s'aſſujettir à une marche réguliere ; que la maniere de *Séneque* & de *Martial* eſt plus du goût de cette nation ; & que procéder de preuve en preuve, enchaîner ſes raiſonnemens, n'eſt qu'un jeu de l'enfance des Grecs. Parmi les écrivains qui parurent ſous les regnes de *Philippe III* & de *Philippe IV*, on diſtingue *Borgia*, Prince de Schilace, le Comte *Rebolledo*, *Caſcalès*, Luc *Cortès*, Louis *Salazar*, *Pelizer*, & le célebre Antoine de *Solis*. Une ſorte de marche giganteſque, de l'enflure preſqu'autant que de la richeſſe dans l'expreſſion, un ton fauſſement ſentencieux, & trop ſouvent l'abondance de la penſée comme étouffée par celle des mots : voilà ce qu'on remarque dans les ouvrages les plus eſtimés de ce ſiecle.

Les écrivains qui ont fleuri en Eſpagne au commencement de ce ſiecle, n'ont pas ſu ſe garantir des défauts qu'on reprochoit à leurs prédéceſſeurs. *Luzan* fut le premier qui tenta de rétablir le bon goût en Eſpagne, en imitant les anciens, & en rappelant leurs préceptes. Ses efforts furent ſecondés par Antoine *Nazarre* & Auguſtin *Montiano*. MM. *Garzia*, *de Huerta*, *Montengon*, *Yriarte*, &c. ont depuis rendu aux Muſes Eſpagnoles leurs graces & leur dignité. *Mignana*, *Ferreras*, *Buriel* ont écrit l'hiſtoire

avec cette ſimplicité, cette nobleſſe, cet intérêt qu'on admire dans les hiſtoriens du ſeizieme ſiecle. *Majant*, *Sarmiento*, *Feijoo*, &c. au bon goût, à la ſolidité des meilleurs critiques Eſpagnols, réuniſſent les lumieres de leur ſiecle. Enfin l'éloquence n'eſt plus défigurée par les jeux de mots, les déclamations puériles & l'érudition pédanteſque. Le mauvais goût ſembloit avoir choiſi la chaire pour dernier aſyle ; mais les critiques ingénieuſes & plaiſantes du P. *Iſla*, les exemples de *Gallo* & de *Boccanegra* ont réformé l'éloquence, & rendu au miniſtere de la parole divine toute ſa force & ſa dignité.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide ſur les révolutions du goût & de la littérature en Eſpagne, nous ferons connoître les orateurs les plus célebres de cette nation. Nous profiterons dans cet article des notices répandues dans l'hiſtoire univerſelle des ſciences & des lettres par M. l'Abbé *Andrès*. Ce ſavant critique, qu'on ne ſauroit trop citer, a apprécié les écrivains Eſpagnols avec une ſageſſe & une impartialité que pluſieurs de ſes compatriotes, tranſplantés comme lui en Italie, n'ont pas toujours imitées.

ARTICLE PREMIER.

De l'Eloquence philoſophique, académique, &c.

On pourroit trouver quelques traces d'éloquence dans pluſieurs écrivains Eſpagnols qui ont précédé le ſeizieme ſiecle. *Pierre Lopez d'Ajala*, *Diegue de S. Pierre*, *Dom Henri de Villena*, &c. donnerent les premiers à la langue Caſtillane un degré d'élévation, d'élégance & de force, qui fit ſentir qu'elle pouvoit devenir la rivale des langues anciennes. Mais ſans nous étendre ſur les premiers progrès de l'éloquence Eſpagnole, nous commencerons à la conſidérer dans des ouvrages plus généralement connus, & qui ont mérité l'eſtime des autres nations.

ANTOINE DE GUEVARA.

Antoine de *Guevara* fut le premier écrivain Eſpagnol qui prit un eſſor très-élevé. Il égala les plus célebres de ſes contemporains de toutes les nations, & mérita de ſervir de modele. Ses ouvrages furent traduits avec empreſſement dans toutes les langues. Il a tant de pureté & d'élégance dans le ſtyle, tant de juſteſſe & de ſolidité dans les penſées, que s'il n'avoit pas des tranſpoſitions trop fréquentes, des expreſſions aujourd'hui ſurannées, s'il n'aimoit trop certaines métaphores & les périodes ſymétriſées,

on pourroit encore le propoſer comme un modele d'éloquence. Parmi les ouvrages de *Guevara*, on diſtingue ſon *Marc-Aurele* & ſon Traité du *mépris de la Cour.* Ce célebre Eſpagnol la connoiſſoit, puiſqu'il avoit été élevé à la Cour de la Reine *Iſabelle de Caſtille.* Il fut enſuite Prédicateur & Hiſtoriographe de *Charles V*, & Evêque de Mondonedo. Il mourut en 1544.

OLIVA.

Fernand Perez d'Oliva réunit les talens de *Guevara* avec plus d'art & de goût. Son Traité *de la dignité de l'homme* eſt écrit d'un ſtyle pur, élégant & harmonieux. On y trouve quelquefois une éloquence pleine de force & de nobleſſe. *Oliva* a encore le mérite d'avoir été en quelque ſorte le créateur du théâtre Eſpagnol. Ses tragédies d'*Agamemnon* & d'*Hécube* ſervirent de modele à ſes contemporains *Melara*, *Cueva* & *Bernuidez*; mais aucun ne l'égala pour la nobleſſe du ſtyle & la régularité de l'action; aucun ne mit autant d'intérêt dans le développement des paſſions, & autant d'art dans la peinture des mœurs & des caracteres. Le plus grand défaut d'*Oliva* eſt d'avoir imité trop ſervilement les Grecs qu'il ne fait ſouvent que copier. Ses tragédies ſont écrites en proſe.

RIBADENEIRA.

Pierre *Ribadeneira* contribua beaucoup par ſes talens à la formation & à la gloire de la ſociété des Jéſuites. L'Eſpagne le compte parmi ſes bons hiſtoriens & ſes orateurs célebres. On lui a reproché avec raiſon une crédulité exceſſive; mais le zele ardent & infatigable dont il étoit animé, peut lui ſervir d'excuſe. Ses traités philoſophiques du *Prince* & des *Tribulations*, ſont remplis d'une véritable éloquence. On ſent à chaque pas que l'Auteur s'étoit formé à la lecture de l'orateur Romain; & il eſt peu d'écrivains qui aient ſu l'imiter auſſi heureuſement.

Ribadeneira, né à Tolede en 1540, mourut à Madrid, âgé de 84 ans.

MEDINA ET MARQUEZ.

Medina, *Marquez* & pluſieurs autres Eſpagnols du ſeizieme ſiecle, montrerent une éloquence douce, naturelle & majeſtueuſe. Leurs ouvrages plaiſent à des lecteurs d'un goût ſûr, d'un jugement exercé. S'ils manquent de cet agrément, de cette grace, de ce brillant qui fait lire avec plaiſir les ouvrages modernes, ils ont cette nobleſſe, ces ornemens naturels des anciens Auteurs qu'ils ſe ſont propoſés d'imiter. Ces qualités ſe font ſur-tout remarquer dans

les écrivains aſcétiques & dans les hiſtoriens qui fleurirent à cette époque. Nous parlerons des premiers en traitant de l'éloquence ſacrée ; & nous croyons qu'il n'eſt point étranger à notre objet de faire connoître les plus célebres hiſtoriens Eſpagnols, puiſque pluſieurs parties de l'hiſtoire, traitées à la maniere des anciens, appartiennent à l'éloquence proprement dite.

De l'éloquence des Hiſtoriens Eſpagnols.

Il en eſt en général des écrivains Eſpagnols qui ont fleuri au ſeizieme ſiecle, comme de ceux des autres nations. La plupart ayant traité des ſujets peu intéreſſans, & manquant de cette profondeur d'idées qui fait eſtimer un Auteur dans tous les temps, ne peuvent guere fixer l'attention dans un ſiecle éclairé. Auſſi les hiſtoriens, ſi on en excepte les poëtes célebres, ſont-ils les ſeuls qu'on continue à lire. Loin de perdre avec le temps, ils acquierent un nouvel intérêt : on les regarde comme les contemporains des événemens qu'ils rapportent, & on aime à les voir, en quelque ſorte, par les yeux de témoins oculaires.

Les hiſtoriens Eſpagnols ne ſont point inférieurs à ceux des autres nations modernes. Quoiqu'ils n'aient pas peut-être, au même degré que les anciens, cet art de peindre, cette dignité ſoutenue, qui fait le caractere de ces

derniers ; ils peuvent ſouvent leur être comparés pour le ſtyle , & ils ſont les ſeuls parmi les modernes , ſi on excepte les Italiens , qui aient ſu employer ces formes dramatiques, qui rendent ſi attachante la lecture des Grecs & des Romains.

Fernand *del Pulgar* eſt le plus ancien des hiſtoriens Eſpagnols qui ont acquis une grande réputation. Son hiſtoire d'Eſpagne , écrite avec autant d'éloquence que d'impartialité , a ſervi de modele à ſes ſucceſſeurs.

Diegue Hurtado de *Mendoza* a mérité le titre de *Salluſte* Eſpagnol , par ſon *Hiſtoire de la guerre de Grenade.* Le ſavant critique *Mayans* le cite ſouvent dans ſa rhétorique, comme un modele de véritable éloquence. Il eſt peu d'hiſtoires modernes qui aient , au même degré que celle-ci , le mérite du plan , de l'ordre & de la diſtribution des parties , de la clarté , de la nobleſſe , de la facilité , de l'élégance & de la force du ſtyle. Il ne lui manque que d'avoir traité un ſujet d'un intérêt plus général , pour avoir une plus grande célébrité.

Les noms de *Zurita* , de Florian d'*Ocampo* & d'Ambroiſe *Moralès* , ſont plus connus des nations étrangeres. Leur exactitude & leur impartialité , la juſteſſe & la profondeur de leurs

réflexions, l'élégance de leur ſtyle & la force de leur éloquence les fait regarder avec raiſon comme des Auteurs claſſiques. On a de Jérôme *Zurita* l'*Hiſtoire d'Aragon* juſqu'à la mort de *Ferdinand* le Catholique. *Moralès* fut Hiſtoriographe de *Philippe II.* Sa *Chronique* & ſes *Antiquités* de l'Eſpagne ſont remplies de recherches curieuſes & intéreſſantes.

La découverte & la conquête de l'Amérique ont fait le ſujet de pluſieurs hiſtoires. Sans parler de *Diaz del Caſtillo*, de *Gomera*, de *Cieza de Léon*, de *Zarate* & de *Fernandès*, qui eurent part aux expéditions des Eſpagnols, *Garcilaſſo della Vega* & *Errera* ont fait des ouvrages qui parviendront à la derniere poſtérité. On peut conſulter les notices que le célebre *Robertſon* a données de ces différens écrivains dans la préface de ſon hiſtoire d'Amérique.

L'une des époques les plus brillantes de l'hiſtoire d'Eſpagne, le regne de Charles-Quint, a eu pluſieurs hiſtoriens. Les plus eſtimés ſont *Sandoral*, Louis d'*Avila*, *Ulloa* & *Meſſia*.

Il n'entre pas dans notre plan d'embraſſer les Auteurs qui ont écrit en Latin; c'eſt pour cela que nous ne parlerons pas des diſcours de *Perpiniano*, ni des hiſtoires de *Stella*, de *Sepulreda* & d'*Oſorio*, quel que ſoit leur mérite. Le célebre *Mariana* avoit auſſi écrit en Latin ſon *Hiſtoire d'Eſpagne*; mais il la traduiſit lui-

même en Eſpagnol. Pour donner plus de force & de gravité à ſon ſtyle, il fit ſouvent uſage de mots ſurannés, à l'exemple de *Thucydide* & de *Salluſte ;* mais il a conſervé à ſon ouvrage la clarté, l'énergie, la nobleſſe qui conviennent au genre hiſtorique. L'hiſtoire de *Mariana* eſt comparable aux meilleurs ouvrages de l'antiquité, par la grandeur du deſſein, la nobleſſe du ſtyle & la profondeur des réflexions.

On met encore au nombre des bons ouvrages hiſtoriques qu'a produit l'Eſpagne, l'*Hiſtoire des conquêtes des Molucques*, & la *Continuation des Annales d'Aragon de Zurita*, par *Argenſola ;* l'*Expédition des Catalans & des Aragonois contre les Turcs & les Grecs*, de François de *Moncada ;* les *Guerres des Pays-Bas*, de Charles *Coloma ;* l'*Hiſtoire des Goths en Eſpagne*, de *Saavedra*, & l'*Hiſtoire de la Conquête du Mexique*, de *Solis*. Il eſt peu d'hiſtoriens parmi les modernes, qui plaiſent & intéreſſent autant que ce dernier. Il a du feu & de l'agrément dans les deſcriptions, de la chaleur & de la rapidité dans les récits, de la vérité & de la juſteſſe dans les caracteres, de la facilité, de l'élégance & de la douceur dans le ſtyle. Si cet hiſtorien étoit né quelques années plus tôt, on n'auroit peut-être pas à lui reprocher des alluſions trop fréquentes, des comparaiſons, des ſubtilités, & les autres défauts de ſes contemporains. Les Eſpagnols & les

Italiens du ſeizieme ſiecle durent leur ſupériorité dans l'hiſtoire à l'étude des anciens. Dès qu'un nouveau goût ſe fut introduit, ils abandonnerent les traces de ces grands maîtres.

Orateurs académiques, philoſophiques, &c. du dix-ſeptieme & du dix-huitieme ſiecles.

QUEBEDO.

Au commencement du dix-ſeptieme ſiecle fleurirent *Quebedo* & *Saavedra*, qu'on met au rang des plus célebres écrivains de leur nation. On ne peut nier que *Quebedo* n'ait une grande imagination, beaucoup de fineſſe & de vivacité dans les penſées, beaucoup d'originalité & d'agrément dans le ſtyle; mais ſes ouvrages ſont ſouvent défigurés par l'affectation & les jeux de mots. Il n'eſt pas heureux dans les détails; il ne choiſit pas bien ſes couleurs; il ne les aſſortit pas; en un mot, il manque de goût. Ces défauts, qui ſont encore plus ſenſibles dans ſes romans que dans ſes ouvrages ſérieux, empêchent de le compter parmi les véritables modeles de l'éloquence Eſpagnole. François *Quebedo* acquit de la gloire, & s'attira des malheurs par ſes ouvrages. Il fut mis en priſon par ordre du Comte d'*Olivarez*, dont il avoit décrié le gouvernement, & il ne recouvra ſa liberté qu'après la mort de ce Miniſtre. Il étoit

né à Madrid en 1570, & mourut dans un âge très-avancé.

SAAVEDRA.

Saavedra, que nous avons déja cité parmi les bons hiſtoriens Eſpagnols, avoit plus de goût que *Quebedo*. Il s'attacha à ſe former un ſtyle élevé ſans affectation, concis ſans obſcurité. Quoiqu'il ſe reſſente des défauts de ſon ſiecle, & qu'on puiſſe lui reprocher quelquefois d'avoir plus de roideur que d'énergie dans le ſtyle, plus de brillant que de ſolidité dans les penſées, ſon ouvrage intitulé : *Idée d'un Prince politique*, mérite la réputation dont il jouit. C'eſt avec raiſon que *Mayans*, dans ſa rhétorique, le cite ſouvent comme offrant des modeles de tous les genres d'éloquence. Mais quelque ſéduiſant que ſoit *Saavedra*, par l'agrément du ſtyle & des penſées, un goût ſévere ne le préférera pas aux écrivains célebres du ſiecle précédent. La ſimplicité, la nobleſſe, l'abondance de ces derniers l'emporteront toujours ſur l'énergie, l'élévation & la briéveté étudiées de *Quebedo*, de *Saavedra* & de leurs imitateurs.

GRACIAN.

Après les hommes célebres dont nous venons de parler, la corruption du goût fut générale en Eſpagne. Les écrivains qui s'abandonnerent

davantage à l'enflure, aux jeux de mots, aux ſubtilités, furent ceux qui eurent le plus de réputation. Balthazar *Gracian*, en cherchant toujours l'énergique & le ſublime, devient outré & ſe perd dans les nues. Il eſt aux bons écrivains, dit l'Abbé *Desfontaines*, ce que *Don Quichotte* eſt aux vrais héros. Ils ont l'un & l'autre un faux air de grandeur, qui en impoſe aux ſots, & qui fait rire les ſages. Pour continuer le parallele, *Don Quichotte*, au milieu de ſes folies, diſoit des choſes très-ſenſées : *Gracian*, malgré une foule de penſées découſues, fauſſes, obſcures & impénétrables, a des maximes rendues avec vivacité, avec eſprit, & qui renferment un grand ſens. *Gracian* étoit Jéſuite, & ſe diſtingua également dans ſa ſociété par ſes ſermons & par ſes écrits. Ses principaux ouvrages ſont l'*Homme univerſel*, l'*Homme de cour*, l'*Homme détrompé* ou le *Criticon*. Il mourut à Taragone en 1658.

NAZARRE, LUZAN, MONTIANO, MAJANS, &c.

Au commencement de ce ſiecle, *Nazarre*, *Luzan*, *Montiano*, & quelques autres ſavans Eſpagnols abandonnerent le goût dépravé de leurs prédéceſſeurs, & s'attacherent à imiter les grands modeles de l'antiquité. Grégoire de *Majans* marcha auſſi avec ſuccès ſur leurs traces.

Si ces écrivains n'ont pas montré dans leurs ouvrages cette force, cette rapidité, cette chaleur qui caractériſent la véritable éloquence, ils ont du moins le mérite de la pureté & de l'élégance du ſtyle, de l'ordre & de la juſteſſe des penſées. On les citera avec éloge parmi les Auteurs qui ont contribué à ramener le bon goût en Eſpagne, & à y introduire l'amour des connoiſſances utiles.

FEIJOO.

De tous les écrivains Eſpagnols de ce ſiecle, aucun n'a eu une auſſi grande réputation que le P. *Feijoo*. La variété & l'agrément des matieres, l'érudition, la ſaine critique, l'eſprit avec leſquels il les traite, le mérite de la nouveauté que la plupart de ſes ſujets avoient pour les Eſpagnols, ont également contribué à ſes ſuccès. On ne peut lui refuſer un très-grand mérite comme écrivain. Il diſtribue ſes matieres avec beaucoup d'ordre & de clarté; il expoſe ſes preuves avec beaucoup de force, & ſait les appuyer de comparaiſons & d'exemples convenables; il a l'art de prévenir & de réſoudre les objections; de rendre certaines choſes agréables, & d'autres ridicules ou odieuſes; enfin ſon ſtyle eſt naturel, doux & brillant, & marche avec beaucoup de rapidité. Il eſt aiſé de s'appercevoir que *Feijoo* s'étoit forme par

la lecture des livres François. La difficulté d'écrire ſur des matieres que les écrivains Eſpagnols n'avoient pas traitées, le peu d'étude qu'il avoit faite de ſa langue, donnent auſſi à ſon élocution des formes extraordinaires & un air étranger. Il manque ſouvent de cette force & de cette délicateſſe d'expreſſion qu'il pouvoit acquérir en méditant les grands maîtres de l'éloquence Eſpagnole.

L'Eſpagne poſſede aujourd'hui un grand nombre d'écrivains eſtimables par leurs talens & par leurs lumieres. Les diſcours de MM. *Clavijo*, *Rios*, *Campmany*, *Ayala*, *Semper*, *&c.* ſervent à prouver que l'étude des ſciences, & le véritable eſprit philoſophique, ne ſont point contraires aux progrès de l'éloquence. Les prix décernés tous les ans par l'Académie de *S. Ferdinand*, ont contribué auſſi à ſes progrès. M. de *Viera*, Don Joſeph de *Vargas* & les autres Auteurs couronnés, ont donné des modeles d'éloquence qui pourront être utiles à leurs compatriotes.

ARTICLE II.

De l'Eloquence ſacrée.

Quel que ſoit le mérite des écrivains dont nous venons de parler, c'eſt ſur-tout dans les livres aſcétiques que la langue Eſpagnole ſe

montre dans toute ſa majeſté ; & c'eſt-là qu'on doit aller chercher la véritable éloquence. Cette eſpece de phénomene littéraire n'en ſera plus un quand on voudra y réfléchir ; & ſi l'on recherche ſa cauſe, rien ne paroît moins difficile que de la trouver. En effet, l'éloquence a toujours été attachée à de grands intérêts & à cette exaltation des facultés morales qu'ils ne manquent jamais de produire. Si le zele de la religion & l'eſpérance d'une vie à venir ont été en Eſpagne au-deſſus de toute autre conſidération, eſt-il ſurprenant que des motifs religieux y aient contribué plus que tout le reſte au développement des grands talens ; & que parmi les contemplatifs Eſpagnols, ceux qui, à beaucoup d'imagination, ont joint des études profondes, aient atteint à cette ſublimité de ſtyle & de penſées, à laquelle les grands hommes des autres nations ne ſont parvenus qu'autant qu'ils ont été aiguillonnés par l'amour de la gloire ou de la patrie ?

LOUIS DE GRENADE.

Louis de *Grenade*, le plus célebre des aſcétiques Eſpagnols, a été traduit chez tous les peuples catholiques ; mais d'après ces froides verſions, comment ſoupçonner que les ouvrages de ce Dominicain ſont des chef-d'œuvres d'éloquence & de raiſonnement ? Se croyant appelé

par le Ciel à applanir aux hommes les voies du ſalut ; & pénétré dès l'enfance de la grandeur de cette miſſion, il étudia avec ſoin les beaux modeles de l'antiquité, & ſe remplit de toutes leurs beautés, qu'il ſentit mieux qu'un autre, parce qu'il avoit le génie qui les fait deviner. Il ſe mit à compoſer ſon *Guide des Pecheurs*. Jamais peut-être les lettres n'ont reçu de plus beau préſent de la religion, & l'on citeroit difficilement des productions modernes où l'on ait mis plus de chaleur, d'onction, en un mot, de tout ce qui conſtitue la véritable éloquence, que dans ce livre, auquel il ne manque que d'être lu dans l'original pour être admiré. Les ſermons de Louis de *Grenade* ne ſont pas inférieurs à ſes autres ouvrages. Ce célebre Dominicain, qu'on a appelé le *Cicéron* de l'Eſpagne, mourut en 1588, âgé de 84 ans.

D'AVILA.

Jean d'*Avila*, né dans un bourg près de Tolede, exerça avec tant de ſuccès le miniſtere de la parole divine, qu'il fut ſurnommé l'Apôtre de l'Andalouſie. Ses *Œuvres ſpirituelles*, traduites en François par d'*Arnaud d'Andilly*, ſont écrites avec tant de force & d'onction, qu'elles attachent & perſuadent. Ses Sermons ont été auſſi traduits en pluſieurs langues. *D'Avila* doit être mis, avec Louis de *Grenade*, à la tête des

orateurs de la chaire Eſpagnole. Ils manquent ſouvent d'ordre, de juſteſſe & de force; mais ils ſont bien ſupérieurs à la plupart de leurs contemporains.

D'*Avila* mourut en 1569.

RODRIGUEZ, PONTE, ET LOUIS DE LÉON.

On ſait que *Boſſuet* ne compoſoit point de diſcours ſans avoir lu un chapitre du Traité du Jéſuite *Rodriguez* ſur la perfection chrétienne. Cet ouvrage excellent dans ſon genre, & rempli d'une véritable éloquence, ſeroit meilleur ſi l'Auteur ne l'eût rempli de pluſieurs hiſtoires qui ne paroiſſent pas vraiſemblables. Alphonſe *Rodriguez de Valladolid* mourut à Séville en 1616, à quatre-vingt-dix ans.

Louis *da Ponte* paſſa auſſi pour un excellent maître de la vie ſpirituelle. Ses méditations ont été traduites en François.

Louis de *Léon* n'eſt pas inférieur à *Grenade*. On admire également dans ſes ouvrages la richeſſe & la nobleſſe des penſées, la pureté & l'élégance, la clarté & l'énergie, la douceur & l'harmonie de ſon ſtyle.

Sainte THÉRESE.

Les ouvrages de *Sainte Théreſe* doivent être mis à côté des livres aſcétiques dont nous venons

de parler. Cette femme célebre, dont, ſous prétexte de nous faire admirer les vertus, les Moines ſont parvenus à nous faire oublier les talens, réuniſſoit à la fois tous les moyens de perſuaſion : d'abord l'aſcendant de ſon ſexe, une ame brûlante, cette ſoif ardente du proſélytiſme avec laquelle on eſt toujours plus ou moins sûr d'entraîner, enfin le don de la parole & le talent d'écrire avec autant de chaleur & de grace qu'elle parloit. Un déſordre, une obſcurité myſtique regnent ſouvent dans ſes écrits : ſon ame, plongée dans la contemplation de Dieu, la jette quelquefois dans de longues extaſes ; mais alors même, au milieu de cette léthargie de ſon eſprit, ſon langage eſt enchanteur, & l'on eſt forcé malgré ſoi d'aimer ces illuſions qui la rendent heureuſe & inintelligible.

LOBO, TOLEDO, PERALTA, *&c.*

D'*Avila* & Louis de *Grenade* ne furent pas les ſeuls Eſpagnols qui ſe diſtinguerent au ſeizieme ſiecle dans l'éloquence de la chaire. *Salmeron*, Alphonſe *Lobo*, Fernand de *Santiago* & *Toledo*, après avoir brillé dans les premieres chaires de l'Eſpagne, furent entendus avec plaiſir en Italie. Une inſtruction ſolide dominoit dans les diſcours de *Salmeron*. *Lobo* touchoit par une action vive & une piété tendre. Il ſavoit tout convertir en ſentimens, & ſurpaſſa ſes

contemporains par l'onction & le pathétique. L'éloquence de *Toledo* étoit noble & grave; il traitoit des ſujets variés & nouveaux, ſans déparer ſes diſcours par des penſées frivoles ou bizarres, ni par des ornemens recherchés. *Péralta* mérite auſſi d'être cité parmi les orateurs les plus eſtimés de ce ſiecle. Ses ſermons, remarquables par la ſolidité des penſées, la force & la clarté du ſtyle, furent traduits en pluſieurs langues.

LOPEZ, PARAVICINO, VIEIRA, *&c.*

Au dix-ſeptieme ſiecle, le goût le plus dépravé régna dans l'éloquence de la chaire Eſpagnole. Un ſtyle ampoulé, des penſées bizarres, des jeux de mots, des textes tronqués & fauſſement appliqués, des preuves plus ſubtiles que concluantes, caractériſoient en général les orateurs ſacrés : c'étoit aſſez leur coutume de prouver le pour & le contre dans un même diſcours, d'introduire des interlocuteurs comme au théâtre, d'entaſſer une érudition pédanteſque, d'appuyer les myſteres ſur des paraboles, des paradoxes & des aphoriſmes. Le même goût régna en Italie à cette époque ; mais les Eſpagnols eurent le triſte avantage de ſurpaſſer les Italiens & de leur ſervir de modeles. *Nicolas Antonio*, après avoir fait dans ſa *Bibliotheque* un parallele de l'éloquence ſacrée des deux nations, dit que les

ſermons Eſpagnols plaiſoient tant aux Italiens, que non-ſeulement ils les liſoient avec plaiſir, mais qu'ils les traduiſoient dans leur langue, & que pluſieurs s'attacherent à ſaiſir la maniere & le goût des Eſpagnols (1).

Lopez, *Paravicino* & *Vieira* furent eſtimés & étudiés par les nations étrangeres; mais l'eſtime qu'on avoit pour ces orateurs, quoique fondée principalement ſur leurs défauts mêmes, étoit en quelque ſorte juſtifiée par pluſieurs parties du mérite oratoire qu'on remarquoit dans leurs diſcours. Les défauts de ce ſiecle, portés au dernier excès par *Vieira*, n'empêchent pas de reconnoître dans cet orateur beaucoup d'eſprit, d'imagination & de ſavoir. On trouve quelquefois dans ſes ſermons des traits éloquens qui feroient honneur aux plus célebres prédicateurs de nos jours. Il répand par-tout tant de penſées fines & brillantes; il a des preuves ſi neuves & ſi ingénieuſes, qu'il peut féconder l'eſprit de

(1) M. l'Abbé de *Lampillas* & d'autres ſavans critiques ſe ſont élevés avec force contre les Italiens & les François qui prétendent qu'au dix-ſeptieme ſiecle les Eſpagnols ont beaucoup contribué à la corruption du goût; mais ſi, de leur propre aveu, leurs poëtes dramatiques & leurs orateurs ſacrés ont été imités par les autres nations, ne s'enſuit-il pas qu'ils ont beaucoup influé ſur la décadence du goût?

quiconque le lira avec un diſcernement pur & un goût exercé. On ſait que *Fléchier* aimoit beaucoup à lire les prédicateurs Italiens & Eſpagnols de ce ſiecle, qu'il appeloit *ſes fous*. On ne peut le blâmer d'avoir donné ce nom à des hommes qui abuſoient d'une maniere ſi étrange de leur raiſon & de leur eſprit; mais il eſt vraiſemblable que *Fléchier* doit beaucoup à *ſes fous*, qu'il a emprunté d'eux beaucoup de traits ingénieux, & peut-être auſſi ſon goût exceſſif pour l'antitheſe. On a remarqué que pluſieurs orateurs François ont profité des ſermonaires Italiens & Eſpagnols, comme *Corneille* & *Moliere* ont profité des pieces de théâtre de ces deux nations; & il faut avouer que parmi ces orateurs, il en eſt qui avoient le droit de dire comme ces deux célebres Auteurs dramatiques : *Je reprends mon bien où je le trouve.*

BARCIA, CALATAYUD, RADA, *&c.*

Les Eſpagnols qui s'étoient diſtingués dans l'éloquence de la chaire pendant les deux ſiecles précédens, n'ont pas eu dans celui-ci la même célébrité. Leurs ſuccès mêmes ont mis le plus grand obſtacle aux progrès de leur éloquence : en effet, au lieu de bannir de la chaire les déclamations & l'abus de l'eſprit, ils ont continué à ſuivre le faux goût qui leur avoit fait tant d'honneur dans le ſiecle dernier; cependant quelque

quelques orateurs plus éclairés & plus hardis que les autres oſerent réſiſter au torrent, & marcherent ſur les traces des grands maîtres de l'éloquence ſacrée. *Barcia*, quoiqu'il ait peu de ces défauts brillans que l'on aimoit, ſe fait lire avec plaiſir & avec fruit. *Calatayud* eut encore plus de ſuccès : dans ſes ſermons & dans ſes autres ouvrages de religion, il s'annonce avec ce ton grave & impoſant, cette éloquence mâle & preſſante qui convient à un orateur ſacré. On entendit avec le même empreſſement *Maurin*, *Rada* & pluſieurs autres qui ſavoient plaire & intéreſſer ſans remplir leurs diſcours d'ornemens recherchés, de penſées bizarres, & d'une érudition pédanteſque ; mais les idées qu'on avoit alors de l'éloquence de la chaire, étoient ſi fauſſes, qu'on ne regardoit pas *Calatayud* comme un orateur éloquent, & qu'on ſe contentoit de le louer comme un Miſſionnaire rempli de zele.

Un Roman avoit guéri les Eſpagnols de la manie chevalereſque ; & c'eſt auſſi un Roman qui leur a fait ſentir tout le ridicule & l'abſurdité de l'éloquence de leurs prédicateurs. Le P. *Iſla*, Jéſuite, heureux imitateur de *Cervantes*, a tracé, dans ſon Hiſtoire du fameux *Fra Gerundio de Campazas*, un portrait auſſi fidele qu'ingénieux & plaiſant des *Menot* & des *André* de l'Eſpagne. Il a fait rire à leurs dépens, & il paroît que la crainte du ridicule, même

chez une nation grave, eſt plus puiſſante que l'autorité de la raiſon. Pour n'être pas appelés des *Gerundj*, ceux qui cultivoient l'éloquence de la chaire, ceſſerent de rechercher les jeux d'eſprit, le ſtyle entortillé, & tous les défauts que la nation avoit regardés juſqu'alors comme des qualités eſſentielles de l'orateur. Il n'étoit pas difficile de prévoir que, dès que les auditeurs auroient des idées plus ſaines de l'éloquence, les prédicateurs s'efforceroient de rendre toute ſa dignité au miniſtere de la parole divine, en banniſſant le mauvais goût & le fatras de l'école, & en rappelant l'eſprit de l'Evangile & des Saints Peres.

GALLO, BOCCANEGRA, ARAVACA.

Gallo eſt un de ceux qui ont le plus contribué à la réforme de la chaire Eſpagnole. On trouve dans ſes ſermons beaucoup de ſens, des penſées ſolides, un ſtyle noble & grave, une éloquence mâle & énergique. L'Evêque *Boccanegra* travailla avec un égal ſuccès aux progrès de l'éloquence ſacrée. Quoique ſes ſermons n'aient pas toujours cette dignité qui ſemble ſur-tout convenir à un orateur Evêque; quoiqu'il manque de cette juſte meſure & de cet art d'enchaîner les parties qui donnent tant de force au diſcours, cependant la ſolidité des penſées, la clarté & la richeſſe du ſtyle, le pathétique &

l'onction qu'on remarque dans ſes diſcours, doivent le faire regarder comme un orateur eſtimable, & un des réformateurs de la chaire Eſpagnole. *Boccanegra*, dans un de ſes ſermons, s'éleve avec force contre les prédicateurs qui aviliſſoient le miniſtere de la parole divine par des ſubtilités, des jeux de mots, des ſaillies ſingulieres, des fictions merveilleuſes, & ſouvent par des équivoques ridicules & par le burleſque le plus bas; mais dans la préface qu'il mit à la tête de ſes ſermons en les publiant, il félicite ſes compatriotes de ce que ce mauvais goût n'infectoit plus l'éloquence de la chaire, & de ce que l'Eſpagne comptoit pluſieurs orateurs dignes d'annoncer la morale évangélique & les myſteres de la religion. Parmi les orateurs qui ont contribué à cette révolution, on doit diſtinguer le P. *Aravaca*, dont les ſermons ſont pleins de penſées nobles, de mouvemens rapides, & de raiſonnemens énergiques & profonds.

CLIMANT, XARAMILLO, BERTRAN.

L'Eſpagne compte un grand nombre d'Evêques parmi ſes prédicateurs eſtimés. On ſait combien ce premier ordre du Clergé eſt reſpectable chez cette nation contre laquelle on conſerve d'injuſtes préjugés, mais qui devroit ſouvent être imitée par ſes détracteurs. On ſait que chez elle les dignités eccléſiaſtiques ne ſont

pas réſervées uniquement à la naiſſance, mais que les vertus & les talens donnent le droit d'y parvenir. *Boccanegra* n'eſt pas le ſeul Evêque qui ſe ſoit diſtingué par ſon éloquence. *Climant*, Evêque de Barcelone, *Bertran*, Evêque de Salamanque, & pluſieurs autres, furent entendus avec les mêmes applaudiſſemens. On trouve dans leurs ſermons un goût ſain, un ſtyle convenable au ſujet, de la force dans le raiſonnement, de l'abondance & de la chaleur dans le ſtyle. Il faut cependant convenir que les orateurs dont nous venons de parler, quel que ſoit leur mérite, ne ſont pas comparables aux meilleurs orateurs de la chaire Françoiſe & même Italienne, & qu'ils ne ſont pas aſſez parfaits pour mériter d'être étudiés par les autres nations.

Les Eſpagnols ont mieux réuſſi dans le genre d'éloquence qui eſt propre aux lettres paſtorales & aux mandemens. Ils poſſedent en ce genre des ouvrages comparables à ceux des *Maſſillon* & des *Flechier*. Vers le milieu de ce ſiecle, *Xaramillo* écrivoit, comme Evêque & comme Inquiſiteur, des lettres paſtorales remplies d'une inſtruction ſolide & d'une éloquence énergique. Celles de *Bertran* ſont écrites d'un ſtyle ſi naturel & ſi majeſtueux, elles offrent une ſi grande richeſſe de penſées, une onction ſi pénétrante, qu'elles lui ont mérité le titre de

Fénélon de l'Eſpagne. Les lettres paſtorales de *Boccanegra* & de *Climant*, quoiqu'inférieures à celles de *Bertran*, laiſſent beaucoup moins à deſirer que leurs ſermons. Il ſemble que les orateurs Eſpagnols ont été plus éloquens à meſure qu'ils ont moins ſongé à l'être. Ils ont appris, par leur propre expérience, que la véritable éloquence ne conſiſte pas dans les ornemens du diſcours, & qu'on eſt sûr de toucher & de convaincre, lorſqu'à une expoſition ſimple, à des raiſonnemens ſolides, on réunit la grandeur & l'énergie des idées, le pathétique & la chaleur du ſentiment.

SIXIEME SECTION.

DES ORATEURS FRANÇOIS.

ARTICLE PREMIER.

Des Orateurs de la Chaire.

SENAULT ET LINGENDES.

CE ne fut gueres que du temps de *Coeffeteau* & de *Balzac* que quelques prédicateurs oserent parler raisonnablement. C'est au pere *Senault* de l'Oratoire, qu'on est redevable principalement du bon goût qui regne aujourd'hui dans l'éloquence de la chaire. Il la purgea de cette érudition profane, de ces ridicules plaisanteries qu'on y croyoit auparavant nécessaires pour attirer l'attention des auditeurs. Il mit à la place de ces faux ornemens, une éloquence douce & naturelle, qui n'a rien de contraire à la sainteté du ministere évangélique. C'est le témoignage que tout le monde a rendu au pere *Senault*, & sur-tout le pere de *Lingendes*, Jésuite, quoique alors son concurrent dans la gloire de l'éloquence de la chaire.

On a de ce dernier trois volumes in-4°. de

ſermons qu'il compoſoit en latin, quoiqu'il les prononçât en françois. Les vérités évangéliques y ſont expoſées avec éloquence; le raiſonnement & le pathétique s'y ſuccedent tour-à-tour. *Senault* fut plus ſévere dans ſes compoſitions, *Lingendes* plus fertile, plus onctueux, moins châtié, & devoit beaucoup moins à l'art qu'à ſon génie. Il vint après eux des orateurs plus éloquens; mais ils eurent la gloire d'avoir été les précurſeurs de ces grands hommes.

Senault, né à *Angers* en 1599, mourut à *Paris*, âgé de 74 ans. *Lingendes* naquit à *Moulins* en 1591, & mourut à *Paris* en 1707.

BOURDALOUE.

Ce qu'on admire principalement dans *Bourdaloue*, dit M. l'abbé *Maury*, c'eſt la fécondité inépuiſable de ſes plans qui ne ſe reſſemblent jamais; c'eſt cette abondance de génie qui ne laiſſe rien à imaginer au-delà de chacun de ſes diſcours, quoiqu'il en ait compoſé pluſieurs ſur la même matiere; c'eſt l'enchaînement qui regne entre toutes ſes idées; c'eſt l'art avec lequel il fonde nos devoirs ſur nos intérêts, & ce ſecret précieux qu'on ne voit gueres que dans ſes ſermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de ſon ſujet; c'eſt enfin la connoiſſance la plus profonde de la religion, & l'uſage admirable qu'il fait de l'Ecriture & des Peres.

Plus profond dialecticien qu'orateur disert, *Bourdaloue* fait mieux dégager la vérité des chaînes tortueuses du sophisme, que trouver le chemin du cœur. Il a cette force qui vient de la raison & du vrai mis dans tout son jour par un esprit solide & ferme, & non celle qui vient du sentiment d'un cœur tendre & affectueux. Ses peintures, dit M. *de la Cretelle*, quoique vives, sont sans images; son style est simple, noble & nerveux; mais il a peu de ces traits qui peignent d'un mot, de ces expressions de génie qui présentent une vérité commune sous une face nouvelle. Nous ne craignons pas de dire, avec plusieurs critiques, que *Bourdaloue* manque de deux qualités principales qui constituent l'orateur, la sensibilité & l'imagination. La pénible uniformité de son raisonnement n'est presque jamais interrompue par les mouvemens de l'ame, & rarement son expression reçoit de la couleur. Il nous semble que, comme écrivain, il ne peut entrer en comparaison avec les grands hommes de son siecle, parmi lesquels l'habitude plutôt qu'une estime sentie le fait encore comprendre.

On regarde comme les chef-d'œuvres de *Bourdaloue*, ses sermons *sur la Conception*, *sur la Passion & sur la Résurrection*.

Pour donner une idée de la maniere de cet

orateur, nous citerons un paſſage de ſon ſermon ſur la mort.

« Pourquoi, homme mortel, vous attribuer » ſans raiſon une grandeur chimérique & ima- » ginaire ? Souvenez-vous de ce que vous étiez » il y a quelques années, quand Dieu, par ſa » toute-puiſſance, vous tira de la boue & du » néant : ſouvenez-vous de ce que vous ſerez » dans quelques années, quand ce petit nom- » bre de jours qui vous reſte encore ſera ex- » piré. Voilà les deux termes où il faut malgré » vous que tout votre orgueil ſe borne. Rai- » ſonnez tant qu'il vous plaira ſur ces deux » principes, vous n'en tirerez jamais de con- » ſéquence, non-ſeulement qui ne vous humi- » lie, mais qui ne vous rappelle à votre devoir, » lorſque vous ſerez aſſez aveugle & aſſez in- » ſenſé pour vous en écarter. Pour vous en » convaincre, je n'ai qu'à me ſervir aujourd'hui » des paroles de l'Egliſe : *Memento homo quia* » *pulvis es.* Souvenez-vous homme que vous » êtes pouſſiere ; *& in pulverem reverteris*, & » que vous retournerez en pouſſiere. Je n'ai » qu'à l'adreſſer cet arrêt à tout ce qu'il y a » dans cet auditoire d'ames paſſionnées, pour » les obliger à n'avoir plus ces deſirs vaſtes & » ſans meſure qui les tourmentent toujours, & » qu'on ne remplit jamais : je n'ai qu'à leur » faire la même invitation que firent les Juifs

» au Sauveur du monde, quand ils le prierent
» d'approcher du tombeau de *Lazare*, & qu'ils
» lui dirent : *Veni & vide*, venez & voyez.
» Venez, avare ; vous brûlez d'une insatiable cu-
» pidité, dont rien ne peut amortir l'ardeur ;
» & parce que cette cupidité est insatiable, elle
» vous fait commettre mille iniquités, elle vous
» endurcit aux miseres des pauvres, elle vous
» jette dans un profond oubli de votre salut.
» Considérez bien ce cadavre, *veni & vide*,
» venez & voyez. C'étoit un homme de fortune
» comme vous ; en peu d'années il s'étoit en-
» richi comme vous ; il a eu comme vous la folie
» de vouloir laisser après lui une maison opu-
» lente & des enfans avantageusement pouvus ;
» mais le voyez-vous maintenant, voyez-vous
» la nudité, la pauvreté où la mort l'a réduit ? Où
» sont ses revenus ? où sont ses richesses ? où sont
» ses meubles somptueux & magnifiques ? A t il
» quelque chose de plus que le dernier des
» hommes ? De la poussiere, des cendres, des
» vers, c'est-là tout son partage : qu'est devenu
» tout le reste ? Voilà de quoi borner votre ava-
» rice : *Veni & vide* : Venez homme du monde,
» idolâtre d'une fausse grandeur : vous êtes pos-
» sedé d'une ambition qui vous dévore, &
» parce que cette ambition n'a point de terme,
» elle vous ôte tous les sentimens de religion,
» elle vous occupe, elle vous enchante, elle vous

» enivre. Conſidérez ce ſépulcre, qu'y voyez-
» vous ? C'étoit un Seigneur diſtingué par ſa
» naiſſance & par des qualités avantageuſes
» comme vous ; revêtu comme vous de titres
» ſpécieux & d'emplois honorables ; mais le re-
» connoiſſez-vous ? Voyez-vous où la mort le
» fait deſcendre ? voyez-vous à quoi elle a borné
» ſes grandes idées ? Que reſte-t-il de tant de
» grandeurs ? un cadavre hideux, un tas d'oſſe-
» mens infects & deſſéchés, un peu de cendres
» qui ſemblent encore ſe ranimer pour vous
» dire à vous même : *Memento homo quia pulvis*
» *es, & in pulverem reverteris.* C'eſt ainſi que la
» mort s'eſt jouée de ſes prétentions ; c'eſt de
» quoi regler les vôtres, &c.... »

BOSSUET.

Si l'éloquence conſiſte à s'emparer fortement d'un ſujet, à en meſurer l'étendue, à enchaîner toutes les parties, à faire ſuccéder avec impétuoſité les idées aux idées, & les ſentimens aux ſentimens ; à être pouſſé par une force irréſiſtible qui vous entraîne, & à communiquer ce mouvement rapide & involontaire aux autres : ſi elle conſiſte à peindre avec des images vives, à créer des expreſſions profondes & vaſtes qui enrichiſſent les langues ; à enchanter l'oreille par une harmonie majeſtueuſe ; à marcher quelquefois avec une grandeur impo-

ſante & calme, puis tout-à-coup à s'élancer, à s'élever, à deſcendre, à s'élever encore, imitant la nature qui eſt irréguliere & grande, & qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le déſordre même; ſi tel eſt le caractere de la ſublime éloquence, quel homme a jamais été auſſi éloquent que *Boſſuet?* On peut appliquer à ſes écrits oratoires l'éloge que donnoit *Quintilien* au *Jupiter de Phidias*, lorſqu'il diſoit que cette ſtatue avoit ajouté à la religion des peuples.

On a dit, il y a long-temps (1), que le ſublime *Boſſuet* étoit inégal; mais on n'a pas dit aſſez combien il étoit long & froid, & vide d'idées dans quelques parties de ſes diſcours. Perſonne ne ſaiſit plus fortement ce que ſon ſujet lui préſente; mais quand ſon ſujet l'abandonne, perſonne n'y ſupplée moins que lui; ce ſont alors des paraphraſes, des lieux communs de morale. Malgré ces imperfections, *Boſſuet* a été dans le ſiecle de *Louis XIV*, & reſte encore aujourd'hui à la tête de nos orateurs; il eſt dans la claſſe des hommes éloquens, ce que ſont *Homere*, *Corneille* & *Milton* dans celle des poëtes; une ſeule beauté de ces grands écrivains fait pardonner vingt défauts.

(1) V. Eſſai ſur les Eloges.

L'oraiſon funebre du grand *Condé* paſſe pour le chef-d'œuvre de *Boſſuet*. Rien n'eſt plus pathétique & plus ſublime que la peroraiſon de ce diſcours. Il invite tous ceux qui ſont préſens, princes, peuples, guerriers, & ſur-tout les amis de ce prince, à environner ſon monument, & à venir pleurer ſur la cendre d'un grand homme.

« Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout » ce qu'a pu faire la magnificence & la piété » pour honorer un héros ; des titres, des inſ- » criptions, vaines marques de ce qui n'eſt » plus, des figures qui ſemblent pleurer autour » d'un tombeau, & de fragiles images d'une » douleur que le temps emporte avec le reſte ; » des colonnes qui ſemblent vouloir porter juſ- » qu'au ciel le magnifique témoignage de notre » néant ; & rien enfin ne manque dans tous » ces honneurs que celui à qui on les rend. » Pleurez donc ſur ces foibles reſtes de la vie » humaine ; pleurez ſur cette triſte immortalité » que nous donnons aux héros.

Enfin il ajoute ces mots ſi connus & éternellement cités. « Pour moi, s'il m'eſt permis, » après tous les autres, de venir rendre les der- » niers devoirs à ce tombeau : ô Prince, le » digne ſujet de nos louanges & de nos re- » grets, vous vivrez éternellement dans ma mé- » moire..... Agréez ces derniers efforts d'une

» voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin » à tous ces discours. Au lieu de déplorer la » mort des autres, grand Prince, dorénavant » je veux apprendre de vous à rendre la mienne » sainte. Heureux si averti par ces cheveux » blancs, du compte que je dois rendre de mon » administration, je réserve au troupeau que je » dois nourrir de la parole de vie, les restes » d'une voix qui tombe & d'une ardeur qui » s'éteint. »

Il n'y a que quelques années qu'on a imprimé pour la premiere fois les sermons de *Bossuet*, quoiqu'il ait été en Europe le véritable créateur de l'éloquence de la chaire, puisqu'il prêcha vingt ans avant *Bourdaloue*. Il paroissoit avoir oublié lui-même ses sermons. Il ne daigna pas les mettre au net, & il avoit coutume de dire qu'il ne les avoit point écrits. Mais, quoiqu'imparfaits, ces sermons, dit M. l'abbé *Maury*, sont dignes du grand *Bossuet*; ils ne sont pas aussi finis, aussi méthodiques que ceux de *Bourdaloue*; & si l'on compare piece à piece, celui-ci aura l'avantage; mais si l'on opposoit trait à trait, il ne résisteroit pas à ce parallele. *Bossuet* est plus lumineux, plus original, plus extraordinaire. Il a une maniere grande & ferme, une familiarité noble, des élans sublimes, des tableaux fiers & imposans, des transitions brusques, & cependant toujours

naturelles, une majeſté d'idées & une vigueur d'expreſſion qui lui ſont propres. *M. Boſſuet ſe bat à outrance avec ſon auditoire*, diſoit madame de Sévigné ; *tous ſes ſermons ſont des combats à mort.*

MASCARON.

On peut dire que cet orateur marque dans l'éloquence le paſſage du (1) ſiecle de *Louis XIII* à celui de *Louis XIV*. Il a encore de la rudeſſe & du mauvais goût de l'un ; il a déja de l'harmonie, de la magnificence, du ſtyle & de la richeſſe de l'autre. Sa maniere tient à celle des deux hommes célebres, qui, en le ſuivant, l'ont effacé. Il ſemble qu'il s'eſſaie à la vigueur de *Boſſuet*, & aux détails heureux de *Flechier* ; mais ni aſſez poli, ni aſſez grand, il eſt également loin de la ſublimité de l'un & de l'élégance de l'autre. Au reſte, il ne faut pas confondre les derniers diſcours de cet orateur avec les premiers. A meſure qu'il avance, on voit que ſon ſiecle l'entraîne : de l'oraiſon funebre d'*Anne d'Autriche* à celle de *Turenne*, il y a peut-être la même diſtance que de *St.-Genet* à *Venceſlas* (1), ou de *Clitandre* à *Cinna* (2).

En général, *Maſcaron* étoit né avec plus de

(1) V. Eſſai ſur les Eloges.
(2) Deux Tragédies de Rotrou.
(3) Comédie & Tragédie de Corneille.

génie que de goût, & plus d'eſprit encore que de génie. Quelquefois ſon ame s'éleve, mais, ſoit le défaut du temps, ſoit le ſien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expreſſion ſimple. Sa grandeur eſt plus dans les mots que dans les idées. Trop ſouvent il retombe dans la métaphyſique de l'eſprit, qui paroît une eſpece de luxe, mais un luxe faux qui annonce plus de pauvreté que de richeſſe. Il eſt alors plus ingénieux que vrai, plus fin que naturel. On lui trouve auſſi de ces raiſonnemens vagues & ſubtils qui ſe rencontrent ſi ſouvent dans *Corneille*; & l'on ſait combien ce langage eſt oppoſé à celui de la vraie éloquence. Son plus grand mérite eſt d'avoir eu la connoiſſance des hommes. Il a dans ce genre des choſes ſenties avec eſprit & rendues avec fineſſe. Ainſi dans l'oraiſon funebre de *Henriette d'Angleterre*, il dit, en parlant des Princes, « Qu'ils s'imagi-
» nent avoir un aſcendant de raiſon comme de
» puiſſance, qu'ils mettent leurs opinions au
» même rang que leurs perſonnes, & qu'ils
» ſont bien aiſes quand on a l'honneur de diſ-
» puter avec eux, qu'on ſe ſouvienne qu'ils com-
» mandent à des légions.

Plus bas il ajoute: » Que les grands ont une
» certaine inquiétude dans l'eſprit, qui leur fait
» toujours demander une courte réponſe à une
» grande queſtion. »

Il dit, en parlant du désintéressement de *Turenne*, « Que les *Fabrices* & les *Camilles* se » sont plus occupés des richesses ; par le soin » laborieux de s'en priver, que M. de *Turenne* » par l'indifférence d'en avoir ; ou de n'en avoir » pas. » Et en parlant de la simplicité de ce grand homme, « Qu'il ne se cachoit point ; » qu'il ne se montroit point, qu'il étoit aussi » éloigné du faste de la modestie, que de celui » de l'orgueil. »

On trouve dans cette derniere oraison funebre plus de beautés vraies & solides que dans toutes les autres. Le ton en est éloquent, la marche en est belle, le goût plus épuré. Il s'y rencontre moins de comparaisons tirées & du soleil levant & du soleil couchant, & des torrens & des tempêtes, & des rayons & des éclairs. Il y est moins question d'ombre de nuages, d'astre fortuné, de fleuve fécond, d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon, d'apostrophe au grand Prince, ou à la grande Princesse, ou à l'épée flamboyante du Seigneur, & tous ces lieux communs de déclamations & d'ennui, qu'on a pris si long-temps chez tant de peuples pour la poésie & l'éloquence.

Mascaron naquit à *Marseille* en 1634, & mourut en 1703, âgé de 69 ans. Il fut Evêque de *Tulles* & d'*Agen*.

FLECHIER.

Flechier procede preſque toujours par antitheſes & par contraſtes ſymétriques. Cette marche n'eſt point celle de *Boſſuet*. On a ſouvent comparé ces deux orateurs. Je ne ſais, dit M. *Thomas*, s'ils furent rivaux dans leur ſiecle, mais aujourd'hui ils ne le ſont pas. *Flechier* poſſede bien plus l'art & le mécaniſme de l'éloquence, qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais; il n'a aucun de ces mouvemens qui annoncent que l'orateur s'oublie & prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut eſt de toujours écrire & de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phraſe & en arrondit les ſons. Au lieu que les diſcours de ſon rival ſont comme des ſtatues de bronze que l'artiſte a fondues d'un ſeul jet.

Flechier rachete ces défauts par de grandes beautés. Son ſtyle n'eſt jamais impétueux & chaud, mais il eſt du moins toujours élégant; au défaut de la force, il a la correction & la grace. S'il lui manque de ces expreſſions originales, dont quelquefois une ſeule repréſente une maſſe d'idées; il a ce coloris toujours égal qui donne de la valeur aux petites choſes, & qui ne dépare point les grandes. Il n'étonne preſque jamais l'imagination, mais il la fixe. Il emprunte quelquefois de la poéſie comme

Boſſuet, mais il en emprunte plus d'images, & *Boſſuet* plus de mouvemens. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles ſont toujours juſtes, & quelquefois ont cette fineſſe qui réveille l'eſprit & l'exerce ſans le fatiguer. Il paroît avoir une connoiſſance profonde des hommes; par-tout il les juge en philoſophe & les peint en orateur.

Dans ſon oraiſon funebre de *Turenne*, *Flechier* s'eſt élevé au-deſſus de lui-même, & ce diſcours eſt un des monumens de l'éloquence Françoiſe : l'exorde ſera toujours cité pour ſon harmonie, pour ſon caractere majeſtueux & ſombre, & pour l'eſpece de douleur auguſte qui l'accompagne.

« Je ne puis, Meſſieurs, vous donner d'abord » une plus haute idée du triſte ſujet dont je vais » vous entretenir, qu'en recueillant les termes » nobles & expreſſifs dont l'Ecriture ſainte ſe » ſert pour louer la vie & déplorer la mort » du ſage & vaillant *Machabée*. Cet homme » qui portoit la gloire de ſa nation juſqu'aux » extrémités de la terre, qui couvroit ſon camp » du bouclier, & forçoit celui des ennemis » avec l'épée ; qui donnoit à des Rois ligués » contre lui des déplaiſirs mortels, & rejouiſ- » ſoit *Jacob* par ſes vertus & par ſes exploits » dont la mémoire doit être éternelle.

» Cet homme qui défendoit les villes de

» Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'*Ammon* & d'*Eſaü*, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé ſur » leurs propres autels les dieux des nations » étrangeres; cet homme que Dieu avoit mis » autour d'Iſraël comme un mur d'airain, où » ſe briſerent tant de fois toutes les forces de » l'Aſie, & qui, après avoir défait de nombreuſes armées, déconcerté les plus fiers & » les plus habiles généraux des Rois de Syrie, » venoit tous les ans, comme le moindre des » *Iſraélites*, réparer avec ſes mains triomphantes les ruines du ſanctuaire, & ne vouloit d'autre » récompenſe des ſervices qu'il rendoit à ſa » patrie, que l'honneur de l'avoir ſervie.

» Ce vaillant homme pouſſant enfin avec un » courage invincible les ennemis qu'il avoit » réduits à une fuite honteuſe, reçut le coup » mortel, & demeura comme enſeveli dans » ſon triomphe. Au premier bruit de ce funeſte accident, toutes les villes de Judée » furent émues, des ruiſſeaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitans. Ils » furent quelque temps ſaiſis, muets & immobiles. Un effort de douleur rompant enfin » ce long & mortel ſilence, d'une voix entrecoupée des ſanglots, que formoient dans leurs » cœurs la triſteſſe, la pitié & la crainte, ils » s'écrierent : *Comment eſt mort cet homme*

» *puiſſant qui ſauvoit le peuple d'Iſraël ?* A ces » cris Jéruſalem redoubla ſes pleurs ; les voûtes » du temple s'ébranlerent ; le Jourdain ſe trou- » bla, & tous les rivages retentirent du ſon de » ces lugubres paroles. *Comment eſt mort cet* » *homme puiſſant qui ſauvoit le peuple de l'Iſraël ?*

» Quel ſujet peut inſpirer des ſentimens plus » juſtes & plus touchans, qu'une mort ſoudaine » & ſurprenante, qui a ſuſpendu le cours de nos » victoires & rompu les plus douces eſpérances » de la paix ? Puiſſances ennemies de la France, » vous vivez, & l'eſprit de la charité chrétienne » m'interdit de faire aucun ſouhait pour votre » mort. Puiſſiez-vous ſeulement reconnoître la » juſteſſe de nos armes, recevoir la paix, que, » malgré vos pertes, vous avez tant de fois » refuſée, & dans l'abondance de vos larmes » éteindre les feux d'une guerre que vous avez » malheureuſement allumée ! A Dieu ne » plaiſe que je porte mes ſouhaits plus loin ; » les jugemens de Dieu ſont impénétrables. » Mais vous vivez, & je plains en cette chaire » un ſage & vertueux Capitaine, dont les inten- » tions étoient pures, & dont la vertu ſem- » bloit mériter une vie plus longue & plus » étendue. »

Flechier, né dans le dioceſe de Carpentras, en 1632, mourut en 1710.

DE LA RUE.

Le pere *la Rue*, Jéſuite, étoit en même temps poëte & orateur. Il avoit, comme *Flechier*, le mérite d'écrire en vers dans la langue d'*Horace* & de *Virgile*; mais il n'avoit pas négligé pour cela la langue des *Boſſuet* & des *Corneille*. On eſtime ſur-tout les oraiſons funebres de *la Rue*, parmi leſquelles on diſtingue celle du Duc de *Bourgogne*, éleve de *Fénélon*, & du Maréchal de *Luxembourg*, & du Maréchal de *Bouflers*. On ſait que celui-ci renouvella le trait de *Scipion*, qui, vainqueur à Carthage, voulut être ſimple Lieutenant en Aſie.

« Il ſouffroit, dit l'orateur, du peu de ſuc-
» cès de nos armes.... Le ſiege de Mons ayant
» fait naître l'occaſion d'une nouvelle bataille,
» il fut encore prêt à marcher; c'étoit prolon-
» ger ſa vie, que de lui donner lieu de la per-
» dre pour l'Etat. Mais en acceptant l'honneur
» de partager le péril, il refuſa celui de par-
» tager le commandement. Droits ſpécieux!
» préférences d'âge, de rang, jalouſies d'auto-
» rité! miſérables intérêts, ſource de tant de
» querelles entte des héros, vous ne préva-
» lutes jamais dans le cœur de celui-ci aux
» mouvemens de ſon zele. Il promit ſon bras,
» ſes conſeils, ſa vie s'il en étoit beſoin; mais
» ſous le même Général qui commandoit déja

» l'armée. Il eut beau cependant ſe dépouiller » de ſes titres, il les retrouva dans l'eſtime du » Général, dans le reſpect des Officiers, & dans » l'affection des ſoldats. Entre deux guerriers » pleins d'honneur, l'autorité devient com- » mune. »

Et au commencement de cet éloge funebre, après avoir parlé des honneurs entaſſés ſur la tête d'un ſeul homme. « Oublions ces ti- » tres vains qui ne ſervent plus qu'à orner la » ſurface d'un tombeau; ce n'eſt ni le marbre » ni l'airain qui nous font révérer les grands. » Ces monumens ſuperbes ne ſont qu'attirer » ſur leur cendre l'envie autrefois attachée à » leur perſonne, à moins que la vertu ne con- » ſacre leur mémoire & n'éterniſe, pour ainſi » dire, cette fauſſe immortalité qu'on cherche » inutilement dans les colonnes & dans les » ſtatues. »

La Rue a moins d'art, plus d'éloquence naturelle, mais auſſi moins d'éclat & moins d'imagination dans le ſtyle que *Flechier*; ſon ſtyle eſt négligé, tantôt familier & tantôt noble, & il ſera plutôt cité comme orateur que comme grand écrivain. Le plus ſouvent il jette & abandonne ſes idées ſans s'en appercevoir, & l'expreſſion naît d'elle-même. Cette négligence ſied bien aux grands mouvemens; mais l'ame de *la Rue* n'eſt point en général aſſez paſſionnée

pour ſoutenir toujours & colorer ſon langage.

Les ſermons de morale du P. de *la Rue* ne valent pas ſes oraiſons funebres & ſes panégyriques. On y trouve du vide, de la ſtérilité & de la ſéchereſſe. Souvent fort par les tours, il l'eſt ordinairement pour les choſes : il a pourtant de très-beaux ſermons, tels que ceux du *Pécheur mourant* & du *Pécheur mort.*

De la Rue, né à Paris en 1643, mourut en 1725.

CHEMINAIS.

On lira toujours avec plaiſir les ſermons du P. *Cheminais*, même après ceux de *Maſſillon.* Son ſtyle, plein de douceur & de molleſſe, ſuppoſe le plus heureux talent, & on trouve dans ſes ſermons beaucoup d'onction & de pathétique : il faut convenir cependant qu'il n'approfondit pas toujours ſon ſujet. On l'avoit obligé trop jeune à ſe livrer à l'exercice de la prédication ; il manquoit d'un fonds qui eût été néceſſaire, & qui l'eût rendu un des premiers orateurs de ſon ſiecle. La foibleſſe de ſa ſanté l'obligea de quitter la chaire à un âge où d'autres commencent d'y monter.

L'exhortation de *Cheminais* pour les priſonniers, eſt écrite avec autant d'onction que de ſimplicité ; mais les idées & les mouvemens oratoires n'y ſont jamais pouſſés juſqu'au ſublime.

« Je n'oſe vous repréſenter la derniere ex-
» trémité où ſont réduits quelques-uns d'entre
» eux, pour ne pas bleſſer votre délicateſſe : ſi
» vous croyez que j'ajoute à leurs miſeres,
» tranſportez-vous dans ces lieux d'horreur :
» donnez-vous à vous-même un ſpectacle ſi
» digne d'une ame chrétienne, vous qui, dans
» une comédie, dans un ſpectacle profane,
» avez le cœur ſi ſenſible à des malheurs ima-
» ginaires.... Ah ! du moins, ſi parmi le bruit
» des ſymphonies & des voix, je pouvois vous
» faire entendre les pitoyables accens de ces
» malheureux ; ſi leurs cris pouvoient percer
» juſqu'à vous, qu'auriez-vous à répondre à
» leurs reproches ? Vous paſſez agréablement
» des heures qui vous coûtent cher, & vous
» ne ſauriez, dites-vous, nous aſſiſter ? Ce que
» vous venez de donner à votre plaiſir auroit
» fait des heureux des ſemaines entieres ; mais
» vous n'auriez pas eu le plaiſir dont vous avez
» joui. Comptez-vous pour rien celui de ſoula-
» ger des miſérables ? Rendez-nous ce qui nous
» appartient : eſt-il poſſible que des hommes
» ſoient nés pour être ſi malheureux, tandis
» que les autres ſeront dans l'abondance ? ce
» n'eſt pas le deſſein de Dieu : que nous ſert-il
» de vivre parmi vous, ſi nous ſommes ainſi
» délaiſſés ?... Courez vîte aux priſons, Meſſieurs,
» faites des heureux ; rendez le mari à une

» femme affligée, le pere à des enfans aban-
» donnés ; eſſuyez des larmes qui coulent de-
» puis ſi long-temps ; remettez la ſérénité ſur
» des viſages pâles & languiſſans ; que le pauvre
» ſous ſa cabane, entouré de ſes enfans, béniſſe
» la main ſecourable qui a briſé ſes fers ; qu'ils
» vous regardent comme des ſauveurs ; que
» leurs cris percent juſqu'au ciel, & le forcent
» à vous être favorable.... Il eſt ſi beau de
» ſoulager les malheureux, & cela eſt ſi ca-
» pable de flatter une ame bien née, que c'eſt
» une bonté même à Dieu d'en avoir fait une
» vertu. »

MABOUL.

On a recueilli en un volume *in*-12 les oraiſons funebres de *Maboul*, Evêque d'Aleth. Il n'a pas la mâle vigueur de *Boſſuet ;* mais il eſt plus châtié & plus poli. Moins élégant que *Fléchier*, il eſt plus touchant & plus affectueux. S'il fait des antitheſes, elles ſont de choſes & non de mots. Plus égal que *Maſcaron*, il a les graces, la facilité, le ton intéreſſant du P. de *la Rue.*

L'oraiſon funebre du Duc & de la Ducheſſe de Bourgogne eſt pleine de ſentimens nobles & pathétiques.

Maboul naquit à Paris, & mourut à Aleth en 1723.

De SAURIN *& de quelques autres Miniſtres Proteſtans.*

Saurin eſt le plus éloquent de tous les Miniſtres Proteſtans (1) : il écrit avec chaleur & véhémence ; il ne cherche point à montrer de l'eſprit ; il ne perd point de vue ſon auditoire ; il pouſſe avec force ſes raiſonnemens, il ſait s'arrêter ; il eſt ému & il enflamme ; il a le mérite de l'orateur que la nature donne ; & il eût acquis le goût qui lui manque, s'il eût joint à l'étude des modeles le ſéjour de Paris. Nul orateur chrétien, ſi on excepte *Boſſuet*, n'a travaillé avec autant de ſoin & de ſuccès les péroraiſons de ſes diſcours. *Saurin* y ramene toujours l'idée de la mort : cet objet les rend auſſi lugubres que touchantes : elles ſont ordinairement en répétitions ; & ce retour des mêmes formules eſt très-propre à appliquer les réſultats d'un ſermon aux différentes claſſes des auditeurs.

Les ſermons de *Saurin* ſur la ſageſſe de *Salomon* & ſur le diſcours de *S. Paul* à *Félix* & à *Druſille*, me paroiſſent les chef-d'œuvres de cet orateur. On penſe communément qu'il

(1) V. Diſcours ſur l'Eloquence de la Chaire, par M. l'Abbé *Maury*.

ne s'eſt jamais permis des déclamations contre l'Egliſe Romaine ; mais quoiqu'il ſoit plus modéré que les autres Miniſtres Proteſtans, il ſe laiſſe quelquefois emporter par l'eſprit de parti.

Cet orateur s'éleve au niveau de *Démoſthene*, quand il parle de l'émigration des Proteſtans, ſur-tout quand il tonne contre *Louis XIV*. Il n'eſt jamais plus éloquent & plus ſublime qu'en exhalant ſa haine contre ce Monarque dont le nom revient ſans ceſſe dans ſes ouvrages. On connoît cette apoſtrophe : « Et toi, Prince redoutable, » que j'honorois jadis comme mon Roi, & » que je reſpecte encore comme le fléau du » Seigneur, &c. » *Saurin* finit ce morceau en diſant qu'il fait grace à *Louis XIV*.

Jamais orateur n'a imaginé rien de plus hardi que le dialogue de *Saurin* entre Dieu & ſon auditoire, dans ſon ſermon ſur le jeûne de 1706 : « Mon peuple, dit le Très-Haut, que t'ai-je » fait ? Ah ! Seigneur, que de choſes tu nous a » faites ? Chemins de Sion couverts de deuil, » &c., &c., &c. répondez, & dépoſez ici » contre l'Eternel. » La longue énumération des malheurs des Proteſtans, qui précede ces dernieres paroles, leur donne une énergie qui fait friſſonner juſqu'au moment où *Saurin* s'arrête pour juſtifier la Providence. Dans ſon ſermon ſur le mépris de la vie, il ſe jette dans une digreſſion qui paroît d'abord un écart bizarre,

mais qui amene auſſi-tôt un mouvement ſublime.
« Un Auteur a publié un livre dont le titre eſt
» bien ſingulier. Ce titre eſt *Rome ſouterraine ;*
» titre plein d'inſtruction & de vérité, qui
» enſeigne à cette Rome qui frappe les ſens,
» qu'il y a une autre Rome de mort, une autre
» Rome enſevelie ; image naturelle de ce que
» Rome vivante doit être un jour. Mes freres,
» je vous préſente aujourd'hui un pareil objet ;
» je vous préſente votre république, non pas
» telle que vous la voyez, compoſée de ſou-
» verains, de généraux, de chefs de famille ;
» ce n'eſt que la ſurface de votre république ;
» mais je voudrois tracer à vos regards l'inté-
» rieur de cette république, la république ſou-
» terraine ; car il y a une autre république
» ſous vos pieds. Deſcendons-y, parcourons ces
» tombeaux qui ſont dans le ſein de la terre ;
» levons la pierre : qu'y voyons-nous ? Quels
» habitans, mon Dieu ! quels citoyens, quelle
» république ! »

Une oppoſition ſinguliere, une ligne de ſépa-ration bien marquée, ont diſtingué juſqu'ici les prédicateurs catholiques des prédicateurs réformés François. On n'a pas aſſez réfléchi ſur deux différences générales qui exiſtent entre les plus habiles orateurs de l'une & l'autre communion. La premiere porte ſur les ſujets que traitent les réformés, & ſur la connexion de

leurs ſujets avec les paroles de l'Ecriture qu'ils prennent pour texte. La ſeconde différence plus capitale eſt dans la maniere même dont ils traitoient leurs ſujets. On ſait que les Proteſtans ſont obligés de diſcuter des matieres de controverſe dans leurs ſermons. Les plus célebres d'entr'eux, les *Claude*, les *Duboſc*, les *Daillé*, les *Meſtrezat*, les *Alix* y ont déployé toutes les richeſſes du ſtyle, de l'eſprit, de l'éloquence, & ſur-tout de l'érudition & du ſavoir que leur ſiecle a dû admirer. On ignore comment les *Boſſuet* eux-mêmes, les *Flechier*, les *Bourdaloue*, les *Maſſillon* auroient approfondi, ſimplifié & ſur-tout embelli ces matieres ingrates par elles-mêmes, ſi les circonſtances où ils ſe ſont trouvés ne les euſſent pas diſpenſés de les porter en chaire. Malgré ces difficultés, les Proteſtans ont eu pluſieurs prédicateurs eſtimables. *Beauſobre* a dans ſes ſermons beaucoup de préciſion & de fineſſe ; l'*Enfant*, la ſimplicité évangélique, jointe à tout l'eſprit qui la rend plus agréable & plus attachante ; *Lullin*, une grande douceur, des graces ſimples & faciles ; enfin M. *Erman*, Paſteur de l'Egliſe de Berlin, nous ſemble avoir réuni ces différentes qualités, & mériter le ſecond rang après *Saurin*.

Saurin, né à Nîmes en 1677, mourut à La Haye en 1730.

MASSILLON.

Maſſillon fut maîtriſé par la ſenſibilité de ſon cœur, comme *Bourdaloue* l'avoit été par la rapidité de ſon eſprit : en écoutant ce dernier, il dit : Je ne prêcherai pas de cette maniere. Il ſentoit que c'étoit ſur-tout dans le cœur qu'il falloit porter la religion & la morale, & que cette dialectique continuelle étoit plutôt un vice qu'une perfection dans la raiſon même.

Maſſillon comprit, dit M. de *la Cretelle*, que dans un ſiecle extrêmement poli, on n'a plus de priſe ſur les hommes que par la ſéduction des arts, & qu'il faut flatter leur goût pour arriver à leur cœur. Il ne négligea point les charmes du ſtyle ; il en embellit cette onction qu'il puiſoit dans la douceur de ſon ame. Il ſentit en même temps que l'auguſte & important miniſtere qu'il alloit remplir, pouvoit ſe dégrader par le ſoin de plaire : il le corrigea donc par quelque choſe de pur & de ſérieux, qui ſe fait toujours ſentir dans ſes diſcours. On voit ſans ceſſe qu'une ſi belle diction ſort d'un cœur touché, que ce ſont des ſentimens vrais qui la parent & l'animent ; qu'elle a été plutôt un heureux inſtrument dans les mains de l'orateur, que l'objet des complaiſances de ſon amour-propre. La diction la plus nue ne pourroit avoir un air plus ſincere & plus modeſte : ſes attraits

paroiſſent encore plus appartenir au doux ſentiment de la vertu qu'à la perfection de l'art; & c'eſt par-là qu'elle trouve ſi peu de réſiſtance pour s'inſinuer dans le cœur.

La richeſſe & l'élégance ne forment pas ſeules l'éloquence & le ſtyle de *Maſſillon*. Ses diſcours offrent auſſi de la grandeur & de l'énergie. Il eſt même arrivé à la plus ſublime éloquence dans ſon ſermon du petit nombre des élus. Quand il prêcha pour la premiere fois ce ſermon, il y eut un endroit où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire : preſque tout le monde ſe leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de ſurpriſe fut ſi fort qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau ; le voici :

« Je ſuppoſe que ce ſoit ici notre derniere » heure à tous, que les cieux vont s'ouvrir ſur » nos têtes, que le temps eſt paſſé, & que » l'éternité commence, que Jéſus-Chriſt va pa- » roître pour nous juger ſelon nos œuvres, & » que nous ſommes tous ici pour attendre de » lui l'arrêt de la vie ou de la mort éternelle ; » je vous le demande, frappé de terreur » comme vous, ne ſéparant point mon ſort du » vôtre, & me mettant dans la même ſituation » où nous devons tous paroître un jour devant » Dieu notre juge ; ſi Jéſus-Chriſt, dis-je, paroiſſoit

» paroiſſoit dès à préſent pour faire la terrible » ſéparation des juſtes & des pécheurs, croyez-» vous que le plus grand nombre fût ſauvé ? » croyez-vous que le nombre des juſtes fût » au moins égal à celui des pécheurs ? croyez-» vous que s'il faiſoit maintenant la diſcuſion » des œuvres du plus grand nombre qui eſt » dans cette Egliſe, il trouvât ſeulement dix » juſtes parmi nous ? en trouveroit-il un ſeul ? »

Le tableau de la mort du pécheur, dans le ſermon qui porte ce titre, offre les qualités dominantes de *Maſſillon* dans toute leur perfection.

« Alors le pécheur mourant ne trouvant plus » dans le ſouvenir du paſſé que des regrets qui » l'accablent ; dans tout ce qui ſe paſſe à ſes » yeux, que des images qui l'affligent ; dans » la penſée de l'avenir, que des horreurs qui » l'épouvantent ; ne ſachant plus à quoi avoir » recours, ni aux créatures qui lui échappent, » ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes » qui ne ſauroient le délivrer de la mort, ni » au Dieu juſte qu'il regarde comme un en-» nemi déclaré, dont il ne doit plus attendre » d'indulgence, *il ſe roule dans ſes propres hor-» reurs* ; il ſe tourmente, il s'agite pour fuir la » mort qui le ſaiſit, ou du moins pour ſe fuir » lui-même ; *il ſort de ſes yeux mourans, je » ne ſais quoi de ſombre & de farouche*, qui

» exprime les fureurs de ſon ame ; *il pouſſe* » *du fond de ſa triſteſſe* des paroles entrecou- » pées de ſanglots, qu'on n'entend qu'à demi, » & qu'on ne ſait ſi c'eſt le déſeſpoir ou le » repentir qui les a formées. Il jette ſur un Dieu » crucifié des regards affreux, & qui laiſſent » douter ſi c'eſt la crainte ou l'eſpérance, la » haine ou l'amour qu'ils expriment : il entre » dans des ſaiſiſſemens où l'on ignore ſi c'eſt le » corps qui ſe diſſout, ou l'ame qui ſent l'ap- » proche de ſon juge : il ſoupire profondément, » & l'on ne ſait ſi c'eſt le ſouvenir de ſes crimes » qui lui arrache ces ſoupirs, ou le déſeſpoir » de quitter la vie ; enfin, au milieu de ces » triſtes efforts, ſes yeux ſe fixent, ſes tràits » ſe changent, ſon viſage ſe défigure, ſa bouche » livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout ſon eſ- » prit frémit ; & par ce dernier effort, ſon » ame infortunée s'arrache comme à regret de » ce corps de boue, tombe entre les mains de » Dieu, & ſe trouve ſeule aux pieds du Tri- » bunal redoutable. »

Qui croiroit qu'un ſi beau talent porte en lui-même un défaut capital & continuel, celui de s'appeſantir toujours ſur la même idée & ſur le même ſentiment ? Mais ce défaut dans *Maſſillon*, tenant à ſon talent même, ſe laiſſe à peine appercevoir, tant que le talent eſt dans ſa force & ſa plénitude ; & c'eſt ce qui diſtingue

Maſſillon des écrivains qui pechent par le même endroit. Il corrige en quelque ſorte cette foibleſſe de ſon eſprit par la pureté de ſon cœur : on ne peut appercevoir l'une ſans l'autre ; on croit que c'eſt innocemment qu'il embellit trop ſon objet ; d'ailleurs il choiſit ſi bien les nouvelles nuances ſous leſquelles il reproduit ſon idée ; & il a tant d'abondance & de grace dans le long épanchement de ſes ſentimens, qu'on lui ſauroit ſouvent mauvais gré d'adopter une marche plus rapide ou plus féconde. *Maſſillon* avoit un eſprit trop juſte & trop heureux pour l'avoir ſtérile. S'il a un grand nombre de ſermons médiocres, & ſi dans ces ſermons, ſon ſtyle eſt tout-à-fait languiſſant, ce n'eſt pas qu'il ait manqué de fond, mais c'eſt qu'il ne s'eſt pas aſſez défié de ſa facilité.

LA COLOMBIERE ET GIROUST.

La Colombiere, Jéſuite, avoit l'eſprit fin & délicat, & on le ſent malgré l'extrême ſimplicité de ſon ſtyle, dit l'Abbé *Trublet* en parlant de ſes ſermons publiés en 6 vol. *in*-8. Il a l'onction du P. *Cheminais*, mais avec plus de feu. Tout dans ſes ſermons reſpire la piété la plus tendre & la plus vive. Je n'en connois point même qui ait ce mérite dans un degré égal, & qui ſoit plus dévot ſans petiteſſe. Le ſtyle de *la Colombiere* n'eſt pas toujours pur.

Girouſt, autre Jéſuite, avoit une éloquence forte & naturelle ; l'onction fait ſon principal caractere : on ſouhaiteroit que ſes raiſonnemens euſſent plus de profondeur, & ſon ſtyle moins de négligence.

Girouſt, né à Beaufort en 1641, mourut en 1689. Le P. *la Colombiere* mourut en 1682, âgé de 41 ans.

LA ROCHE ET MOLINIER.

On a de *la Roche*, Oratorien, ſix volumes de ſermons & deux de panégyriques. Ses ſermons ſont ſolides, & l'Evangile n'y eſt pas défiguré par le vernis de nos orateurs à la mode. Ils ſont écrits avec nobleſſe & avec élégance. Il excelloit principalement dans les panégyriques.

Maſſillon ayant entendu *Molinier*, dit : *qu'il ne tenoit qu'à lui d'être le prédicateur du peuple ou des grands.* Il eſt certain que lorſqu'il travailloit ſes diſcours, il égaloit nos plus célebres orateurs ; mais il comptoit trop ſur ſa facilité, & il ne modéroit pas aſſez l'impétuoſité de ſon imagination : on a de lui quatorze volumes de ſermons & de panégyriques. Ces diſcours ſont la production d'un heureux génie, qui s'exprime avec beaucoup de feu, d'énergie, de dignité & de naturel. Il ne lui manquoit que le goût. Son ſtyle eſt incorrect, inégal & défiguré par des termes communs.

La Roche, né dans le dioceſe de Nantes, mourut en 1711, à 55 ans. *Molinier* fut auſſi Oratorien. Il étoit d'Arles, & mourut en 1745, âgé de 70 ans.

SEGAUD.

On trouve dans les ſermons du P. *Segaud*, Jéſuite, un grand fond d'inſtruction, beaucoup d'élégance & d'énergie, & ſur-tout cette onction qui pénetre l'ame & qui la diſpoſe à profiter des vérités évangéliques. Parmi ſes ſermons, on eſtime ſur-tout *le Pardon des injures*, *les Tentations*, *le Monde*, *la Probité.*

LA TOUR DU PIN.

Nous avons ſix volumes de panégyriques de l'Abbé de *la Tour du Pin.* Ils ne ſont point exempts de cenſure, ſoit pour l'application forcée des paſſages de l'Ecriture, ſoit pour avoir outré quelquefois les caracteres, à deſſein d'établir entre différens Saints des comparaiſons abſolument étrangeres à la grandeur de ſes héros, & au mérite même du panégyrique, ſoit pour quelques antitheſes favorites; mais ſes beautés éclipſent ſes défauts. Ses diſcours ſont l'ouvrage d'un prédicateur véritablement éloquent, d'une imagination noble & brillante, d'un eſprit orné, d'un ſentiment vif & pathétique. Nous ne ſavons auquel de nos orateurs François le com-

parer. Il eſt plus neuf, plus varié, plus vif que la plupart ; mais il lui manque peut-être d'autres qualités plus eſſentielles.

Ce qu'on ne ſauroit trop louer dans cet Auteur, c'eſt ſon art de faire l'abrégé des actions & des vertus des Saints qu'il célebre. Il ne ſe permet point de ces écarts qui entraînent loin du ſujet, & affoibliſſent dans le tableau l'intérêt de la figure dominante.

Nous rapporterons le portrait de Cromwel, qu'on pourra comparer à celui qu'en a fait *Boſſuet.*

« Un ſeul homme, par l'abus de la religion, que » n'a-t-il pas fait en Angleterre? Au milieu des trou- » bles que la religion avoit fait naître, il s'en dé- » clare le protecteur : il en a paru le modele, tandis » qu'il n'avoit qu'un zele fanatique & de trom- » peuſes vertus. Eſprit pacifique en apparence, » réellement factieux ; remuant, lorſqu'il pa- » roiſſoit tranquille, hardi, mais prudent, am- » bitieux, mais aſſez politique pour affecter » la modération & le déſintéreſſement ; habile » à s'inſinuer dans les cœurs pour les gagner, » plus habile à prévenir les eſprits pour les maî- » triſer ; affable & perfide, toujours entrepre- » nant, toujours diſſimulé, également propre » à ſurprendre les foibles, à flatter les inquiets, » à perſuader les uns & les autres par l'amour » de la liberté, par le zele de la religion.

» Hypocrite séditieux, il osa porter ses vues » jusque sur la couronne, & ne réussit que » trop à montrer à l'Angleterre surprise, à » l'Europe étonnée, un Monarque sur l'échaf- » faud, & le persécuteur de son Roi, devenu » plus que Roi lui-même, sans en porter le » nom. Voilà les horribles excès qu'enfante l'abus » de la religion. »

LE P. NEUVILLE.

Le P. *Neuville* est admirable dans l'économie & la distribution de ses sujets. Ses plans sont réguliers & tracés avec netteté & avec précision. Il est clair & méthodique dans l'ordre, la marche & l'enchaînement de ses preuves. Ses raisonnemens ont de la force, de la solidité, de la profondeur. Ses pensées sont justes & vraies, & en même temps ingénieuses & délicates. L'abondance de ses idées va jusqu'à la profusion, & la richesse de ses expressions dégénere souvent en luxe. Ses portraits & ses peintures des mœurs sont d'une vérité frappante & d'un éclat à éblouir; mais trop de recherche & trop d'esprit les déparent. Son style est en général harmonieux, arrondi, coulant & rapide. Il a même en certains endroits de la pompe & de la majesté; mais il est quelquefois incorrect, diffus & lâche. La symétrie trop marquée de ses périodes, le retour trop fréquent

des mêmes chûtes, le rendent ſouvent monotone. Cet orateur fait un uſage fréquent de l'énumération ; les penſées perdent en force ce qu'elles gagnent en développement ; & d'ailleurs le retour continuel de la même figure, amene néceſſairement le dégoût & la ſatiété. On regarde comme ſes meilleurs ſermons ceux ſur *le Jugement dernier*, ſur *la Fête de la Touſſaint*, ſur *la parole de Dieu*, *&c.* Le P. *Neuvil'e* a peut-être mieux réuſſi dans le panégyrique. La pompe, la magnificence de ſon ſtyle, le brillant de ſon coloris, le caractere de ſon génie naturellement porté vers l'agrément, tout contribuoit à le rendre ſupérieur dans ces ſortes de diſcours qui admettent tous les ornemens de l'éloquence.

Nous rapporterons un morceau de ſon ſermon ſur le Jugement dernier.

« Déployant la force de ſon bras, J. C. » établira par la puiſſance cet empire de Dieu » qu'il vouloit établir par la douceur. Sa voix » retentit de l'orient à l'occident, du midi au » ſeptentrion. Elle appelle ce qui n'eſt plus, tout » ce qui a été l'entend & lui répond. Les cendres » de tant de millions d'hommes ſe raniment » tout-à-coup & ſortent des entrailles de la » terre. Un inſtant réunit ce que la diſtance des » temps avoit ſéparé. Tous les âges ſe raſſem- » blent en un ſeul jour, tous les peuples ne

» compoſent qu'un peuple.... Ah ! Chrétiens, ſi
» pour peindre la grandeur de Dieu, les Pro-
» phetes l'appellent le Dieu des armées ; ſi,
» pour en concevoir l'idée la plus ſublime, il
» ſuffit de penſer qu'il préſide à cette juſtice
» ſanglante que ſe font les Souverains ; qu'il
» tient en ſa main le ſort des batailles & les
» rênes des empires : que penſerons-nous lorſ-
» que nous le verrons, je ne dis plus briſer
» les ſceptres, renverſer les trônes, mais enſe-
» velir les empires & les monarchies ſous les
» ruines du monde ; ſe jouer du ciel & de la
» terre, avec autant de facilité que le vent ſe
» joue des feuilles qu'il emporte & diſperſe dans
» les airs ? Avec quelle majeſté ce Dieu vain-
» queur régnera ſur les débris du monde ! Le
» jour & la nuit, le ſoleil & l'aurore ſont ſon
» ouvrage ; tout parle de lui dans l'univers : cette
» voix ne ſe fait point aſſez entendre dans le
» tumulte de nos paſſions. Les aſtres vont parler
» un autre langage ; & la nuit éternelle dans
» laquelle ils rentrent nous inſtruira ; &, s'il
» eſt permis de parler ainſi, elle nous éclairera
» mieux que leur lumiere. »

Il y a dans ce morceau des traits ſublimes ; tel eſt celui-ci. *Sa voix appelle ce qui n'eſt plus ; tout ce qui a été l'entend & lui répond.*

L'Abbé POULE.

Ce qui caractériſe l'Abbé *Poule*, c'eſt la rapidité & la multitude des mouvemens qui animent ſon ſtyle. Son éloquence eſt féconde & entraînante ; ſon expreſſion brillante & facile plaît à l'imagination ; ſa ſenſibilité parle au cœur, & ſes diſcours, quoique doués des charmes de l'action, ſe font lire avec le plus vif intérêt. Ils offrent tous de grandes beautés ; mais on regarde comme ſes chef-d'œuvres l'*Exhortation en faveur des Enfans-trouvés* ; & celle *ſur l'aumône*, dont nous rapporterons la péroraiſon, qui eſt une des plus belles qu'on puiſſe citer.

Jamais, depuis *Maſſillon*, le miniſtere de la parole évangélique n'a été exercé avec une éloquence plus perſuaſive & plus brillante. La diction de l'Abbé *Poule* n'eſt pas toujours auſſi pure & auſſi naturelle que celle de *Maſſillon* : on peut lui reprocher d'avoir défiguré quelquefois ſes grandes images par des graces affectées, des antitheſes, des énumérations ſymétriques ; mais ces taches légeres diſparoiſſent devant le génie oratoire qui brille dans ſes ouvrages, & n'empêchent pas qu'il ne doive être mis au rang des modeles de l'éloquence de la chaire.

« Il me ſemble en ce moment entendre la » voix de Dieu qui me dit, comme autrefois

» au Prophete : Prêtre du Dieu vivant, que
» voyez-vous ? Seigneur, je vois, & je vois
» avec conſolation un nombre prodigieux de
» grands, de riches émus, touchés, pour la
» premiere fois, du ſort des miſérables. Paſſez à
» un autre ſpectacle ; percez ces murs, percez
» ces voûtes, que voyez-vous ? Une foule d'in-
» fortunés, plus malheureux peut-être que cou-
» pables. Ah ! j'entends leurs murmures confus ;
» ces plaintes de la miſere délaiſſée, ces gé-
» miſſemens de l'innocence méconnue, ces hur-
» lemens du déſeſpoir, qu'ils ſont perçans ! Mon
» ame en eſt déchirée. Deſcendez, que trouvez-
» vous ? une clarté funebre, des tombeaux pour
» habitation, l'enfer au-deſſous : une nourriture
» qui ſert autant à prolonger les tourmens que
» la vie, un peu de paille éparſe çà & là, quel-
» ques hâillons, des cheveux hériſſés, des re-
» gards farouches, des voix ſépulcrales qui, ſem-
» blables à la voix de la Pythoniſſe, s'exhalent
» en ſanglots comme de deſſous terre ; les con-
» torſions de la rage, des fantômes hideux ſe
» débattant dans des chaînes, des hommes....
» l'effroi des hommes. Suivez ces victimes dé-
» ſolées juſqu'au lieu de leur immolation, que
» découvrez-vous ? La mort au milieu d'un peu-
» ple immenſe, la mort ſur un échaffaud, ar-
» mée de tous les inſtrumens de la douleur &
» de l'infamie ; elle frappe : quelle conſter-

» nation de toute parts ! Quelle terreur ! Un
» ſeul cri, le cri de l'humanité entière. Point
» de larmes. Comparez à préſent ce que vous
» avez vu de part & d'autre, & concluez
» vous-même. Seigneur, plus je conſidere atten-
» tivement, & plus je trouve que la compen-
» ſation eſt exacte ; je vois un protecteur pour
» chaque opprimé, un riche pour chaque pau-
» vre, un libérateur pour chaque captif ; ils ſont
» même preſqu'en préſence les uns des autres.
» Il n'y a entre deux qu'un mur & le cœur des
» riches. Un prodige de votre grace, ô mon
» Dieu ! & la charité ne fera bientôt plus de
» ces deux viſions qu'une ſeule viſion. Le pro-
» dige s'opere, les riches nous abandonnent, ils
» ſe précipitent vers les priſons, ils fondent
» dans les cachots ; il n'y a plus de malheureux,
» il n'y a plus de débiteurs, il n'y a plus de
» pauvres. Reſtent ſeulement quelques criminels
» dévoués au glaive de la juſtice pour l'intérêt
» génér[illegible] la ſoci[illegible] dont ils ont violé les loix
» les [illegible] du moins conſolés, mais
» [illegible] à recevoir leur ſupplice
[illegible], & leur mort même en
[illegible]. Ces monſtres vont mou-
[illegible]'en eſt fait ; a[illegible]ches
tous ces objets [illegible] qui
[illegible]umanité ont di[illegible]ne vois
[illegible]eux ouverts, o[illegible]iſes ces

» ames véritablement divines, puiſqu'elles ſont » miſéricordieuſes, dignes de régner éternelle- » ment avec vous. O le rédempteur des captifs! » ô le conſolateur des affligés! ô le pere des » pauvres! ô le Dieu des miſéricordes! »

De quelques autres Orateurs ſacrés.

Comme il ſeroit trop long de donner une notice particuliere de tous les Orateurs ſacrés, nous raſſemblerons dans cet article tous ceux qui méritent d'être connus.

Les peres *Hubert*, *du Frenil* & *Pacaud* de l'Oratoire ſe ſont diſtingués par une éloquence ſolide, ſans ſéchereſſe & ſans affectation. Ils avoient le talent de bien expoſer les myſteres de la religion, & de faire aimer la morale.

Le pere *de la Boiſſiere*, de la même Congrégation, eſt quelquefois trop brillant & manque de profondeur; mais il plaît par la beauté & la vivacité des images, par des penſées délicates, par des peintures ingénieuſes, mais fidelles de nos mœurs.

Les peres *André* & *Gaſpar Terraſſon*, confreres de *la Boiſſiere*, ont une éloquence douce & naturelle. Ennemis de toute enflure & de toute

affectation, ils ne brillent que par des beautés nées du sujet, & avouées de la raison.

Le pere *Perussant*, Jésuite, n'offre point dans ses discours des métaphores agréables, des portraits brillans, des descriptions fleuries, des traits saillans, des chûtes épigrammatiques; mais on y trouve les maximes de l'Evangile rendues d'une maniere instructive & touchante.

Le caractere du pere *Griffet*, formé sur celui de *Bourdaloue*, est de ne s'écarter jamais de la morale chrétienne, d'y ramener tous ses sujets, & de faire de chaque sermon un petit traité de morale, complet en son genre. Sa composition, sans être négligée, sent peu le cabinet.

Le pere *le Chapelain* est un des plus célebres prédicateurs que les Jésuites aient eu dans ces derniers temps. On trouve en général dans ses sermons cette élévation qui étonne, cette force de raisonnemens qui subjugue, une éloquence vive & naturelle, un style pur, une marche noble & simple, des plans bien saisis, bien remplis; ce caractere neuf, original, qui seul distingue le génie & fait vivre les ouvrages.

On a de l'abbé *le Prévôt* un volume d'oraisons funebres; on y rencontre quelquefois de

ces grands traits dignes des beaux jours de l'éloquence Françoiſe ; mais le ſtyle ne répond pas toujours à cette élévation.

La juſteſſe, l'élégance, la pureté du langage caractériſent les ſermons de l'abbé *Anſelme* ; mais il manque de cette chaleur & de cette force néceſſaire pour perſuader.

On peut faire les mêmes reproches aux panégyriques des Saints, de l'abbé *Trublet.*

Il y a des orateurs qui ſont plus poétiques qu'éloquens. Des images, des figures, de la magnificence dans le ſtyle ; ce n'eſt pas de l'éloquence à proprement parler, c'eſt plutôt de la poéſie. Tels ſont les ornemens que M. l'abbé *de la Tour*, écrivain original, a employés dans ſes panégyriques.

M. *Poncet de la Riviere*, ancien Evêque de Troyes, ſemble avoir pris *Flechier* pour modele ; ſon ſtyle eſt rapide & ſaillant, harmonieux & précis, & il ſaiſit heureuſement l'enſemble d'un ſujet.

M. l'abbé *Clément* a un caractere propre, un genre particulier qui le diſtingue ; il réunit beaucoup de force, de nobleſſe, de préciſion & de mouvement.

De quelques Orateurs vivans.

M. *l'Abbé* BOISMONT.

La fécondité des idées, les mouvemens & la rapidité du ſtyle, la nobleſſe & la vivacité des images, la philoſophie & le ſentiment, diſtinguent les oraiſons funebres de M. l'Abbé *Boiſmont*, & en particulier ſon panégyrique de *Saint-Louis*; mais on lui reproche trop d'apprêt, de maniere & de monotonie, & ſur-tout un amour exceſſif pour l'anthiteſe & le bel eſprit. Ce défaut bleſſe d'autant plus dans cet orateur, qu'il ſe donne plus de peine pour ſe procurer cette reſſource, que pour enfanter des beautés ſimples, mâles & vraies. Ces défauts ſe font moins remarquer dans ſon oraiſon funebre du *Dauphin*, & dans le diſcours de charité qu'il prononça en 1781.

Nous rapporterons le tableau des ſoulagemens & des conſolations qu'un vertueux Paſteur fait répandre dans l'ame des malheureux habitans des campagnes.

« Tranſportons-nous dans les campagnes, » voyons la miſere dans ſon domaine. Qu'ap- » percevons-nous dans ces hameaux confuſé- » ment épars? Une ſolitude morne, une nature » triſte & languiſſante, des toits délabrés, des » maiſons de boue, où la lumiere ſemble ne » pénétrer

» pénétrer qu'à regret ; par-tout la diſette &
» le beſoin ſous les formes les plus hideuſes & les
» plus dégoûtantes... Contemplez cette mere
» pâle, livide, ſoutenant d'une main un enfant
» couvert de haillons, & preſſant de l'autre, ſur
» ſon ſein décharné, l'infortuné qui vient de
» naître. Conſidérez ce pere de famille accablé
» des fatigues du jour, fixant des yeux éteints
» ſur ſes foyers ſombres & humides... Il revoit
» ce qu'il a de plus cher, & le ſourire n'eſt
» point ſur ſes levres ! ſes forces défaillantes ne
» ſeront réparées que par un aliment groſſier,
» détrempé de ſueur & de larmes ; l'eſpérance
» n'a point pour lui d'heureux ſonges ; à peine
» lui promet-elle la vie, c'eſt-à-dire cette affreuſe
» ſucceſſion de travaux & de peines qui le con-
» ſument... Quel pouvoir retient tout ce peuple
» frémiſſant dans ſes chaînes ? Celui de la Reli-
» gion : ſemblables, en quelque ſorte, au ſer-
» pent myſtérieux, dont la vue guériſſoit les
» Iſraëlites au milieu du déſert, nos temples
» ont le même charme pour ces cœurs déſolés ;
» ils les regardent comme des aſyles de conſo-
» lation & des garans de miſéricorde. Où fui-
» roient-ils pour ſe dérober à ce ciel de fer
» qui peſe ſur leurs têtes ? Dans nos villes... ?
» L'orgueil les méconnoît, le luxe les repouſſe :
» ah ! du moins dans ces temples ruſtiques, dé-
» corés par la ſeule préſence de la Divinité qui les

» remplit, ils trouvent des freres, des malheu-
» reux qui leur reſſemblent : que dis-je ? ils
» trouvent plus, ils y trouvent un pere. Ce
» paſteur ſur lequel la politique peut-être ne
» daigne pas abaiſſer ſes regards, ce miniſtre
» relégué dans la pouſſiere & l'obſcurité des
» campagnes : voilà l'homme de Dieu qui les
» éclaire, & l'homme de l'état qui les calme ;
» ſimple comme eux, pauvre avec eux, parce que
» ſon néceſſaire même devient leur patrimoine,
» il les éleve au-deſſus de l'empire du temps, pour
» ne leur laiſſer ni le deſir de ſes trompeuſes pro-
» meſſes, ni le regret de ſes fragiles félicités. A ſa
» voix, d'autres cieux, d'autres tréſors s'ouvrent
» pour eux : à ſa voix, ils courent en foule aux pieds
» de ce Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu,
» leur éternel héritage, qui doit les venger de cette
» exhérédation civile à laquelle une Providence
» qu'on leur apprend à bénir, les a dévoués. Les
» ſubſides, les impôts, les loix fiſcales, les élé-
» mens même fatiguent leur triſte exiſtence.
» Dociles à cette voix paternelle qui les raſ-
» ſemble, qui les ranime, ils tolerent, ils ſup-
» portent, ils oublient tout : je ne ſais quelle
» onction puiſſante s'échappe de nos tabernacles ;
» le ſentiment toujours actif de cette autre vie
» qui les attend, adoucit toutes les amertumes
» de la vie préſente : ah ! la foi n'a point de
» malheureux ! Ce myſtere de miſéricorde, ce

» traité de protection & de paix qui se renou-
» velle dans la priere publique entre le ciel &
» la terre, tout les remue, tout les attendrit dans
» nos temples; ils gémissent, mais ils espérent &
» ils en sortent consolés. »

Comme l'élégance & la pureté du style s'unissent au sentiment dans cette tirade ! La belle expression que celle de l'*exhérédation* civile des habitans des campagnes ! *Ah ! la foi n'a point de malheureux*, est encore un de ces traits qu'on ne sauroit trop admirer.

M. DE BEAUVAIS.

Monsieur *de Beauvais*, ancien Evêque de *Sénez*, paroît réunir les grandes parties qui constituent l'orateur; une imagination forte, élevée, une ame sensible qui connoît les sources du pathétique, une dialectique pressante, un style noble, abondant, facile, que ne dépare ni le cliquetis des anthitèses, ni la recherche des jolies phrases, ni toutes les scintillations mesquines du bel esprit.

On regarde comme le chef-d'œuvre de cet orateur, son oraison funebre de M. *de Broglie*, Evêque de Noyon : nous rapporterons une partie de l'exorde.

» *Doleo super te, frater mi Jonatha.* Ainsi David
» exprimoit sa douleur à la mort d'un jeune
» Prince qu'il chérissoit comme son frere. *Doleo su-*
» *per te, frater mi Jonatha, decore nimis & amabilis.*

» O mon reſpectable ami! ô mon aimable frere!
» qu'il me ſoit permis de vous donner auſſi ce
» tendre nom : l'amitié avoit rempli l'intervalle
» qui nous ſéparoit ; ce n'eſt point à une ombre
» vaine que j'adreſſe mes ſoupirs ; hélas ! mes
» yeux ne vous voient plus ; mais ma raiſon,
» mais ma foi m'aſſurent que vous vivez toujours
» dans une ame immortelle. Mais je puis croire
» qu'en ce moment vous nous voyez, vous nous
» entendez, & que votre ame eſt comme pré-
» ſente à vos obſeques. Regardez les perſonnes
» qui vous ſurvivent, les plus cheres raſſemblées
» autour de votre ſépulcre ; recevez les hom-
» mages & les larmes que nous vous offrons en
» préſence de votre peuple, ô vous dans qui
» j'exiſtois plus que dans moi-même ! vous dont
» la gloire & la vertu devoient faire le bonheur
» de ma vie! O vous qui m'avez donné juſqu'à
» la fin des témoignages ſi touchans de votre
» affection, vous que j'aimois comme aimoit
» Jonatha, comme une mere aime ſon fils unique.
» *Sicut mater amat filium unicum, ita ego te dili-*
» *gebam.* Un éloge funebre, étoit-ce là le monu-
» ment que je devois vous dédier de ma recon-
» noiſſance & de ma tendreſſe? Eh! comment
» ma voix pourra-t-elle prononcer ce déplorable
» diſcours? Mon Dieu, vous ne condamnez pas
» mon trouble & ma déſolation ſur le tombeau
» d'un ami ſi cher ; Jéſus lui-même a frémi, il

» s'eſt troublé, il a pleuré ſur le tombeau de » celui qu'il avoit aimé. Mais daignez ſecourir » ma foibleſſe ; ne permettez pas que j'oublie » dans ma douleur la ſainte conſtance qui doit » ſoutenir toujours un Miniſtre de votre divine » parole. »

Je ne ſais ſi l'amitié a jamais parlé d'une voix plus touchante. Combien l'onction religieuſe ajoute ici à l'expreſſion de la ſenſibilité !

On ſait que chaque orateur a ſes figures de prédilection ; mais lorſqu'on n'en fait pas un uſage modéré, ce ſont toujours de brillans défauts. On a remarqué que les figures favorites de M. de *Beauvais* ſont l'apoſtrophe & l'exclamation. Leur retour, quelquefois trop fréquent, jette de la monotonie dans ſa diction.

M. *l'Abbé* MAURY.

Si quelque choſe demande toutes les reſſources de l'eſprit & de l'éloquence, c'eſt ſans doute d'avoir à traiter un ſujet déja traité par une foule d'orateurs. Auſſi, dans cette multitude de panégyriques qui ſe renouvellent tous les ans en l'honneur de Saint Louis, à peine en a-t-on diſtingué un petit nombre dont le ſouvenir ſe ſoit conſervé parmi les connoiſſeurs. L'on peut citer entr'autres celui que prononça l'Abbé *Séguis* ; celui de M. l'Abbé de *Vauxcelles*, morceau plein d'élégance, de grace & de douceur, &

qui ſe rapprochoit beaucoup de la maniere de *Maſſillon;* celui de M. l'Abbé *Couturier*, remarquable par la nobleſſe & l'élévation, & qui avoit quelquefois le ton de *Boſſuet.*

Le panégyrique de Saint Louis par M. l'Abbé *Maury*, dit l'Auteur de l'Année littéraire, eſt un des meilleurs qui ait été prononcé à l'Académie Françoiſe. L'orateur fait connoître ce grand Prince à ceux qui croyoient être le plus inſtruits de l'hiſtoire de ſon regne, & le fait eſtimer de ceux même qui avoient l'injuſtice de le déprimer. Il y a dans ſon ouvrage des traits brillans qui annoncent le bel eſprit, & des vues profondes qui décelent le philoſophe; mais la philoſophie de M. l'Abbé *Maury* eſt appuyée ſur les principes les plus épurés de la morale & de la Religion. Dans l'éloge de *Fénélon*, M. l'Abbé *Maury* a le grand mérite de s'être rempli de ſon ſujet, de l'avoir approfondi. La diction en eſt noble, abondante, périodique; preſque jamais d'emphaſe, de ſaillies, de bluettes; mais des tours nombreux, des *maſſes*, de la vraie éloquence.

Quoique ces deux diſcours offrent, ainſi que le panégyrique de Saint Auguſtin, des morceaux dignes d'être cités, nous rapporterons le début d'un ſermon du fameux miſſionnaire *Bridaine*, que M. *Maury* nous a conſervé. La plus haute compagnie de la Capitale voulut l'entendre par curioſité. La vue d'un auditoire impoſant, loin

d'intimider le miſſionnaire, lui inſpira l'exorde qu'on va lire.

« A la vue d'un auditoire ſi nouveau pour » moi, il ſemble, mes freres, que je ne devrois » ouvrir la bouche que pour vous demander » grace en faveur d'un pauvre miſſionnaire dé- » pourvu de tous les talens que vous exigez » quand on vient vous parler de votre ſalut. » J'éprouve cependant aujourd'hui un ſentiment » bien différent; & ſi je ſuis humilié, gardez- » vous de croire que je m'abaiſſe aux miſérables » inquiétudes de la vanité, comme ſi j'étois ac- » coutumé à me prêcher moi-même. A Dieu ne » plaiſe qu'un miniſtre du ciel penſe jamais avoir » beſoin d'excuſe auprès de vous; car qui que » vous ſoyez, vous n'êtes tous comme moi que » des pécheurs. C'eſt devant votre Dieu & le » mien que je me ſens preſſé dans ce moment » de frapper ma poitrine. Juſqu'à préſent j'ai » publié les juſtices du Très-haut dans des temples » couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs » de la pénitence à des infortunés qui manquoient » de pain; j'ai annoncé aux bons habitans des » campagnes les vérités les plus effrayantes de » ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux? j'ai » contriſté les pauvres, les meilleurs amis de mon » Dieu; j'ai porté l'épouvante & la douleur dans » ces ames ſimples & fidelles que j'aurois dû » plaindre & conſoler. C'eſt ici où mes regards

» ne tombent que ſur des grands, ſur des riches,
» ſur des oppreſſeurs de l'humanité ſouffrante, ou
» ſur des pécheurs audacieux & endurcis. Ah !
» c'eſt ici ſeulement qu'il falloit faire retentir la
» parole ſainte dans toute la force de ſon ton-
» nerre, & placer avec moi dans cette chaire,
» d'un côté, la mort qui vous menace ; & de
» l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger.
» Je tiens aujourd'hui votre ſentence à la main.
» Tremblez-donc devant moi, hommes ſu-
» perbes & dédaigneux qui m'écoutez : la né-
» ceſſité du ſalut, la certitude de la mort, l'in-
» certitude de cette heure ſi effroyable pour vous,
» l'impénitence finale, le jugement dernier, le
» petit nombre des élus, l'enfer, & pardeſſus
» tout, l'éternité ! l'éternité ! voilà les ſujets dont
» je viens vous entretenir, & que j'aurois dû ſans
» doute réſerver pour vous ſeuls. Eh ! qu'ai je
» beſoin de vos ſuffrages qui me damneroient
» peut-être ſans vous ſauver ? Dieu va vous émou-
» voir, tandis que ſon indigne miniſtre vous par-
» lera ; car j'ai acquis une longue expérience de
» ſes miſéricordes : alors pénétrés d'horreur pour
» vos iniquités paſſées, vous viendrez vous jeter
» entre mes bras en verſant des larmes de com-
» ponction & de repentir, & à force de remords,
» vous me trouverez aſſez éloquent. »

M. *l'Abbé* BOULOGNE.

Dès ſes premiers pas dans le caractere de l'éloquence, M. l'Abbé *Boulogne* s'eſt placé à côté des plus grands maîtres. On trouve dans ſon *panégyrique de Saint Louis* & dans l'*éloge du Dauphin*, pere du Roi, cette vivacité d'images, cette variété de tours & de figures, cette élévation d'idées, ce pathétique de ſentiment qui caractériſent le véritable orateur. De ſéveres critiques lui ont reproché de prodiguer les ornemens, mais le génie ne peut pas toujours planer dans les cieux : on doit lui permettre de cueillir quelquefois des fleurs.

Nous rapporterons un fragment de l'éloge du Dauphin. L'orateur peint ainſi la conduite de ce Prince envers M. de *Chambord*, ſon écuyer.

« Rappellerai-je encore ici la tragique aventure » de cette chaſſe trop malheureuſe qui devoit lui » coûter tant de larmes? Peindrai-je la déſolation » & la douleur inépuiſable de cette ame ſenſible? » Comme il ſe précipite ſur la victime infortunée » d'un coup involontaire ! comme il l'arroſe de » ſes pleurs & lui prodigue les ſoins les plus » touchans ! eſt-ce ſon écuyer? eſt-ce ſon fils? » il le confie aux plus habiles maîtres ; il s'in- » forme de ſon état de moment en moment : les » témoignages étrangers ne lui ſuffiſent pas ; il » s'agit de la vie d'un homme ; l'intérêt eſt trop

» grand, il ne s'en rapportera qu'à lui-même.
» Qu'on ne lui diſe point que ſa main ſeule à
» été coupable, qu'il ne doit point expier comme
» un crime ce qui n'eſt qu'un malheur : vains
» diſcours, il calmeroit une ame ordinaire ; la
» ſienne eſt trop profondément bleſſée ; l'ombre
» ſanglante du malheureux *Chambord* le pourſuit
» ſans relâche, elle l'obſédera juſqu'au bord de
» la tombe. Il écrit à la veuve, il adopte le fils,
» il comble de bienfaits la famille. Tant de
» réparations n'ont point ſuffi à ſa douleur ; il ne
» croit point qu'on puiſſe racheter le ſang hu-
» main avec de l'or, & qu'on répare un auſſi
» grand malheur par des graces. Il faut à ſa
» vertu une plus noble expiation, la ſeule qui
» puiſſe coûter à un Prince, la ſeule digne d'un
» Chrétien, celle des ſacrifices ; il ſe l'interdit
» pour toujours, ce plaiſir innocent qui a pu
» devenir ſi funeſte : on ne l'a point aſſez cité,
» ce trait ſublime. Des orateurs mêmes ont été
» aſſez malheureux pour l'ignorer, je n'oſe dire
» pour le taire. On ne l'a point aſſez répété dans
» les cours, aſſez mis ſous les yeux des Princes.
» On n'a point aſſez dit que l'héritier de la Monar-
» chie françoiſe crut s'acquitter à peine envers
» l'humanité en payant la perte d'un homme de
» toutes ſes larmes, en expiant le crime du
» hazard par le ſacrifice de ſes plaiſirs & par
» un déſeſpoir auſſi long que ſa vie. O Prince,

» je vous rends grace d'avoir donné un ſi bel » exemple à la terre ! Nous dirons maintenant » que le Prince le plus religieux fut auſſi le plus » humain. Nous dirons qu'il puiſa dans le chriſ- » tianiſme cette profonde ſenſibilité, ce ſaint reſ- » pect pour la vie des hommes, qui eſt un de » ſes premiers dogmes, &c... »

Voilà le langage d'une ame touchée & qui ne veut que communiquer ſon attendriſſement ; voilà des idées, des ſentimens, des mouvemens où l'on ne voit que l'ame de l'orateur, & jamais ſon art.

M. l'Abbé *Boulogne* ſaiſit fort heureuſement la maniere de *Boſſuet*. C'eſt ce qu'on verra encore mieux dans l'éloge qu'il a fait de ce grand homme. Souvent le panégyriſte eſt auſſi ſublime que le héros.

ARTICLE II.

Des Orateurs du Barreau.

Le barreau françois fut long-tems livré, ainſi que la chaire, à la plus groſſiere barbarie. Le mauvais goût qui y regna long-tems faiſoit ſouvent intervenir *Homere* dans le procès pour un bénéfice, & Saint Auguſtin dans la cauſe d'un Vinaigrier. On peut ſe rappeler ici le mot d'un Avocat, homme d'eſprit, à ſon adverſaire, qui, dans une affaire où il ne s'agiſſoit que d'un mur

mitoyen, parloit de la guerre de Troyes & du fleuve Scamandre ; il l'interrompit en disant : *La Cour observera que ma partie ne s'appelle pas Scamandre, mais Michault.*

LE MAITRE.

Le Maître étoit né avec des dispositions merveilleuses. On lui trouve de l'élégance & même du feu ; mais il manque d'ordre & narre mal ; & jetant sans choix, sans mesure, des passages accumulés des auteurs profanes & sacrés, il étouffe, pour ainsi dire, sa composition sous des matériaux étrangers. On nous dit dans la préface de ses plaidoyers, qu'il avoit pris les anciens pour modele dans ce genre d'écrire ; mais *Ciceron* allégue-t-il donc sans cesse *Démosthene*, *Aristote* ou *Platon ?*

PATRU.

Patru montre plus d'art, il dispose mieux ses preuves, il est un peu moins prodigue de comparaisons, il est plus ferré ; cependant si l'abondance de l'autre tient à la diffusion, la précision de celui ci tient à la sécheresse.

Patru connoissoit davantage la grammaire que le génie de la langue ; aussi s'il écrit plus purement que *le Maitre*, il écrit moins bien : tous les deux ont manqué des grandes parties de l'orateur ; rarement ils convainquent &

jamais ils ne touchent. Avouons-le, tous les deux nous paroiſſent fort au-deſſous de leur ancienne réputation, & ce qu'ils en ont aujourd'hui eſt plutôt celle de leur nom, que celle de leurs écrits.

GAUTIER.

Gautier ramena plus que jamais ſur la ſcene du barreau les poëtes Grecs ou Latins. Cependant il eut de ſon temps une réputation. Il étoit prolixe dans ſon ſtyle, mais plein d'imagination, très-fort dans ſes reparties, & même redouté de ſes confreres par l'aigreur aſſaiſonnée dont il les accompagnoit. C'eſt à lui que *Deſpreaux* fait alluſion, lorſqu'il dit à ſon eſprit:

Dans vos diſcours chagrins plus aigre & plus mordant
Qu'une femme en furie, ou *Gautier* en plaidant.

FOURCROI.

Fourcroi, avec le même feu, eut une éloquence plus ſoutenue. La langue Françoiſe a dans ſes plaidoyers une hardieſſe, une véhémence, une flexibilité inconnues juſqu'alors au barreau, & qu'elle tenoit du génie de cet orateur. Il bannit d'ailleurs de ſes diſcours les citations étrangeres à ce genre d'éloquence, & réduiſit la ſienne à ſon véritable langage.

PÉLISSON.

Ce fut à la baſtille que *Péliſſon* compoſa ſes *Mémoires* pour le Surintendant *Fouquet*. Si quelque choſe approche de *Ciceron*, dit l'Auteur du Siecle de *Louis XIV*, ce ſont ces trois *factums*. Ils ſont dans le même genre que pluſieurs diſcours de ce célebre orateur ; un mélange d'affaires judiciaires & d'affaires d'Etat, traité ſolidement, avec un art qui paroît peu & une éloquence touchante.

ARNAULD.

Antoine *Arnauld* fut un des plus beaux génies du ſiecle de *Louis XIV* ; il a égalé, dit M. l'Abbé *Maury*, les plus célebres Avocats dans ſon *Apologie des Catholiques d'Angleterre*, accuſés d'une conſpiration contre le Roi Charles II, en 1678. Liſez cette éloquente diſcuſſion : que de larmes *Arnauld* vous fera répandre ſur la mort du vertueux Vicomte de Staffort ! Orateur ſans chercher à l'être, il ne paroît point ſe propoſer de vous émouvoir ; mais par le ſimple récit des faits, par la ſeule dialectique, par les dépoſitions des témoins ſur leſquels les Catholiques furent condamnés, il prouve invinciblement leur innocence ; il vous attendrit ſur le ſort des infortunés dont il raconte les malheurs, & il rend exécrable pour

toujours la mémoire du fameux *Onatés*, qui inventa cette abſurde calomnie. Jamais on n'a porté plus loin la démonſtration morale, & il ne faut point oublier que dans cet ouvrage *Arnauld* juſtifie les Jéſuites qu'il haïſſoit, & défend leur cauſe avec un zele auſſi noble que touchant.

ERARD.

On trouve dans les plaidoyers d'*Erard* (1 vol. in-8°.) de l'eſprit, de la délicateſſe, & ſouvent de l'éloquence: il écrit avec pureté. On eſtime ſur-tout le mémoire qu'il fit pour le Duc de *Mazarin*, contre Hortenſe *Mancini* ſa femme.

GILLET.

L'éloquence de *Gillet* a pour caractere diſtinctif une noble ſimplicité, une profonde érudition, de la ſolidité, & quelquefois de la force. On a de lui 2 vol. in-4°. de plaidoyers.

TERRASSON.

Parmi les recueils des pieces d'éloquence du barreau, un des plus eſtimés eſt celui des plaidoyers de Matthieu *Terraſſon*, publié en 1737. On a dit qu'il étoit plus éloquent que ſavant. Il eſt vrai qu'il a trop de cette eſpece d'eſprit, qui conſiſte à donner à tout ce qu'on dit un

Ce qu'on pourroit lui reprocher, c'eſt d'avoir quelquefois laiſſé dans ſon ſtyle quelque choſe d'affecté & de trop peigné, & qui ſe ſent un peu trop du ſtyle de *Pline*, ſon auteur favori.

COCHIN.

La gloire de tous les Avocats que nous venons de citer fut éclipſée par le célebre *Cochin*. L'éloquence prit dans ſes mains une nouvelle forme. Il ſimplifioit autant qu'il eſt poſſible les queſtions les plus compliquées, perſuadé qu'on ne peut trop ménager l'attention de ſes auditeurs. Les maîtres d'éloquence donnent pour regle de choiſir dans une cauſe les deux moyens les plus concluans, l'un pour ouvrir, l'autre pour fermer la marche, & de placer au centre ceux qui ſont les moins capables de réſiſter à l'ennemi; mais *Cochin* cherchoit d'abord à fixer l'incertitude des Juges, en débutant par le moyen le plus déciſif. Il réduiſoit toutes ſes preuves à une ſeule, qu'il faiſoit paroître ſous des faces différentes, & toujours avec le même avantage. L'éloquence de *Cochin* eſt à-la-fois ſimple & noble, pleine de nerf, d'élégance & de préciſion. Il a quelquefois la véhémence & la rapidité de l'orateur Athénien : il ne manquoit point de pathétique. On en a la preuve dans ceux de ſes mémoires, où il a eu occaſion de l'employer; mais les plaidoyers qu'il faiſoit ſur

le champ le prouvent encore mieux : alors se livrant à tout le feu qui lui étoit naturel, & qu'excitoit encore l'action de l'orateur & la vue d'une assemblée attentive, *Cochin*, parlant sans avoir écrit, portoit ces mouvemens à un degré de force & de chaleur, où peut-être il n'auroit pu les porter en écrivant.

Les œuvres de cet illustre Avocat, contenant ses mémoires & consultations, ont été publiées à Paris, en 6 vol. in-4°.

NORMAND.

Les adversaires de *Cochin* même se faisoient une gloire de rendre publiquement hommage à ses talens. Le célebre *Normand*, son concurrent, lui dit un jour en sortant de l'audience : *Non, je n'ai de ma vie entendu rien de si éloquent.* *Cochin* lui répondit : *On voit bien, Monsieur, que vous n'êtes pas de ceux qui s'écoutent avec complaisance.* En effet, *Normand* étoit né avec beaucoup d'élévation d'esprit, un discernement sûr, & un amour sincere du vrai. Il joignoit à ces dons précieux de la nature, le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe, & les graces de la représentation. Il avoit l'esprit si pénétrant & juste, qu'on auroit été tenté de croire qu'il démêloit par-tout le vrai plutôt par sentiment & par instinct, que par étude & par

réflexion. Auſſi diſoit-on communément de lui, qu'il devinoit la loi, & qu'il devinoit juſte.

OMER ET DENIS TALON.

Omer & Denis *Talon*, célebres Avocats généraux du dernier ſiecle, ont laiſſé des monumens précieux & dignes d'être conſervés. Ils brillent moins par les graces de la diction, que par la ſolidité du raiſonnement. L'éloquence n'avoit point encore acquis toutes les richeſſes dont elle s'eſt parée depuis : mais dès-lors on poſſédoit l'art de penſer, joint à celui de donner de l'ordre & de la force aux penſées.

LAMOIGNON.

Chrétien-François *Lamoignon* ſe diſtingua dans la même carriere, & réunit en lui ce qui manquoit à ſes prédéceſſeurs. Il intéreſſoit & il étonnoit par une éloquence mâle & vigoureuſe, & en même tems ſoignée.

D'AGUESSEAU.

L'illuſtre d'*Agueſſeau*, ſi bien loué de nos jours par M. *Thomas*, a ſu conſerver à ce genre d'éloquence toute ſa majeſté & l'enrichir de toutes les fleurs qu'une littérature exquiſe pouvoit y joindre. C'eſt la ſcience, le goût & le talent qui

ont préſidé à ſes diſcours. On a dit de lui qu'il penſoit en philoſophe, & qu'il parloit en orateur. On ne trouve pas cependant dans ſes ouvrages ce grand mouvement & cet intérêt puiſſant qui fait le charme des beaux ouvrages de l'antiquité.

D'*Agueſſeau* trace ainſi le caractere des jeunes ſénateurs de ſon tems.

« Ennuyé des plaiſirs paſſés, où impatient d'en » goûter de nouveaux, fatigué de ſa propre pa- » reſſe, & chargé du poids de ſon inutilité, on » voit un jeune Magiſtrat monter négligemment » ſur le tribunal. Il y traîne avec tant de dégoût » les marques extérieures de ſa dignité, qu'on » diroit que comme un captif il gémit du lien » auquel il ſe voit attaché; livré aux caprices de » ſes penſées & à l'inquiétude d'une imagination » vagabonde, il ne ſe contente pas d'errer dans » le vaſte pays de ſes diſtractions; il veut encore » des compagnons de ſes égaremens, & plaçant » une converſation indécente dans le ſilence ma- » jeſtueux d'une audience publique, il trouble » l'attention des autres Juges, & déconcerte ſou- » vent la timide éloquence des orateurs; ou s'il » fait quelqu'effort pour les écouter, bientôt » l'ennui ſuccede à la diſſipation, & le chagrin » qui eſt peint ſur ſon viſage fait trembler la » partie & glace le défenſeur. On le voit inquiet, » agité, prévenir les ſuffrages des autres Juges » par des ſignes indiſcrets, & accuſer en eux

» une lenteur ſalutaire qu'il devroit imiter. Une » molle indolence pourra ſeule fixer cette agita- » tion importune ; mais quelle peut être la di- » gnité de celui qui ne doit ſa tranquillité qu'à » une langueur véritable ? Il ſemble que le tri- » bunal ſoit pour lui un lieu de repos, où il at- » tend entre les bras du ſommeil l'heure de ſes » affaires, ou celle de ſes plaiſirs ; c'eſt ainſi que » l'arbitre de la vie & de la fortune des hommes » ſe prépare à porter un jugement irrévocable. »

MANNORY.

Cet Avocat connu, & par l'enjouement de ſon éloquence, & par la ſingularité des cauſes dont il a preſque toujours été chargé, nous a donné la collection de ſes plaidoyers & mémoires imprimés ſucceſſivement en pluſieurs volumes in-12. Il ſemble que les événemens les plus rares ſoient venus s'offrir à cet orateur, pour attirer ſur lui les regards du public dans les premieres années de ſon travail. Mais ſi la nature de ces cauſes a commencé ſa réputation, il a ſu l'augmenter & la ſoutenir par ſes talens ; & c'eſt moins à la ſingularité des matieres qu'il eſt redevable de ſes ſuccès, qu'aux charmes preſque toujours victorieux de ſon éloquence. Les choſes les plus ſérieuſes prennent ſous ſa main un air de gaieté ; les objets les plus graves paroiſſent toujours aimables ; & ſi la grandeur du ſujet ne

lui fait rien perdre de l'enjouement qu'il ſait y répandre, ce même enjouement n'enleve rien à la dignité qu'il ménage. Son ſtyle eſt clair, agréable & ſéduiſant, & joint à cet agrément, à cette élégance qui enchante, ce ſel & ce piquant qui eſt proprement le goût attique qui plaît à l'eſprit, intéreſſe le cœur, réveille l'auditeur, le tient en haleine, & accroît à chaque inſtant le deſir qu'il a d'entendre l'orateur.

DE GENNES.

On voit par la lecture des mémoires de *Gennes*, qu'il avoit la pénétration néceſſaire pour ſaiſir tous les points d'une affaire & l'art de le réduire à un ſeul ſans obſcurité. Sa diction eſt naturelle, exacte, élégante : il avoit du goût, & il s'étoit formé ſur les bons modeles ; mais il manquoit de force & de chaleur.

M. DE SERVAN.

M. de Servan, ancien Avocat général du Parlement de Grenoble, eſt un des orateurs les plus éloquens de ce ſiecle. Il moraliſe comme *Platon*, & harangue comme *Démoſthene*. *Son diſcours, en faveur d'une femme proteſtante*, dont le mari s'étoit rendu Catholique dans l'intention de faire rompre ſon mariage, eſt un monument précieux érigé à la vertu par l'éloquence & la philoſophie, contre les attentats & les perfidies de la mauvaiſe

foi & du fanatiſme. *Dans le diſcours ſur les mœurs* du même orateur, la profondeur du raiſonnement s'unit ſans efforts aux charmes de la plus ſublime éloquence. On admire dans le diſcours *ſur l'adminiſtration de la juſtice criminelle*, la même énergie d'idées & de ſtyle, la même ſenſibilité, la même chaleur. On n'a jamais parlé avec plus de force ſur les intérêts de l'humanité. Nous rapporterons la peinture que l'orateur fait des priſons.

« Jetez les yeux ſur ces triſtes murailles ou a » liberté humaine eſt renfermée & chargée de » fers, où quelquefois l'innocence eſt confondue » avec le crime, & où l'on fait l'eſſai de tous » les ſupplices avant le dernier : approchez, & » ſi le bruit horrible des fers, ſi des ténebres » effrayantes, des gémiſſemens ſourds & loin- » tains, en vous glaçant le cœur, ne vous font » reculer d'effroi, entrez dans ce ſéjour de la » douleur, oſez deſcendre un inſtant dans ces » noirs cachots, où la lumiere du jour ne pénétra » jamais ; & ſous des traits défigurés, contemplez » vos ſemblables, meurtris de leurs fers, à demi » couverts de quelques lambeaux, infectés d'un » air qui ne ſe renouvelle jamais & ſemble s'im- » biber du venin du crime, rongés vivans des » mêmes inſectes qui dévorent les cadavres dans » leurs tombeaux, nourris à peine de quelques » ſubſtances groſſieres diſtribuées avec épargne,

» ſans ceſſe conſternés des plaintes de leurs mal-
» heureux compagnons & des menaces d'un im-
» pitoyable gardien, moins effrayés du ſupplice,
» que tourmentés de ſon attente. Dans ce long
» martyre de tous leurs ſens, ils appellent à leur
» ſecours une mort plus douce que leur vie in-
» fortunée. Si ces hommes ſont coupables, ils
» ſont encore dignes de pitié, & le Magiſtrat qui
» differe leur ſupplice eſt manifeſtement injuſte
» à leur égard; mais ſi ces hommes ſont inno-
» cens! ô douleur, ô pitié! à cette idée, l'huma-
» nité pouſſe du fond du cœur un cri terrible &
» tendre. »

Quelque aſpérité de ſtyle, une élocution quelquefois peu naturelle, des métaphores un peu fortes, voilà les taches qu'on remarque dans les diſcours de M. de *Servan*.

MONTCLAR ET LA CHALOTAIS.

Les momens heureux au barreau, ce ſont ces momens trop rares, où aux diſcuſſions des intérêts privés ſe mêlent les diſcuſſions des grands intérêts publics. Alors le ton de l'orateur peut s'élever à la hauteur de cette éloquence philoſophique qui plaide devant les Rois & les nations pour les intérêts & pour les droits du genre humain. MM. de *Montclar* & de la *Chalotais* ont ſouvent vu naître ces grandes occaſions & s'en ſont montrés dignes. Leur éloquence n'étoit pas in-

férieure à celle de ces orateurs qui parloient devant les Comices ou devant les Dieux du Capitole.

LOISEAU DE MAULÉON.

Le nom de *Loiſeau de Mauléon* ſe trouve lié en quelque ſorte à la révolution que nous avons vu s'opérer dans l'éloquence du barreau. Il crut que l'Avocat ne pouvoit remplir avec plus de ſuccès les devoirs du miniſtere auguſte de protection dont il eſt revêtu, qu'en s'environnant de toutes les lumieres de ſon ſiecle, & en acquérant tous les genres de talent qui conſtituent l'homme de lettres. Il ſentit qu'avant de ſe vouer à la défenſe des droits de l'homme, il falloit en connoître la ſource, c'eſt-à-dire commencer par être philoſophe; & qu'avant de parler à des hommes qui montroient en eux ou des préjugés à détruire, ou des paſſions à affoiblir, ou des ſentimens à exalter, il falloit avoir médité ſur l'éloquence & en avoir étudié tous les effets; il ſentit en un mot que pour être un excellent Avocat, il falloit s'être préparé à devenir un excellent homme de lettres; & *Loiſeau de Mauléon* prouva par ſes ſuccès la vérité de cette maxime qui étoit plus conteſtée alors qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Son éloquence étoit noble, décente & courageuſe; elle avoit le caractere qui convient à la majeſté des loix & au reſpect des droits de l'homme. Avec quel intérêt on lit encore les mémoires qu'il fit dans la cauſe

fameuſe de M. de *Valdahon*, dans cette cauſe où la nature s'étoit ſoulevée contre la nature, & que le bon citoyen de Geneve avoit recommandée avec tant de ſenſibilité à ſon cher *Mauléon!* On a recueilli, il y a quelques années, en 3 vol. in-8. les différens morceaux qui ſont ſortis de ſa plume. Il eſt peu d'ouvrages de ce genre qui méritent d'être médités avec plus de ſoin par ceux qui ſe deſtinent à l'éloquence du barreau.

ELIE DE BEAUMONT.

La nature, prodigue envers M. *Elie de Beaumont*, de toutes les autres qualités de l'orateur, lui avoit refuſé celle qui ſert à les faire valoir. Forcé de ſe renfermer dans le cabinet, & borné à compoſer des mémoires, il a pu, en ſoignant davantage ſes idées & ſon élocution, travailler pour la poſtérité. Il eût été à ſouhaiter que ſa réputation dans ce genre lui eût attiré moins d'occupations : on ne remarqueroit pas dans quelques-uns de ſes écrits des traces de précipitation & de négligence. Mais on trouve dans la plupart beaucoup d'eſprit, d'imagination & de chaleur, une extrême ſagacité pour découvrir tous les moyens que peut fournir une cauſe, un grand art dans la maniere de diſpoſer les faits & les preuves; & ce qui a ſur-tout aſſuré leur ſuccès, un intérêt très-vif qui ſoutient & attache

le lecteur. On desireroit quelquefois plus de simplicité & un goût plus sain dans le style ; mais les défauts même de cet écrivain sont des défauts brillans qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir. Il eut le bonheur d'employer son éloquence sur un sujet bien intéressant pour l'humanité ; le mémoire qu'il composa pour prouver l'innocence du malheureux Calas, fit la plus grande sensation en France & même dans l'Europe. Cet ouvrage, qui fait autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit, est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume.

M. LINGUET.

La nature, dit l'Auteur des *Trois Siecles*, &c. semble l'avoir formé pour l'éloquence. Il est du petit nombre de nos écrivains qui ont un caractere à eux, & dont il est aisé de distinguer la maniere. Celle de M. *Linguet* se montre dans tout ce qu'il a écrit, par une richesse d'imagination, une chaleur & une vivacité d'images, une flexibilité & un coloris de style qui le séparent de la foule de nos littérateurs... A la facilité de saisir dans les objets les rapports les plus éloignés, il réunit le mérite de penser avec noblesse & de peindre avec force... Cet auteur feroit-il moins estimable en se montrant plus attentif à rejeter l'esprit de système qui lui fait envisager les choses du côté le plus singulier ; à éviter de certaines discussions

propres à faire briller l'éloquence, mais rarement d'accord avec l'exactitude & la ſolidité du jugement ; à interdire à ſon imagination des eſſors trop libres, & à retrancher de ſa maniere d'écrire des expreſſions qui ne ſont pas conformes à la dignité du ſtyle & à la ſévérité du goût...? Ce n'eſt pas aſſez d'être doué d'une éloquence preſtigieuſe, propre à faire valoir tout ce qu'elle prend, pour ainſi dire, ſous ſa protection. Le premier devoir d'un écrivain éloquent eſt de ne point ſe laiſſer ſéduire lui-même, parce que ſa propre ſéduction entraîne bientôt celle des autres, & que l'on eſt fâché d'être obligé de condamner par réflexion ce qui d'abord a ſubjugué par attrait.

Si M. *Linguet*, dit l'Auteur de la *Dunciade*, avoit véritablement quelque goût pour les paralogiſmes, & la fantaiſie d'ajouter à ſon mérite réel le vernis brillant, mais peu ſolide de la ſingularité, il manqueroit de confiance en ſes propres talens. Les échaſſes ne conviennent qu'aux Pygmées ; & lorſqu'on joint à des connoiſſances très-étendues, à une habitude heureuſe de réfléchir, enfin à une ſagacité très-rare, le ſtyle vif & ſéduiſant de M. *Linguet*, on n'a pas beſoin de recourir à de petites reſſources pour augmenter ſa célébrité. Cet écrivain a trop d'eſprit pour ne pas ſavoir que s'il eſt avantageux de n'être point un homme à préjugés,

on ne gagneroit pas infiniment à n'être qu'un homme à paradoxes.

M. TARGET.

Il y avoit près d'un ſiecle qu'aucun Avocat n'avoit été reçu à l'Académie Françoiſe comme Avocat, lorſqu'elle a adopté M. *Target*. Si une grande célébrité, acquiſe par le talent de la parole, ſi des triomphes accumulés, & dont le ſouvenir ſurvit aux combats qui ſont oubliés, ſi une grande réputation enfin eſt un grand titre, peu d'hommes, parmi les plus célebres, en ont porté de meilleurs à l'Académie. Mais il ne faut pas croire que les titres de M. *Target* ne ſoient que dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu parler au barreau; parmi ſes ouvrages imprimés, il y en a pluſieurs que l'Avocat doit étudier comme des modeles, & que l'homme de lettres aime à lire comme des morceaux d'une grande éloquence. On ſe ſouviendra toujours que le mémoire pour M. *Aliot* eut un ſuccès qui du temple de la juſtice ſe répandit dans le monde; qu'on y trouvoit à-la-fois la diſcuſſion la plus profonde & la ſenſibilité la plus touchante; qu'il donnoit autant d'émotions aux Lecteurs, que de lumieres aux Juges. Lorſqu'on entendit M. *Target* parler de cet antique uſage de Salency, où la vertu ſimple & modeſte d'une jeune fille reçoit une couronne de roſe, tous

les cœurs furent émus : on ne fauroit mettre plus d'intérêt & plus de charme dans un plaidoyer, & l'on eſt étonné de voir que la grace n'eſt pas toujours étrangere à l'éloquence du barreau. (V. *Mercure de France.*)

ARTICLE III.

Des Orateurs académiques & philoſophiques.

Les fleurs de rhétorique dans l'éloquence ſont comme les fleurs qui naiſſent parmi les bleds; elles ſont agréables pour ceux qui ne veulent que s'amuſer, mais nuiſibles à celui qui cherche à tirer du profit de ſa moiſſon. On peut à bien des égards appliquer cette penſée à *l'éloquence académique*, qui s'étend, comme nous l'avons dit, aux *Remercîmens* ou *Diſcours de réception*, aux *Eloges hiſtoriques*, *&c.* On ne peut pas faire le même reproche à une quatrieme eſpece d'*éloquence*, qu'on peut appeler *philoſophique*, & qui eſt appliquée au développement des vérités morales & politiques. Ici l'orateur n'eſt point diſtingué d'avec le philoſophe. A la profondeur des idées, à la connoiſſance du cœur humain, à une dialectique preſſante, il doit unir une imagination forte, une ame ſenſible, un ſtyle plein de nobleſſe, de chaleur & d'énergie. Ce genre d'éloquence eſt ſans doute le plus difficile de tous, & les modeles en ſont rares. Les

progrès que la philoſophie a faits chez les modernes, les rendent à cet égard bien ſupérieurs aux anciens.

FONTENELLE.

Le ſtyle des éloges hiſtoriques doit être ſimple; mais cette ſimplicité doit être jointe à beaucoup d'eſprit & ne pas manquer de chaleur. Les réflexions philoſophiques ſont l'ame & la ſubſtance de ce genre d'écrits; & tantôt on les entremêlera au récit avec art & briéveté, tantôt elles ſeront raſſemblées & développées dans des morceaux particuliers où elles formeront comme des maſſes de lumiere qui ſerviront à éclairer le reſte. C'eſt en cela que *Fontenelle* a ſur-tout excellé. C'eſt par là qu'il fera principalement époque dans l'hiſtoire de la philoſophie. Si on peut lui reprocher de légers défauts, c'eſt quelquefois trop de familiarité dans le ſtyle; quelquefois trop de recherche & de raffinement dans les idées: ici une ſorte d'affectation à montrer en petit les grandes choſes; là, quelques détails peu dignes de la gravité d'un ouvrage philoſophique. Quelques faiſeurs d'éloges n'ont pris du ſtyle de *Fontenelle* que ces taches légeres, ſans en imiter la préciſion, la lumiere & l'élégance. Ils n'ont point ſenti que ſi les défauts de cet écrivain célebre bleſſent moins chez lui qu'ils ne feroient ailleurs, c'eſt

non ſeulement par les beautés qui les efficent, mais parce qu'on ſent que ces défauts ſont naturels en lui, & que le propre du naturel, quand il ne plaît pas, eſt au moins d'obtenir grace.

On a beaucoup parlé de l'eſprit de (1) *Fontenelle.* Ce genre d'eſprit ne paroît nulle part autant que dans ſes éloges. Il conſiſte preſque toujours dans des alluſions fines, ou à des traits d'hiſtoire connus, ou à des préjugés d'état & de rang, ou aux mœurs publiques, ou au caractere de la nation, ou à des foibleſſes ſecretes de l'homme, à des miſeres qu'on ſe déguiſe, à des prétentions qu'on ne s'avoue pas. Il indique d'un mot toute la logique d'une paſſion. Il met une vertu en contraſte avec une foibleſſe qui quelquefois paroît y toucher, mais qu'il en détache; il joint preſque toujours à un éloge fin, une critique déliée: il a l'air de contredire une vérité, & il l'établit en paroiſſant la combattre. Il fait voir ou qu'une choſe dont on s'étonne étoit commune, ou qu'une choſe dont on ne s'étonne pas étoit rare. Il crée des reſſemblances qu'on n'avoit point vues; il ſaiſit des différences qui avoient échappé. Enfin preſque tout ſon art eſt de ſurpendre, & il réuſſit preſ-

(1) V. Eſſai ſur les Eloges.

que

que toujours. En général, il fait entendre beaucoup de choſes qu'il ne dit pas, & cette confiance, qu'il veut bien avoir dans les lumières d'autrui, eſt une flatterie adroite pour ſon lecteur.

On ſe tromperoit pourtant ſi on croyoit qu'il n'y a dans les éloges de *Fontenelle* que des beautés fines & délicates; on en trouve auſſi d'un genre plus relevé, & faites pour contenter le goût le plus auſtere; telles ſont les idées générales, répandues ſur chaque ſcience, ſur leur origine, leurs progrès, leur but, les moyens de les perfectionner, leur liaiſon, & les points de communication par où elles ſe touchent. On citera toujours le tableau de la police de Paris, comme un morceau très-éloquent, non pas à la vérité de cette éloquence de l'ame qui remue, mais de celle de l'eſprit qui fait voir & préſenter un grand objet ſous toutes ſes faces.

MAIRAN.

De Mairan, ſucceſſeur de *Fontenelle* dans la place de ſecrétaire de l'Académie des ſciences, ne l'imita pas ſervilement; mais il ne parut pas loin de ſon modele dans l'art délicat de dire le bien & le mal ſans partialité, ſans flatterie, & de tracer des portraits reſſemblans, entremêlés de réflexions philoſophiques.

DE BOZE.

De Boze, médailliſte, antiquaire, & de plus écrivain correct & facile, a compoſé trois volumes d'éloges prononcés dans l'Académie des inſcriptions, dont il étoit ſecrétaire. Le mérite de ces éloges eſt d'être ſimples & naturels; peut-être aujourd'hui cette ſimplicité paroîtroit trop uniforme, & ce naturel ne ſeroit pas aſſez éloquent. La plupart des lecteurs ſont des Sybarites uſés: il leur faut de nouveaux plaiſirs; ſi on ne les réveille pas, on les endort. On peut être froidement eſtimable & n'être point lu.

De Boze a eu pour ſucceſſeurs *Freret*, *Bougainville* & *le Beau*; leurs éloges méritent d'être lus pour la correction & l'élégance du ſtyle.

D'ALEMBERT.

L'éloquent *Pelliſſon*, le ſavant *d'Olivet*, ſecrétaires de l'Académie Françoiſe, s'étoient bornés, dans l'hiſtoire de cette compagnie, à raconter avec ſimplicité les principaux événemens de la vie des Académiciens, & à rapporter quelques anecdotes ſur leurs ouvrages. Mais *d'Alembert* a ſenti que l'hiſtoire des écrivains célebres ne doit pas intéreſſer ſeulement ceux qui cultivent les lettres, & qu'elle doit être l'hiſtoire des travaux & des progrès de l'eſprit humain. Soixante-dix éloges d'Académiciens, différens

par leur génie, par leur état, par le genre de leurs productions, ont occupé les dernieres années de ce philoſophe célèbre. Dans ces ouvrages, variant ſon ſtyle avec ſon ſujet, toujours ingénieux, toujours clair, il montre par-tout une raiſon ſupérieure, une philoſophie vraie & élevée, dont il a ſouvent l'art d'adoucir les traits pour la rendre plus utile au grand nombre. *D'Alembert* a quelquefois les défauts de *Fontenelle*, de la familiarité & de la recherche.

Le diſcours préliminaire de l'Encyclopédie auroit ſuffi pour immortaliſer *d'Alembert;* c'eſt le coup-d'œil le plus vaſte & le plus juſte que l'on ait jeté ſur toute l'orbite des connoiſſances humaines. Les nœuds établis entre elles, ſont autant de découvertes faites, autant de problêmes réſolus. *Les deux plus belles façades que je connoiſſe*, diſoit un homme de génie, *ſont la colonnade du Louvre, & le diſcours préliminaire de d'Alembert.*

VOLTAIRE.

Les poëmes & les tragédies de Voltaire offrent des modeles de l'éloquence la plus pathétique & la plus ſublime. Parmi les ouvrages en proſe de cet illuſtre écrivain, il en eſt beaucoup qui annoncent le grand orateur; mais nous ne parlerons ici que de ceux qui appartiennent particulierement au genre oratoire.

Le panégyrique de *Louis XV* (1) eſt fondé ſur les faits qui ſe ſont paſſés depuis 1744 juſqu'en 1748; & cette époque, comme on le ſait, fut celle de nos victoires. L'auteur ſe cacha pour louer ſon Prince, comme l'envie ſe cache pour calomnier; mais les grands peintres n'ont pas beſoin de mettre leur nom à leurs tableaux. Celui-ci fut reconnu à ſon coloris brillant & facile, à certains traits qui peignent les nations & les hommes, & ſur-tout au caractere de philoſophie & d'humanité répandu dans le cours de l'ouvrage.

L'éloge funebre des Officiers morts dans la guerre de 1741, eſt d'un genre différent. Le ſtyle en eſt plus oratoire & la philoſophie plus forte. L'idée ſeule de célébrer tous les concitoyens morts pour la patrie, eſt une idée grande & noble, & malheureuſement neuve parmi nous. Cet éloge doit être mis au rang des ouvrages éloquens de notre langue. Le commencement eſt d'une élévation tranquille & d'une majeſté ſimple. La ſuite eſt un mélange de raiſonnement & de ſenſibilité, de douceur & de force. C'eſt le ſentiment qui fait inſtruire, c'eſt la philoſophie qui fait parler à l'ame. Toute la fin où l'orateur pleure la mort de *Vauvenargue*, reſpire le charme de l'amitié.

---

(1) V. Eſſai ſur les Eloges.

Dans ſon diſcours à l'Académie Françoiſe, *Voltaire* développe le génie de notre langue, ainſi que le caractere des autres langues de l'Europe; il parle de la nôtre en auteur qui l'a enrichie, & des autres, en amateur philoſophe qui les cultivoit & qui a ſu en profiter.

J. J. ROUSSEAU.

Les paradoxes de *Rouſſeau* n'empêchent pas qu'il ne ſoit peut-être l'homme le plus éloquent qui ait exiſté. Son éloquence conſiſte dans ſes mouvemens & dans ſes deſcriptions. Tous ſes mouvemens ſont paſſionnés & ſes deſcriptions magiques.

Jamais début dans la carriere des lettres ne fut auſſi brillant que celui de *Rouſſeau*. Une Académie avoit mis en queſtion, *ſi les ſciences ont été plus utiles que funeſtes à la Société*. Ce ſujet l'intéreſſa; il crut y trouver l'occaſion de rendre un hommage public à la vertu, aux dépens des ſciences, & il s'éleva contre elles.

Le diſcours ſur l'*origine de l'inégalité*, &c. eſt l'ouvrage d'un citoyen du monde qui ne voit, parmi ſes ſemblables, d'autre différence que celle que la nature y a miſe; qui, après avoir peſé leurs droits, oſe les faire valoir & les défendre. Mais en admirant la fécondité des penſées, la force du raiſonnement, l'étendue des connoiſſances, l'éloquence mâle & rapide qui regnent

dans ces deux diſcours, on eſt bien loin d'adopter les principes de l'auteur. On eſt toujours perſuadé que l'ignorance ſeroit un mal de plus, & que l'homme n'eſt point fait pour habiter éternellement les forêts.

La lettre *ſur les ſpectacles*, quoique les principes en ſoient d'une ſévérité outrée, reſpire la morale la plus pure & la plus ſublime éloquence. Combien les déclamations de nos orateurs ſont froides & inſipides en comparaiſon de cette vigoureuſe ſortie d'un philoſophe qui n'eſt inſpiré que par ſon génie & par ſon amour pour l'humanité!

Les autres ouvrages de *Rouſſeau*, & ſur-tout l'*Emile*, ne ſont pas moins éloquens; mais comme ils appartiennent encore plus à la philoſophie qu'au genre oratoire, nous n'en tracerons point ici le caractere. On ne ſauroit trop multiplier les citations de cet écrivain célebre: nous rapporterons ce qu'il dit du ſuicide.

« Tu veux ceſſer de vivre; mais je voudrois » bien ſavoir ſi tu as commencé. Quoi, tu fus » placé ſur la terre pour n'y rien faire! le ciel » ne t'impoſe-t-il point avec la vie une tâche » pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant » le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour, tu le peux; » mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe » tiens-tu prête au juge ſuprême qui te demande compte de ton temps? Malheureux! trouve- » moi ce juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu;

» que j'apprenne de lui comment il faut avoir » porté la vie pour être en droit de la quitter... » Tu t'ennuies de vivre, & tu dis : *La vie eſt un* » *mal.* Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras : » *La vie eſt un bien.* Tu diras plus vrai, ſans » mieux raiſonner ; car rien n'aura changé que » toi. Change donc dès aujourd'hui ; & puiſque » c'eſt dans la diſpoſition de ton ame qu'eſt » tout le mal, corrige tes affections déréglées, » & ne brûle point ta maiſon pour n'avoir pas » la peine de la ranger.

» Ne dis plus, que c'eſt un mal pour toi de » vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce » ſoit un bien ; & que, ſi c'eſt un mal d'avoir » vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre en- » core. Ne dis pas non plus qu'il t'eſt permis » de mourir, car autant vaudroit-il dire qu'il t'eſt » permis de n'être pas homme, & qu'il t'eſt per- » mis de te révolter contre l'auteur de ton être, » & de tromper ta deſtination. Le ſuicide eſt une » mort furtive & honteuſe ; c'eſt un vol fait au » genre humain : avant de le quitter, rends-lui ce » qu'il a fait pour toi.... *Mais je ne tiens à rien*, » *je ſuis inutile au monde*.... Philoſophe d'un » jour, ignores-tu que tu ne ſaurois faire un » pas ſur la terre ſans trouver quelque devoir » à remplir, que tout homme eſt utile à l'hu- » manité, par cela ſeul qu'il exiſte ?

» Inſenſé, s'il te reſte au fond du cœur le

» moindre ſentiment de vertu, viens que je » t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu » ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même : *Que* » *je faſſe encore une bonne action avant de mou-* » *rir.* Puis va chercher quelque indigent à ſe- » courir, quelque infortuné à conſoler, quelque » opprimé à défendre. Si cette conſidération te » retient aujourd'hui, elle te retiendra encore de- » main, après demain, toute la vie ; ſi elle » ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un mé- » chant. »

M. DE BUFFON.

L'ouvrage de M. *de Buffon*, dit M. *Ceruti*, eſt un des phénomenes de l'univers qu'il peint. Avant lui l'hiſtoire naturelle n'étoit qu'une laborieuſe compilation, une nomenclature ſuperficielle : il en a fait une ſcience ſublime, un art créateur. Par ſes grandes idées il a rendu la langue plus éloquente ; & par ſes grandes images, il l'a rendue plus poétique. On voit à-la-fois dans ſon ouvrage un philoſophe, un orateur, un poëte qui peint avec grace, qui intéreſſe le cœur, qui éleve l'eſprit. Deſcriptions agréables, images riantes, ſentimens nobles & touchans, réflexions profondes, idées ſublimes, tout eſt réuni dans l'hiſtoire naturelle. *Les deux vues de la nature*, *le Diſcours ſur les animaux*, &c. ſont des modeles de genre oratoire.

Le Diſcours de M. *de Buffon* à l'Académie Françoiſe eſt un des plus éloquens qu'on ait prononcé devant cette illuſtre compagnie. Il y diſcute le caractere du ſtyle dans les différens genres de littérature ; c'eſt un grand peintre qui donne des leçons ſur le coloris.

Nous rapporterons, pour exemple le *Tableau de la nature cultivée.*

« Qu'elle eſt belle cette nature cultivée ! que » par les ſoins de l'homme elle eſt brillante & » pompeuſement parée ! Il en fait lui-même » le principal ornement, il en eſt la production la plus noble ; en ſe multipliant, il en » multiplie le germe le plus précieux ; elle-» même auſſi ſemble ſe multiplier avec lui : » il met au jour par ſon art tout ce qu'elle re-» celoit dans ſon ſein. Que de tréſors ignorés, » que de richeſſes nouvelles ! Les fleurs, les fruits, » les grains perfectionnés, multipliés à l'infini, » les eſpeces utiles d'animaux tranſportés, pro-» pagés, augmentés ſans nombre, les eſpeces » nuiſibles réduites, confinées & reléguées ; l'or, » & le fer plus néceſſaire que l'or, tirés des » entrailles de la terre ; les torrens contenus, » les fleuves dirigés, reſſerrés ; la mer même » ſoumiſe, reconnue, traverſée d'un hémiſphere » à l'autre ; la terre acceſſible par-tout, par-tout » rendue auſſi vivante que féconde ; dans les » vallées, de riantes prairies ; dans les plaines,

» de riches pâturages, ou des moiſſons encore » plus riches; des collines chargées de vignes, » de fruits; leur ſommet couronné d'arbres » utiles & de jeunes forêts; les déſerts deve- » nus des cités habitées par un peuple im- » menſe, qui circulant ſans ceſſe, ſe répand » de ces centres juſqu'aux extrémités; des » routes ouvertes & fréquentées, des commu- » nications établies par-tout, comme autant de » témoins de la force & de l'union de la ſo- » ciété; mille autres monumens de puiſſance » & de gloire démontrent aſſez que l'homme, » maître du domaine de la terre, en a changé, » renouvelé la ſurface entiere, & que de tout » temps il partage l'empire avec la nature.

» Cependant il ne regne que par droit de con- » quête; il jouit plutôt qu'il ne poſſede, il ne » conſerve que par des ſoins toujours renou- » velés: s'ils ceſſent, tout languit, tout s'al- » tere, tout change, tout rentre ſous la main » de la nature; elle reprend ſes droits, efface » les ouvrages de l'homme, couvre de pouſ- » ſiere & de mouſſe ſes plus faſtueux monu- » mens, les détruit avec le temps, & ne lui » laiſſe que le regret d'avoir perdu par ſa faute » ce que ſes ancêtres avoient conquis par ſes » travaux. Ces temps où l'homme perd ſon » domaine, ces ſiecles de barbarie, pendant

» lesquels tout périt, sont toujours préparés par » la guerre, & arrivent avec la disette & la dé- » population. L'homme, qui ne peut que par » le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, » & qui n'est heureux que par la paix, a la » fureur de s'armer pour son malheur, & de » combattre pour sa ruine. Excité par l'insatia- » ble avidité, aveuglé par l'ambition, encore » plus insatiable, il renonce aux sentimens d'hu- » manité, tourne toutes ses forces contre lui- » même, cherche à s'entre-détruire, se détruit » en effet; & après ces jours de sang & de car- » nage, lorsque la fumée de la gloire s'est » dissipée, il voit d'un œil triste la terre de- » vastée, les arts ensevelis, les nations disper- » sées, les peuples affoiblis, son propre bon- » heur ruiné, & sa puissance réelle anéantie. »

M. THOMAS.

M. *Thomas* a eu la gloire de concourir à l'heureuse révolution qui a ranimé parmi nous le goût de l'art oratoire. Dans la partie des éloges, il a déployé autant d'éloquence que *Fontenelle* avoit montré de sagacité. Il a inspiré le plus vif enthousiasme pour les grands hommes, & a élevé les ames par la noblesse de ses sentimens. Les ouvrages de M. *Thomas* seront à jamais précieux par l'union si touchante & si

rare de la philoſophie & du ſavoir, de l'éloquence & de la vertu (1).

Nous rapporterons la fin de l'éloge de *Marc-Aurele*, qui eſt peut-être le chef-d'œuvre de M. *Thomas*.

« Quand le dernier terme approcha, il ne fut » donc point étonné; je me ſentois élevé par » ſes diſcours. *Romains*, le grand homme mou- » rant a je ne ſais quoi d'impoſant & d'au- » guſte; il ſemble qu'à meſure qu'il ſe détache » de la terre, il prend quelque choſe de cette » nature divine & inconnue qu'il va rejoindre; » je ne touchois ſes mains défaillantes qu'avec » reſpect, & le lit funebre où il attendoit la mort, » me ſembloit une eſpece de ſanctuaire; cepen- » dant l'armée étoit conſternée, le ſoldat gé- » miſſoit ſous ſes tentes; la nature elle-même » ſembloit en deuil, le ciel de la Germanie étoit » plus obſcur, des tempêtes agitoient la cîme » des forêts qui environnoient le camp, & ces » objets lugubres ſembloient ajouter encore à

(1) On a remarqué, dit M. de *la Harpe*, que la diction de cet orateur philoſophe procede peut-être d'une maniere trop uniforme, qu'il emploie trop ſouvent l'analyſe, qu'il ſe ſert quelquefois de termes de ſcience & d'art; mais quel écrivain, ayant une maniere à lui, n'a pas les défauts de cette maniere? & combien M. *Thomas* a-t-il de titres pour racheter ſes défauts?

» notre déſolation. Il voulut quelque temps être » ſeul, ſoit pour repaſſer ſa vie en préſence de » l'Etre ſuprême, ſoit pour méditer encore une » fois avant de mourir. Enfin, il nous fit appeler; » tous les amis de ce grand homme & les prin- » cipaux de l'armée vinrent ſe ranger autour de » lui. Il étoit pâle, ſes yeux preſque éteints & » ſes levres à demi-glacées. Cependant nous re- » marquâmes tous une tendre inquiétude ſur » ſon viſage. Prince, il parut ſe ranimer un » moment pour toi : ſa main mourante te pré- » ſenta à tous ſes vieillards qui avoient ſervi ſous » lui; il leur recommanda ta jeuneſſe : ſervez- » lui de pere, leur dit-il; ah! ſervez-lui de pere. » Alors il te donna des conſeils, tels que *Marc-* » *Aurele* mourant devoit les donner à ſon fils; » & bientôt après, Rome & l'univers le per- » dirent. »

A ces mots tout le peuple Romain demeura morne & immobile. *Apollonius* ſe tut, ſes larmes coulerent; il ſe laiſſa tomber ſur le corps de *Marc-Aurele;* il le ſerra long-temps entre ſes bras; & ſe relevant tout-à-coup :

» Mais toi, qui vas ſuccéder à ce grand homme, » ô fils de *Marc-Aurele*, ô mon fils! permets ce » nom à un vieillard qui t'a vu naître & qui t'a » tenu enfant dans ſes bras : ſonge au fardeau » que t'ont impoſé les dieux, ſonge au devoir » de celui qui commande aux droits de ceux qui

» obéiſſent. Deſtiné à régner, il faut que tu ſois » ou le plus juſte ou le plus coupable des hom- » mes : le fils de *Marc-Aurele* auroit-il à choiſir? » On te dira bientôt que tu es tout-puiſſant, on » te trompera ; les bornes de ton autorité ſont » dans la loi ; on te dira encore que tu es grand, » que tu es adoré de tes peuples : écoute, quand » *Néron* eut empoiſonné ſon frere, on lui dit » qu'il avoit ſauvé Rome ; quand il eut fait égorger » ſa femme, on loua devant lui ſa juſtice ; quand » il eut aſſaſſiné ſa mere, on baiſa la main du » parricide, & l'on courut au temple remercier » les dieux. Ne te laiſſe point non plus éblouir » par des reſpects : ſi tu n'as des vertus, l'on te » rendra des hommages & l'on te haïra. Crois- » moi ; on n'abuſe point les peuples ; la juſtice » outragée veille dans tous les cœurs. Maître du » monde, tu ſus m'ordonner de mourir, mais non » de t'eſtimer. O fils de *Marc-Aurele*, pardonne, » je te parle au nom des dieux, au nom de l'univers » qui t'eſt confié ! je te parle pour le bonheur des » hommes & pour le tien ; non, tu ne ſeras point » inſenſible à une gloire ſi pure. Je touche au » terme de ma vie ; bientôt j'irai rejoindre ton » pere : ſi tu dois être juſte, puiſſé je vivre encore » aſſez pour contempler tes vertus ! Si tu devois » un jour..... »

Tout-à-coup *Commode*, qui étoit en habit de guerrier, agita ſa lance d'une maniere terrible,

Tous les Romains partirent. *Apollonius* fut frappé des malheurs qui menaçoient Rome. Il ne put achever. Ce vénérable vieillard ſe voila le viſage. La pompe funebre qui avoit été interrompue, reprit ſa marche. Le peuple ſuivit, conſterné & dans un profond ſilence; il venoit d'apprendre que *Marc-Aurele* étoit tout entier dans le tombeau.

Si ce n'eſt pas là de l'éloquence, de la grandeur, du génie, il n'y en eut jamais. Quelles paroles que celles-ci! *Ecoute, quand Néron*, &c. Jamais la vérité n'eut un ton plus mâle & plus ſublime. Et quel tableau que celui qui termine l'ouvrage!

M. DE CONDORCET.

M. de *Condorcet*, ſecrétaire de l'Académie des Sciences, remplit avec gloire la place de *Fontenelle*: ce qui caractériſe ſes éloges, c'eſt une étendue d'eſprit qui raſſemble les lumieres répandues dans les ſciences exactes, dans la littérature & dans la philoſophie morale. En le liſant, on s'occupe plus des idées que du ſtyle, mais cela même prouve que le ſtyle eſt digne des choſes; car s'il y avoit de la diſproportion, on en ſeroit bleſſé, on la remarqueroit. Les éloges de M. de *Condorcet* ſont écrits avec élégance & avec force, & l'on ne voit pas quel autre

caractere on pourroit desirer dans des ouvrages où tout est philosophique, & le sujet & le ton.

M. CÉRUTI.

M. *Céruti* a donné plusieurs discours pleins d'esprit & d'éloquence. On trouve des vues excellentes & des idées neuves dans son discours *sur l'intérêt d'un ouvrage*, mais défigurées quelquefois par un style affecté & plein d'antitheses. L'esprit ne plaît qu'autant qu'il assaisonne la raison sans chercher à se montrer. Ce défaut se fait moins sentir dans son discours *sur l'origine du desir qu'ont les hommes de transmettre leur nom à la postérité.*

Nous rapporterons un morceau de ce dernier discours. L'orateur, après avoir parlé de la nécessité de faire pressentir aux hommes le jugement de la postérité, ajoute :

« Quel bonheur, sur-tout pour les nations, si ces sentimens étoient ceux des Souverains ! quelle ressource assurée contre le despotisme, les vexations, les cruautés des tyrans ! Tout se tait devant ces dieux de la terre, les hommes & les loix, la liberté & la vertu ; mais que le desir de l'immortalité parle au fond de leur ame ; mais qu'on y fasse retentir d'avance les arrêts foudroyans & les horribles imprécations de la postérité, & tout fléchira devant elle. Qu'on montre aux Rois, dans le lointain, les vengeurs de la

la vertu & de l'humanité prêts à dévoiler au monde l'hiſtoire de leurs crimes; à les précipiter du haut de cette grandeur qui les rendoit inacceſſibles au glaive de la juſtice; à les citer, à les traîner devant le tribunal du genre humain, pour les y condamner à un mépris éternel, ou à une éternelle haine. Qu'on les conduiſe quelquefois devant les ſtatues infâmes des *Nérons*, des *Caligulas*, des *Héliogabales*, des *Chriſtierns*. Qu'on leur faſſe voir la renommée attentive à conſerver, à perpétuer l'image de ces monſtres, pour en perpétuer l'opprobre; déchirant d'une main le diadême qui les ceignit jadis; & de l'autre, imprimant ſur leur front le ſceau ineffaçable de l'ignominie. Qu'ils liſent, qu'ils méditent, que ſans ceſſe ils aient préſentes à l'eſprit les ſatyres ameres; les invectives atroces que chaque ſiecle a vu accumuler au pied de leur ſimulacre abhorré: qu'ils les connoiſſent, & ils craindront de leur reſſembler, & ils craindront, avec le jugement de la poſtérité, les crimes de la tyrannie. »

M. DE LA HARPE.

On n'a pu refuſer à ſes *éloges académiques*, de l'élégance & de la pureté dans le ſtyle, de la juſteſſe dans les réflexions, de la liaiſon dans les idées, & ſouvent de la profondeur dans les développemens. Ces diſcours réuniſſent le mérite

de l'enſemble, mérite devenu bien rare aujourd'hui que nous n'avons plus que des *morceaux:* une marche ſimple & ſoutenue, ouvrage de l'art mais où l'art eſt toujours caché; la flexibilité du ſtyle qui a tous les tons & tous les mouvemens, ingénieux & fin dans la diſcuſſion, toujours noble & oratoire, & s'élevant quand il faut au pathétique & au ſublime. M. de la *Harpe* s'eſt peut-être ſurpaſſé lui-même dans l'éloge de *Voltaire:* voici comment il parle d'un des plus beaux traits de la vie de ce grand homme.

« C'eſt-là (Ferney) que vous vîntes, couverts » des haillons de l'indigence, & baignés des » larmes du déſeſpoir, déplorables enfans de » *Calas;* & toi, malheureux *Sirven*, victimes » d'un fanatiſme atroce & d'une juriſprudence » barbare! c'eſt-là que vous vîntes embraſſer » ſes genoux, lui raconter vos déſaſtres, & » implorer ſes ſecours & ſa pitié. Hélas! & qui » vous amenoit dans cette ſolitude champêtre » d'un Philoſophe chargé d'années? On ne vous » avoit point dit que ce fût un homme puiſſant » par ſes places ou par ſes titres. Vous ne vîtes » autour de lui aucune de ces marques impo- » ſantes des fonctions publiques, qui annoncent » un ſoutien & une ſauve-garde à quiconque » fuit l'oppreſſion, & vous êtes à ſes pieds! Vous » venez l'invoquer comme un Dieu tutélaire: » peut-être ne connoiſſiez-vous de lui que ſon

» nom & ſa renommée; vous aviez ſeulement
» entendu dire que la nature l'avoit créé ſupé-
» rieur aux autres hommes; & vous avez penſé
» que, fait pour les éclairer, il l'étoit auſſi pour
» les ſecourir. Sans autre recommandation que
» votre malheur, ſans autre ſoutien que votre
» conſcience, vous avez eſpéré de trouver en
» lui un Juge au-deſſus de tous les préjugés; un
» défenſeur au-deſſus de toutes les craintes. Vous
» ne vous êtes point trompés; jouiſſez déja des
» pleurs qu'il mêle à ceux que vous verſez. Reçus
» dans ſes bras, dans ſon ſein, vous êtes déſor-
» mais ſacrés, & la perſécution va s'éloigner de
» vous. Ah! ce moment lui eſt plus doux &
» plus cher que celui où il voyoit triompher
» *Zaïre* & *Mérope*, & l'agrandit davantage à
» nos yeux. Oui, s'il eſt beau de voir le génie
» donnant aux hommes raſſemblés de puiſſantes
» émotions, oh! qu'il paroît encore plus auguſte,
» quand il s'attendrit lui-même ſur le malheur,
» & qu'il jure de venger l'innocence. »

MM. GAILLARD, CHAMFFORT, BAILLI, GARAT & DACIER.

M. *Gaillard* eſt un des orateurs le plus ſouvent couronnés par les Académies. On a ſur-tout diſtingué ſes éloges de *Deſcartes*, de *Corneille*, & de *Henri IV*. Il a enchâſſé avec beaucoup d'art dans l'éloge de ce bon Roi, ces mots éner-

giques, ces vives réparties, ces élans qui peignent ſi bien ſon ame franche, ſimple & ſublime. Les éloges de *Deſcartes* & de *Corneille* n'offrent pas ſouvent les grands traits de l'éloquence, mais on y trouve des obſervations judicieuſes, des diſcuſſions intéreſſantes, écrites avec élégance & avec agrément.

Peu d'Ecrivains ont réuni au même degré que M. *Bailli*, le ſavoir, l'eſprit, l'imagination, un ſtyle plein d'intérêt & d'agrément. On trouve ces qualités dans le recueil de ces éloges, & ſurtout dans celui de *Leibnitz*, couronné par l'Académie de Berlin. Il ſembloit qu'on ne pouvoit, ſans témérité, entreprendre de louer ce Philoſophe après *Fontenelle*. M. *Bailli* a le mérite de l'avoir fait avec le plus grand ſuccès.

Les éloges de *Moliere* & de la *Fontaine*, par M. de *Champfort*, offrent un grand nombre d'obſervations littéraires & morales, qui annoncent un eſprit plein de goût & de ſagacité, & ſont écrits avec cette noble ſimplicité qui n'exclut ni la force, ni l'élégance.

Tous les pas de M. *Garat* dans la carriere de l'éloquence, ont été marqués par des ſuccès. De l'élégance, des nuances fines, beaucoup de vues, beaucoup d'idées & de la philoſophie, voilà ce qui caractériſe en général ſes éloges. On y trouve auſſi de l'élévation & de l'intérêt. De ſéveres critiques lui ont reproché de manquer quelque-

fois de cette juſte meſure, caractere d'un eſprit qui domine ſon ſujet & ſes productions.

Les éloges que M. *Dacier* a prononcés dans l'Académie des Inſcriptions & Belles-lettres, dont il eſt ſecrétaire, ont un caractere très-différent de ceux que l'on trouve dans le recueil de cette ſavante compagnie. Il eſt difficile d'exprimer avec plus d'eſprit, de graces, de philoſophie & de ſagacité, les différentes nuances du génie ou du talent de ces hommes précieux qui travaillent avec tant de ſuccès à nous approprier toutes les richeſſes de l'antiquité littéraire & hiſtorique.

SEPTIEME SECTION.

DES ORATEURS ANGLOIS.

Hume remarque qu'il y a dans la naiſſance & dans les progrès des arts quelque choſe d'accidentel & qui tient du hazard. « Suppoſons, dit-il, qu'un auſſi beau génie que *Waller*, né pour l'art oratoire, comme celui-ci l'étoit pour la poéſie, eût paru, pendant les guerres civiles, dans ces temps où les fondemens de notre liberté furent poſés, & où les aſſemblées populaires commencerent à ſe mêler des choſes les plus eſſentielles qui concernent le Gouvernement; je ſuis perſuadé qu'un exemple auſſi illuſtre eût donné un tour tout-à-fait différent à notre éloquence, & l'eût rapprochée de ſon ancienne perfection. Notre patrie s'honoreroit autant de ſes orateurs que de ſes poëtes & de ſes philoſophes; la Grande Bretagne auroit ſes *Ciceron*, comme elle a ſes *Plutarque* & ſes *Virgile*. »

» Quoique ce que je viens de dire de l'influence du hazard ſur l'origine & les progrès des arts, regarde toutes les nations, je ne puis cependant m'empêcher de croire que ſi quelque autre des nations ſavantes & policées de

l'Europe avoit joui, comme nous, des avantages d'un gouvernement populaire, l'éloquence y seroit parvenue au plus haut point. Les sermons François, sur-tout ceux de *Bossuet* & de *Massillon*, sont infiniment plus éloquens que tout ce que l'Angleterre a dans ce genre. Quoiqu'en France on ne plaide devant les Parlemens & les Cours de judicature que les causes des Particuliers, plusieurs des Avocats de ce pays font briller une éloquence qui pourroit aller bien loin, si elle étoit cultivée & encouragée comme il faut. »

« Il y a, je l'avoue, dans le tempérament & le caractere de notre nation, des qualités préjudiciables aux progrès de l'éloquence, & qui rendent les tentatives de cette nature plus difficiles & plus dangereuses chez nous que partout ailleurs. Les Anglois sont recommandables par leur bon sens; & ce bon sens inspire de l'ombrage contre tout ce qui sent de l'illusion. Ils ne veulent point se laisser éblouir par des fleurs de rhétorique & par les charmes de la diction. Les Anglois sont encore fort modestes; & ils craindroient de paroître trop présomptueux, s'ils osoient proposer autre chose que des raisons aux assemblées publiques, s'ils vouloient surprendre les suffrages en remuant les passions, ou en échauffant l'imagination de leurs auditeurs. Me permettra-t-on d'ajouter que généra-

lement parlant, ils n'ont pas le goût fort délicat, ni l'esprit fort sensible aux agrémens des beaux-arts. Les Muses ne leur ont pas dispensé leurs faveurs avec trop de largesse. Pour leur plaire, leurs poëtes comiques n'ont que la ressource des obscénités, & leurs Auteurs tragiques ne sauroient les toucher sans ensanglanter les scenes. Les orateurs ne pouvant recourir ni à l'un ni à l'autre de ces moyens, ont renoncé à toute espérance de les émouvoir, & se sont réduits à la simple argumentation. »

« Ces obstacles modifiés par d'autres accidens, peuvent retarder les progrès de l'éloquence dans ce royaume; mais ils ne les empêcheront pas de naître avec le temps. On peut dire que c'est ici un champ fertile en lauriers, qui attendent une main assez adroite pour les cueillir. Ce sera celle de quelque jeune homme d'un esprit accompli, rompu dans les beaux-arts, & suffisamment instruit de nos affaires publiques. Il se produira dans le Parlement, & il accoutumera nos oreilles à une éloquence plus polie, plus forte & plus touchante. La dépravation du goût ne vient que d'un défaut de modeles propres à faire naître de plus justes idées, & à épurer les plaisirs qui résultent des ouvrages de génie. Ces modeles n'ont qu'à paroître pour réunir tous les suffrages en leur faveur. »

Hume finit ſes réflexions ſur l'éloquence Angloiſe, en obſervant que quand même les orateurs Anglois ne pourroient pas s'élever au point de diſputer la palme aux anciens, il y a pourtant dans preſque toutes leurs harangues un défaut eſſentiel qu'ils pourroient corriger ſans ſortir de ce genre argumentatif où ils bornent toute leur ambition. Leur affectation pour les diſcours impromptus leur a fait négliger tout ordre & toute méthode; choſes cependant ſi néceſſaires pour bien argumenter & pour porter une pleine conviction dans l'eſprit.

« Ce n'eſt pas que je vouluſſe qu'ils chargeaſſent de beaucoup de diviſions formelles les diſcours qu'ils prononcent dans le Public; mais on peut être méthodique ſans être *formaliſte*; & les auditeurs ſenſibles à l'ordre, ſont toujours charmés de voir les argumens naître naturellement les uns des autres. Il leur en reſte une perſuaſion plus complette que les raiſons les plus fortes ne peuvent produire lorſqu'elles ſe préſentent en confuſion. »

Ces réflexions de *Hume* ſur les cauſes qui retardent les progrès de l'éloquence en Angleterre, ſont en général pleines de juſteſſe, mais peut-être aujourd'hui doivent-elles paroître un peu exagérées. Les Anglois ne ſe bornent plus à l'éloquence argumentative; ils cherchent ce ſublime & ce pathétique que l'on admire

dans les orateurs de la Grece & de Rome. Ils ne dédaignent plus l'art proprement dit de l'éloquence. Ils ont reconnu que pour être orateur, il ne ſuffit pas d'avoir quelques mouvemens rapides, quelques traits ſublimes qui échappent à tout homme paſſionné, mais que c'eſt l'ordre progreſſif des idées, une élocution ſoutenue, un goût ſain, la perfection du langage, unie à la ſublimité des penſées, qui caractériſe l'éloquence.

M. l'Abbé *Andrés* (1) croit que l'éloquence a fait peu de progrès, parce que la langue angloiſe ne s'eſt perfectionnée que fort tard & preſque dans ce ſiecle. Il remarque d'après *Hume* même, que le célebre *Swift* eſt le premier qui ait écrit en proſe avec beaucoup de politeſſe & d'élégance. *Sprat*, *Locke*, *Temple*, &c. connurent trop peu les regles de l'art, pour être regardés comme des Ecrivains élégans. La proſe de *Bacon*, d'*Harington* & de *Milton*, eſt dure, pénible & pédanteſque, quel que ſoit le mérite de leurs idées. Les hommes de cette nation ont été ſi occupés des diſputes de religion, de politique & de philoſophie, qu'ils n'ont pu prendre le goût des regles de la grammaticale & de la critique. « Eſt-il ſurprenant, ajoute

(1) V. dell' Origine, &c. t. III, p. 8.

M. *Andrès*, que la langue étant encore ſi imparfaite, l'art de la parole ait été imparfait & groſſier, & que les progrès de l'éloquence aient été ſi lents? Mais à peine le langage commença-t-il à ſe polir ſous Jacques II, comme le dit *Dryden*, & encore plus du tems de la Reine *Anne* à la fin du dernier ſiecle & au commencement de celui-ci; à peine eut-on lu les ouvrages de *Swift*, d'*Addiſſon*, de *Bolimbroke* & d'autres Ecrivains élégans, que l'éloquence fit des progrès rapides. »

Ces réflexions ſemblent avoir pour objet de combattre l'opinion de *Hume*. Nous croyons que le Philoſophe Anglois a eu raiſon de penſer que l'éloquence auroit pu être portée vers la perfection par l'Ecrivain qui auroit fait pour la proſe ce que *Milton* & *Waller* avoient fait pour les vers. N'eſt-il pas plus juſte de dire qu'une langue ne s'eſt pas perfectionnée, parce qu'elle n'a pas eu des Ecrivains éloquens, que de dire qu'elle n'a pas eu des Ecrivains éloquens, parce que la langue étoit encore informe & groſſiere? *Bocace*, né dans un temps où ſes contemporains parloient une langue à demi-barbare, ſut lui donner le caractere de ſon génie, la perfectionner & la fixer. *Paſcal* reproduiſit la même merveille en France. On ſait que les *Lettres Provinciales* ſont écrites avec une élégance, une correction & une propriété de ſtyle qui ſemble mettre un ſiecle d'intervalle entre *Paſcal* & ſes

contemporains. Nous croyons avec *Hume* qu'il ne faut pas chercher dans la langue les cauſes qui ont retardé les progrès de l'éloquence, puiſque juſqu'à un certain point on ne peut pas les ſéparer, & que les mêmes cauſes influent ſur l'une & ſur l'autre. On pourroit encore obſerver, pour juſtifier l'opinion de *Hume*, que les progrès de l'éloquence ne ſont pas proportionnés à ceux de la langue. Telle eſt du moins l'opinion de la plupart des critiques Anglois.

ARTICLE PREMIER.

De l'Eloquence Parlementaire.

On a remarqué que l'éloquence a fait les premiers progrès chez les Anglois pendant les guerres civiles. Lorſqu'elles ſont fondées ſur des principes de liberté, elles ne ſont pas pour l'ordinaire nuiſibles aux talens de l'éloquence & de la compoſition; ou plutôt, en préſentant des objets plus élevés & plus intéreſſans aux hommes de génie, elles les dédommagent par-là de la tranquillité qu'elles leur ôtent. Les diſcours qui furent prononcés au Parlement pendant les guerres civiles de *Cromwel*, ſont bien ſupérieurs à tous ceux qui avoient paru juſqu'alors en Angleterre. Il ſemble cependant qu'il faut en excepter ceux de cet homme célebre qui eut un ſi grand aſcendant ſur l'eſprit de ſes conci-

toyens. Ses discours sont remplis de passages de l'Ecriture, & paroissent plutôt l'ouvrage d'un sectaire fanatique, que d'un politique adroit.

Dans une assemblée comme la Chambre haute, composée d'hommes dont l'éducation a été soignée, qui sont ou qui doivent être animés par la considération du rang qu'ils occupent, & l'exemple de leurs ancêtres, il semble, dit M. *Knox* (1), qu'on doit souvent trouver de grands orateurs ; mais il est réellement difficile de citer un grand nombre de Pairs dont l'éloquence ait été perfectionnée par le goût, & dont les discours aient pu servir de modeles. Les Lords Juges, se bornant aux connoissances de ce qui a rapport à leur emploi, font souvent des discours pleins de force ; mais accoutumés à fixer l'évidence & à prononcer des sentences, plusieurs d'entr'eux conservent leur insolence & leur effronterie en passant à la Chambre haute. Le bruit, l'obstination & un style impérieux, même dans un Chancelier, ne sauroient plaire à ceux qui ont formé leur goût par l'étude des Auteurs classiques. La véhémence & l'emportement peuvent intimider quelques jeunes Pairs, & les entraîner dans le parti du ministere ; mais dans le silence du cabinet, des discours qui

(1) V. Essays moral and litterary, vol. 2, p. 280.

n'offrent pas un autre mérite oratoire, n'obtiendront jamais les ſuffrages des gens de goût. Quelques Lords du parti de l'oppoſition ont évité le bruit & la violence, mais non l'incorrection du ſtyle, le mauvais goût & le déſordre des idées. De tous les diſcours prononcés dans la Chambre des Pairs, il en eſt très-peu qui aient mérité d'être recueillis & conſervés dans les bibliotheques, comme des modeles d'éloquence parlementaire. La paſſion & l'animoſité perſonnelle ont produit des invectives qui flattoient l'eſprit de parti, & qu'on a élevées au-deſſus de tous les chef-d'œuvres d'éloquence de l'antiquité; mais les plus célebres orateurs de la Chambre haute ont ils laiſſé un volume de diſcours qu'on puiſſe citer comme des ouvrages claſſiques, & mettre à côté de ceux de *Démoſthene* & de *Cicéron?* C'eſt en vain que l'on cherche un orateur à qui cette épithete de claſſique puiſſe juſtement être appliquée. On ne peut trop regretter que la fureur des partis & la baſſeſſe de la vénalité aient exclus d'une des aſſemblées les plus auguſtes de l'Europe, ce goût, cette juſteſſe, ces bienſéances ſans leſquelles la véritable éloquence ne ſauroit exiſter.

La Chambre des Communes a toujours été regardée comme un des plus beaux théâtres qu'ait eu l'éloquence moderne. En effet, quoiqu'elle ſoit ſujette aux mêmes inconvéniens que

la Chambre des Pairs, elle a ſur celle-ci de grands avantages. Dans la Chambre des Communes, les hommes ſont excités par le plus puiſſant des motifs, l'eſpérance de s'élever & de parvenir aux plus grandes places. Les Pairs n'ont pas ce motif, puiſque leur ambition eſt déja ſatisfaite. Pluſieurs Membres des Communes ont ſu, par leur éloquence, entraîner les ſuffrages & diriger les réſolutions du Parlement; mais il en eſt peu qui aient laiſſé des modeles dignes d'être imités. La plupart ont eu une grande réputation, tant que le Public a été occupé des intérêts qu'ils ont eu à diſcuter & à défendre; mais leurs diſcours ont rarement cette ſolidité de mérite qui fait lire un ouvrage avec plaiſir, lors même que les circonſtances qui les ont fait produire ſont changées. Il n'appartient qu'aux chef-d'œuvres de l'art de plaire dans tous les lieux & dans tous les temps.

Nous n'entreprendrons pas ici de donner une notice de tous les orateurs parlementaires. Nous nous bornerons à faire connoître ceux qui ſont les plus célebres & qui ont mérité par leurs talens la réputation dont ils ont joui.

PULTNEY.

Durant la fameuſe conteſtation entre *Robert Walpole* & ſes adverſaires, l'éloquence brilla d'un éclat extraordinaire. Ce fameux Miniſtre

qui perfectionna le ſyſtême de corruption par lequel les Rois d'Angleterre marchent à grands pas vers le deſpotiſme, a laiſſé pluſieurs diſcours. On y trouve, au jugement de *Cheſterfield*, plus d'art & de force, de raiſon que de véritable éloquence. Cet impudent Miniſtre, qui ne craignoit pas de dire qu'*il avoit le tarif des probités de ſon pays*, n'eut pas de plus grand ennemi que *William Pultney*, l'homme le plus éloquent de ſon temps. *Pultney* avoit été Miniſtre de la guerre ſous Georges I; mais s'étant brouillé avec *Walpole*, il perdit toutes ſes places & devint Membre de la Chambre des Communes, où il ſe diſtingua par ſon éloquence. Il étoit, dit *Cheſterfield*, perſuaſif, agréable, fort & pathétique, ſelon que les circonſtances l'exigeoient. Il avoit à ſon commandement les raiſons, l'eſprit & les larmes. *Robert Walpole* diſoit qu'il craignoit ſa langue plus que l'épée d'un autre. En effet, ce fut *Pultney* qui le força à ſe retirer, en dévoilant ſa conduite, & en le rendant odieux à la nation. Ce célebre orateur non-ſeulement a laiſſé pluſieurs diſcours, mais il fit encore des pamphlets politiques, & eut la plus grande part au *Craftſman*. *Pultney*, né d'une des plus anciennes familles d'Angleterre, mourut en 1764, âgé de 82 ans.

PITT.

PITT.

Pitt dut ſon élévation aux plus grandes places à ſes talens qui lui tinrent lieu de naiſſance & de fortune. Sa vie privée ne fut tachée par aucun vice, ni par aucune baſſeſſe. Tous ſes ſentimens étoient généreux & élevés ; ſa paſſion dominante étoit une ambition ſans bornes, qui, lorſqu'elle eſt ſoutenue par de grandes qualités, & couronnée par de grands ſuccès, forme ce que le monde appelle un *grand homme.*

Il parut fort jeune dans le Parlement, & il égala bientôt ſur ce grand theâtre les plus anciens & les plus habiles acteurs. Son éloquence embraſſoit tous les genres, & il excelloit également dans l'argumentation & dans le pathétique Mais il étoit ſur-tout terrible dans les invectives. Il avoit tant d'énergie dans le ſtyle, tant de dignité & de chaleur dans l'action, qu'il intimidoit ceux même qui avoient le plus de moyens pour s'oppoſer à ſes vues. *Campbell* & *Mansfield* ſe ſentoient déſarmer, & cédoient à l'aſcendant que ſon génie avoit pris ſur le leur.

Le crédit que *Pitt* avoit dans la chambre des communes, ſes grands talens univerſellement reconnus, engagerent George II à le faire ſecrétaire d'Etat. Quelque délicate que fût la ſituation de *Pitt*, il ſe conduiſit de maniere à conſerver l'eſtime de la nation, dont il augmenta la puiſſance

& la gloire pendant ſon miniſtere. Ceux qui prétendent que *Pitt*, en donnant à la domination angloiſe un accroiſſement précoce & démeſuré, en a, ſans le vouloir, accéléré la ruine, lui ont appliqué le vers d'*Addiſſon* ſur *Caton* d'Utique :

Curſe on his virtues, they've undone his country.

« Déteſtons ſes vertus ; elles ont perdu ſa patrie. » Le temps prouvera ſi ce reproche eſt fondé. On ne doit pas oublier que ſi les Anglois euſſent ſuivi les conſeils que ce grand homme leur donna dans les derniers momens de ſa vie, ils n'auroient pas égorgé leurs concitoyens, ni perdu l'Amérique.

M. BURKE.

On cite encore avec éloge parmi les orateurs parlementaires, MM. *Littleton*, *Campbell*, *Mansfield*, *Wilkes*, *Lord North*, &c. Mais aucun de ces hommes éloquens n'eſt comparable à MM. *Burke* & *Fox*. Le premier a perfectionné par l'étude, les grands talens qu'il a reçus de la nature. Au goût de la véritable éloquence, il joint une connoiſſance profonde des ſciences morales & politiques. Parmi les nombreux diſcours qui ont captivé les ſuffrages de ſes compatriotes & excité l'admiration de tous ſes lecteurs, on diſtingue celui qu'il adreſſa au peuple de Briſtol, qui

refuſoit de l'élire pour ſon repréſentant. Jamais on ne ſe juſtifia avec autant de force & de dignité. Combien ceux qui le rejettent ſont petits auprès de lui ! Comme *Socrate* devant ſes Juges, il paroît plutôt leur maître que leur ſuppliant. La péroraiſon de ce diſcours eſt digne de l'Ecrivain qui a traité du ſublime, & comparable aux plus belles de *Cicéron*. Le fameux procès de M. *Haſting* a offert à M. *Burke* une occaſion de déployer avec éclat toute ſon éloquence. Les orateurs de la Grece & de Rome n'eurent jamais de plus grands intérêts à défendre. C'eſt la cauſe de l'humanité, & M. *Burke* étoit digne d'en être l'orateur. Les émotions vives & profondes qu'il a données en traçant le tableau des crimes du deſpotiſme, la force avec laquelle il établit les droits ſacrés des hommes & les véritables intérêts des nations, lui méritent un rang diſtingué parmi les orateurs célebres de ce ſiecle.

M. FOX.

M. *Fox* partage avec M. *Burke* l'admiration de l'Angleterre & de l'Europe entiere. Peu d'orateurs ont eu au même degré cette force du raiſonnement, cette logique exacte & preſſante qui met dans le plus grand jour la vérité ou l'erreur, cette rapidité entraînante des mouvemens oratoires qui n'montre un homme paſſionné que la vérité tourmente, & non un Ecri-

vain élégant qui veut être admiré. Il eſt, comme *Démoſthene*, l'athlete de la raiſon ; il la défend de toutes les forces de ſon génie, & la tribune où il parle devient une arene.

On ſe ſouvient du bel éloge du Général *Montgomery* que M. *Fox* a prononcé au Parlement. Un partiſan de la Cour l'interrompit en ſes termes : *Comment oſez-vous louer un rebelle devant les repréſentans de la nation ?* « Je ne m'arrêterai » point, répondit auſſi-tôt M. *Fox* ; à repouſſer » l'outrage fait à la mémoire d'un grand homme. » Vous ſavez tout ce que ſignifie le mot de » rebelle dans la bouche de mes adverſaires ; » ſi vous aviez quelque doute ſur le véritable » ſens de cette expreſſion, je vous conjurerois » de vous ſouvenir que c'eſt à ces prétendues » rébellions que nous devons notre conſtitution » actuelle, & l'avantage d'être aſſemblés à Weſt- » minſter pour délibérer ſur les intérêts de notre » patrie. »

Le diſcours que M. *Fox* a prononcé contre M. *Haſting* a fait une vive impreſſion. « Voilà, » Milords, a-t-il dit en finiſſant, des forfaits qu'il » faut punir ; vous n'en pouvez plus être que les » vengeurs ou les complices. Jadis les Eſpagnols, » pour n'avoir pas puni des cruautés ſemblables » dans les pays éloignés, furent abhorrés de » toute l'Europe : évitons cette alternative hon- » teuſe & déplorable. Le voile qui couvroit les

» horreurs commiſes dans l'Inde, eſt déchiré. » Les yeux de toute l'Europe ſont fixés ſur votre » auguſte tribunal. Les communes ont fait leur » devoir en amenant à vos pieds l'auteur de tous » ces maux; c'eſt à vous à décider, en l'abſolvant » ou en le condamnant, ſi l'infamie doit reſter » ſur la nation ou ſur un ſeul individu. »

M. SHERIDAN.

M. *Sheridan*, après avoir donné au public pluſieurs ouvrages eſtimés, a paru avec éclat dans la chambre des communes. S'il n'a pas autant de force que MM. *Burke* & *Fox*, il ne leur cede pas pour la facilité & l'élégance du ſtyle, l'art de manier l'ironie & le ſarcaſme, & d'intéreſſer par des peintures vives & agréables. Il ſeroit injuſte & abſurde de prétendre juger les orateurs célebres dont nous venons de parler, d'après des traductions faites à la hâte, & ſouvent à demi-barbares. On ne doit pas oublier auſſi que parmi les gazettiers qui nous tranſmettent leurs diſcours, il en eſt qui, pour plaire au parti auquel ils ſont dévoués, s'attachent à les faire paroître abſurdes & ridicules, en leur prêtant leur propre langage. Leurs ſuccès en ce genre ſont toujours certains (1).

(1) V. la partie politique du Mercure de France. Ce

ARTICLE II.

De l'Eloquence de la Chaire Angloiſe.

Peu d'inſtitutions ſont auſſi utiles à la ſociété, dit un Anglois, que les (1) inſtructions de la chaire. Elles mettent les hommes les plus ignorans & les plus groſſiers à portée d'entendre des traités moraux & philoſophiques ſur leurs devoirs. Il eſt vrai que depuis que l'acquiſition des livres a été facilitée par leur nombre, l'inſtruction orale eſt devenue moins néceſſaire. Cependant, quoique les livres ſoient ſi multipliés, il y a même dans un ſiecle de lumieres une claſſe de la ſociété qui ne peut lire. C'eſt d'ailleurs une vérité bien reconnue, que les préceptes inculqués par un orateur, qui ſait donner à chaque penſée, à chaque ſentiment ſon ton, ſon geſte particulier & propre, font plus d'impreſſion qu'une lecture froide, &, pour ainſi dire, ſolitaire. Il y a auſſi une eſpece de ſympathie qui ſe communique

---

Journal ne devroit offrir que des extraits de Gazettes; mais depuis pluſieurs années on n'y a trouvé que des plaidoyers auſſi remarquables par la mauvaiſe foi, que par le mauvais goût, contre les Anglo-Américains, contre les Inſurgens-Brabançons, contre les patriotes Hollandois, & contre tous les amis de la liberté & de la philoſophie.

(1) V. Knox, Eſſais Morals and litterary, t. 2.

dans une grande aſſemblée & qui attache les eſprits plus fortement au ſujet.

L'utilité des diſcours de la chaire, ajoute le même critique, ſont prouvées par l'expérience ; car, malgré les plaintes contre la frivolité & la corruption du ſiecle, les Egliſes ſont fréquentées avec aſſiduité. On regarde comme un avantage qui contribue à rendre une retraite agréable, celui d'être à portée d'entendre un Miniſtre eſtimé pour ſon éloquence & ſon ſavoir.

L'Angleterre a eu en tout temps des orateurs remarquables, moins par les qualités extérieures, que par le talent de la compoſition. Il n'eſt pas rare de voir des Miniſtres débiter des pieces d'éloquence travaillées avec goût, & ignorer l'art de régler avec bienſéance leur voix & leurs geſtes, & d'animer leurs diſcours par les graces ou le feu de l'action. Il ſemble que les modernes négligent trop cette partie de l'éloquence cultivée avec tant de ſoin par les anciens, & de laquelle *Démoſthene* faiſoit dépendre toute l'éloquence. C'eſt une choſe auſſi ſinguliere que vraie, que le commun des auditeurs regarde encore plus un orateur qu'il ne l'écoute. La raiſon en eſt que les yeux entendent & qu'ils fatiguent moins que l'oreille. Il importe donc au prédicateur,

De peindre la parole & de parler aux yeux ;

mais il doit le faire avec ſimplicité & avec grandeur.

Le peu de cas que les orateurs de la chaire angloiſe ont fait de l'art de la déclamation, leur maniere de débiter calme & froide, & l'habitude de lire ſouvent leurs diſcours, ont dû influer ſur le caractere de leur éloquence. Delà vient qu'ils ſe permettent rarement les grands mouvemens, les figures fortes & énergiques. Delà le ton de diſſertation qui regne ſouvent dans leurs diſcours, & cette inſtruction ſolide qui y domine plus que le ſentiment.

TAYLOR.

Les ſermons Anglois du dernier ſiecle ſont trop longs pour l'attention des lecteurs frivoles; mais ils ſont remplis de beautés qui dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent inſpirer. Jérémie *Taylor* eut une prodigieuſe fécondité, une imagination riche & ardente, une connoiſſance profonde des auteurs ſacrés & profanes. Il a ſemé beaucoup de citations dans ſes ſermons, & en général, elles n'y paroiſſent pas déplacées. *Taylor* ſouffrit beaucoup pour la cauſe de Charles I, dont il étoit chapelain. A l'avénement de Charles II à la couronne, il fut fait Evêque de Connor en Irlande; ce ſavant Prélat mourut en 1667.

BARROW.

Iſaac *Barrow*, contemporain de *Taylor*, eut un génie rare, capable de réuſſir dans tout ce qu'il entreprenoit. Son éloquence, dit M. *Knox*, coule avec une rapidité douce, mais irréſiſtible. Il traite ſes ſujets avec une préciſion preſque mathématique, & ne les quitte point ſans les avoir épuiſés. Un des plus célebres orateurs parlementaires, M. *Pitt*, reconnoiſſoit qu'il devoit beaucoup à l'étude qu'il avoit faite des ouvrages de *Barrow*.

Barrow eſt encore plus célebre comme mathématicien que comme orateur. Il réſigna la chaire de mathématique qu'il occupoit à Cambridge, à ſon ami *Newton*. Ce ſavant, né à Londres en 1630, & mort en 1677, fut chapelain de Charles II.

TILLOTSON.

Tillotſon, éditeur de *Barrow*, dit M. *Blair*, a été long-temps regardé comme un Ecrivain éloquent & un modele pour la chaire; mais on a eu ſouvent une fauſſe idée de ſon éloquence, ſi on peut lui donner ce nom. En effet, ſi dans l'idée d'éloquence nous comprenons la chaleur & l'énergie, les deſcriptions pittoreſques, les figures naturelles, &c. il faut convenir que dans toutes ces parties l'Archevêque *Tillotſon* a très-

peu réuſſi. Son ſtyle, il eſt vrai, eſt pur & clair, mais ſouvent négligé, foible & languiſſant : rarement il fait un effort pour atteindre à l'énergie & au ſublime ; mais, malgré ces défauts, on trouve dans ſes ouvrages tant de bon ſens & d'onction, tant de ſolidité dans les penſées, tant de maximes utiles, qu'il ſera toujours eſtimé, non comme un modele d'éloquence, mais comme un Ecrivain ſimple & aimable. *Tillotſon* dut à ſes vertus & à ſes talens ſon élévation au ſiege de Cantorbery : il mourut en 1694, âgé de 65 ans.

SHARP.

Jean *Sharp*, ami de *Tillotſon*, naquit à *Bradfort* en 1644. Il fut Evêque, & Aumônier de la Reine *Anne*. Ses ſermons, réunis en 7 vol. in-8°., ont le mérite de la clarté & de la ſimplicité du ſtyle. Ils ſont dictés par un jugement ſolide & par une piété ardente. C'eſt ſur-tout en parlant avec beaucoup de liberté dans des temps critiques, que *Sharp* ſe fit une grande réputation. Il mourut en 1713.

SOUTH.

Robert *South*, quoiqu'avec un caractere très-différent de celui de *Sharp*, obtint auſſi une grande réputation. C'eſt un de ces Ecrivains qu'on peut admirer, mais qu'il ne faut pas admirer.

Ses sermons offrent des maximes utiles, des observations judicieuses, & de la véritable éloquence, mêlées avec une foule de traits épigrammatiques & quelquefois plaisans.

South fut Chapelain de *Charles II.* Prêchant un jour devant la cour, composée des hommes les plus corrompus de la nation, il s'apperçut au milieu de son discours que de proche en proche le sommeil s'étoit emparé de ses auditeurs. Tout-à-coup il s'interrompit, & changeant de ton, il appela par trois fois le Comte de *Lauderdale.* Ce Seigneur s'étant levé : « *Mylord*, lui dit tranquillement le Chapelain, pardonnez si je trouble votre repos; c'est seulement pour vous prier de ronfler un peu moins fort, attendu que vous courez risque d'éveiller Sa Majesté ». *South* mourut en 1716, âgé de 83 ans.

CLARKE.

Le Docteur *Clarke* ne recherche point les ornemens du style, mais il a beaucoup de force dans les pensées, un sens droit, & un raisonnement judicieux. L'usage qu'il fait de l'Ecriture Sainte est toujours juste. Il est souvent élégant; il sait instruire & convaincre; mais il lui manque d'intéresser, de gagner le cœur. Il fait voir ce qu'on doit faire, mais il n'en excite pas le desir. Il traite l'homme comme s'il étoit un être purement intellectuel sans passions & sans ima-

gination. Un bel eſprit a appelé *Clarke* une *machine à raiſonnement.* Il devoit ajouter que c'étoit une machine ſi bien dirigée, qu'elle n'en produiſoit ordinairement que de convaincans & de démonſtratifs. On remarque dans tous les ouvrages de *Clarke* un ſavant éclairé, un écrivain méthodique, qui met les matieres les plus abſtraites à la portée de tout le monde, par une netteté & une préciſion admirables. Samuel *Clarke*, né à Norwich en 1675, mourut en 1729.

ATTERBURY.

François *Atterbury*, Evêque de Rocheſter, naquit en 1662 à Middleton, dans le Comté de Buckingam. Il fut accuſé d'être entré dans une conſpiration formée par le Prétendant, & enfermé à la Tour. La chambre des Pairs, dont il étoit membre, lui fit ſon procès, & le condamna au banniſſement. Le diſcours qu'il fit pour ſa propre défenſe eſt très-éloquent.

Atterbury mérite d'être cité comme un modele de ſtyle. Pluſieurs de ſes ſermons ſont écrits avec une chaleur, une élégance & une correction très-rares en Angleterre. Il paroît que c'eſt *Atterbury* qui a introduit la méthode de conſacrer la premiere partie d'un diſcours à poſer des principes, à éclairer l'entendement; & la ſeconde, à gagner le cœur, après s'être

rendu maître de la raiſon. Outre quatre volumes de ſermons & des ouvrages de controverſe, on a d'*Atterbury* des lettres où il paroît avec avantage & comme écrivain & comme homme. Pour la facilité & l'élégance, elles ſont ſupérieures à celles de *Pope*. *Atterbury* mourut à Paris en 1731.

BUTTLER.

Joſeph *Buttler*, Evêque de Durham, naquit dans le Comté de Berk en 1692. Il fit, étant encore fort jeune, des remarques ſur le traité de *Clarke*, ſur l'exiſtence & les attributs de Dieu. Son profond ſavoir paroît ſur-tout dans ſon ouvrage intitulé l'*Analogie* de la religion naturelle & révélée, avec la conſtitution & le cours de la nature.

Si *Buttler*, au lieu de diſſertations abſtraites & philoſophiques, avoit compoſé plus de ſermons dans le genre de ceux qu'il a publiés ſur le *danger de ſe tromper ſoi-méme*, & ſur le *caractere de Balaam*, on pourroit le citer comme un modele de l'éloquence de la chaire. Ce ſavant Evêque mourut en 1752. Il ne faut pas le confondre avec Samuel *Buttler*, auteur du poëme d'*Hudibras*.

SHERLOCK.

Thomas *Sherlock* eſt un des Prélats les plus

ſavans qu'ait eus l'Angleterre. Il écrivit avec beaucoup de force en faveur de la religion chrétienne, contre *Wolſton* & contre les plus célebres incrédules de ſon temps. Il ſe diſtingua auſſi dans l'éloquence de la chaire. Ses ſermons contiennent d'excellentes inſtructions, énoncées d'un ſtyle clair, ſimple & quelquefois élégant; mais rarement il s'éleve au ſublime, rarement il a ce pathétique qui naît du fond même des ſujets intéreſſans. *Sherlock* fut Evêque de Bangor, & mourut en 1749, âgé de 78 ans.

BERKELEY.

George *Berkeley*, Evêque de Cloyne, naquit en Irlande en 1684. Il eſt ſur-tout connu par ſes dialogues d'*Hilas* & de *Philonaus* qu'il publia à l'âge de 27 ans. Il y ſoutient qu'il n'y a que des eſprits & point de corps. Il y avoit adopté le ſyſtême du P. *Malebranche*; touchant l'exiſtence des corps, & l'avoit pouſſé beaucoup plus loin. Sa théorie de la viſion & ſon traité ſur l'eau de goudron, ſont plus eſtimés. Outre ſes ouvrages philoſophiques, on a de *Berkeley* une apologie de la religion chrétienne, & pluſieurs ſermons ſur la propagation de l'Evangile & ſur l'obéiſſance paſſive. La fineſſe de ſon eſprit, la beauté de ſon imagination, l'élégance de ſon ſtyle, lui ont fait une grande réputation, malgré la ſingularité de ſes ſyſtêmes. Il fut ami de

Steele, de *Pope* & de *Swift*, & fournit pluſieurs articles au *Guardian*, qui, comme on ſait, fait la ſuite du Spectateur.

ROGERS.

Rogers avoit une éloquence nerveuſe, ſimple & perſuaſive. Son ſtyle eſt élégant ſans recherche; ſa maniere eſt libre & animée : il parle à la fois au cœur & à l'eſprit, & ſes ſermons conviennent aux hommes de toutes les claſſes & de tous les âges. *John Rogers*, né dans le Comté d'Oxford en 1679, mourut en 1729. On a de lui pluſieurs ouvrages de critique & de controverſe. Il fut excellent écrivain, ſans être ſavant profond.

SEED.

Seed a auſſi approché de la perfection du diſcours populaire. Il réunit beaucoup de jugement & d'imagination. Bien différent de la plupart des écrivains fleuris, il eſt rempli de penſées ſolides & d'obſervations judicieuſes ſur les mœurs. Des critiques ſéveres peuvent lui reprocher d'avoir prodigué les ornemens; mais je ne ſais par quel art, dit M. *Knox*, cet orateur cauſe un plaiſir qui eſt toujours le même ſans produire la ſatiété. Jérémie *Seed* eut des diſputes théologiques fort vives; mais ſes ennemis mêmes ont rendu hommage à ſes vertus, parmi leſquelles ſe trouvoit auſſi la douceur. Il mourut en 1747.

FOSTER, SECKER, JORTIN, WATTS, &c.

On peut encore mettre au nombre des bons orateurs de la chaire Angloiſe, *Foſter*, *Secker*, *Jortin*, *Watts*, *&c.* Jérémie *Foſter* eſt connu principalement par ſon ouvrage ſur la révélation, contre *Tindal*. *Secker*, Archevêque de Cantorbéry, eſt un des Prélats les plus reſpectables qu'ait eus l'Angleterre. Ses lectures catéchiſtiques ſont fort eſtimées. *Jortin* avoit un tour d'eſprit agréable & facile; il avoit cependant une grande ſenſibilité, & s'exprimoit avec chaleur. *Watts* eſt au nombre des meilleurs écrivains Anglois, & a traité avec ſuccès une multitude de ſujets différens. Il eſt un des premiers, dit le docteur *Johnſon*, qui ait écrit avec goût & avec élégance ſur des matieres de religion. Parmi les Anglois qui ont laiſſé des recueils de ſermons eſtimés, on doit compter encore William *Warburton*, un des hommes les plus extraordinaires de l'Angleterre, Edouard *Stillingfleet*, Evêque de Worcheſter, William *Fleetwood*, Evêque d'Ely, Richard *Kidder*, Henri *King*, John *Langhorne*, Edward *Littleton*, John *Potter*, Archevêque de Cantorbéry, *Hooker*, célebre par ſon excellent ouvrage de la police eccléſiaſtique, Georges *Hooper*, *&c.*

BROWN.

BROWN.

Jean *Brown*, né dans le Northumberland en 1715, eſt regardé comme un des meilleurs écrivains que l'Angleterre ait eus dans ce ſiecle. Outre ſes eſſais ſur la ſatyre, ſur les caractériſtiques de *Shaftesbury*, ſur l'expreſſion muſicale, &c. on a de lui un recueil de ſermons ſur des ſujets intéreſſans. Il prononça ſon diſcours ſur la liaiſon naturelle qu'il y a entre la liberté civile & la religion, après la défaite des rebelles en 1746. Il avoit ſervi au ſiege de Carliſle, en qualité de volontaire, & montré une grande intrépidité. Ses ſermons ſont écrits d'un ſtyle pur & élégant, & remplis d'inſtructions ſolides & de penſées. Jean *Brown* mourut en 1766.

STERNE.

L'Auteur du *Voyage ſentimental* & de *Triſtram Shandy* a fait auſſi un recueil de ſermons. On y trouve le génie de cet écrivain qui donne des émotions vives & profondes, en ſe ſervant d'un ſtyle ſimple, & qui recommande d'une maniere ſi pathétique la maxime bienfaiſante d'une philanthropie générale. *Sterne* a ſouvent gâté ſes ſermons, en voulant, à force d'art, paroître plaiſant & ſpirituel. Il ſemble s'amuſer avec ſon auditoire.

YOUNG.

L'Angleterre a produit peu d'hommes auſſi éloquens que *Young*. On retrouve dans la plupart de ſes ouvrages en proſe cette énergie de penſées & de ſtyle, cette imagination brillante & féconde qu'on admire dans ſes *Nuits*. On ſe perſuade aiſément que cet orateur ſublime de la morale & de la vertu n'étoit pas un froid diſſertateur, quand il parloit en public. Un Dimanche qu'il prêchoit à S. James, voyant qu'avec toute ſon éloquence il ne captivoit pas à ſon gré l'attention de l'aſſemblée, cet homme, ſenſible & pénétré de ce qu'il diſoit, s'interrompit & fondit en larmes dans la chaire.

On peut regarder les lettres morales d'*Young* comme autant de diſcours éloquens. La quatrieme offre le tableau le plus terrible & le plus pathétique d'un jeune débauché, mourant dans le tourment des remords. Jamais on n'a peint avec plus de force dans nos chaires les terreurs & les angoiſſes du pécheur à l'article de la mort.

HERVEY.

Hervey a travaillé dans le même genre qu'*Young*. Il n'avoit pas à la vérité le génie & la brillante imagination de ſon modele; mais il regne dans ſes méditations ſur les tombeaux une ſorte de ſentiment affectueux & tendre,

qui remue doucement le cœur & le pénetre. On a auſſi de lui des ſermons, où l'on remarque le même mérite. James *Hervey*, né en 1714, mourut âgé de 45 ans.

FORDYCE.

James *Fordyce* a publié un volume de ſermons pour les Demoiſelles & les jeunes Dames, dont M. *le Tourneur* nous a donné une élégante traduction. Les ſermons ont pour objet de leur tracer les devoirs & les vertus qu'elles ont ou auront un jour à remplir. Quoiqu'un tel auditoire ne ſemble pas prêter aux grands traits de l'éloquence, il exige cependant le talent de la perſuaſion; car c'eſt par l'imagination, par le cœur qu'on doit chercher à le ſubjuguer. On a reproché à l'Auteur ſon goût pour la danſe, pour les romans & pour les madrigaux. Sa morale eſt d'ailleurs pure, & le ton qu'il a pris eſt ſimple, inſinuant, & à la portée des jeunes perſonnes à qui il parle.

M. BLAIR.

L'éloquence de M. *Hugues Blair* n'eſt point forte, énergique, tonnante; elle eſt douce, ſage, raiſonnable & ſouvent touchante. Ce qu'il y a de remarquable dans ſes ſermons, c'eſt l'enchaînement des preuves, la ſolidité des raiſonnemens qui y règnent d'un bout à l'autre. Ses

deux ſermons ſur l'influence de la religion dans l'adverſité & dans la proſpérité, en ſont autant d'exemples. Tous les âges, tous les états trouveront dans ſes diſcours des leçons utiles; la jeuneſſe reconnoîtra dans le ſermon ſur les devoirs des jeunes gens, les vertus qui lui eſt néceſſaire d'acquérir, & les vieillards apprendront dans le diſcours ſur les devoirs & les conſolations de la vieilleſſe, à ne pas toujours vanter le temps paſſé aux dépens du préſent, à renoncer aux plaiſirs qui ne ſont plus de leur âge, &c. Le ſermon ſur l'avantage de viſiter les maiſons de deuil, paroît au premier coup-d'œil extraordinaire; mais cette propoſition eſt développée par l'orateur Anglois de la maniere la plus ſolide & la plus perſuaſive. Le ſtyle de M. *Blair* n'eſt pas ſans défauts; il ſe ſert trop ſouvent d'expreſſions figurées, de métaphores affectées, & de comparaiſons un peu trop orientales. Ses ſermons ont été traduits par M. *Froſſard* ſur la onzieme édition.

Selon M. l'abbé *Andrés*, les ſermons de M. *Blair* ont excité en France de l'enthouſiaſme, & même une eſpece de fanatiſme, puiſque dans l'eſpace de quelques mois on en a fait plus de onze éditions. Il reproche aux François de négliger leurs chef-d'œuvres pour les ouvrages ſouvent médiocres de leurs rivaux, & fait ſentir l'abſurdité d'un jugement de *Voltaire* qui, dans

une lettre, ſemble mettre *Tillotſon* au-deſſus de *Maſſillon*. Nous croyons que ces reproches ne ſont pas fondés. Les ſermons de M. *Blair*, l'orateur le plus diſtingué de la chaire angloiſe, ont eu & devoient avoir beaucoup de ſuccès en France, mais ils n'ont excité ni fanatiſme ni enthouſiaſme. Il ſuffit d'en citer pour preuve le jugement qu'en ont porté les gens de lettres, jugement dont nous avons fidélement préſenté le réſultat dans cet article. Le nombre des éditions de cet ouvrage, dont aucune n'a été faite dans la capitale, eſt auſſi très-exagéré. D'ailleurs, ſi l'on conſidere que depuis les ſermons françois de M. *Erman*, les Proteſtans n'avoient rien eu dans ce genre qu'on pût comparer aux ſermons de M. *Blair*, on ne ſera pas ſurpris qu'ils aient eu beaucoup de ſuccès en France. Quant au jugement de *Voltaire* ſur *Maſſillon*, il nous ſemble qu'il auroit été plus juſte de chercher l'opinion de cet Ecrivain célebre dans ſes réflexions ſur l'éloquence. Perſonne n'a fait un auſſi bel éloge de l'orateur François, & n'a fait mieux ſentir qu'un orateur qui parle au cœur & à l'imagination, eſt bien ſupérieur à celui qui ne ſait parler qu'à l'eſprit & à la raiſon. Si *Voltaire* n'a pas mis *Bourdaloue* au-deſſus de *Maſſillon*, il a pu encore moins lui préférer *Tillotſon*, qui eſt ſi inférieur au célebre Jéſuite.

ARTICLE III.

De l'Eloquence académique, philoſophique, &c.

RICHARDSON.

On doit placer, parmi les Ecrivains éloquens de l'Angleterre, celui qui a le mieux connu l'art d'émouvoir les paſſions. *Richardſon* ſait les faire parler, tantôt avec cette violence qu'elles ont lorſqu'elles ne peuvent ſe contraindre, tantôt avec ce ton artificieux & modéré qu'elles affectent quelquefois. Il fait tenir aux hommes de tous les états & dans toute la variété des circonſtances de la vie, des diſcours qu'on reconnoît. En liſant ſes ouvrages, on prend un rôle malgré ſoi, on ſe mêle à la converſation, on approuve, on blâme, on admire, on s'indigne. L'éloquent auteur de *Clariſſe*, dit le docteur *Johnſon*, a appris aux paſſions à ſe mouvoir au commandement de la vertu. S'il importe aux hommes d'être perſuadés qu'indépendamment de toute conſidération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux; quel ſervice *Richardſon* n'a-t-il pas rendu à l'eſpece humaine? Il n'a point démontré cette vérité, mais il l'a fait ſentir.

Les ouvrages de *Richardſon*, dit l'homme célebre qui en a fait un ſi bel éloge, élevent l'eſprit, touchent l'ame, & reſpirent par-tout

l'amour de la vertu. On eſt au ſortir de cette lecture, ce qu'eſt un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

BOLINGBROKE.

Mylord *Bolingbroke* eſt un des plus grands Ecrivains qu'ait eus l'Angleterre. Doué d'un eſprit pénétrant & de connoiſſances variées, il ne ſe contente pas d'effleurer les matieres qu'il traite, mais il les développe avec profondeur, il les conſidere ſous tous leurs points de vue, & les expoſe avec autant de préciſion que de juſteſſe. Des réflexions ſolides, des vues neuves, des exemples bien choiſis, ſe font remarquer dans tous ſes ouvrages. A ces qualités rares, il joint un ſtyle vif & animé, une éloquence mâle & républicaine, qui donnent encore plus de force à ſes penſées. *Bolingbroke* ſe laiſſe quelquefois entraîner par la chaleur de ſon imagination; il peint quelquefois les objets avec des couleurs trop fortes, & tombe dans la déclamation & l'obſcurité. Le ſtyle de *Bolingbroke*, dit M. *Blair*, eſt très-oratoire, ſur-tout dans ſes ouvrages politiques. On diroit, non qu'il écrit dans le ſilence du cabinet, mais qu'il parle devant une nombreuſe aſſemblée. Il a toute l'abondance, la chaleur, la véhémence qui convient à un orateur, mais qui ſouvent eſt exceſſive dans un écrivain. *Bolingbroke* fut Secrétaire d'Etat ſous

la Reine Anne, & eut beaucoup de part aux révolutions arrivées ſous le regne de cette Princeſſe. Il mourut en 1751, âgé de 79 ans.

SHAFTESBURY.

Shaftesbury, après avoir fait éclater ſon éloquence dans le Parlement, ſe livra à l'étude de la philoſophie. On a de lui pluſieurs ouvrages dans leſquels on remarque le génie profond & l'habile obſervateur. On l'a accuſé d'avoir porté trop loin la liberté de penſer. C'eſt à *Shaftesbury* que *Pope* a pris le ſyſtême qu'il développa avec beaucoup de force & d'élégance dans ſon Eſſai ſur l'homme. Le ſtyle de *Shaftesbury* eſt pompeux & élégant, riche & harmonieux; mais il manque de ſimplicité. On voit preſque toujours dans ſes ouvrages l'empreinte du travail & de l'art, & jamais cette aiſance qui exprime des ſentimens naturels. Il recherche avec ſoin les figures & les ornemens de toute eſpece: ſouvent il eſt heureux; mais on voit trop qu'il les aime. S'il emploie une métaphore ou une alluſion qui lui plaiſe, il ne ſait plus la quitter. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que *Shaftesbury* étoit un admirateur déclaré de la ſimplicité: il la loue ſans ceſſe dans les anciens, & blâme les modernes qui s'en écartent. *Shaftesbury* mourut à Naples en 1751, âgé de 64 ans.

ADDISSON.

Le célebre *Addiſſon* a donné des modeles d'éloquence dans le genre ſimple. Aucun écrivain Anglois ne l'a ſurpaſſé pour la correction, la clarté & l'aiſance. Sa préciſion n'eſt pas grande ; mais elle eſt proportionnée aux matieres qu'il traite. Il eſt riche dans le ſtyle figuré, & ſur-tout pour les ſimilitudes & les métaphores ; mais il en fait uſage de maniere que ſon ſtyle eſt brillant ſans être affecté. Il n'y a pas la moindre recherche dans ſa maniere ; on n'y voit aucune trace de travail, rien de forcé ni de contraint, mais une grande élégance, jointe à beaucoup d'aiſance & de ſimplicité. *Addiſſon* eſt ſur-tout diſtingué par un caractere de modeſtie & de politeſſe qui paroît dans tous ſes ouvrages. Aucun écrivain n'a eu une maniere plus populaire & plus inſinuante. Le reſpect, l'amour qu'il montre & qu'il inſpire pour la vertu, donnent une grande idée de ſon caractere.

Quoique le Public ait rendu juſtice à ſon mérite, dit M. *Blair*, on n'a pas toujours bien jugé ſes talens. Quelqu'élégans que ſoient ſes vers, il tiendra toujours un rang plus diſtingué parmi les proſateurs que parmi les poëtes ; & dans ſa proſe, il eſt beaucoup plus original par ſon eſprit que par ſa philoſophie. Le ca-

ractere de Sir *Roger Coverley* montre plus de génie que la critique de *Milton*. *Addiſſon*, né en 1612, mourut en 1719.

HUME, ROBERTSON, JOHNSON, WATSON, Madame MACAULAY, MM. GIBBON, PAYNE, PRICE, FERGUSON, HENRI, &c.

Ces différens écrivains, ſans être des orateurs proprement dits, ont ſouvent montré de l'éloquence dans leurs ouvrages. *Hume* & *Robertſon* tiennent le premier rang parmi les hiſtoriens modernes. *Watſon*, Auteur de l'hiſtoire de Philippe II, peut être mis à côté de l'hiſtorien de Charles V. Sans remplir ſon ouvrage de diſſertations philoſophiques, il ſait penſer ſes lecteurs, & ſa narration toujours ſuivie excite un puiſſant intérêt. Madame *Macaulay* a juſtifié les femmes du reproche qu'on leur fait de ne produire rien de grand, rien d'utile. Elle a eu le courage de fouiller dans les nombreux monumens de l'hiſtoire d'Angleterre; de comparer tant d'écrivains fanatiques, ennuyeux, prolixes, que les temps de parti ont fait éclorre. Elle a eu le courage de s'écarter de la route des autres hiſtoriens, de s'en frayer une nouvelle, de cenſurer les principes ſouvent ſerviles de *Hume*. Elle a découvert & a dit des vérités, & les a dites avec énergie. On a reproché à cette hiſtorienne une partialité trop marquée pour le Républicaniſme; mais

pouvoit-elle s'en défendre, quand elle avoit à peindre les excès tyranniques qui ſignalerent les miniſteres des *Berckingam*, des *Laud*, des *Stafford* ?

L'eſprit philoſophique qui caractériſe l'hiſtoire de Madame *Macaulay*, paroît avec éclat dans l'hiſtoire des progrès & de la chûte de la république romaine, par M. *Ferguſon*. Deux Ecrivains Anglois avoient fait avec ſuccès l'hiſtoire de deux époques intéreſſantes de Rome. M. *Hook* (*Hiſtoire de la République Romaine*, 3 vol.) l'a ſuivie depuis ſon berceau juſqu'à ſon moment le plus brillant, celui où, remplie de ſénateurs vertueux & de généraux habiles, elle triomphoit de toute la terre. M. *Gibbon* (*Hiſtoire de la décadence & de la chûte de l'Empire Romain*) a peint des temps plus ténébreux. Il a peint Rome gémiſſant ſous le joug des Empereurs, tantôt immolée à leur deſpotiſme, & tantôt la proie des barbares. Il étoit un période intermédiaire, celui qui ſépare le beau ſiecle de la république des temps du deſpotiſme. Voilà le point ſur lequel ſe ſont fixés les regards de M. *Ferguſon*; en ſorte que les Anglois peuvent ſe flatter d'avoir dans leur langue une hiſtoire complette de Rome, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa chûte.

L'Angleterre compte encore trois Hiſtoriens eſtimables. M. *Gillies*, auteur d'une hiſtoire de la Grece qu'on vient de traduire en françois,

M. Robert *Henri*, auteur d'une hiſtoire d'Angleterre qui a eu beaucoup de ſuccès, & M. *Anderſon* qui a donné une hiſtoire de France. Elle commence au regne de François II, & finit à celui de Louis XIV. On peut lui reprocher de ne pas bien connoître la conſtitution intérieure de la France, de n'avoir pas conſulté tous les mémoires du temps, & d'omettre beaucoup d'anecdotes qui peignent mieux que les portraits les plus finis. M. *Anderſon* n'a rien dit de nouveau dans ſon hiſtoire; mais on doit la lire à cauſe des réflexions judicieuſes qu'il y a ſemées. Tout ce qu'il ſait bien, il le décrit bien, il le décrit avec intérêt, ſouvent même avec vérité & avec force.

HUITIEME SECTION.

DES ORATEURS ALLEMANDS, POLONOIS, SUÉDOIS, RUSSES, &c.

ARTICLE PREMIER.

De l'Eloquence Allemande.

LES Allemands, qui joignent l'impartialité aux lumieres, conviennent que leur langue n'eſt pas encore aſſez polie, aſſez élégante pour faire de grands progrès dans l'éloquence (1). Des tranſpoſitions forcées & obſcures, des parentheſes accumulées, une grande diffuſion de ſtyle, rendent les ouvrages Allemands pénibles & déſagréables pour les nationaux mêmes. Cependant depuis pluſieurs années, quelques Ecrivains eſtimables tâchent d'embellir les matieres qu'ils traitent par les ornemens d'une ſaine éloquence. Le grand *Frédéric*, dans ſon ouvrage ſur la littérature allemande, cite *Quant* de Kœnisberg comme le ſeul qui poſſédât le rare talent de

(1) V. M. *Andrès*, Origine, Progreſſi, &c. t. III, p. 59.

rendre ſa langue harmonieuſe. Selon *Jéruſalem*, dans la réponſe qu'il a faite au Roi de Pruſſe, les ouvrages philoſophiques de *Mendelſon* offrent toute la pénétration de *Platon* avec plus de force & de ſolidité; & dans ceux d'*Engel*, on admire l'éloquence ſimple & populaire. Les ouvrages de *Sultzer* ſont écrits avec beaucoup de goût & ſouvent avec éloquence. *Rabener* & Madame *Deeling* ont donné des lettres qu'on peut, à bien des égards, comparer aux lettres françoiſes. MM. *Sonnefelds* & *Denis* ont traité des ſujets moraux & politiques avec beaucoup de préciſion, de force & d'agrément. Le Roi de Pruſſe ne trouvoit que l'hiſtoire d'Allemagne du Profeſſeur *Maſco*, qu'il pût citer comme la moins défectueuſe. Mais depuis, les Allemands ont eu pluſieurs Hiſtoriens qui ont mérité de fixer l'attention des Etrangers. Les plus eſtimés ſont *Olenſchlager*, continuateur de *Maſco*, le Comte *Bunau*, *Haberlin*, *Putlers*, *Moeſer*, & ſur-tout M. *Schmidt*, auteur d'une hiſtoire univerſelle d'Allemagne. Des Poëtes connus de toutes les nations, tels que *Haller*, *Geſſner*, *Gellert*, *Kloſpſtock*, &c. ont beaucoup contribué à polir la langue allemande, & à lui donner plus d'élégance & de préciſion. Des Romanciers ont partagé avec eux ce mérite. Les ouvrages de MM. *Wieland* & *Goete* ont eu non-ſeulement un grand ſuccès en Allemagne; mais leurs ouvrages traduits ont obtenu les

ſuffrages des nations les plus éclairées. On peut citer M. *Goete*, auteur des paſſions du jeune *Werter*, parmi les Ecrivains les plus éloquens qu'ait produits l'Allemagne. Il eſt peu d'ouvrages qui inſpirent un ſi grand intérêt, & qui donnent des émotions ſi vives & ſi profondes.

Pour l'éloquence de la chaire, les Allemands ſe ſont rapprochés de la maniere des Anglois. C'eſt dans les pays proteſtans qu'elle a fait le plus de progrès, & la religion proteſtante, dit *Bielfeld*, eſt trop ſimple pour admettre les ornemens de l'éloquence. *Jéruſalem* en donne cependant la plus grande idée; il la repréſente comme naturelle, claire & touchante, & il dit que dans ce genre leur chaire offre des orateurs qui ſurpaſſent les plus célebres de la France & de l'Angleterre, & qu'elle auroit auſſi ſes *Bourdaloue* & ſes *Maſſillon*, ſi l'eſprit de leur religion l'exigeoit. Les plus grands orateurs Allemands, ſelon le même Critique, ont toujours fleuri à Berlin, & cette ville en poſſede encore du premier ordre. Mais on ne ſait trop quels ſont ces orateurs Proteſtans, ſupérieurs aux François & aux Anglois les plus célebres. On ne connoît guere que *Mosheim*, mort vers le milieu de ce ſiecle à Gottingue. Lorſque l'on voit d'un côté le Roi de Pruſſe & *Bielfeld* qui écrivoient à Berlin, & qui étoient Juges compétens en cette matiere, ſe plaindre de la pauvreté de l'éloquence

allemande, tandis que de l'autre, *Jeruſalem* aſſure que les Prédicateurs les plus eſtimés ont fleuri dans la même ville, on eſt tenté de croire que ſa plume a été conduite plutôt par l'amour de ſa nation, que par une ſaine critique. Il ſemble auſſi qu'en donnant des éloges à *Mosheim*, on a eu moins d'égard à ſon mérite réel, qu'aux imperfections de ſes devanciers. Il eſt vrai que Berlin poſſede dans M. *Erman* un des orateurs les plus diſtingués dans la chaire; mais cet homme célebre, Miniſtre de l'Egliſe Proteſtante Françoiſe, ayant écrit dans la langue de ſes ancêtres, appartient à l'éloquence Françoiſe plutôt qu'à l'Allemande.

Si on conſidere que les Catholiques Allemands n'ont pas eu dans *Neymor*, *Bréan* & pluſieurs autres, des orateurs plus eſtimés que ceux des Proteſtans, on conclura que cette nation n'a pas encore le goût de la véritable éloquence, comme elle a celui des ſciences; & que ce n'eſt point au caractere de la religion Proteſtante, mais à d'autres cauſes qu'il faut rapporter la médiocrité de leurs orateurs. *Swift* n'approuvant pas dans les ſermons l'éloquence pathétique, dit que le talent d'exciter les paſſions ne peut être d'une grande utilité dans les pays ſeptentrionaux, où l'éloquence la plus forte ne pourra jamais faire une impreſſion aſſez profonde pour qu'elle dure quelque temps;

temps ; mais tant qu'on exclura le pathétique des sermons chez les peuples du Nord, il est impossible que l'éloquence sacrée fasse des progrès. Celui qui se contente de prouver, & laisse l'auditeur convaincu, mais froid & tranquille, ne pourra jamais avec raison prendre le titre d'orateur. Il semble que depuis *Bréan* chez les catholiques, & *Mosheim* chez les Protestans, l'éloquence de la chaire est devenue plus animée & plus intéressante. *Wurz*, mort récemment en Autriche, a imprimé plusieurs volumes de sermons, dans lesquels, selon quelques critiques Allemands, on trouve réunies la solidité de *Bourdaloue*, la clarté de *Massillon*, & l'onction de *la Colombiere*. Parmi les prédicateurs catholiques, on cite encore avec éloge *Rositzka*, *Steininger* & plusieurs autres. *Cramer*, *Thieden*, *Lavater*, & sur-tout *Jérusalem*, n'ont pas moins de réputation parmi les Protestans. Le dernier passe pour le plus grand orateur qu'ait eu l'Allemagne. Depuis que le goût de la véritable éloquence est introduit chez cette nation savante, elle a fait des progrès considérables dans l'éloquence sacrée, & il est vraisemblable qu'elle la portera à ce degré de perfection auquel elle est parvenue chez les autres nations.

ARTICLE II.

De l'Eloquence Suédoiſe.

La langue Suédoiſe a commencé à ſe polir du temps de Guſtave I, de qui il nous reſte des lettres adreſſées à des Evêques, écrites ſans affectation & avec une noble ſimplicité. Le célebre *Oxenſtiern* contribua auſſi à la perfectionner, en l'employant pour exprimer ſes penſées ſolides & profondes; mais il défigura ſon ſtyle par l'uſage fréquent, non-ſeulement de mots latins, mais de phraſes entieres. Le Roi Charles IX écrivit en vers & en proſe avec ſuccès. *Meſſenius*, *Stiernhielm*, *Lagtrlog*, *Dalstierna* & pluſieurs autres donnerent à la langue Suédoiſe plus d'élégance & de préciſion. La célebre Reine *Chriſtine*, quoique paſſionnée pour le Grec & le Latin, ne laiſſa pas d'encourager l'étude de la langue nationale. La littérature Suédoiſe a encore plus d'obligation à une autre femme célebre. *Charlotte Nordenflycht* forma dans ſa maiſon une Académie qui publia ſous le titre d'*Opuſcules de littérature*, des recueils de proſe & de vers, eſtimables par le bon goût & l'eſprit qui y regnent. C'eſt à la Reine *Louiſe Ulrique* que l'on doit l'inſtitution de l'Académie des belles-lettres de Stockholm. Cette ſociété non-ſeulement a donné différens

ouvrages de critique, d'hiſtoire & de poéſie, mais encore des diſcours qui ne ſont pas ſans mérite. On trouve auſſi pluſieurs morceaux d'éloquence dans l'ouvrage périodique, intitulé *les Plaiſirs de la Littérature*. Parmi les éloges des hommes illuſtres de la Suede, on diſtingue celui du Comte de *Teſſin*, écrit par le Comte d'*Hopken*, & traduit en François. Pluſieurs Suédois ſe ſont diſtingués dans les aſſemblées nationales par leur éloquence politique. Le Comte de *Ferſen* avoit beaucoup de force dans le raiſonnement, & s'exprimoit avec une mâle énergie & une noble ſimplicité. On doit citer Guſtave III parmi les plus célebres orateurs Suédois. Ce Prince, dont toute l'Europe a été à portée d'admirer les lumieres, a prononcé dans les Dietes nationales des diſcours qui donnent l'idée la plus avantageuſe de ſa ſageſſe & de ſon éloquence. La Suede le comptera parmi ſes plus grands Rois, ſi, après avoir délivré ſon peuple du joug des Ariſtocrates, il ne cherche pas à l'opprimer par le deſpotiſme monarchique.

Felsroden, Evêque de Carlſtad, *Wingand*, Evêque de Gothemburg, *Murray*, *Flodin* & quelques autres ſe ſont fait un nom dans l'éloquence ſacrée. Pluſieurs perſonnes, jalouſes de hâter ſes progrès, ſe ſont réunies pour propoſer un prix aux meilleurs ſermons; & cette louable inſtitution a déja produit d'heureux effets.

La Suede a produit dans plus d'un genre des écrivains qui fixeroient l'attention des autres nations, ſi les rapports de politique & de commerce étoient plus intimes. Parmi les poëtes Suédois, on diſtingue *Dalin*, Auteur d'un poëme épique ſur la liberté de la Suede. Le Comte de *Gyllemborg*, le Comte de *Creutz*, *Bergklint*, *Kelgren*, *&c.* poëtes lyriques; *Zibeth*, *Lalin*, *Adlerbeth*, poëtes dramatiques. L'hiſtoire a été cultivée avec un égal ſuccès. *Guſtave Adolphe* a laiſſé l'hiſtoire de ſa vie & le journal de ſes campagnes. Ce Prince, à l'exemple de *Scipion* & de *Céſar*, ſe livroit à l'étude au milieu des travaux militaires.

Axel *Oxenſtiern*, Chancelier de Suede, & premier Miniſtre de *Guſtave Adolphe*, continua l'hiſtoire de Suede commencée par *Puffendorf*. *Dalſtin*, *Celſius*, *Bolin*, *Lagerbring*, *&c.* tiennent le premier rang parmi les hiſtoriens Suédois. M. *Celſius* a donné l'hiſtoire de *Guſtave Vaſa* & celle d'*Eric XIV*, pour ſervir de continuation aux révolutions de Suede, par l'Abbé de *Vertot*. Outre le mérite de la vérité & des profondes recherches, on trouve dans ces hiſtoires des tableaux pleins de vie & de chaleur. On eſt ſurpris de voir qu'en travaillant ſans ceſſe à démêler les erreurs, il ait pu faire éclorre du milieu de ſes réfutations, l'intérêt dont les autres ſe ſont uniquement occupés, aux dépens

même de la vérité. L'hiſtoire d'*Eric* a été traduite en François par M. *Genet.*

La Suede a eu auſſi des écrivains politiques eſtimés, tels que le Comte de *Scheffer*, M. *Melander*, *&c.*; mais il ſuffiroit pour ſa gloire d'avoir produit une foule de Savans, dont les ouvrages ſont admirés & étudiés dans toute l'Europe.

ARTICLE III.

De l'Eloquence Ruſſe.

Les Ruſſes, ſelon M. l'*Evêque*, ont l'avantage de parler la plus belle & la plus ancienne langue de l'Europe ; mais cette langue n'avoit eu juſqu'à ce ſiecle aucun écrivain remarquable. L'Archevêque de Novogorod, Théophane *Prokopowitch*, qui fut d'un ſi grand ſecours à *Pierre le Grand* pour la réforme de ſa nation, le ſervit autant par ſes talens littéraires que par ſes conſeils. Il fut le premier qui fit ſentir aux Ruſſes la force & la douceur de l'éloquence en proſe & en vers. Il laiſſa des ſermons, des panégyriques, des éloges, des hiſtoires & des poéſies. Le Prince *Kantemir*, mort à Paris en 1742, s'efforça d'illuſtrer la langue Ruſſe ; mais ſes ouvrages ſont plus oubliés aujourd'hui qu'ils ne furent admirés de ſon temps. C'eſt ſur-tout au célebre *Lomonoſof* que la littérature Ruſſe doit ſes progrès. Il compoſa une *grammaire* & une

rhétorique. Il publia pluſieurs diſcours, & entre autres un éloge de *Pierre le Grand*, que les Ruſſes regardent comme des modeles d'éloquence. *Platon*, Archevêque de Moſcow, paſſe pour un excellent orateur. Ses ſermons, qui forment au moins neuf volumes in-4°, ont obtenu les ſuffrages des gens éclairés de ſa nation. L'Impératrice régnante, qui a voulu beaucoup trop faire pour la gloire de ſon Empire, a formé des établiſſemens propres à hâter les progrès de la langue & de la littérature Ruſſes. Elle a fait plus; elle a engagé, par ſon exemple, à faire paſſer dans la langue Ruſſe les meilleurs ouvrages étrangers. En faiſant un uſage ſi utile de ſon loiſir, elle a mérité plus d'éloges, qu'en compilant en François une inſtruction pour la formation d'un code de loix qui n'a jamais exiſté. Cette inſtruction trop vantée eſt remplie de principes erronés ou contradictoires, & n'eſt d'ailleurs qu'une eſpece de centon de pluſieurs ouvrages connus (1).

C'eſt dans la poéſie & dans l'hiſtoire que les Ruſſes paroiſſent avoir mieux réuſſi juſqu'à nos

(1) Un homme de lettres a mis à côté du texte de cette inſtruction les paſſages des Auteurs dont on a emprunté les penſées, & ſouvent les expreſſions. Le nombre de pages qui peuvent appartenir au Rédacteur de l'inſtruction, n'eſt pas conſidérable.

jours. Avant le regne de *Pierre le Grand*, ils n'avoient que quelques chanſons groſſieres & informes. Théophane *Prokopowitch*, mort en 1737, & le Prince *Kantemir*, furent les premiers poëtes qui donnerent des ouvrages réguliers & d'une certaine étendue. *Trediakouski*, qui avoit plus de manie que de talent, compoſa des tragédies dont on fait aujourd'hui, dans l'*hermitage* de l'Impératrice, le même uſage que la ſociété de *Boileau* & de *Racine* faiſoit du poëme de *Chapelain;* on les fait lire pour pénitence. *Lomonoſof* eſt le premier Ruſſe qui ait mérité le nom de poëte. Ses tragédies, quoiqu'originales & priſes de l'hiſtoire Ruſſe, n'ont pas un grand mérite dramatique; mais ſes odes, ſes imitations des pſeaumes & du livre de Job, ſon épître ſur le verre, & le premier chant de ſon poëme ſur *Pierre le Grand*, lui aſſurent un rang diſtingué parmi les poëtes modernes. *Soumarokof*, mort à Moſcow en 1780, n'a pas égalé *Lomonoſof* dans la poéſie lyrique; mais il l'a ſurpaſſé dans la tragédie, genre dans lequel il a imité Racine aſſez heureuſement. On eſtime auſſi ſes ſatyres & ſes idylles; mais c'eſt ſur-tout dans la fable qu'il a eu le plus de ſuccès. M. l'Evêque prétend qu'il a égalé l'inimitable *Lafontaine*, qu'il s'étoit propoſé pour modele. S'il étoit permis d'en juger d'après une traduction même exacte, nous dirions qu'il nous paroît très-inférieur au

fabuliſte François. La Ruſſie poſſede aujourd'hui dans M. *Keraſtiof* un poëte célebre par pluſieurs ouvrages, & ſur-tout par ſon poëme de *la Ruſſiade*. MM. *Petroski* & *Macicof*, ſans être comparables aux trois poëtes célebres que nous venons de nommer, ont donné des ouvrages qui ont obtenu les ſuffrages de leurs compatriotes.

Les Ruſſes ont beaucoup d'anciennes chroniques peu connues des Ruſſes mêmes. On peut regarder comme le premier Hiſtorien, *Pierre le Grand*, qui a laiſſé ſon Journal hiſtorique, publié depuis peu par le Prince *Stcherbatoff*. L'Archevêque *Procopowitch* & le Prince *Khilkoff* ont auſſi écrit des hiſtoires eſtimées des Ruſſes. Le célebre *Lomonoſof* les auroit fait oublier, s'il avoit pu achever ſon hiſtoire de Ruſſie; le volume qu'il en a publié comprend la partie la plus obſcure de l'hiſtoire de Ruſſie, & par conſéquent la plus difficile à développer. L'ouvrage de *Lomonoſof*, traduit en françois par M. *Eidoux*, a le mérite d'être écrit avec cette nobleſſe, cet intérêt qui conviennent au genre. L'hiſtoire de Ruſſie, par le Conſeiller *Tatiſtcheff*, ouvrage de trente ans de travail; l'hiſtoire de *Cazan*, de *Ritſchoff*, l'hiſtoire de la mort du *Nadir* de *Perſe-Schac*, par *Tatiſtcheff*, & d'autres hiſtoires ſur différens ſujets, mériteroient de fixer l'attention des Etrangers. Après tous ces Hiſtoriens

eſtimés, le Prince *Stcherbatoff* écrit l'hiſtoire de ſa nation, & les volumes qu'il en a déja publiés l'ont fait mettre à la tête des Hiſtoriens Ruſſes.

ARTICLE IV.

De l'Eloquence Polonoiſe.

Il n'exiſte en Europe aucune aſſemblée où le talent de l'éloquence puiſſe ſe déployer avec plus d'avantage que dans les dietes de Pologne. On y diſcute les plus grands intérêts de l'Etat : l'amour de la gloire ſe joint à l'amour de la patrie pour exciter l'orateur, & les grandes places qui peuvent flatter l'ambition, ſont ordinairement le prix de l'éloquence. Preſque tous les hommes célebres, qui ont joué un grand rôle en Pologne, ont été éloquens. Dans un gouvernement libre, c'eſt ſur-tout par le talent de perſuader qu'on peut s'élever au-deſſus de ſes concitoyens : l'empire de la parole eſt le ſeul qu'on puiſſe y exercer ſans les alarmer & ſans exciter leur jalouſie.

Jean *Caſimir*, après avoir été Jéſuite & Cardinal, parvint au trône de Pologne, & gouverna avec gloire pendant 20 ans. Il fut auſſi grand orateur que bon général. Il prédit, dans un de ſes diſcours, le partage de la Pologne, arrivé plus de cent ans après ſous le regne de *Staniſlas Auguſte*. On ſait que *Caſimir V* abdiqua la couronne

& ſe retira à Paris. Son diſcours d'abdication eſt d'une éloquence ſimple & touchante. « Accablé, » dit-il, par les ſollicitudes de 20 ans de regne, » moi, votre Roi & votre pere, je remets entre » vos mains, ce que le monde eſtime le plus, » une couronne; & je choiſis pour trône ſix » pieds de terre qui me réuniront à mes peres... » En montrant mon tombeau à vos enfans, » dites-leur que j'étois le premier dans le combat » & le dernier dans la retraite; que j'ai renoncé » à la grandeur des Rois pour le bien de la » patrie; que j'ai rendu le ſceptre à ceux qui me » l'avoient donné. Ce fut votre amour pour » moi qui m'éleva au rang ſuprême, & c'eſt » mon amour pour vous qui m'en fait deſ- » cendre. Pluſieurs de mes prédéceſſeurs ont » tranſmis le ſceptre à leurs fils ou à leurs freres; » moi, je le remets à la patrie dont j'ai été l'en- » fant & le pere. Dès ce moment, du faîte des » grandeurs je rentre dans la foule; de Seigneur, » je deviens ſujet; de Roi, votre concitoyen; & » je laiſſe ma place à celui que vous eſtimerez » digne de vos ſuffrages. La république choiſira » bien, & proſpérera ſi le ciel m'écoute dans » la ſolitude où je me propoſe de paſſer les jours » qu'il daignera m'accorder, &c. &c... »

Jean *Sobieski*, un des plus grands hommes de ſon ſiecle, fut d'abord ſimple ſoldat Polonois, puis Gendarme en France, enſuite Staroſte &

grand Général de la couronne, & enfin Roi. Au génie de la guerre, il joignoit une grande éloquence. Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire ſes diſcours aux Etats & à ſes ſoldats dont il étoit plutôt le pere que le chef. *Sobieski* fut le modele des guerriers & le protecteur des lettres. Les Polonois lui ont depuis reproché d'avoir délivré Vienne. Mais ce grand homme, qui fut alors payé d'ingratitude, ne pouvoit pas prévoir qu'en ſauvant la maiſon d'Autriche, il perdoit la Pologne.

Staniſlas *Lezchzinzki*, Roi de Pologne & puis Duc de Lorraine & de Bar, joignoit beaucoup d'eſprit & de lumieres aux vertus les plus rares. Charles XII diſoit de lui qu'il n'avoit jamais vu d'homme ſi propre à concilier tous les partis. C'eſt ſur-tout à ſon éloquence qu'il devoit cet avantage. Les ouvrages qu'il a écrit en françois & qu'il a publiés ſous le titre d'*Œuvres du Philoſophe bienfaiſant*, ne peuvent que donner une idée avantageuſe de ſes diſcours polonois.

On doit placer à côté de ces hommes célebres Jean *Zamoiski*, qui réunit leurs grandes qualités, & qui auroit été Roi comme eux s'il n'avoit refuſé la couronne. Il fut auſſi grand Capitaine qu'habile Miniſtre. Pendant qu'il étoit grand Chancelier de Pologne, il réforma le code criminel, & les Polonois lui doivent l'avantage d'avoir depuis plus de deux cents ans, des loix

juſtes, que des nations éclairées n'ont pas encore au dix-huitieme ſiecle. *Zamoiski* fut honoré du titre de *défenſeur de la patrie & de protecteur des ſciences.* Il étoit ſavant lui-même: n'étant encore qu'étudiant à Padoue, il fut élu Recteur de l'Univerſité. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il compoſa en latin, ſes livres du Sénat romain & du Sénateur parfait. L'hiſtoire de Pologne a conſervé pluſieurs diſcours de *Zamoiski*, où brille une véritable éloquence.

Parmi les Polonois célebres par leur éloquence, on diſtingue encore *Zolkiewski*, grand Général de la couronne, qui alla prendre l'Empereur de Ruſſie dans ſa Capitale, & l'amena chargé de fers dans les priſons de Varſovie; André *Zaluski*, Evêque de Warmie & Chancelier de Pologne, connu principalement par ſes ouvrages hiſtoriques; *Soltik*, Evêque de Cracovie & Miniſtre d'Etat; Staniſlas *Stowicki*, également eſtimé comme Poëte; Caſimir *Brzowſtowski*, &c. &c.

La Pologne poſſede aujourd'hui pluſieurs hommes célebres par leur éloquence. *Staniſlas Auguſte*, actuellement régnant, a prononcé aux Etats des diſcours pleins de la plus douce perſuaſion. Le Comte *Rzewuski*, petit Général de la couronne; *Caiétan Soltyk*, Evêque de Cracovie; le Prince *Maſſalski*, Evêque de Wilna; le Comte *Kraſicki*, Evêque de Warmie, célebre auſſi par ſes ſatyres, brillent dans les dietes par leur éloquence.

L'éloquence de la chaire a fait auſſi quelques progrès en Pologne. Le P. *Lachowski*, Prédicateur du Roi, marche avec gloire ſur les traces du P. *Skarga*, que les Polonois regardent comme leur *Bourdaloue*.

Fin de la quatrieme Partie.

DES RHÉTEURS ANCIENS ET MODERNES.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Rhéteurs Grecs.

ARISTOTE.

LES Grecs ont été les premiers qui ont donné des regles d'éloquence; mais de tous ceux qui ont brillé en ce genre, il n'y en a point qui aient mieux réuſſi qu'Ariſtote. On trouve dans ſa rhétorique, de l'ordre, de l'exactitude & une grande ſuite de principes & de raiſonnemens bien liés. Les préceptes que ce rhéteur philoſophe fournit ſur le genre délibératif, le démonſtratif, le judiciaire, la peinture qu'il fait des mœurs de chaque âge, de chaque état, de chaque condition; la maniere dont il explique les moyens d'exciter ou de calmer les paſſions; les inſtructions qu'il donne par rapport aux preuves, aux caracteres de la bonne élocution,

aux choix des mots, à la ſtructure de la période, à toute l'économie du diſcours oratoire, montrent qu'il n'ignoroit rien de ce qui eſt eſſentiel à l'éloquence, & qu'il en avoit approfondi toutes les parties. C'eſt le ſentiment du P. *Rapin*; & tous ceux qui ont lu l'ouvrage d'*Ariſtote*, ont applaudi à l'éloge de ce Jéſuite. Mais en général, la diction du rhéteur Grec a un air ſec, triſte & ſcholaſtique. M. de *Voltaire* le traite avec plus d'indulgence; il prétend que tous ſes préceptes reſpirent la juſteſſe éclairée d'un Philoſophe & la politeſſe d'un Athénien; & qu'en donnant les regles de l'éloquence, il eſt éloquent avec ſimplicité.

DENIS D'HALICARNASSE.

Comme *Ariſtote* avoit concilié l'étude de la rhétorique avec la philoſophie, Denis d'*Halicarnaſſe* la concilia avec le ſoin d'écrire l'hiſtoire.

Nous avons de lui un traité de l'arrangement des paroles, un autre de l'art, un troiſieme touchant le caractere des écrivains anciens & ſurtout des orateurs, & des comparaiſons de pluſieurs Hiſtoriens. Ce n'eſt donc point une rhétorique en forme que nous avons de cet auteur, mais différens morceaux pleins de goût & de critique où il traite quelques parties intéreſſantes de cet art. Les jugemens que Denis d'*Halicar-*

naſſe a portés ſur les écrivains les plus célebres, parurent auſſi ſolides que hardis, & il fut appelé, même de ſon vivant, le Critique par excellence.

HERMOGENE.

Hermogene, de Tarſe en Cilicie, vivoit ſous l'Empereur Antonin. Dès l'âge de quinze ans, il profeſſa la rhétorique & en donna des leçons à *Marc-Aurele*. Il n'avoit que 18 ans lorſqu'il compoſa le traité que nous avons de lui. Mais par un événement dont l'hiſtoire des lettres offre pluſieurs exemples, à l'âge de 24 ans il devint ſtupide, & ſa ſtupidité dura le reſte de ſa vie.

Hermogene a traité avec beaucoup d'étendue & de netteté toutes les matieres de la rhétorique. Il a perfectionné ce qu'il avoit pris des anciens maîtres, & il y a beaucoup ajouté du ſien. On eſtime ſur-tout les livres où il traite des divers caracteres du diſcours. Il y a plus de fineſſe dans ſes diviſions que dans celles des autres rhéteurs, & elles ſont plus inſtructives; mais on peut lui reprocher d'être deſcendu dans de trop grands détails.

LONGIN.

Les Grecs ont eu un autre rhéteur, non moins profond qu'*Ariſtote*, & plus agréable; c'eſt *Longin*, qui, en traitant des beautés de l'élocution, en a employé toutes les fineſſes. Souvent il donne lui-même

lui même l'exemple de la figure qu'il enſeigne ; & en parlant du ſublime, il eſt ſublime quelquefois ; ſans pourtant s'écarter trop du ſtyle didactique. Ce petit traité eſt une piece échappée du naufrage de pluſieurs autres livres que cet Auteur avoit compoſés. Il ne faut pas en négliger la lecture.

La traduction Françoiſe que *Boileau* en a donnée, a rendu la copie facile & auſſi agréable à lire que l'original.

De quelques autres Rhéteurs Grecs.

Quelques critiques mettent *Platon* au nombre des maîtres de rhétorique, parce qu'il traite de cet art dans deux de ſes dialogues intitulés *Gorgias* & *Phedre*. Dans le premier, ſelon la remarque de *Quintilien*, il réfute ce que les autres penſent de la rhétorique ; & dans le ſecond, il établit ce qu'il en penſe lui-même. *Platon* eſt grand dans ſes deſſeins, élevé dans ſa maniere, admirable dans ſon ordonnance & dans ſon exécution. On peut lui reprocher d'être trop figuré & trop allégorique.

Aphtone, rhéteur d'Antioche, a compoſé une rhétorique intitulée *Progymnaſmes*. Il n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que pour des compoſitions aiſées, qui peuvent les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence. *Aphtone* a beaucoup de préciſion

& d'élégance dans le ſtyle ; & les exemples dont il accompagne ſes préceptes, ſont choiſis avec goût.

Théon, dans un ouvrage intitulé auſſi *Progymnaſmes*, traite la même matiere qu'*Aphtone*, & poſe comme lui les fondemens de l'art. Il a autant d'exactitude & de méthode dans les préceptes, que de richeſſe & d'agrément dans l'expreſſion.

On place auſſi *Lucien* parmi les rhéteurs, à cauſe de ſon ouvrage intitulé le *Maître des Orateurs*, ou le *Rhéteur ridicule*. Une ironie fine y regne d'un bout à l'autre. *Lucien*, en feignant de tracer les regles de l'éloquence, fait la ſatyre des orateurs de ſon temps.

Nous avons encore un traité de l'*Elocution de Démétrius*, que les uns croient être le Phalérien, & que les autres diſent être d'Alexandrie, & contemporain de *Galien*. Ce traité, quoique court, eſt fort eſtimé pour la ſolidité des préceptes, l'exactitude & la fineſſe des détails, l'élégance du ſtyle & la juſteſſe des jugemens : quelques critiques l'attribuent à *Denis d'Halicarnaſſe*.

SECONDE SECTION.

DES RHÉTEURS LATINS.

CICÉRON.

Si des Grecs nous paſſons aux Latins ; nous trouvons d'abord *Cicéron*, qui fut le maître, ainſi que le modele de la véritable éloquence. Dans ſes trois livres de l'orateur, la ſéchereſſe des préceptes eſt tempérée par tout ce que l'urbanité Romaine a de plus ingénieux & de plus délicat. Il réunit la profondeur d'*Ariſtote* & le ſtyle de *Platon*.

Cicéron donne l'idée d'un orateur parfait dans le Livre de l'orateur. Ce Traité, qui fut un des fruits de la vieilleſſe de ce grand homme, ne le cede ni pour les préceptes, ni pour la profondeur au précédent.

Ses entretiens ſur les orateurs illuſtres, adreſſés à *Brutus*, ſont une eſpece d'application des regles contenues dans ſes autres ouvrages de rhétorique. Il y trace le caractere de tous ceux qui, avant lui, ou même de ſon temps, s'étoient diſtingués par leur éloquence. Il porte un jugement ſain & précis de leurs ouvrages, & il en découvre les beautés comme les défauts.

Les topiques, les partitions oratoires, les deux livres de l'invention, le parfait orateur, ſont les fruits de la jeuneſſe de *Cicéron*, & contiennent moins ſa doctrine, que celle qu'il avoit recueillie de ſes maîtres.

QUINTILIEN.

Marcus Fabius Quintilianus, ſous l'Empereur Galba, tint école de rhétorique, & enſeigna avec la même diſtinction que *Cicéron* avoit harangué. Après vingt ans d'inſtruction publique, il donna un Traité ſur les cauſes de la corruption de l'éloquence, dont on regrette la perte. Ses Inſtitutions oratoires que nous poſſédons, ſont la rhétorique la plus complette que l'antiquité nous ait laiſſée. *Quintilien* a profité du travail & des lumieres d'*Ariſtote* & de *Cicéron ;* mais il a ſuivi une route toute différente. Il prend au berceau celui qu'il veut former à l'éloquence. Dans le premier livre, il traite de la maniere dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre, & de ce qui regarde la grammaire ; le ſecond expoſe ce qui doit ſe pratiquer dans l'école de rhétorique, & pluſieurs queſtions qui regardent la rhétorique même. On trouve dans les cinq livres ſuivans les préceptes de l'invention & de la diſpoſition. Un des caracteres particuliers de la rhétorique de *Quintilien*, eſt d'être écrite avec art & avec élégance. On y

voit une grande richeſſe de penſées, d'expreſſions, d'images, & ſur-tout de comparaiſons, qu'une imagination vive & ornée lui fournit à propos; on y ſouhaiteroit ſeulement plus de préciſion & plus de profondeur. *Quintilien* parle bien; mais il penſe peu, ou du moins il ne creuſe point aſſez ſon ſujet.

L'Abbé *Gédoin* a donné une traduction de *Quintilien*, auſſi fidelle qu'élégante.

Du Dialogue des Orateurs, attribué à Quintilien & à Tacite.

On a attribué à *Quintilien* le dialogue des orateurs, qui ſe trouve auſſi parmi les œuvres de *Tacite*. Quel que ſoit l'auteur de ce dialogue, il ne peut être que l'ouvrage d'un grand maître. On y trouve des caracteres ſoutenus, des portraits d'après nature, des contraſtes ménagés avec art, une compoſition variée, des comparaiſons juſtes. Par-tout on diſcerne un Auteur ſage, judicieux, mais trop fleuri & trop porté vers cette éloquence déclamatoire, qui s'empara peu à peu de tous les eſprits, & qui perdit entierement le goût.

Morabin publia en 1722 une traduction exacte de ce dialogue, & depuis il en a paru une nouvelle.

De quelques autres Rhéteurs Latins.

Dans le recueil des rhéteurs Latins, publié par *Pithou*, on trouve les ouvrages ou les fragmens de quinze autres rhéteurs. Nous parlerons de ceux qui méritent d'être connus.

Rutilius Lupus étoit contemporain de *Quintilien*, qui le cite avec éloge dans ſes inſtitutions oratoires. Il nous reſte de lui deux livres, où il traite des figures de rhétorique avec beaucoup d'exactitude.

Curius Fortunatianus a fait une rhétorique diviſée en trois livres, où il donne des préceptes ſur toutes les parties de cet art. Son ouvrage eſt inſtructif & méthodique; mais il n'a point cherché à tempérer la ſéchereſſe des regles par les agrémens du ſtyle.

Il nous reſte d'*Emporius* trois ouvrages qui traitent de l'Ethopée & des lieux oratoires, du genre démonſtratif & du genre délibératif. Ce qu'il dit eſt ſolide; communément ſon ſtyle eſt vif & nerveux, & il montre beaucoup d'érudition.

TROISIEME SECTION.

DES RHETEURS FRANÇOIS.

LE P. LAMI.

LES modernes ont écrit ſur la rhétorique comme les anciens ; ils ont ſuivi leurs préceptes, mais ils les ont quelquefois approfondis de maniere à ſe les rendre propres.

On fait peu de cas de toutes les rhétoriques Françoiſes qui ont précédé *l'art de parler* du *P. Lami*, de l'Oratoire. Cet ouvrage eut beaucoup de ſuccès, parce que l'Auteur tâche de donner les raiſons des préceptes : il eſt plein d'ailleurs de choſes étrangeres au ſujet, & d'idées fauſſes & bizarres.

FÉNELON.

Dans ſes *Dialogues ſur l'éloquence*, *Fénelon* réduit les préceptes eſſentiels de cet art admirable à ces trois qualités ; à prouver, à peindre, à toucher. Rien n'eſt plus propre que ces dialogues, à garantir contre le goût corrompu du bel eſprit, qui ne ſert qu'à l'amuſement & à l'oſtentation. En donnant des regles d'une éloquence grave & propre à inſtruire les hommes

en les touchant, il emploie un ſtyle ſimple & naturel ; l'eſprit diſparoît pour ne laiſſer parler que la ſageſſe & la vérité. *Gibert*, dans une critique judicieuſe de cet ouvrage poſthume de *Fénelon*, réfute quelques principes qui ſont contraires à ceux des plus grands maîtres.

LE P. RAPIN.

Nous devons à trois Jéſuites des obſervations relatives à la rhétorique, qui ne ſont pas ſans mérite. Le premier eſt le P. *Rapin*, dont les réflexions ſur l'éloquence offrent des jugemens ſains, des idées & des vues. Ce qu'il dit en particulier ſur les cauſes de la décadence de l'éloquence, eſt fort judicieux ; mais dans pluſieurs endroits, il montre plus ſon érudition que la juſteſſe de ſon eſprit.

LE P. BOUHOURS.

La maniere de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit, par le P. *Bouhours*, offre auſſi beaucoup de penſées plus brillantes que ſolides. Il donne de grands éloges à des ſaillies de bel eſprit, plutôt qu'aux vraies productions du génie. Sur un grand nombre d'exemples qu'il rapporte, il ſe contente de dire qu'ils plaiſent, ſans montrer pourquoi ils plaiſent. Son ſtyle, quoiqu'élégant, manque de naturel & de pureté. Malgré ces défauts, il faut avouer qu'il a une telle

abondance de penſées & de remarques ingénieuſes, que ces dialogues offrent une lecture agréable & inſtructive.

LE P. BUFFIER.

Le P. *Buffier*, confrere de *Rapin* & de *Bouhours*, a donné une forme moins agréable, mais plus ſolide, *à ſon Traité philoſophique & pratique de l'éloquence* : il y a des paradoxes dans cet ouvrage ; mais il y a auſſi des réflexions très-juſtes. Il fait conſiſter l'éloquence uniquement dans le talent de faire ſur l'ame des autres, par l'uſage de la parole, l'impreſſion du ſentiment que nous éprouvons : c'eſt à peu près la même définition qu'en a donnée enſuite M. *d'Alembert.*

GAMACHE.

On trouve de la profondeur & de la fineſſe dans *les agrémens du langage, réduit à ſes principes*, par de *Gamache.* Ses regles ſont ingénieuſes & ſes exemples agréables ; on a appelé ſon livre le dictionnaire des penſées fines, parce qu'il y en a beaucoup de ce genre, & qu'il peut ſervir à en faire naître ; mais ces traits déliés ne ſont que trop communs aujourd'hui : loin de nous donner le moyen de faire un amas de fleurs, ſous leſquelles le goût ſe perd, il faudroit plutôt nous apprendre l'art d'être ſimples.

GIBERT.

La rhétorique de *Gibert* eſt un des meilleurs ouvrages que nous ayons ſur le bel art de perſuader & de convaincre. C'eſt lui rendre juſtice, que de reconnoître qu'il poſſede *Ariſtote*, *Hermogene*, *Quintilien*; que les principes de ces grands maîtres ſont bien expliqués dans ſon livre, & qu'il a beaucoup de dialectique! Mais on remarque dans ſon ouvrage quelques endroits obſcurs, & cette obſcurité vient du ſtyle qui eſt embarraſſé, peu châtié, pour ne pas dire dur. Il eſt vrai qu'il ſe propoſe ſeulement d'inſtruire: mais le genre didactique a ſes graces particulieres. On pardonne encore moins à l'auteur de citer des vers de college, qui doivent mourir dans les lieux où ils ſont nés. Les exemples ſont en général bien choiſis & bien éclaircis; mais il s'en trouve quelques-uns d'un très-mauvais goût.

On a encore de *Gibert* les jugemens des ſavans ſur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, 3 *vol.* Ce livre eſt d'autant plus utile, qu'on peut le regarder, en quelque façon, comme un corps de rhétorique, à cauſe du grand nombre de regles, de principes & de réflexions ſur cet art dont il eſt rempli.

ROLLIN.

L'auteur du *Traité des études* excelle dans les parties qui manquent à *Gibert*. On ſait que le ſecond volume de ſon ouvrage eſt conſacré à la rhétorique. Il peint agréablement ſes penſées; ſon ſtyle eſt vif & élégant, mais il y a peu d'ordre dans ſon traité, & ſes fréquentes contradictions ſont de la peine à des lecteurs attentifs. Après qu'on a lu un certain nombre de pages, tout vous échappe; on ſait ſeulement que l'auteur a dit des choſes ingénieuſes & a ſouvent parlé en orateur; on ne peut preſque rien réduire en principes.

LE P. GAICHIER.

Il y a peu de livres écrits avec plus de préciſion que les *maximes ſur le miniſtere de la chaire*, par le P. *Gaichier*, de l'Oratoire. Il ſeroit difficile de raſſembler en moins de mots & avec autant de goût & de diſcernement, tout ce qui ſert à bien faire connoître l'art de prêcher. Un ouvrage ſi bien digéré, & dont toutes les parties tiennent à un fil preſque imperceptible, ſuppoſe la méditation la plus profonde, la plus parfaite connoiſſance des vraies beautés de l'éloquence, & l'attention la plus ſérieuſe aux principes & aux conſéquences qui en réſultent; rien n'y ſent la ſéchereſſe didactique; le ſtyle eſt toujours plein

d'agrémens & de nobleſſe. Un grand éloge de ces maximes, c'eſt qu'on les attribua au célebre *Maſſillon.*

L'art de prêcher du P. de *Foix*, Jéſuite, & l'*éloquence chrétienne* du P. *Gibert*, de la même compagnie, quoique fort inférieurs à l'ouvrage dont nous venons de parler, ne ſont pas ſans mérite.

SAINT-PIERRE.

Les obſervations pour rendre les ſermons utiles, par l'abbé *de Saint-Pierre*, n'ont preſque rien qui reſſemble aux autres ouvrages ſur l'éloquence de la chaire. C'eſt un écrit ſyſtématique, où avec de fort bonnes idées, on en trouve de ſingulieres. Il exclut de la chaire les diſcours où l'on ne traiteroit que des myſteres, & où l'on ne parleroit que de la vérité de la religion. Il convient de l'importance des ſermons; il veut qu'on y aſſiſte, & il recommande cette pratique: mais il voudroit que dans ſon diſcours on eût pour but unique de diminuer le nombre des injuſtices, & d'augmenter le nombre des actes de bienfaiſance de la plus grande partie des auditeurs: il traite tout le reſte de vérités ſpéculatives.

L'abbé *Coyer*, dans ſon livre ſur la prédication, va encore plus loin; il veut prouver que les ſermons ſont inutiles.

MALLET.

Les principes pour la lecture des orateurs, & l'*Eſſai ſur les bienſéances oratoires*, renferment les principes des grands maîtres, expoſés avec netteté & avec agrément. Ce littérateur philoſophe croyoit qu'en matiere de goût les opinions établies depuis long-temps ſont toujours préférables aux ſingularités & aux preſtiges de la nouveauté; on ne peut en général conteſter cette maxime, pourvu qu'une ſuperſtition aveugle n'en ſoit point le fruit. La diction de l'abbé *Mallet* eſt correcte, facile & nombreuſe. On peut lui reprocher d'avoir quelquefois traité des queſtions inutiles.

LE BATTEUX.

Ariſtote, dans ſa poétique, avoit réduit le but de la poéſie à l'imitation de la nature. Le *Batteux* a développé & étendu ce principe, & l'a appliqué avec beaucoup de juſteſſe à tous les beaux arts. C'eſt de cette idée primitive qu'il tire les regles de la poéſie & de l'éloquence. On voudroit qu'il eût mieux expliqué ce qu'on doit entendre par belle nature.

Le cours des belles-lettres n'eſt que le développement des beaux arts réduits à un même principe. Le cours embraſſe les belles-lettres françoiſes, latines & grecques; & pour former plus

sûrement le goût des jeunes gens, l'auteur fait la comparaiſon des pieces de même genre dans les trois langues. Il commence par établir des principes clairs ſur chaque genre de littérature; enſuite il inculque ces principes par une application ſuivie à des exemples ſenſibles. Le ſtyle eſt en général pur, clair & même élégant, mais il eſt un peu diffus, & il y regne un certain ton de métaphyſique qui y répand un peu de ſéchereſſe.

GUÉRET ET MERVILLE.

Guéret donne de forts bons préceptes dans ſes entretiens ſur l'éloquence de la chaire & du barreau; mais ſes réflexions ne ſont pas toujours judicieuſes.

Dans *les regles pour former un Avocat*, *Merville* entre dans le détail de tout ce qui doit compoſer un bon plaidoyer, & des talens extérieurs de l'Avocat. Son ouvrage eſt en forme de maximes, & il y en a peu qui ne ſoient ſolides & judicieuſes. Un peu plus de préciſion, & dans quelques-unes un peu plus de clarté, n'y euſſent pas nui.

MM. CAMUS, GIN ET FALCONET.

Les lettres ſur la profeſſion d'Avocat par M. *Camus*, ſont très-propres à former ceux qui ſe deſtinent au barreau. L'érudition, le

jugement, le goût, caractériſent cet ouvrage. M. *Camus*, ſavant auſſi profond que modeſte, donne, comme d'*Agueſſeau*, des leçons qu'il a ſu mettre en pratique.

Le traité de l'éloquence du barreau par M. *Gin*, offre quelques vues nouvelles & des réflexions judicieuſes. Il donne une idée juſte de la véritable éloquence du barreau & de la perfection dont elle eſt ſuſceptible.

On trouve dans l'eſſai ſur le barreau Grec, Romain & François, par M. *Falconet*, une galerie de portraits peints avec des couleurs vives & agréables. L'auteur examine les cauſes du peu de progrès que l'éloquence françoiſe a faits au barreau, & cette partie de ſon ouvrage nous paroît être auſſi neuve que ſolide.

M. *l'Abbé* DE BESPLAS.

Son eſſai ſur l'éloquence de la chaire, malgré quelques idées que le vrai goût ne peut adopter, eſt un des ouvrages les plus inſtructifs qui aient paru ſur cette matiere. On y trouve des obſervations qui ſuppoſent une étude approfondie des Auteurs ſacrés & profanes qui ſe ſont diſtingués dans la carriere de l'éloquence. Il ne tient qu'à M. de *Beſplas* d'y marcher lui-même avec gloire, à en juger par les deux diſcours qui accompagnent ſon eſſai. Son ſtyle eſt noble, énergique & élégant, mais quelquefois peu naturel.

M. *l'Abbé* MAURY.

On a reproché à M. l'abbé *Maury*, ainſi qu'à M. de *Beſplas*, d'avoir employé le ſtyle oratoire dans des ouvrages didactiques. Mais quelles ſont les qualités néceſſaires à ce genre? La clarté, la méthode, l'exactitude, la profondeur. Ces qualités excluent-elles l'agrément, la chaleur, l'énergie, &c.? A-t-on fait un reproche à *Cicéron* d'être éloquent, en parlant de l'éloquence; à *Longin* d'être ſublime, en traitant du ſublime?

M. l'abbé *Maury* a ſu réunir dans ſon diſcours ſur l'éloquence de la chaire, la ſolidité des préceptes aux agrémens du ſtyle.

QUATRIEME

QUATRIEME SECTION.

DE QUELQUES RHÉTEURS ITALIENS, ANGLOIS, ESPAGNOLS, &c.

PANIGAROLA.

PANIGAROLA, Evêque d'Aſti, fut un des plus célebres orateurs du ſeizieme ſiecle. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages ſur la rhétorique. Le plus eſtimé eſt intitulé : *Le Prédicateur* ou *Démétrius le Phalérien*, réduit à l'uſage des orateurs de la chaire. Il donne d'abord le texte de l'ancien rhéteur, traduit en latin, auquel il joint une paraphraſe en langue italienne. Cette paraphraſe eſt ſuivie de deux ſortes d'explications fort amples. Les unes ont le titre de *Commentaires*, & les autres celui de *Diſſertations* ou de *Diſcours eccléſiaſtiques*. Par ſes Commentaires, il éclaircit des traits d'hiſtoire contenus dans l'original, il explique le ſens de l'auteur, il en confirme les regles, tantôt par des raiſonnemens, & tantôt par des exemples. L'objet des Diſcours eccléſiaſtiques eſt de développer avec plus d'étendue les mêmes

regles, & de les appliquer plus particulierement à l'éloquence ſacrée.

BENI.

Paul *Beni* eſt ſur-tout connu par le courage & le ſuccès avec lequel il défendit *le Taſſe* contre l'Académie de *la Cruſca*.

L'ouvrage qui le met au rang des rhéteurs eſt regardé par quelques Critiques comme un commentaire ſur la rhétorique d'*Ariſtote* : on y trouve une grande érudition, beaucoup de ſagacité & de goût. Cet ouvrage contient bien des recherches, & l'auteur n'y laiſſe aucune difficulté ſur la rhétorique d'*Ariſtote* ſans l'expliquer, ſoit qu'elle vienne du texte ou du fond des choſes.

VALERIO.

Anguſtin *Valerio*, Evêque de Véronne & Cardinal, a laiſſé une rhétorique eccléſiaſtique diviſée en trois livres. Le premier contient d'excellentes obſervations ſur le but de l'éloquence de la chaire & ſur les études de l'orateur ſacré. Les mouvemens & les paſſions ſont la matiere du ſecond livre. Il y établit que la ſource de tous les bons mouvemens dans le diſcours, ne peuvent être que l'amour de Dieu, l'amour réglé de ſoi-méme & l'amour du prochain. Ses obſervations annoncent qu'il connoiſſoit le cœur humain autant que les ouvrages d'*Ariſtote*, de

Cicéron & de *S. Auguſtin*, dont il explique la doctrine. Dans le troiſieme livre, il traite de l'élocution. *Valerio* n'a rien oublié de ce qui peut ſervir à former un parfait orateur. On trouve dans ſon traité beaucoup d'ordre, de préciſion & de clarté.

LE P. BARTOLI.

Le P. *Bartoli* a été un des meilleurs écrivains que les Jéſuites aient eus en Italie. Son ouvrage, intitulé l'*Homme de lettres*, eſt rempli d'érudition, de critique & de préceptes. Tous ces objets s'y trouvent fondus & mêlés enſemble avec beaucoup d'art. Le ſtyle en eſt vif, animé, pittoreſque. L'Auteur dit qu'il l'a écrit dans les deux mois les plus chauds de l'année, & on peut dire qu'il ſe reſſent de l'ardeur de la ſaiſon. Il a diviſé ſon livre en deux parties : la premiere traite des avantages de la ſcience & des déſavantages de l'ignorance. La ſeconde préſente un tableau très-bien fait des vices des gens de lettres. L'objet du P. *Bartholi* dans cette partie, eſt de venger la gloire des lettres, flétrie par les calomnies de ceux qui les négligent, & par l'opprobre de ceux qui les cultivent.

L'ouvrage du P. *Bartholi* n'eſt pas ſans défauts. On y reprend le coloris poétique, ſubſtitué ſouvent à celui de la proſe, le mélange du ſacré avec le profane, & les comparaiſons

trop multipliées. Entraîné par le goût qui régnoit de ſon temps en Italie, il n'a pas toujours ſu éviter les défauts qu'il condamnoit lui-même à ſi juſte titre.

PLATINA.

Le P. *Platina* tiendroit un rang diſtingué parmi les orateurs Italiens, s'il avoit laiſſé un plus grand nombre d'ouvrages d'éloquence. Dans ſa *Rhétorique*, non-ſeulement il a développé avec beaucoup de clarté & de profondeur les préceptes des plus grands maîtres ; mais il en a fait voir en quelque ſorte la pratique dans les diſcours de *Cicéron*, & dans les ſermons de *Segneri*. Ces analyſes ſont bien propres à former le goût, & à faire ſentir que les préceptes ne ſont point arbitraires ; mais qu'ils ſont fondés dans la raiſon & dans l'expérience.

Le P. *Serra*, Capucin, a donné un excellent abrégé de la rhétorique de *Platina*. On lui doit auſſi pluſieurs autres ouvrages ſur l'éloquence, qui ſont eſtimés & qui méritent de l'être.

M. *l'Abbé* BETTINELLI.

A l'exemple de *Cicéron* & de *Longin*, M. *Bettinelli* ſe montre éloquent & philoſophe dans

ſon *Eſſai ſur l'Eloquence* (1). Il ne s'arrête point à donner les regles connues ſur la compoſition & le ſtyle d'un ouvrage oratoire ; mais il examine par quels reſſorts un diſcours peut produire de grands effets ſur l'eſprit & le cœur de ceux qui l'entendent. Son objet eſt ſur-tout de faire connoître le caractere des paſſions & l'uſage que l'orateur doit en faire ; cet eſſai réunit la profondeur à l'agrément. Des vues neuves, des obſervations pleines de goût & de philoſophie, y ſont expoſées avec beaucoup de clarté, d'élégance & de chaleur.

M. VILLA.

M. *Villa*, dans ſes leçons ſur l'éloquence (2), traite moins de l'art de l'orateur que de l'éloquence proprement dite. Il examine en quoi elle conſiſte, quelles ſont ſes ſources, & ce qu'elle peut devoir à l'art. Il offre enſuite un tableau rapide des progrès de l'éloquence chez les Grecs & les Romains, & recherche les cauſes qui ont contribué à ſa décadence. Dans les leçons ſuivantes, il traite des qualités propres à un diſcours éloquent, telles que le ſublime, les paſſions, l'imagination, & des qualités

(1) Opere dell' Ab. Bettinelli, t. 8. (Ven. 1782.)
(2) Pavie, 1772, 1 vol. in-8.

propres à tout diſcours en général, comme la vérité, la clarté, l'économie, la variété, &c. L'ouvrage de M. *Villa* eſt clair & précis, ſans avoir une forme ſeche & didactique.

M. BECCARIA.

Cet écrivain célebre, qui a défendu avec tant de chaleur & de ſuccès la cauſe de l'humanité, dans ſon Traité des délits & des peines, a donné des recherches ſur le ſtyle. Quoique ces matieres ſoient fort étrangeres l'une à l'autre, il a montré autant d'eſprit, de profondeur & de véritable philoſophie dans le ſecond ouvrage que dans le premier.

« On a quelquefois eu raiſon, dit M. *Beccaria* dans ſa préface, de réclamer contre des regles inutiles, qui, loin d'élever & d'animer l'eſprit, ne faiſoient que reſſerrer ſa carriere dans des bornes plus étroites, ralentir ſon eſſor, & amortir ſon énergie naturelle. Ces regles conſiſtent le plus ſouvent à réduire à certains chefs les beautés découvertes par les maîtres de l'art; tandis qu'elles auroient dû plutôt être des obſervations purement générales ſur la maniere dont ils y ſont arrivés. Au lieu de chercher dans le fond de notre cœur quelles combinaiſons d'idées, d'images, de ſentimens, de ſenſations le réveillent & l'excitent, & quelles ſont celles qui le laiſſent inſenſible & indifférent, on s'eſt

contenté de tenir, pour ainſi dire, regiſtre de celles que les grands maîtres ont employées, comme s'ils les avoient toutes employées, ou comme ſi celles qu'ils ont découvertes étoient le modele unique de toutes les autres. On n'a pas recherché ce que tant de manieres diverſes de donner du plaiſir, avoient de commun entr'elles pour produire ſur les eſprits ce frémiſſement intérieur & toujours le même, cette ſenſation délicieuſe & toujours nouvelle ». Voilà ce que M. *Beccaria* a fait avec ſuccès en traitant du ſtyle. On regrette qu'il n'ait écrit que pour les perſonnes qui ſont accoutumées à parcourir avec quelque conſtance & quelqu'activité une ſérie aſſez longue d'idées. Son ouvrage paroît quelquefois obſcur au commun des lecteurs; mais cette obſcurité naît du défaut d'exemples & de développement.

M. DENINA.

Les traités particuliers de poéſie, d'éloquence & d'hiſtoire, quelqu'utiles qu'ils ſoient, peuvent faire embraſſer des genres pour leſquels on n'a pas de diſpoſitions naturelles. Il eſt d'ailleurs des ouvrages qui n'appartiennent pas directement à la claſſe des poëtes, des orateurs ou des hiſtoriens; il en eſt d'autres qui traitent des ſujets poétiques, hiſtoriques ou oratoires, ſans obſerver les regles ordinaires de ces trois genres.

Ces conſidérations ont engagé M. *Denina* à écrire en général ſur l'art de faire des livres, & à raſſembler les regles qui ſont communes aux différens genres de littérature. Sa *Bibliopea* eſt diviſée en trois parties. Il traite dans la premiere des qualités requiſes pour former un Auteur ; dans la ſeconde, de ce qu'il doit obſerver dans la compoſition d'un ouvrage ; & dans la derniere, de ce qu'il doit faire après avoir terminé ſon travail. On ne peut reprocher à M. *Denina* d'avoir enſeigné un art qui n'a déja fait que trop de progrès. Faire ſentir toutes les difficultés qu'il y a à ſurmonter pour compoſer de bons livres, donner des regles faciles pour juger de leur mérite, c'eſt peut-être le moyen le plus sûr de diminuer le nombre des mauvais écrivains.

M. ASTORE.

M. *Aſtore*, Avocat & homme de lettres diſtingué de Naples, a publié en 1783 un ouvrage intitulé *la Philoſophie de l'éloquence*, ou *l'Eloquence de la raiſon*, 2 vol. in-8°, commençant par l'origine des langues, & deſcendant juſqu'à nos jours : l'Auteur examine quelle a été dans les divers temps l'éloquence de preſque toutes les nations : quelles ont été les révolutions non-ſeulement de l'éloquence en général, mais de toutes ſes différentes eſpeces ; quels ſont les

ſyſtêmes que nous ont laiſſés ſur l'éloquence les plus célebres écrivains anciens & modernes. Il ajoute à ces recherches, qui forment un corps d'hiſtoire critique de l'éloquence, d'autres recherches beaucoup plus importantes ſur les vrais principes de l'éloquence même, ſur ſes ſources, ſur les caracteres qui diſtinguent la bonne de la fauſſe, ſur la maniere de l'enſeigner, &c. Toutes ces matieres ſont traitées avec beaucoup d'érudition, de critique & de goût. Entre les chapitres de cet ouvrage, bien ſupérieur à la plupart des rhétoriques connues, on doit remarquer le huitieme de la premiere partie, où l'Auteur rapporte à l'examen philoſophique l'axiome, *Poëta naſcitur, orator fit.* Le chapitre quatrieme de la cinquieme partie, qui traite des ſignes de la fauſſe éloquence, & le chap. I de la cinquieme partie du ſecond volume, qui a pour objet l'éloquence du ſilence.

BACON.

Ce grand homme a parlé de la rhétorique dans ſon traité du *Progrès des Sciences.* Il examine quelles ſont les idées & les connoiſſances des hommes ſur cet art, & ce qui leur manque pour arriver à la perfection. Si quelque choſe peut ajouter à la gloire d'*Ariſtote* & de *Cicéron*, ce ſont les éloges que leur donne l'illuſtre Chancelier. En avouant la juſtice des reproches que

Platon faiſoit aux orateurs ou aux maîtres de ſon ſiecle, il ne convient pas que l'art même les mérite, & qu'il ſoit ſemblable à l'art des cuiſiniers, qui gâte le goût naturel des mets les plus ſains, & qui déguiſe ou rend agréables les plus nuiſibles. Il avoue que l'art oratoire parle à l'imagination, qu'on en abuſe pour déguiſer la vérité, ou pour perſuader le mal; mais il ſoutient que l'imagination & les mouvemens ſont d'un grand uſage pour la morale; que l'abus qu'on fait d'une choſe ne la rend pas mauvaiſe d'elle-même; qu'il n'eſt point également aiſé à l'orateur d'orner la mauvaiſe & la bonne cauſe. Celle-ci eſt toujours plus aiſée à défendre; & c'eſt pour cela, comme le remarque *Bacon*, dans *Thucydide*, que perſonne ne crie plus contre l'éloquence que ceux qui entreprennent de défendre de mauvaiſes cauſes pour rendre inutiles dans leurs adverſaires des avantages qu'ils n'ont pas eux-mêmes.

M. BLAIR.

M. le Docteur *Blair* n'eſt connu en France que comme un des meilleurs orateurs de la chaire Angloiſe. Ses leçons ſur la rhétorique & ſur les belles-lettres (1) annoncent peut-être plus

(1) 2 vol. in-4, Londres, 1783.

de talent, & il ſeroit à deſirer qu'on en enrichit auſſi notre langue. M. *Blair* a ſu s'approprier les maximes & les obſervations des plus grands maîtres, & il en rend raiſon en philoſophe qui a médité ſur les principes des arts. On trouve de la métaphyſique dans ſes leçons; mais elle n'a ni obſcurité, ni ſéchereſſe.

La partie de ſon ouvrage, où il caractériſe les plus célebres écrivains Anglois, n'eſt pas une des moins intéreſſantes. Ses jugemens ont paru ſéveres; mais ils ſont dictés par le goût & la raiſon, ainſi que par la plus exacte impartialité.

M. PRIESTLEY.

M. *Prieſtley*, à qui l'Europe doit des découvertes ſi précieuſes dans la phyſique, ne s'eſt pas borné à cette carriere. Il a parcouru avec ſuccès toutes les ſciences. Dans la politique comme dans l'éloquence, dans la métaphyſique comme dans la grammaire, dans la théologie polémique comme dans la chaire, dans l'hiſtoire comme dans l'éducation, il brille d'un éclat preſqu'égal. Un mot peindra ce génie actif. On a dit de lui, que pour une ſcience, il faiſoit un livre ſur elle, & il a voulu apprendre preſque tout. L'univerſalité des connoiſſances eſt preſque toujours un ſigne certain qu'elles ne ſont qu'en ſurface. On jugeroit mal du Docteur *Prieſtley*, ſi on l'appréciois par cette regle.

Ce célebre ſavant publia en 1777, à Londres, un cours de leçons ſur l'art oratoire & l'art de la critique. On trouve dans cet ouvrage d'excellens principes & des obſervations judicieuſes & piquantes.

HARRIS.

James *Harris* eſt un écrivain de beaucoup d'eſprit, de goût & de ſavoir. Les Anglois lui doivent leur meilleure grammaire, intitulée *Hermès*, ou *Recherches philoſophiques ſur la Grammaire univerſelle*. Nous ne dirons pas cependant, comme pluſieurs critiques de ſa nation, que cet ouvrage eſt le modele le plus parfait d'analyſe qui ait paru depuis *Ariſtote*. *Harris* nous paroît très-inférieur à *Condillac* & *Gebelin*. On a encore de cet Auteur des recherches philoſophiques, dans leſquelles il traite avec beaucoup de goût & de critique des queſtions qui appartiennent à l'éloquence. James *Harris*, pere du Ch. *Harris*, actuellement Ambaſſadeur d'Angleterre en Hollande, étoit Secrétaire de l'Echiquier. Il mourut en 1780, âgé de 71 ans.

BLACWELL.

Antoine *Blacwell* eſt un des meilleurs critiques qu'ait eus l'Angleterre. Son introduction aux Auteurs claſſiques contient un diſcours ſur leur mérite, des regles pour les étudier avec

fruit, & un eſſai ſur la nature & l'uſage des figures. Il regne dans cet ouvrage tant de goût, de clarté & de préciſion, que les Anglois le regardent comme un des plus propres à former l'eſprit des jeunes gens. On a encore de *Blacwell* une grammaire latine eſtimée, & quelques diſſertations ſur l'éloquence & le ſtyle des livres ſacrés. Il ne faut pas confondre cet écrivain avec *Blacwell*, Ecoſſois, connu par ſes recherches ſur la vie & les ouvrages d'*Homere*, & ſes mémoires ſur la Cour d'Auguſte.

FORDYCE ET LANGHORNE.

David *Fordyce* eſt connu principalement par ſes dialogues ſur l'éducation, & par ſon traité de philoſophie morale, inſéré dans le *Præceptor*. Il ſe deſtinoit à la chaire, & il auroit eu le plus grand ſuccès, à en juger par ſon *Theodorus* ou *Dialogue ſur l'art de prêcher*. Il périt dans un naufrage, ſur les côtes de Hollande, à la fleur de ſon âge.

John *Langhorne* a laiſſé deux volumes de ſermons & une diſſertation ſur l'éloquence de la chaire. Il eſt du nombre des écrivains qui n'ont pas ſu ſuivre les excellens préceptes qu'ils ont donnés aux autres.

VIVÈS.

Louis *Vivès* fut un des hommes les plus célebres de son siecle. Il avoit beaucoup d'esprit, d'éloquence & d'érudition ; aussi parle-t-il d'une infinité de choses, & il en parle en homme qui pense & qui s'exprime noblement. Il produit souvent de lui-même ; mais il donne souvent aussi ce qu'il a lu pour des inventions nouvelles, & quelquefois ses prétendues découvertes ne sont pas heureuses. Ces défauts se font sur-tout sentir dans sa rhétorique, divisée en trois livres. Il suppose que la rhétorique des anciens est perdue, & il se représente lui-même comme un homme qui s'efforce de relever l'éloquence, en donnant de nouvelles regles ; tantôt comme un homme qui va recueillir quelques restes des anciennes rhétoriques, de la même maniere qu'on ramasseroit les ruines d'un grand édifice. On ne conçoit pas comment ce savant Espagnol, qui répete ce qu'ont dit de mieux les rhéteurs Grecs & Latins, peut supposer que leurs ouvrages sont perdus.

LOUIS DE GRENADE.

La *Rhétorique ecclésiastique* de Louis de *Grenade* n'est pas le moindre de ses ouvrages. Elle renferme un grand nombre de préceptes pour l'éloquence chrétienne, & peut servir en même temps

de regle & de modele. Tout y eſt éclairci & expliqué par des exemples de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Egliſe, bien choiſis & recherchés avec ſoin. La rhétorique de Louis de *Grenade*, dit un critique célebre, eſt également bien conçue & bien exécutée. Les myſteres de l'art y ſont découverts & expoſés dans un ſi beau jour, que l'on peut dire que la deſtinée de l'éloquence des orateurs évangéliques, a voulu qu'un des hommes qui l'a portée le plus haut, l'ait auſſi enſeignée lui-même.

ERASME.

Eraſme a compoſé ſon traité du *Prédicateur* ou de l'*Orateur évangélique* ſur le modele de *Quintilien*, & il a voulu faire, pour l'éloquence de la chaire, ce que cet ancien rhéteur avoit exécuté pour celle du barreau. Il a ſoin des mœurs comme lui; il prend comme lui l'orateur, en quelque façon, dès le berceau; il regle ſa conduite & ſes études; il eſt de même fort diffus; il marque, à ſon exemple, les bons livres qu'on doit lire avec plus de ſoin. Peut-être enfin a-t-il eu, auſſi bien que *Quintilien*, cette ambition dont il le blâme, de paroître auteur de ſes regles; car il a profité des meilleurs maîtres: il donne leurs préceptes; il les donne fort au long, & néanmoins il cite peu les Auteurs où il a puiſé.

Eraſme eſt le premier qui ait écrit ſur la prédication après S. Auguſtin. Son traité eſt encore ſupérieur à la plupart des ouvrages qu'on a donnés depuis ſur cette matiere, & a beaucoup contribué à leurs ſuccès.

VOSSIUS.

Il y a peu de rhéteurs qui aient plus écrit ſur les préceptes de leur art, que le ſavant Gérard *Voſſius*. Sa rhétorique abrégée eſt un des meilleurs ouvrages que nous ayons des modernes ſur cette matiere. Le but de l'Auteur eſt d'aider ceux qui voudront lire *Ariſtote*, *Hermogene* & les autres anciens rhéteurs, ou qui voudroient connoître tous ces Auteurs, ſans avoir la peine de les lire. Les inſtitutions oratoires de *Voſſius* ſont un des ouvrages les plus complets & les plus profonds qu'on ait ſur la rhétorique. Il y a beaucoup de méthode, d'exactitude & de critique; mais il eſt trop chargé d'érudition. Il fait lui-même l'aveu & les excuſes de ſes longueurs; ce qui prouve qu'elles ſont moins l'effet de ſon goût particulier que de celui de ſon ſiecle.

Dans ſon traité ſur la maniere d'imiter les orateurs auſſi bien que les poëtes, *Voſſius* recommande de prendre l'eſprit & les manieres des grands modeles que nous nous propoſons dans

dans l'éloquence, plutôt que leurs paroles & leurs expreſſions.

Le traité du même Auteur touchant la nature de la rhétorique, & touchant les anciens rhéteurs, eſt dans le goût du livre de *Cicéron*, ſur les orateurs illuſtres. *Voſſius* y a trop prodigué l'érudition, ſur-tout dans la premiere partie, & on y remarque les défauts de ſes autres ouvrages poſthumes.

F I N.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

De l'Eloquence en général.

DÉFINITION de l'éloquence,	Page 1
Des genres ou des caractères de l'éloquence,	3
Du genre simple,	*ibid.*
Du genre sublime,	6
Du genre tempéré,	9
Si l'orateur doit se fixer à un genre d'éloquence,	12
Des différentes espèces d'éloquence,	13
De l'éloquence politique,	14
De l'éloquence militaire,	19
De l'éloquence du barreau,	22
De l'éloquence de la chaire,	27
De l'éloquence académique & philosophique,	35

SECONDE PARTIE.

De la Rhétorique.

Définition de la rhétorique,	40
Des parties de la rhétorique,	41
De l'invention oratoire. Premiere partie de la rhétorique,	*ibid.*
Des genres de rhétorique. Du genre délibératif,	42

Du genre judiciaire, Page 44
Du genre démonſtratif, 45
Des moyens de perſuaſion; 46
Des paſſions, 48
Des mœurs, 50
Des argumens, 51
Des lieux oratoires, 54
De la définition, 55
De l'énumération des parties, 57
De la ſimilitude & de la différence; 59
Des circonſtances, 60
Des cauſes & des effets, 61
De la diſpoſition oratoire. Seconde partie de la rhétorique; 62
De l'exorde, 63
De la propoſition & de la diviſion; 68
De la narration oratoire, 70
De la réfutation & de la confirmation, 74
De la péroraiſon, 78
De l'élocution oratoire. Troiſieme partie de la rhétorique, 81
Des phraſes & des périodes; 82
De l'enſemble du ſtyle; 85
De la clarté du ſtyle, 84
De la pureté du ſtyle, 92
De la propriété du ſtyle; 95
Des ſynonymes de ſtyle, 97
De la ſimplicité du ſtyle; 98
De la naïveté du ſtyle, 101
Du néologiſme, 103
De la préciſion, 104
De l'énergie du ſtyle, 105
De l'élégance du ſtyle, 106
Des images, 107
Des épithetes, 112
De l'harmonie du ſtyle, 116
De la chaleur du ſtyle, 118
De la facilité du ſtyle, 119
De la perfection du ſtyle, 121
Du ſtyle figuré, 122
Des tropes & des figures. Des figures de mots; 124
De l'ellipſe, 125

Du pléonaſme, 125
De l'hyperbate, 126
De la ſyllepſe, 127
De la métonymie, 129
De la métalepſe & de l'antonomaſe, 130
De l'ironie, 131
De la métaphore, 133
Des figures de penſées, 135
De l'épiphoneme, 136
De l'apoſtrophe, *ibid.*
De la proſopopée, 137
De la gradation, 138
De la ſuſpenſion & de la réticence, 139
De la périphraſe, 140
De l'hyperbole, 141
De l'alluſion, 142
De l'allégorie, 143
De l'interrogation & de l'exclamation, *ibid.*
Du parallele & de la comparaiſon, 145
De la déprécation & de l'imprécation, 146
De l'antitheſe, *ibid.*
De l'uſage qu'on doit faire des figures, 148
De l'abus du ſtyle figuré, 149

TROISIEME PARTIE.

Des qualités générales du diſcours & de l'écrivain.

Des penſées. Définition de la penſée en général, 153
De la clarté dans les penſées, *ibid.*
Des penſées vraies, 154
De la juſteſſe des penſées, *ibid.*
Des penſées fauſſes, 155
Des penſées brillantes, 156
Des penſées vives, *ibid.*
Des penſées fortes, 157
Des penſées nobles, *ibid.*
Des penſées courageuſes, 158
Des penſées hardies, 159
Des penſées riches, 160
Des penſées délicates, 161
Des penſées fines, 162

Des penſées naturelles, Page 163
Des penſées naïves, *ibid.*
Des penſées agréables, 164
De la maniere de rendre les penſées, 165
Des concetti. Ce qu'on entend par concetti, 168
Des concetti chez les Grecs & les Latins, 169
Des concetti chez les Italiens, 171
Des concetti chez les Eſpagnols, 178
Des concetti chez les François, 181
Si les Italiens de ce ſiecle ont été ſujets aux concetti? 188
Quelle eſt la langue la plus ſujette aux concetti? 190
Du ſublime & de ſes différentes eſpeces. Définition du ſublime, 195
Des différentes eſpeces de ſublime, 196
Du ſublime des images, 197
Exemples du ſublime des images, pris d'Homere, 198
Exemples du ſublime des images, pris de Corneille, 199
Autres exemples du ſublime des images, 203
Du ſublime des ſentimens, 205
Exemples du ſublime des ſentimens, tirés de Corneille, 206
Autres exemples du ſublime des ſentimens, 209
Du ſublime des mœurs, 211
Exemples du ſublime des mœurs, 212
Du ſtyle ſublime, 215
Des bienſéances oratoires, 216
Du plan d'un ouvrage, 220
De la variété, 223
De l'imitation, 226
De l'eſprit, 228
De l'imagination, 233
Du génie, 235
Du goût, 238
De la critique, 241

QUATRIEME PARTIE.

Des orateurs anciens & modernes.

PREMIERE SECTION.

Des orateurs Grecs.

Premiers progrès de l'éloquence chez les Grecs. Solon, Piſiſtrate, Périclès, &c. 242 *& ſuiv.*

Antiphon, Page 242
Andocide, 250
Lysias, *ibid.*
Isocrate, 252
Isée, 256
Démosthene, *ibid.*
Phocion, 263
Eschine, 262
Platon, 264
Hypéride, 266
Demades, 268
Lycurgue, 269
Dinarque, 271
Demetrius de Phalete, *ibid.*
Des sophistes Grecs; Gorgias, Protagore, Prodicas, Hérode Atticus, &c. 272 *& suiv.*
Dion Chrysostôme, 276
Aristide, *ibid.*
Thémiste, 277
Lucien, 279
Maxime de Tyr, 280
Libanius, *ibid.*
L'Empereur Julien, 282
Réflexions sur l'éloquence des Grecs, 283
De l'éloquence sacrée chez les Grecs, 285
S. Justin, 286
Clément d'Alexandrie, 287
Origene, 288
S. Athanase, 290
S. Basile, 291
S. Grégoire de Nysse, *ibid.*
S. Grégoire de Nazianze, 292
S. Chrysostôme, 293
Synesius, S. Cyrille, Théodoret, 294

SECONDE SECTION.

Des Orateurs Latins.

Des premiers progrès de l'éloquence chez les Romains; Caton le censeur, Sergius Galba, Porcina & les Gracques, 297
Marc-Antoine, 298
Licinius Crassus, 299
Cotta & Sulpicius, 301
Hortensius, Hortensia & Amelia Sentia, *ibid. & suiv.*
Cicéron, 303
Junius Brutus, 305

De l'éloquence des hiſtoriens Latins ; Salluſte, Tite-Live, Tacite, Quint-Curce, Page 308
Cauſes des progrès & de la décadence de l'éloquence chez les Romains, 310
Pollion, 312
Sénèque le rhéteur, 313
Sénèque le philoſophe, 314
Pline le naturaliſte, 315
Des déclamations attribuées à Quintilien, 316
Pline le jeune, 317
De quelques panégyriſtes Latins ; C. Mamertin, Pacatus, Eumene, Auſone, 319 & *ſuiv.*
Symmaque, 321
De l'éloquence ſacrée chez les Latins, *ibid.*
Tertullien, 322
Minutius Félix, 323
S. Cyprien, 324
Arnobe, 325
Lactance, *ibid.*
S. Hilaire, 326
S. Ambroiſe, 327
S. Auguſtin, 328
S. Jérôme, 329
S. Léon, 330
S. Pierre Chryſologue, *ibid.*
Maxime de Turin, 331

TROISIEME SECTION.

De l'éloquence dans le moyen âge, 333
ART. I. De l'éloquence chez les Grecs du moyen âge, 335
Modeſtus, Sophrone, Methodius, &c. 336
S. Jean Damaſcene, 337
Photius, 338
Xiphilin, 339
Proclus, Simplicius, Ammonius, &c. 342 & *ſuiv.*
Suidas & Stobée, 343
Léon le philoſophe, Anne Comnene, Pſellus, Niceras le Choniate, 344 & *ſuiv.*
ART. II. De l'éloquence chez les Latins du moyen âge, 346
Caſſiodore, 349
Boece, 350
S. Grégoire, 351
S. Iſidore & S. Ildephonſe, 352
Bede, 353
Pierre Dammien, *ibid.*

S. Bernard, 354
De quelques autres orateurs Latins ou Francs, 355
ART. III. De l'éloquence des Arabes, 357
Hamadan, Malek, Scoraïph, Alhariri, &c. 361 & *suiv.*
De l'éloquence sacrée des Arabes, 362
De l'éloquence des historiens Arabes; Abulfeda, Abulpharagius, Bohadin, Elmacin, Assiuteo, 363 & *suiv.*
Mérite de la littérature des Arabes, 365

QUATRIEME SECTION.

Des orateurs Italiens, 369
De la renaissance des lettres en Italie, 370
ART. I. De l'éloquence académique, philosophique, &c. 374
Premiers progrès de l'éloquence chez les Italiens. Bocace, *ibid.*
La Casa, 377
Speroni, 378
Lollio, 379
Salviati, Tolomei, Davanzati, Ammirato, &c. 379
De l'éloquence des historiens Italiens, 380
Machiavel, 381
Guichardin, *ibid.*
Davila, 382
Varchi, *ibid.*
Bentivoglio, Bembo, Paruta, Nani, 383
Orateurs académiques & philosophiques du dix-huitieme siecle, 384
Vallisnieri, 385 M. Cesarotti, *ibid.*
Frisi, 386 M. Cerati, 388
M. Bettinelli, *ibid.* M. Catani, *ibid.*
M. Paradisi, 387 M. Filangeri, 389
ART. II. De l'éloquence de la chaire.
Premiers progrès de l'éloquence de la chaire en Italie; Savonarole, Ochin, &c. 390
Musso & Panigarola, 392
Segneri. Parallele de la chaire Françoise & de l'Italienne, 393 & *suiv.*
Bassani, Rossi, Granelli, Tornielli, &c. 398
Venini, 399

Trento, 400
Des leçons ſacrées ; Zuccone, Granelli, Pellegrini, Calini, Nicolaï, 402
ART. III. De l'éloquence du barreau. Cauſes qui ont retardé les progrès de l'éloquence du barreau en Italie, 403 & *ſuiv.*
Du barreau de Veniſe, 405
Du barreau de Naples ; MM. Cyrillo, Mattei, Aſtore, &c. *ibid.*

CINQUIEME SECTION.

Des orateurs Eſpagnols, 408
Origine, progrès & révolutions de la littérature Eſpagnole, *ibid. & ſuiv.*
ART. I. De l'éloquence philoſophique, académique, &c. 414
Antoine de Guevara, *ibid.*
Oliva, 415
Ribadeneira, 416
Medina & Marquez, *ibid.*
De l'éloquence des hiſtoriens Eſpagnols, 417
Del Pulgar, Mendoza, Zurita, Moralès, Garcilaſſo, Errera, Mariana, de Solis, Argenſola, &c. 418 & *ſ.*
Orateurs philoſophiques, académiques, &c. du dix-ſeptieme & du dix-huitieme ſiecles, Quebedo, 421
Saavedra, 422
Gracian, *ibid.*
Nazarre, Luzan, Montiano, Mayans, Feijoo, &c. 423 & *ſ.*
ART. II. De l'éloquence ſacrée, 425
Louis de Grenade, 426
D'Avila, 427
Rodriguez, da Porte, Louis de Léon, 428
Sainte Thérèſe, *ibid.*
Lobo, Toledo, Peralta, &c. 429
Lopez, Paravicino, Vieira, &c. 430
Barcia, Calatayud, Rada, &c. 432
Gallo, Boccanegra, Aravaca, 434
Climent, Xaramillo, Bertran, 435

SIXIEME SECTION.

Des Orateurs François.

ART. I. Des Orateurs de la Chaire.

Senaut & Lingendes, 438
Bourdaloue, 439
Boſſuet, 443
Maſcaron, 447
Flechier, 450
De la Rue, 454
Cheminais, 456
Maboul, 458
Saurin, & quelques autres miniſtres Proteſtans, 459
Maſſillon, 463
La Colombiere & Girouſt, 467
Laroche & Molinier, 468
Segaud, 469
Segui & la Tour du Pin, *ibid.*
De la Neuville, 471
Poule, 474
Hubert, du Treuil, Pacaud, Anſelme, Terraſſon, Trublet, Clément, &c. 477 & *ſuiv.*
De Boiſmont, 480
M. de Beauvais, ancien Evêque de Senez, 483
M. l'Abbé Maury, 485
M. l'Abbé Boulogne, 489

ART. II. Des orateurs du barreau, 491

Le Maître, 492
Patru, *ibid.*
Gautier, 493
Fourcroy, *ibid.*
Peliſſon, 494
Arnaud, *ibid.*
Erard, 495
Gillet, *ibid.*
Terraſſon, *ibid.*
De Sacy, 496
Cochin, 497
Lenormand, 498
Omer & Denis Talon, 499
Lamoignon, *ibid.*
D'Agueſſeau, *ibid.*
Mannory, 501
De Gennes, 502
M. de Servan, *ibid.*
De Montclar & de la Chalotais, 504
Loiſeau de Mauléon, 505
M. Elie de Beaumont, 506
M. Linguet, 507
M. Target, 509

ART. III. Des orateurs académiq. & philoſophiques, 510

Fontenelle, 511
Mairan, 513
De Boze, 514
D'Alembert, *ibid.*
Voltaire, 515
J. J. Rouſſeau, 517
Buffon, 520
Thomas, 523

M. de Condorcet, 517
M. Ceruti, 528
M. de la Harpe, 529
MM. Gaillard, Champfort, Bailly, Garat & Dacier, 531

SEPTIEME SECTION.

Des orateurs Anglois, 534
Cauſes qui ont retardé les progrès de l'éloquence en Angleterre, 538
ART. I. De l'éloquence parlementaire, 540
Pultney, 543
Pitt, 545
M. Burke, 546
M. Fox, 547
M. Sheridan, 549
ART. II. De l'éloquence de la chaire Angloiſe, 550
Taylor, 552
Barrow, 553
Tillotſon, *ibid.*
Sharp, 554
South, *ibid.*
Clarke, 555
Atterbury, 556
Butler, 557
Sherlok, *ibid.*
Berkeley, 558
Rogers, 559
Seed, *ibid.*
Foſtet, Secker, Jortin, Wats, 560
Brown, 561
Sterne, *ibid.*
Young, 562
Hervey, *ibid.*
Fordyce, 563
M. Blair, *ibid.*
ART. III. De l'éloquence académique, philoſophique, hiſtorique, &c. Richardſon, 566
Bolingbroke, 567
Shaftesbury, 568
Addiſſon, 569
Hume, Robertſon, Johnſon, Watſon, Mad. Macaulay, MM. Gibbon, Payne, Price, Ferguſon, Henri, Anderſon, &c. 570

HUITIEME SECTION.

Des Orateurs Allemands, Suédois, Ruſſes, Polonois, &c.

ART. I. De l'éloquence Allemande; Quant, Mendelſon, Engel, Sulzer, MM. Sonnefelds, Denis & Goete,

Mosheim, Neymar, Brean, Wurz, Rositzka, Steininger, Cramer, Thieden & Jérusalem, Page 573
ART. II. De l'eloquence Suédoise; Messenius, Stiernhielm, Dalstierna, Hopken, de Ferfen, Gustave III, Fehroden, Wingand. Murray, Flodin, Celsius, Lahlin, Lagerbring, de Sheffer, Melander, 578 & suiv.
ART. III. De l'éloquence Russe; Théophane Procopowitch, Lomonosof, Platon, Archevêque de Moscou, Catherine II, 581 & suiv.
Idée de la littérature Russe; MM. Soumarokof, Keraskof, Petroski, Macikof, Stcherbatof, Bratistcheff, &c. 583
ART. IV. De l'éloquence Polonoise; Casimir V, Jean Sobieski, Stanislas Lezkzinski, Rois de Pologne, Zamoiski, Zaluski, Soltyk, Stowicky, &c. Stanislas Auguste, Rois de Pologne, le Comte Rzewuski, Mossolsky, Kravicki, 585 & suiv.

CINQUIEME PARTIE.

Des plus célebres Rhéteurs.

PREMIERE SECTION.

Des rhéteurs Grecs. Atistote, 590
Denis d'Halicarnasse, 591
Hermogene, 592
Longin, *ibid.*
Platon, Aphtone, Théon, Lucien, Demetrius, 593 & 594

SECONDE SECTION.

Des rhéteurs Latins. Cicéron, 595
Quintilien, 596
Du dialogue des orateurs, Rutilius Lupus, Fortunatianus, Emporius, 597 & 598

TROISIEME SECTION.

Des rhéteurs François. Le P. Lami, 599
Fénelon, *ibid.*

Le P. Rapin, 600
Le P. Bouhours, *ibid.*
Le P. Buffier, 601
Gamache, *ibid.*
Gibert, 602
Rollin, 603
Le P. Gaichiez, *ibid.*
L'Abbé de S. Pierre, 604
L'Abbé Mallet, 605
Le Batteux, *ibid.*
Gueret & Merville, 606
MM. le Camus, Gin & Falconet, *ibid.*
L'Abbé de Reſplas, 607
M. l'Abbé Maury, 608

QUATRIEME SECTION.

De quelques rhéteurs Italiens, Eſpagnols, Anglois, Allemands, &c. Panigarola, 609
Beni, 610
Valerio, *ibid.*
Le P. Bartholi, 611
Platina, 612
M. l'Abbé Bettinelli, *ibid.*
M. Villa, 613
M. de Beccaria, 614
M. Denina, 615
M. Aſtore, 616
Bacon, 617
M. Blair, 618
M. Prieſtley, 619
Harris, 620
Blackwall, *ibid.*
Fordyce & Langhorne, 621
Vives, 622
Louis de Grenade, *ibid.*
Eraſme, 623
Gérard Voſſius, 624

Fin de la Table des Matieres.

E R R A T A.

PAGE 93, ligne 19, vous, *liſez* nous.

129, ligne 7, entendu, *liſez* étendu.

282, ligne 11, Julien, *liſez* Lucien.

346, ligne 20, dix-ſeptieme, *liſez* ſeptieme.

391, ligne 7, *feltro*, *liſez* de *feltro*.

419, ligne 21, Sandotal, Sepulreda, *liſez* Sandoval, Sepulveda.

432, ligne 1, pur, *liſez* ſur.

438, ligne 5, ſe fait, *liſez* ſe fit.

474, ligne 6, doués, *liſez* dénués.

489, ligne 1, le caractere, *liſez* la carriere.

538, ligne 24, grammaticale, *liſez* grammaire.

539, ligne 21, la langue, *liſez* elle.

554, derniere ligne, admirer, *liſez* imiter.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *de l'Eloquence & des Orateurs anciens & modernes*, &c. Cet ouvrage ne doit pas être confondu avec cette foule de traités que nous avons déja ſur l'éloquence. Dans la premiere partie, l'Auteur a raſſemblé avec beaucoup de goût, de préciſion & de clarté les préceptes & les obſervations des plus grands maîtres. La ſeconde partie offre les notices raiſonnées des Orateurs anciens & modernes, accompagnées de fragmens choiſis : c'eſt une hiſtoire critique de l'éloquence, & l'art oratoire réduit en exemples. On y remarque par-tout une ſaine critique, une exacte impartialité & une connoiſſance profonde de la littérature ancienne & moderne. Quoique l'Auteur ait eu principalement en vue l'utilité de la jeuneſſe, ſon ouvrage eſt de nature à intéreſſer toutes les claſſes de lecteurs. A Paris, ce 10 Mars 1788. GUIDI.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur MERIGOT jeune, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *de l'Eloquence & des Orateurs anciens & modernes* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années conſécutives, à compter de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs-Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayans-cauſe, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois ; de pareille amende & de déchéance d'état

en cas de réeidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France, le sieur BARENTIN; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur BARENTIN; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Paris, le dix-septieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit, & de notre Regne le quinzieme. Par le Roi en son Conseil. *Signé* LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXIV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1418, fol. 87, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le 19 Décembre 1788.

KNAPEN, *Syndic.*